REVUE

DES

DEUX MONDES.

—

TROISIÈME SÉRIE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME QUATRIÈME.

TROISIÈME SÉRIE.

PARIS,
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 10.
LONDRES,
CHEZ BAILLIERE, 219, REGENT STREET.
—
1834.

JACQUES.

Tous les personnages de ce livre sont à la fois très simples et très nouveaux. Jacques, Fernande, Octave et Sylvia ne rappellent tout au plus que par de lointaines analogies les précédentes créations de l'auteur. Comme dans *Indiana* et *Valentine*, les caractères et l'action se distinguent par une réalité spontanée; comme dans *Lélia*, l'idéal est si habilement mêlé au dialogue, aux descriptions, à la fable elle-même, que la pensée du lecteur chemine alternativement, sans fatigue et sans secousse, de l'émotion à la rêverie, de l'enthousiasme à la curiosité.

Jacques a été soldat. Il s'est de bonne heure initié à la souffrance et à la résignation. Il a trente-cinq ans, et son cœur a traversé déjà bien des épreuves douloureuses. Il ne s'est pas dit comme les stoïques : La sagesse repose tout entière sur le silence des passions. Il n'a pas cru que la paix et le bonheur n'appartenaient qu'à la réflexion austère et désintéressée. Il a vu dans chacune de ses illusions évanouies un enseignement impitoyable; mais il ne s'est pas découragé. Déçu dans ses espérances d'amour et de fidélité, il ne s'est pas guéri d'aimer. Il s'est remis à la tâche, il a recommencé la lutte comme un athlète hardi. Il a regardé d'un œil

serein et paisible le sang qui ruisselait de ses blessures. Il a senti l'air frais et cuisant se glisser dans les profondeurs de ses plaies furieuses. Mais il s'est confié en lui-même, il n'a pas fléchi avant l'heure, et quand la cicatrice, lente à se fermer, a mis un terme à la souffrance, il ne s'est pas tourné vers ses souvenirs pour se conseiller la lâcheté.

C'est-à-dire qu'il a compris dès le premier jour que le devoir est d'agir et de vivre; pour lui, la sagesse suprême, la plus haute dignité, la consécration, c'est le dévouement poussé à ses dernières limites.

Il a aimé plusieurs fois, et plusieurs fois il a été trompé. Il a vu se détacher de lui bien des affections qu'il réservait à de plus longues espérances. Il a vu tomber avant le temps bien des plantes florissantes qu'il avait arrosées de ses larmes, et qui promettaient de grandir à l'ombre de son nom.

Si Jacques était arrivé par la déception à cette tristesse incrédule et défiante qui raille les passions et les prend en pitié; s'il n'avait puisé dans la mémoire toujours présente de ses malheurs et de ses désappointemens que le mépris et l'ironie; si, résolu à l'inaction, il s'était mis à rire de ceux qui croient et persévèrent, il n'y aurait dans l'invention de ce personnage rien d'inattendu ni de nouveau. Ce serait tout simplement un ressouvenir de Byron. Mais Jacques est monté plus haut que la tristesse, plus haut que l'incrédulité. Il a dépassé la défiance et l'ironie. Il compatit sérieusement à ceux qui persévèrent et se confient; mais il ne raille pas leur espérance. Il voit plus loin, mais ses pieds suivent la même route.

Il ne croit plus à l'éternelle durée des affections humaines; mais il rougirait de lui-même s'il abandonnait la partie. Il a promené autour de lui un regard lent et curieux; il a compté les ambitions tumultueuses qui s'agitaient au sein de la foule et tentaient de la dominer; il a suivi sans trouble et sans jalousie l'avènement et la chûte des noms qui se disaient illustres; et il n'a pas voulu d'une pareille destinée. Il s'est mêlé aux esprits ardens qui ne vivent que pour la vérité; il s'est complu quelque temps dans le spectacle de leurs pieuses extases, il n'a pu se défendre d'une sympathie généreuse pour leurs projets d'enseignement et

de réforme; mais il a compris que la vie tout entière n'est pas dans l'étude, et il a reculé devant l'oisiveté du cœur.

Il veut encore aimer, il aimera, quoi qu'il arrive. Il se consultera long-temps avant de s'engager. Il ne prendra pas pour un entraînement sérieux, pour une passion irrésistible, le charme d'une beauté passagère, d'un regard humide et voilé, les tresses blondes et soyeuses jetées sur l'épaule comme un manteau. S'il doit encore aimer, il saura pourquoi; il ne cédera pas imprudemment à l'ivresse des sens; il ne se mettra pas à la poursuite du plaisir: il cherchera le bonheur.

Mais Jacques peut-il être heureux encore? Est-il possible d'aimer sans croire à l'éternité de l'amour? Prévoir là fin d'une affection naissante, n'est-ce pas désespérer? N'y a-t-il pas dans cette sagesse austère et résignée quelque chose qui repousse l'amour au lieu de l'attirer? Cette lumière éblouissante et pure, qui projette ses rayons dans les profondeurs de l'ame, n'est-elle pas trop ardente pour la sève d'une passion dévouée? Qui tentera de résoudre ces énigmes obscures? Quelle raison, assez sûre d'elle-même, osera s'engager dans le dédale de ces questions impénétrables? Est-ce que Dieu nous aurait défendu de savoir et d'aimer tout à la fois? Est-ce qu'il faut tuer le cœur pour vivifier l'intelligence? ou bien faut-il imposer silence à la pensée et museler sa curiosité, pour aimer librement, sans prévoyance et sans crainte? Faut-il ignorer les mers pour affronter la tempête? Faut-il compter les écueils pour ne pas quitter la plage?

Ce n'est pas moi qui trancherai ce nœud inextricable. Ce n'est pas moi qui mettrai d'accord le cœur et la pensée; ce n'est pas moi qui réconcilierai la prévoyance et l'entraînement. Non: dans les douleurs auxquelles j'ai assisté, dans les récits éplorés que j'ai entendus, dans les larmes que j'ai vu couler, je n'ai pas appris le secret de la sagesse heureuse.

Mais le poète a le droit de franchir les doutes du philosophe. Quand la réflexion hésite, l'invention peut passer outre. Ainsi a fait George Sand. Il a mis au cœur de Jacques une soif insatiable d'aimer, et dans sa pensée une prévoyance paisible et sereine. Il lui a donné le courage qui s'empresse au-devant du danger comme s'il ne le soupçonnait pas; mais il n'a pas cru devoir le deshériter

de ses souvenirs vigilans, de sa science encore toute saignante, et qui devrait lui conseiller le repos.

Ainsi posé, le caractère de Jacques est une création grande et singulière; quel que soit le drame où s'engagera cet acteur, il ne pourra manquer d'exciter un intérêt sérieux. Il sait, il aime, il prévoit; au jour du malheur que fera-t-il? aura-t-il le droit de se réfugier dans la colère et la vengeance? pourra-t-il, sans se dégrader, démentir par l'étonnement la sécurité de sa pensée?

Fernande a seize ans. Elle s'éveille à la vie, crédule et confiante; elle est pleine de grace et de puérilité. Sa rêverie ingénue ne va pas au-delà du bonheur. Elle croit aux amours éternelles, à la sérénité permanente des affections, aux fidélités faciles et joyeuses. Elle n'entrevoit dans l'avenir qu'une fête perpétuelle; sa voix, comme celle des oiseaux sous la feuillée, ne s'élève que pour remercier Dieu et le glorifier dans sa reconnaissance.

Ses premières années n'ont été troublées par aucun enseignement prématuré. Son ame impatiente n'a pas devancé les jours inconnus. Elle ignore les brûlantes insomnies et les aspirations délirantes; elle a dormi innocente et pure sans jamais demander à Dieu de changer sa destinée. Ses jours harmonieux et pareils ont passé sans bruit et sans murmure comme l'eau d'une source vive sur la grève et la mousse.

Heureuse et fière entre toutes les filles de son âge, elle attend l'amour pour s'épanouir, comme la fleur de la prairie attend le soleil et la rosée; sa beauté grandit sans regret et sans colère; son œil se voile et sa joue se colore, mais ses larmes et sa rougeur ignorent le chagrin et la honte. Elle frémit sous le vent qui agite ses cheveux, sa lèvre frissonne et pâlit comme sous un baiser. Mais quand l'air s'apaise, quand les feuilles se reposent, Fernande s'étonne de son émotion, et ne cherche pas dans un avenir impénétrable le secret de cette passagère inquiétude.

Elle n'a pas dépravé son ame au récit des passions égoïstes; elle n'a pas maudit la société qu'elle ignore; elle n'a pas appris dans ses lectures clandestines à défier le monde et à le mépriser; elle ne s'est pas imposé, comme un point d'honneur, l'isolement et la lutte. C'est à peine si elle conçoit le courage, tant elle est loin de pré-

voir la douleur ; la jactance, qui court au-devant du danger, étonnerait sa candeur sans éveiller son envie.

Elle acceptera l'amour comme un bienfait; mais comme elle n'a rien dans ses souvenirs que l'ignorance et la sérénité, elle ne choisira pas, elle se donnera ingénuement, elle ouvrira son cœur parce qu'elle a besoin de se confier. Elle révèlera sans confusion et sans crainte tous les secrets de sa pensée. Elle se sent faible et née pour l'obéissance; le jour où elle rencontrera une ame plus forte que la sienne, un caractère plus aguerri, une intelligence plus large et plus sûre d'elle-même, elle s'inclinera comme devant un maître attendu dès long-temps; elle remettra entre ses mains le fardeau de sa destinée, et dans sa joie naïve elle n'ira pas jusqu'à prévoir l'heure de la révolte et de la désertion.

Elle ne sait pas que l'amour sans discernement est une imprudence désastreuse; qu'il faut choisir avant de s'engager, mesurer sa force avant de commencer le pélerinage. Pauvre chère enfant, elle aimera de toute son ame; elle se livrera tout entière et prononcera les plus terribles promesses, comme s'il s'agissait seulement du soir et du lendemain.

Elle croit qu'un seul amour épuisera toute la sève de son ame, et qu'un pareil bonheur ne se recommence pas. Elle n'a pas deviné, dans les rides inscrites au front des femmes de trente ans, la mobilité des affections qui se disaient éternelles. Elle n'a pas lu, dans les regards sombres et mornes qui semblent épeler incessamment une invisible sentence, la confusion des souvenirs et des promesses qui se heurtent, et se disputent la conscience comme une proie sans cesse renaissante.

Changer, pour Fernande, c'est un mot qui n'a pas de sens. La fidélité n'a pas même pour elle le caractère d'un devoir; c'est une loi fatale, irrésistible; c'est un besoin du cœur. Elle concevrait le dévouement dans la mobilité, elle ne le conçoit pas dans la constance.

Il semble à cette ame ingénue que l'amour une fois essayé ne permet pas une nouvelle épreuve; que toutes les facultés, appauvries par l'effusion et l'intimité, sont mises hors de combat, et que la paix est un devoir pour cette armure brisée.

Elle n'a jamais rêvé ces passions boiteuses qui se partagent entre

le souvenir et l'espérance, ces joies pleines de remords et d'inquiétude, qui regrettent la veille et doutent du lendemain. Elle croirait souiller ses lèvres et profaner sa beauté en subissant les caresses d'un nouvel amant.

Elle ne comprend pas qu'après une première déception il soit possible encore de jouer sa vie et son bonheur sur une autre promesse. Elle ira donc les yeux fermés au-devant de l'amour. Elle se présentera chaste et confiante aux baisers d'un époux. Au-delà du paisible horizon de la famille, elle n'entreverra que malheur et désolation. Elle s'interdira comme un crime les lointains voyages, les périlleuses excursions; elle enfermera tous ses rêves dans le cercle auguste de la maternité.

Si le désabusement doit un jour l'atteindre, si l'expérience doit dessiller ses yeux et lui montrer que tout passe et se renouvelle, que les sermens les plus sincères s'écrivent sur le sable et s'effacent au souffle du vent, que les plus solides espérances sont bâties sur un sol qui se dérobe, et disparaissent comme le sillage d'un vaisseau, que fera donc cette ame ingénue?

Quand elle saura comme la bonne foi se trompe elle-même, combien il est difficile de se connaître et de se sonder; quand elle aura mesuré l'abîme de doutes où s'agitent les vérités les plus évidentes, quel parti prendra donc ce caractère généreux qui se croyait sûr de lui-même?

Fernande se résignera-t-elle à la trahison? Honteuse de son erreur, essaiera-t-elle de perpétuer par la ruse et le mensonge un amour qui depuis long-temps aura déserté son cœur? Marchera-t-elle sur les traces de ces femmes sans courage qui rougiraient de l'inconstance et qui se glorifient dans l'hypocrisie?

Ou bien, candide et pure jusque dans le désabusement, viendra-t-elle confesser au pied de son idole que son encens est épuisé, et que sa voix n'a plus d'hymnes à chanter?

Octave a aimé long-temps, avec un acharnement invincible, une femme supérieure à lui par l'intelligence et la volonté. Il a résisté courageusement à ses dédains, à sa colère, et même à son abandon. Dompté de bonne heure par celle qu'il avait choisie, il a vu l'amour dans l'adoration plutôt que dans l'intimité. Il n'a jamais senti sur

son cœur les battemens d'un cœur égal et pareil. Il n'a jamais réussi à briser la barrière qui le séparait de sa maîtresse. Il avait beau s'agenouiller, elle demeurait debout. Chaque fois qu'il essayait d'écarter le voile mystérieux de sa pensée, la nuit redoublait autour de lui. Le cœur qu'il interrogeait, loin de se confesser à haute voix et de redescendre avec lui le cours entier des années révolues, s'armait de résistance, et, comme outragé par sa curiosité, retournait obstinément à sa discrète solitude.

L'amour n'a donc été pour Octave qu'une suite d'extases et d'humiliations. L'excellence de sa nature a tenu tête à l'orage. Malgré les vents contraires qui ébranlaient son espérance et menaçaient de la déraciner, il s'est confié en Dieu dont la clémence vigilante sourit aux affections sincères. A peine s'est-il résigné le jour où s'est brisée la dernière branche. En lisant son arrêt tracé par une main chérie, il a prié le ciel de ramener à lui l'ame dédaigneuse de sa bien-aimée. Il s'est promis de ne plus l'interroger, et d'accepter le passé sans le connaître. Il a fait serment de la suivre et de ne jamais la guider : il a volontairement abdiqué le rôle viril et hardi pour accepter celui de l'obéissance dévouée.

Vains efforts! elle n'a pas même voulu de sa soumission. Que faire alors? Courbé sous le malheur et la désolation, Octave ne doit-il jamais relever la tête? Est-il condamné à ne jamais rencontrer une ame sœur de la sienne? L'adoration a-t-elle épuisé toutes ses forces? N'a-t-il pas chance d'oublier le dédain dans la domination, ou seulement dans la confiance? Tel qu'il est, fatigué par une affection répudiée, il se laissera prendre aux évènemens, sans pouvoir les corriger et les conduire.

Sylvia ne peut pas aimer, parce qu'elle a rêvé l'amour impossible. Le type idéal de l'homme qui doit enchaîner son cœur, est placé trop haut et bien au-delà de son atteinte. Sa fierté impatiente a refusé de plier devant les misères mesquines qui ne manquent pas aux plus grands caractères. Pour justifier son isolement et sa tristesse, elle a compté d'un œil impitoyable toutes les faiblesses de l'humanité. Elle a épié avec une attention vigilante l'égoïsme caché sous l'énergie, l'ambition déguisée sous le dévouement, l'ivresse des sens travestie en admiration et en flatterie.

Belle et enviée, facile à l'enthousiasme et pourtant réfléchie, entourée d'hommages empressés, elle a pesé dans le silence les applaudissemens de la foule; elle s'est demandé ce que valait l'amour de ces parleurs emmiellés, et elle s'est étonnée de son indifférence.

Sa pensée indocile voulait un dieu ou un esclave. Dieu ne pouvait descendre jusqu'à elle ou l'élever jusqu'à lui. Mais un jour l'esclave s'est rencontré : Sylvia s'est résignée à commander, et quelques jours ont suffi à sa volonté pour se lasser de l'obéissance.

Elle a sillonné de ses caprices le cœur qu'elle avait choisi; elle a vécu libre et adorée; elle a lu dans le regard fidèle de son amant la divinité de sa puissance. Chaque jour, à son réveil, elle a retrouvé la prière sur les lèvres qui la couvraient de baisers.

Mais sa force, dont elle était si glorieuse, demeurait oisive et inutile. Sa vie toute frayée lui défendait la lutte qu'elle avait si longtemps espérée; pas une ronce sur sa route que sa main pût écarter; partout une plaine unie et bordée de frais ombrages; à la fin de chaque jour un abri sûr et paisible. Quelle honte, n'est-ce pas, pour celle qui voulait le combat et les blessures? Elle se trouvait malheureuse dans la paix et la sécurité, et ne comprenait pas que le bonheur était au-dessous de ses vœux. Elle rougissait du facile contentement qu'elle n'avait pas souhaité, et soupirait après la gloire douloureuse qui lui échappait.

Son insatiable ambition s'exaltait de jour en jour et s'épuisait en desseins irréalisables. La jeunesse et la beauté lui semblaient peu de chose. Ce qu'elle appelait de ses larmes désolées, c'était l'amour de son ame elle-même, de son ame vieillie avant l'âge. Chacune des caresses qu'elle recevait la dégradait à ses yeux. L'émotion et l'extase de son amant la mettaient de niveau avec les autres femmes. Elle se savait, elle se croyait du moins bien au-dessus d'elles et de leurs joies, et cette égalité fatale la révoltait comme un châtiment immérité.

Nul amour humain ne pouvait combler l'abîme creusé autour d'elle. Sa fierté solitaire agrandissait d'heure en heure l'espace qui la séparait de la foule, et rendait la mésintelligence de plus en plus irréconciliable.

Sylvia n'était plus une femme. Le dédain avait tari chez elle les sources de la tendresse. Le pardon qu'elle accordait n'était qu'une

pitié insultante. Ses lèvres ne pouvaient plus prononcer des paroles d'amnistie. Son œil clair et calme ne pouvait plus se voiler de larmes amoureuses.

La grandeur envahissante de sa pensée avait franchi les limites désignées par la main divine. A force d'élargir le cercle de son mouvement, elle avait aboli jusqu'aux dernières traces du sexe de Sylvia.

Pour ce malheur volontaire il n'y a pas de consolation. Cette solitude inguérissable ne doit plus espérer qu'en Dieu. C'est pourquoi Sylvia n'essaiera plus aucun rôle. Majestueuse et sereine comme une statue antique, elle assiste à la vie sans joie et sans souffrance. Le battement égal et monotone de ses artères attiédies protègera son front contre la rougeur. Elle verra sans pleurer s'accomplir sous ses yeux les infortunes les plus inattendues. Sa bouche, scellée par l'indifférence ne s'ouvrira pas pour retarder le coup qui doit trancher le bonheur d'un ami. Sylvia ne tentera pas d'enrayer une passion qui se hâte; elle ne sortira pas de son immobilité pour faire rebrousser chemin à la flamme qui s'avance. Elle contemplera l'incendie, et c'est à peine si elle regrettera la moisson dévorée.

C'est avec ces personnages que George Sand a construit son nouveau roman, et la fable qu'il a inventée n'est pas moins simple et moins nouvelle que le caractère de ses acteurs.

Au début du livre on voit naître, grandir et s'exalter jusqu'à l'enthousiasme l'amour de Fernande pour Jacques. Les progrès insensibles de cette passion, si obscure et si paisible à l'origine, si ardente et si aveugle au bout de quelques semaines, sont analysés, décrits et racontés avec une exquise délicatesse. Tous les secrets de la jeune fille, toutes ses craintes, ses espérances, ses retours sur elle-même, sa confiance irréfléchie, sont dévoilés avec un naturel si parfait, que les cent premières pages de *Jacques* ressemblent plutôt à un journal qu'à un roman.

Au fond de toutes les passions naissantes, on le sait, il y a un mélange de crainte et de curiosité. L'admiration ne suffit pas à produire l'amour. La plus excellente nature, la plus franche bienveillance n'éveille tout au plus qu'une sérieuse amitié. La beauté du regard ou l'éclat du génie ne vont pas au-delà de l'intérêt; et s'il est

arrivé à quelques femmes de devenir amoureuses par les yeux ou la pensée, elles ont été punies sévèrement de leur méprise, et les joies de leur vanité se sont évanouies comme un rêve.

C'est une vérité misérable, j'en conviens, mais une vérité authentique : pour exciter l'amour d'une jeune fille, il faut allier la force à la singularité. Ce n'est guère qu'à cette double condition qu'on peut amener l'émotion jusqu'au roman. Cela explique pourquoi des caractères du premier ordre, dévoués, sincères, affectueux, mais simples et uniformes, passent leur vie à rêver l'amour, à le mériter sans jamais l'obtenir. Comme si la vérité pure, sans le secours du mensonge, était inacceptable!

Jacques est fort et singulier; c'est plus qu'un amant pour Fernande, c'est un ange, c'est un dieu; elle remet sa vie entre ses mains et lui demande un amour éternel. — C'est là, si l'on veut, l'exposition.

La réponse du vieux soldat est sublime de prévoyance et de générosité. Il ne s'abuse pas sur la durée de l'enthousiasme. Il sait que l'amour de Fernande périra. Il sait que sa confiance si expansive aujourd'hui cèdera bientôt la place à la discrétion, à la réserve, peut-être même à la feinte. Il est sûr de lui-même, il est sûr de Fernande à l'heure présente. Mais que peut-il sur l'avenir qui ne lui appartient pas? que peut-il sur les hommes et les évènemens? Il aura beau garder son trésor, il aura beau guetter, comme un laboureur vigilant, le nuage qui viendra de l'horizon, il ne pourra fléchir l'inclémence du ciel.

Il promet donc à Fernande de l'aimer fidèlement. Mais il promet en même temps de ne jamais la contraindre, de ne jamais entamer sa liberté. Il ne sera ni son mari ni son maître. S'il consent à s'unir à elle par un lien indissoluble aux yeux des hommes, c'est pour lui assurer sa fortune et son nom. Mais il veut être son amant, il veut la traiter comme une maîtresse adorée, et le jour où son amour deviendra importun à Fernande, le jour où elle ne sera plus que sa femme, il se résignera à n'avoir plus pour elle qu'une affection paternelle. Il continuera de la protéger et de la servir, mais il rougirait de lui imposer ses caresses, et de souiller sa beauté par une volonté tyrannique.

C'est à peine si Fernande comprend le sens caché au fond de ces

paroles prophétiques. Elle pleure et s'afflige comme si Jacques doutait d'elle et de lui-même. Mais la divine sérénité des promesses de son amant, et surtout la grandeur de son caractère effacent bientôt cette première inquiétude. Elle aime, elle est aimée; le présent est pur, l'avenir sera pareil; à peine si les flots se rident sous le vent: n'est-ce pas folie de craindre l'orage? n'est-ce pas lâcheté de trembler?

Jacques épouse Fernande. Le premier jour de leur bonheur est une page divine. — C'est là, je crois, un second acte bien rempli.

Mais il y a dans l'amour qui unit deux ames inégales des chances nombreuses de désabusement. L'âge et le caractère de Jacques, qui lui donnent sur Fernande une éclatante supériorité, produisent bientôt en elle une défiance qui grandira de jour en jour. Elle n'a pas de souvenirs; elle vit tout entière dans le présent, et ne comprend rien aux chagrins irrévélables de son mari. Elle voudrait ramener la paix et le bonheur sur son front obscurci, et sa tendresse, importune à force d'être active, excite chez celui qu'elle aime l'impatience et la colère. Elle s'étonne et s'accuse; elle implore son pardon, et son humilité est une nouvelle injure.

Elle se débat vainement contre la douleur qui envahit son ame. Elle voudrait effacer de la mémoire de Jacques tous les jours où elle n'était pas. Elle voudrait qu'il eût commencé de vivre le jour où elle l'a connu. Mais ses larmes ne peuvent rien contre le passé irréparable.

Un jour une mélodie tire des yeux de Jacques des pleurs inattendus. Fernande se remet à chanter, et Jacques s'enfuit pour cacher son émotion. Plus de doutes: ses pleurs s'adressent à une maîtresse absente; il la regrette, et ne se trouve pas heureux.

Dès ce moment Fernande est jalouse, jalouse du passé qu'elle ne connaît pas. Elle dévore ses larmes pour ne plus offenser celui qu'elle révère plus encore qu'elle ne l'aime. Elle craint de l'affliger par ses questions. Elle impose silence à sa curiosité. Elle tâche de se composer un bonheur discret et solitaire. Peu à peu elle s'éloigne de Jacques et s'habitue à vivre loin de lui. Elle rougit sous son regard comme sous l'œil d'un maître qu'elle ne peut tromper. Elle arrive à le trouver trop parfait, trop grand, trop irréprochable; elle mesure la distance qui les sépare pour excuser son affliction;

elle se dit qu'elle n'est pas faite pour lui, qu'elle est trop peu de chose pour remplir sa vie. Et le jour de cet aveu, elle est perdue.— C'est là le troisième acte.

Jusqu'ici, on le voit, l'action est vive et dégagée. Les caractères de Jacques et de Fernande ne se démentent pas un seul instant et demeurent fidèles au début. Une fois séparés, ils ne doivent plus se rejoindre. Le lac une fois troublé ne reviendra plus à sa limpidité première.

L'intimité, si douce aux amours naissantes, si pénible aux amours qui se dénouent, est un fardeau trop pesant pour Jacques et pour Fernande. Jacques appelle auprès de lui Sylvia, sa sœur bien-aimée. Il espère qu'elle distraira Fernande, lui enseignera la force et le courage, et consolera sa jalousie en lui montrant qu'il y a des larmes pour l'oubli comme pour le regret. Si nous ne pleurions que les images chéries, nos yeux désapprendraient les larmes. Mais l'oubli qui engloutit tant de bonheurs et d'espérances, l'oubli imprévu et fatal n'est pas une de nos moindres douleurs. Si l'homme est petit par la brièveté de ses affections, s'il doit rougir de la violation de ses promesses, n'est-ce pas une honte aussi que le prompt effacement de ses regrets? Le temps est un rude moissonneur qui fauche nos afflictions et nos joies, qui noue, comme une gerbe mûre, nos sermens les plus sincères, et qui les emporte avec lui.

La jeunesse et la beauté de Sylvia déplacent la jalousie de Fernande au lieu de l'apaiser. Les caresses familières de Jacques, partagées entre deux femmes, sont une énigme impénétrable pour le cœur de la jeune fille. Mais son inquiétude ne tient pas contre l'amitié dévouée de Sylvia. Elle se confie à elle, elle lui révèle ses chagrins et lui demande conseil.

Arrive Octave qui voudrait ressaisir l'amour de Sylvia. Il ne se montre pas d'abord, il se déguise et guette sa maîtresse. Mais, après bien des poursuites inutiles, il se décide à invoquer la médiation de Fernande. Il s'adresse à elle pour fléchir Sylvia. Fernande se laisse attendrir et accorde un rendez-vous. Ce premier pas, loin d'être une faute à ses yeux, est une action glorieuse et méritoire. Elle souffre tant de ne plus être aimée comme elle voudrait l'être! Elle mettra tout en usage pour réunir deux amans. Elle écoute les plaintes et les confidences d'Octave. Elle compare les dédains de Sylvia et

les impatiences de Jacques. Elle s'étonne de la singulière parenté de ces deux caractères. Elle compatit sans réserve aux douleurs qu'elle a connues. Peu à peu elle se laisse aller elle-même aux plaintes et aux confidences. Elle oublie son rôle de médiateur désintéressé. Au lieu d'intercéder pour Octave, comme elle devrait le faire, elle prend plaisir à parler d'elle-même et de son abandon.

Qui ne sait comme les pleurs mènent aux baisers, comme les cœurs s'embrasent en s'épanchant, comme la mutuelle confiance s'exalte jusqu'à l'extase, comme l'amour grandit à notre insu et nous maîtrise avant que nous ayons pu le deviner? On croit demander des consolations, on s'afflige ensemble avec une entière bonne foi, et l'on ne parle que pour s'écouter.

Les rendez-vous se multiplient. Octave et Fernande sont encore purs. Jacques et Sylvia séparent encore ces deux cœurs qui ne se savent pas; mais Jacques les a surpris. Il a vu Octave baiser la main de Fernande. Il se croit trahi : il part. Il est trop fier pour avouer ses soupçons, trop généreux pour les vérifier. C'est une grande vertu et une grande faute; combien de jalousies n'ont été impuissantes que pour s'être avouées trop tard!

En son absence, le danger grandit. Sylvia réfute ses craintes et le ramène à Fernande; mais le mal est irréparable.

Fernande essaie en vain de lutter contre l'amour d'Octave. Elle épuise à le guérir et à le consoler les forces qu'elle devrait employer contre elle-même. Il veut partir désespéré, et c'est elle qui le retient. Il tremble de flétrir son bonheur, et de ternir le nom de Jacques, et c'est elle qui l'accuse de lâcheté. Elle lui promet la tendresse d'une sœur, et le supplie de rester comme un ami nécessaire à sa vie de tous les jours.

Octave se rend aux prières de Fernande, il promet de l'aimer saintement et de respecter le serment qui les sépare. Mais à son tour Fernande sent fléchir son courage et se décide à partir. Elle s'en va pour ne pas céder, et ses adieux sont plus terribles encore que sa présence. Elle écrit ce qu'elle n'oserait dire, elle avoue son amour et sa faiblesse.

Jacques assiste vivant à la ruine de ses espérances, il voit tomber pierre à pierre l'édifice de son bonheur, et il n'avance pas la main pour étayer le mur qui s'écroule. Il se résigne. Il permet la lutte

à Fernande sans une parole, sans un regard d'encouragement. Il la remercie de résister, mais il est sûr d'avance de l'issue du combat. Il sait que son honneur aux yeux du monde comptera parmi les dépouilles du vaincu.

La désertion de Fernande donne à l'amour d'Octave une animosité nouvelle. Il est redouté, il triomphera. Il poursuit la fugitive, il organise un plan d'attaque, il déploie autour d'elle un réseau invisible qui doit couper sa retraite et qu'elle ne pourra franchir. Toléré, son amour se serait peut-être attiédi. Repoussé violemment, il est monté jusqu'à la colère. Le plus innocent et le plus candide des hommes provoqué dans ses derniers retranchemens se conduira avec la science consommée de Lovelace. Il prendra tout à Fernande hormis elle-même. Il éveillera les soupçons de la famille où elle s'est retirée, il livrera son nom aux railleries de toute une ville, il rendra le retour impossible comme s'il avait raison, et pourtant il respectera la chasteté expirante de sa maîtresse.

Jacques apprend ce qui se passe par un ami, et ses informations vont plus loin que la réalité. Mais il cache à tous la sinistre nouvelle. Il revoit Fernande comme si elle n'avait jamais cessé de l'aimer. Il la baise au front comme une fille pure et bénie. Il ne permet pas à son visage de se plisser sous la douleur. Il est sûr que sa perte est consommée, la défense est désormais inutile. Fernande s'est détachée de lui. Il était trop vieux pour la comprendre et la garder. Dieu punit, en la lui ravissant, la témérité de ses espérances. Il a trop compté sur la loyauté de son amour, il n'a pas surveillé assez religieusement l'ange qu'il avait reçu dans sa maison. L'ange a repris son vol : est-ce l'heure de la colère ou du repentir?

La prophétie de Jacques s'est accomplie. Mais le malheur a gagné de vitesse la prévoyance du sage. Depuis long-temps le navire était démâté; les voiles déchirées pendaient par lambeaux. Le pilote pressentait le naufrage, mais il espérait encore quelques heures de répit.

Ira-t-il jouer sa vie contre celle d'Octave? Ce serait là le rôle naturel et prévu d'un amour égoïste. Mais si le sort le favorisait, s'il tuait l'amant de sa femme, Fernande lui serait-elle rendue? Tue-

rait-il du même coup l'amour de Fernande? Irait-il, couvert de sang, lui redemander sa tendresse évanouie? Userait-il de sa force, brutalement, comme un libertin courageux? Consentirait-il à recevoir ses baisers tremblans et à lire dans ses yeux le regret du mort dont il aurait pris la place?

Il y a, je le sais, des hommes qui ne comprennent pas autrement la dignité virile.

Mais si l'amour vulgaire n'est qu'un égoïsme exalté, l'amour vrai s'élève jusqu'à l'abnégation. Jacques demande à Octave s'il veut prendre sur lui l'avenir de Fernande; il reçoit sa promesse et renonce à se venger.

Son cœur saigne et se déchire; mais il se trouve heureux de souffrir pour celle qu'il aime. Il pardonne, et défend à Octave de révéler ce qui s'est passé entre eux; car la honte briserait Fernande.

Qu'elle soit heureuse par un autre! Qu'elle vive près de lui sans remords et sans humiliation! Qu'elle se confie aveuglémnt dans la crédulité de celui qu'elle a trompé! Qu'elle accuse son indifférence! Qu'elle impute à l'oubli, au dédain, à l'ingratitude la générosité qui la protége! Qu'elle soit heureuse, mais qu'elle ne devine jamais le secret de son bonheur? Qu'elle ignore jusqu'au dernier jour ce que son repos a coûté de larmes! Qu'elle ne rougisse pas de son nouvel amour, qu'elle engage son cœur comme un bien qui lui serait rendu! Qu'elle recommence une vie nouvelle! Qu'elle refleurisse dans un air plus vif et plus fécond, et que le souvenir du passé ne tarisse pas la sève de son espérance!

Ici commence pour Jacques une lutte nouvelle et non moins difficile. Il a triomphé de lui-même et de sa vengeance; il a laissé vivre celui que le monde appelait son plus mortel ennemi; il a respecté comme un trésor inviolable son rival préféré; maintenant c'est le monde qu'il faut combattre; c'est à la raillerie insultante et grossière qu'il faut imposer silence.

Il a brisé les derniers liens qui l'attachaient à la terre : il peut jouer sa vie contre le premier venu sans tressaillement et sans crainte. Il n'est plus rien pour Fernande; mais elle est sacrée pour lui comme le marbre d'un tombeau. Malheur à celui qui profanerait son nom! Si Jacques est resté désarmé devant l'abandon, son œil s'allume et

son bras se lève pour défendre de la honte les cendres de son amour.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la férocité qui reprend le dessus. S'il avait soif de sang, que ne prenait-il celui d'Octave? Non, c'est un sentiment plus généreux et plus haut. Il ne touchera plus les dalles du temple; les portes du sanctuaire se sont fermées derrière lui; le Dieu qui demeure n'entendra plus ses prières. Mais si la foule ignorante veut souiller l'autel, n'est-ce pas au prêtre exilé qu'il appartient de la châtier?

Il faut plaindre ceux qui ne protègent pas leurs souvenirs; car ils méritent vraiment une pitié sérieuse. Railleurs imprévoyans qui foulent aux pieds leurs enthousiasmes d'hier, et qui flétrissent d'avance leurs adorations du lendemain, qui se croient sages parce qu'ils se méprisent!

Je conçois donc très bien le réveil de Jacques, et je ne m'étonne pas qu'il mette l'épée à la main pour une femme qui vivra loin de lui. C'est le dernier cri de la chair, le dernier soupir de l'humanité; le sang se glace; les artères s'arrêtent, le regard immobile agrandit les orbites, le front s'élève, les tempes se dépouillent; le bronze est figé : il n'y a plus qu'une statue.

Ainsi transfiguré, quel sera désormais le rôle de Jacques? Il a fait pour le bonheur de Fernande tout ce qu'il pouvait faire. Sa vie est inutile et vide. Nul autre amour ne peut ranimer ses forces et lui rendre parmi les hommes une place digne de lui.

Il est de trop sur la terre. Sa divine abnégation n'a pas cicatrisé sans retour les craintes qu'il espérait guérir. Son nom, inscrit sur les murs enflammés, réveille en sursaut les convives. Il faut qu'il s'en aille et ne revienne plus; il faut qu'il leur fasse à tous deux un sommeil serein et des joies sans nuages.

Dieu tarde bien à le rappeler. Lui ferait-il un crime de hâter le voyage? Après l'attente résignée, quelques jours de plus ou de moins pèseront-ils dans la balance? L'expiation n'a-t-elle pas devancé la faute?

Jacques se tue avec l'espérance de retourner à Dieu.

Je ne crois pas qu'il y ait en ce temps-ci beaucoup de poèmes comparables à celui que je viens d'analyser. Je n'ai rien dit des

épisodes gracieux dont le récit est entremêlé. Je n'ai tracé que les grandes lignes, pour mieux saisir et mieux expliquer l'idée générale qui a présidé à toute la conception.

Cette idée, c'est le pardon, c'est la déception réhabilitée par la grandeur généreuse et dévouée, c'est l'abandon et l'infidélité offrant à une belle ame l'occasion d'une lutte sublime et d'un renoncement surhumain.

Si jamais donnée fut hardie, c'est à coup sûr celle de *Jacques*; si jamais donnée fut menée à bonne fin, c'est à coup sûr celle de ce livre. Comme un fruit mûr et savoureux, la pensée première a livré tout ce qu'elle contenait. Le dessin était beau. L'édifice n'a pas trompé l'ambition de l'architecte.

Le style de Jacques obéit à la pensée, et ne la gouverne jamais. Il est, comme celui d'*Indiana,* de *Valentine* et de *Lélia,* abondant, pittoresque, ingénieux en ressources, habile à tout dire, simple et hardi, et pourtant plein de coquetteries mélodieuses. Mais il y a progrès évident du côté de la précision et de la pureté.

Quoique rien à coup sûr ne soit plus spontané que les œuvres de George Sand; quoique, selon toute apparence, il ne prenne pas grand souci des questions littéraires qui s'agitent autour de ses livres, il ne tiendrait qu'à nous de voir dans le style de *Jacques* une protestation énergique contre le style popularisé par un patronage illustre, qui pare et drape la pensée au lieu de la vêtir en se modelant sur elle.

Envisagé sous ce point de vue, qui n'a rien d'invraisemblable, le style de *Jacques* n'a pas moins de valeur et de nouveauté que l'invention du livre lui-même. On y entrevoit toujours l'idée sous l'image; ailleurs et trop souvent l'image envahit l'idée, la dissimule au point de la faire oublier, et parfois même se complaît dans une ostentation égoïste.

Le style de *Jacques* est, comme le livre, éminemment *humain.* C'est une lampe d'albâtre qui laisse entrevoir la lumière intérieure : le style populaire aujourd'hui, incrusté de pierreries étincelantes, réfléchit les rayons qui lui viennent du dehors; c'est un vase précieux, mais opaque, et qui ne laisserait pas deviner la flamme, s'il la contenait.

GUSTAVE PLANCHE.

GAZA.

LETTRE SUR LA PALESTINE.

Gaza, avril 1831.

Le 16 avril, à six heures du soir, je m'éloignais des ruines d'Ascalon. Après avoir laissé à ma gauche le village de Machdal, j'ai traversé une misérable bourgade nommée *Erbia*, adossée aux collines de sable qui bornent, du côté du midi, la plaine d'Ascalon. J'étais sur le chemin de Gaza ; à une heure de Machdal, j'ai trouvé un village appelé *Barbara*. Une heure après, j'ai vu, à ma gauche,

(1) Cette lettre, qui donne sur Gaza des détails tout-à-fait inconnus et parfaitement exacts, est empruntée à la partie inédite de la *Correspondance d'Orient*, de MM. Michaud et Poujoulat.

(*N. du D.*)

à peu de distance du chemin, le village de *Der-Esner*, et trois quarts d'heure plus loin, le village de *Beth-Anoun*, dont les cabanes sont de boue. Je note minutieusement tous les lieux de cette route, parce que peu de voyageurs ont passé par là. A mesure qu'on s'avance vers Gaza, les plaines s'étendent sur un plus vaste horizon; leur aspect est monotone comme celui de la mer, comme celui du ciel; la caravane qui passe, le cavalier bédouin, le chameau traînant la charrue dans la plaine, des troupeaux de chèvres et de vaches paissant à l'aventure, des tourbillons de sable ou de poussière sous les vents d'occident ou du midi, ce sont là les uniques scènes qui varient l'immobile spectacle de ces solitudes. La plaine se montre au loin dépouillée, et ce n'est qu'autour des villages qu'on rencontre des arbres, ce qui forme comme des îlots boisés sur une mer.

Près du village de *Beth-Anoun*, à deux heures de Gaza, nous avons vu passer le fils du mutselim de cette ville, qui, suivi d'un nombreux cortège, allait offrir au pacha d'Acre trois beaux chevaux noirs, à l'occasion de la fête du beyram. Les trois coursiers avaient chacun un Arabe qui les tenait par la bride en cheminant à pied. J'ai vu autour de Beth-Anoun des troupeaux de moutons noirs et blancs dont la beauté m'a frappé; nous n'en avons point d'aussi beaux en Europe. Les bergers portent une sonnette; j'ignore si c'est pour écarter les bêtes sauvages ou pour rallier les troupeaux. J'ai observé de près la charrue arabe, infiniment plus simple et plus légère que la nôtre; notre lourde charrue semble n'avoir été faite que pour déchirer des terres infécondes; l'instrument du laboureur arabe, destiné à un sol fertile, pourrait être traîné par un ânon. C'est à Beth-Anoun que la nuit nous a surpris; là, le chemin de Gaza tourne au sud-ouest, et là aussi commence une forêt d'oliviers qui se prolonge jusqu'à la ville; cette forêt d'oliviers m'a rappelé celle que nous avions vue en allant du Pirée à Athènes; seulement les arbres y paraissent moins pressés et moins épais; le soleil y pénètre assez pour mûrir les moissons. Nous sommes entrés dans Gaza à dix heures du soir; la ville était silencieuse et comme endormie sous le noir manteau de la nuit; aucune lumière n'éclairait la cité, excepté quelques petites lampes de verre suspendues à côté d'oratoires de santons; au milieu de cette obscurité muette,

les palmiers de Gaza, doucement agités par la brise de la nuit, répandaient dans l'air je ne sais quelle harmonie arabe que l'imagination eût prise pour la chanson mélancolique destinée à bercer le sommeil de la cité. Nous sommes venus loger dans la maison d'un chrétien grec, premier kiatib ou écrivain du mutselim, à qui j'avais été recommandé.

La route que j'ai suivie de Jaffa à Gaza était bien connue de nos vieux chevaliers. Que de croisés ont passé par ces chemins! combien de fois ce sol a tremblé sous les pas de leurs coursiers! Dans la troisième croisade, quel magnifique appareil devaient présenter les légions de France et d'Angleterre à travers les plaines que je viens de traverser! Un chroniqueur qui avait suivi les bataillons chrétiens dans ces plaines, ne peut retenir son enthousiasme à la vue de ces innombrables bannières, de ces lances à pointe brillante, de ces glaives étincelans dans l'air; les penonceaux de toutes formes, les armes de toute espèce, les riches baudriers, les abeilles voltigeant sur les diamans des casques, les lions ou les dragons dorés courant sur les boucliers, tout ce belliqueux appareil, tous ces emblêmes de la bravoure et ces signes de la chevalerie enflammaient le patriotisme du chroniqueur pélerin. Vraiment, la vieille France est bien belle quand on la voit du milieu des glorieux champs de bataille de la Palestine! Et cette Angleterre, maintenant si dédaigneuse des croisades, elle ignore probablement que son poème épique est ici, que sa plus noble gloire est écrite sur cette terre. La grande ombre de Richard couvre tous les chemins où je passe; il n'est pas un lieu que n'ait foulé son pied vainqueur, le héros au cœur de lion connaissait aussi bien les pays d'Ascalon ou de Gaza que les terres de Cantorbéry et de Northampton.

J'ai mis trois jours à visiter et à étudier Gaza; je puis vous donner une idée complète de cette ville. Gaza, appelée en arabe *Razzé*, l'ancienne métropole des Philistins, la plus noble cité de la tribu de Siméon, célèbre autrefois par ses richesses, par de grands siéges et de grandes batailles, placée entre la Syrie et l'Égypte, et servant comme de porte à ces deux empires, conserve encore aujourd'hui une importance qu'elle doit au passage continuel des caravanes. Le passé n'a laissé à Gaza aucun monument, aucune ruine; l'antique Gaza, effacée de la terre, a fait place à un vaste

amas de maisons de pierre, entremêlé de hauts palmiers; la cité arabe n'a point de murailles qui l'enferment. J'ai visité avant tout le gouverneur, accompagné de son premier kiatib chez qui je suis logé, de mon drogman Damiani, de mon cavaz Ibrahim, et de quelques-uns des principaux Grecs de la ville. Massoud-Ilmadi (c'est le nom du mutselim) m'a fait asseoir à ses côtés sur un large divan, et m'a traité avec tous les raffinemens de la politesse musulmane; ce mutselim, dont les chrétiens m'avaient tracé le portrait le plus odieux, s'est montré à moi de la plus bienveillante amabilité. J'ai eu plusieurs fois occasion de remarquer que dans un pacha, un mutselim ou un aga, il y a deux hommes, le musulman et l'homme en place; le musulman est presque toujours doux, poli, bon par nature; l'homme en place est dur et tyran par état : le peuple ne connaît guère que ce dernier, et c'est ce qui explique ses jugemens. Cette observation serait peut-être applicable à d'autres pays que le pays d'Orient.

Le mutselim m'a d'abord parlé de Bonaparte, inévitable sujet de conversation dans ces contrées; jamais nom venu d'Occident n'a retenti autant que celui de Bonaparte au milieu des nations asiatiques. Massoud-Ilmadi se rappelait, comme une des gloires de sa vie, avoir vu le héros franc à son passage à Gaza. « Vous voudriez bien l'avoir encore pour sultan, m'a dit le mutselim; la France doit l'aimer, car il l'a portée au premier rang parmi les nations. » — « Oui, excellence, nous nous souvenons de Bonaparte; eh! qu'a-t-on fait dans nos pays pour le faire oublier? Nous avons à Paris une colonne, autel indestructible au pied duquel on vient adorer le dieu. » Le mutselim, après avoir répété que Bonaparte est un grand sultan, *Bounabartè soultan kébir,* m'a pressé de questions sur la révolution de juillet, qu'il ne comprenait pas, disait-il. — Moi, non plus, Excellence, lui ai-je répondu; pour comprendre les révolutions, il faudrait savoir pourquoi il arrive quelquefois que les vents grondent dans le ciel, que la mer est ébranlée dans ses derniers abîmes, que les montagnes se déchirent livrées aux feux des volcans; Dieu ne veut point que les sociétés humaines vivent et meurent en paix; c'est une punition que le monde doit accepter comme on accepte les maladies et les misères, tristes compagnes de la vie. — Le mutselim, redoublant de poli-

tesse avec moi, m'a dit que tout jeune homme que j'étais, j'avais acquis déjà la sagesse des vieillards; il aurait désiré que je lui eusse parlé d'Alger et de Charles X, mais ces questions-là sont devenues pour moi tellement lieux communs dans mes entretiens avec les gens du pays, que je cherche à y échapper autant que je puis; d'ailleurs je ne suis point venu ici pour parler des choses d'Europe, mais pour étudier l'Orient. Pendant notre conversation, à laquelle prêtaient l'oreille une vingtaine d'Arabes, deux fellahs du village de Djora, près d'Ascalon, ont été introduits pour vider une querelle : il s'agissait d'un chameau que l'un avait vendu à l'autre; le fellah qui avait vendu le chameau, mécontent du marché, voulait reprendre sa bête et rendre l'argent; l'autre refusait de rompre le marché; les deux plaignans ont pu s'expliquer en toute liberté. « Ce qui est une fois vendu ne peut plus être repris, » tel a été le jugement du mutselim; l'Arabe qui demandait à reprendre son chameau, a été mis à la porte par les gardes.

Le séraïa est un grand édifice avec des cours et des salles nombreuses, avec des terrasses d'où la vue s'étend au loin; mais le palais tombe de vieillesse, et le mutselim ne donne rien pour l'empêcher de crouler. Si je parcourais le budget des dépenses de tous les mutselims de l'empire, je n'y trouverais pas une seule piastre pour les frais de réparation; les ministres musulmans se regardent comme des voyageurs dans les différens postes où la faveur les place; le palais qu'ils habitent est pour eux comme un khan où l'on s'arrête un jour, et aucun d'eux ne songe à faire la dépense d'une pierre pour une demeure qui d'un instant à l'autre peut n'être plus la sienne.

Le mutselim a ordonné à trois de ses gardes de m'accompagner partout dans la ville; pour mieux m'honorer et pour répondre aux intentions du gouverneur, ils ont déployé autour de moi une police sévère qui m'a d'abord effrayé; mes trois soldats frappaient du bâton les pauvres fellahs qui par curiosité voulaient me suivre, ou qui s'arrêtaient pour me voir passer; leur bâton ne s'est reposé qu'après avoir fait autour de moi une solitude. J'ai observé que le soldat arabe méprise souverainement le fellah, et ne voit en lui, littéralement parlant, qu'un chameau bipède.

Gaza, une des dépendances du pachalik d'Acre, n'offre aucune

curiosité au voyageur. Les chrétiens nous montrent l'emplacement du temple que Samson, aveugle et prisonnier, fit crouler sur lui et sur trois mille Philistins. On montre aussi la place où fut le château que Bonaparte renversa de fond en comble, après s'être emparé de la cité. Une vieille femme arabe, m'ayant aperçu sur les ruines du *kala*, a maudit mon chapeau et mon habit franc, et a demandé à mon trucheman si j'étais un des Francs qui lui avaient tué trois fils, lors du passage de Bonaparte. On compte à Gaza quinze mosquées, dont la plus belle fut jadis une église; la porte de cette mosquée nous a été ouverte. C'est un grand édifice soutenu par une double colonnade, pavé d'une pierre qui a la blancheur du marbre; monument du Bas-Empire assez semblable à l'ancienne église de Bethléem. Les musulmans ont ajouté à la vieille basilique grecque des édifices pour les imans et les écoles, qui gâtent l'ensemble du monument. Les chrétiens de Gaza prétendent que ce temple fut l'ouvrage de la piété de sainte Hélène; mais le voyageur doit se mettre en garde contre toutes ces pieuses traditions: la mère de Constantin n'aurait pas assez vécu pour bâtir tous les temples chrétiens qu'on lui attribue, seulement dans la Palestine.

Je n'ai point vu à Smyrne ni à Constantinople un khan plus vaste et plus beau que celui de Gaza. Les bazars ne manquent pas, mais vous n'y trouvez ni richesses ni magnificence. Le savon, les toiles du Caire, les draps, le blé, l'orge, le riz, les dattes et les olives, ce sont là les branches du commerce; le riz vient de Damiette et les soieries de Damas; mais ce commerce est d'un faible secours pour la population, et je n'ai vu nulle part autant de mendians qu'à Gaza. Sur onze à douze mille habitans, la ville ne renferme que deux cents chrétiens, tous de la communion grecque. Point de Juifs, d'Arméniens, ni de catholiques; depuis longtemps, les pères de la Terre-Sainte ont déserté Gaza; on n'a pu me dire où fut jadis leur monastère.

Aucune ville de la Palestine ne m'a offert une aussi grande variété de costumes que le bazar. Cette variété de costumes atteste le grand nombre de nations qui habitent ou qui traversent la cité. Chrétiens, osmanlis, musulmans, Arabes, fellahs, bédouins, et parmi les bédouins différentes races, différentes tribus, Égyptiens,

Barbaresques, toutes ces nations, toutes ces familles musulmanes se distinguent par la forme ou la nuance de leurs vêtemens, par une manière particulière de porter le turban, d'attacher un fichu autour de la tête. La population musulmane de Gaza se partage en deux sectes, celle de Chaffein, celle d'Anaphi; toutes deux ont leur muphti; les croyans de la secte de Chaffein sont les plus nombreux. La ville présente la réunion de cinq quartiers, ou plutôt de cinq villages bien distincts, dont voici les noms : 1° Razzé-aret-Zetoun; 2° Aret-Sejaié; 3° Aret-Fellaïn; 4° Aret-teuphen; 5° Aret-il-Darazi. Presque toutes les maisons de Gaza ont un jardin entouré de nopals comme d'un mur verdoyant. J'ai rencontré beaucoup de tombes musulmanes aussi belles que les plus belles tombes de Scutari; on m'a fait remarquer aussi quelques palais appartenant à des visirs en retraite, qui font là une courte halte avant de descendre dans le repos de l'éternité.

Les curiosités que j'ai le plus remarquées à Gaza, ce sont deux vieillards, âgés, l'un de cent vingt ans, l'autre de cent treize ans; le premier s'appelle Ibrahim-odé (Ibrahim le ressuscité), ainsi surnommé pour avoir échappé au tombeau dans une maladie jugée mortelle; le second s'appelle Isséim-Moukrak. Ayant témoigné le désir de converser avec les deux vieillards, j'ai obtenu d'eux un rendez-vous au pied d'un sycomore dans un jardin; assis tous les trois sur une natte, entourés de mon trucheman, de mon cavaz Ibrahim, des gardes du mutselim, nous avons causé depuis quatre heures après midi jusqu'au coucher du soleil. Je n'avais jamais vu des hommes d'un si grand âge, et je les contemplais avec un religieux respect; j'étais plus frappé que je ne l'ai jamais été en présence des plus belles ruines des temps antiques : c'est que ces monumens-là étaient de marbre ou de pierre, débris sur lesquels avaient passé les siècles, mais débris sans ame et sans intelligence, qui ne profèrent que les paroles que nous leur prêtons, qui empruntent leur vie de nos souvenirs. Mais ces deux vieillards, monumens vivans dans un âge éteint, antiquités humaines si vénérables et si saintes, parlaient bien autrement à mon esprit; ceux qui arrivent à une longue vieillesse, me disais-je, après avoir tant vu, tant écouté, tant souffert, ont appris peut-être des secrets que trop souvent ils emportent au sépulcre, et qui épargneraient à

l'humanité bien des mécomptes, bien des misères. Pénétré de cette pensée, je prêtais pieusement l'oreille à chaque mot que leur bouche prononçait; il me semblait toujours que ces vieux voyageurs de la vie allaient m'enseigner des choses inconnues.

Les deux vieillards marchent appuyés sur un bâton, mais ne paraissent pas trop affaissés par les ans; ils ont perdu jusqu'au dernier reste de leur chevelure, et un poète arabe, en voyant ces têtes ainsi nues et dépouillées, les eût comparées à un champ sans verdure, à un mont sans ombrage. Après quelques généralités sur les musulmans et sur les Francs, nous avons parlé de Gaza; ils m'ont dit qu'anciennement la cité avait quatre lieues d'étendue; que, du côté de l'est, elle allait jusqu'au village de Der-Esner dont je vous ai parlé plus haut, et, du côté de l'ouest, jusqu'à Der-Balla, gros village à deux heures de Gaza, à un quart d'heure de la mer. Quoi qu'en disent mes vieillards, la ville n'a jamais pu s'étendre aussi loin du côté de l'orient, et vous ne trouveriez pas une seule ruine, une seule trace d'édifice depuis Gaza jusqu'à Der-Esner; mais il est certain que Gaza se rapprochait plus de la mer autrefois qu'aujourd'hui; Strabon place la cité à sept stades environ de la côte; elle en est éloignée maintenant de deux lieues. Les deux vieillards m'ont demandé si les hommes vivaient long-temps en Europe: « En Occident comme en Orient, comme dans toutes les régions de la terre, leur ai-je répondu, l'ange de la mort efface un nom du livre des vivans sans s'informer de l'âge; toutefois je dois dire à votre gloire qu'on rencontre moins de vieillards en Europe que dans les contrées asiatiques; chez nous, c'est une merveille de trouver un homme qui ait vécu un siècle; mes courses dans l'Asie-Mineure et dans la Palestine m'ont fait voir plusieurs hommes qui comptaient cinq fois vingt ans, et un grand nombre d'une vieillesse déjà avancée. Vous, hommes d'Orient, vous vivez plus long-temps que nous, parce que votre vie est plus calme, plus simple, plus régulière que la nôtre; en Europe, surtout dans nos grandes cités, l'intempérance, l'ardent et rapide mouvement des affaires, usent de bonne heure l'existence et en abrègent la durée; de plus, au milieu de notre génération nouvelle, il souffle un vent brûlant qui dessèche avant le temps les sources de la vie, et nous avons chez nous aujourd'hui des vieillards de trente ans. » Mes vieux Arabes

n'ont guère pu entendre ces derniers mots, parce qu'ils ne peuvent comprendre ces caducités précoces qui marquent les derniers âges d'une civilisation accomplie. Quand nous nous sommes séparés, ils m'ont prié d'écrire leurs noms sur un album de voyage; ce que j'ai fait devant eux, en les priant, de mon côté, d'ajouter mon souvenir aux souvenirs de leur longue vie.

Mon arrivée à Gaza a été un petit évènement, et j'ignore comment un pauvre pélerin comme moi a pu passer pour un important personnage de l'Occident. On croit que j'ai la mission d'examiner l'état politique du pays, de préparer à ma nation les voies de la conquête. Une députation est venue m'annoncer que le cadi de Gaza m'attendait dans son palais ou mukumat; il avait, disaient les députés, d'intéressantes communications à me faire. Le cadi désirait que je ne fusse point accompagné chez lui de mon cavaz Ibrahim; il voulait causer avec moi sans aucun témoin musulman, seul avec mon trucheman, le jeune Damiani. On m'a donc conduit chez le cadi d'une façon assez mystérieuse, en passant par des rues détournées, comme s'il eût été question de préparer un complot. Je l'ai trouvé sur un divan, ayant à côté de lui son fils âgé de quatre ans; à mon approche, il s'est levé avec un empressement amical. « J'étais tout triste de ne pas vous voir venir, m'a-t-il dit, votre présence me remet le cœur. » Et en un moment il s'est établi entre nous une franche intimité, un abandon qui m'indiquait déjà de quelle nature serait notre entretien. Pour que vous vous intéressiez à mon cadi, il faut d'abord que vous le connaissiez. Saïed-Ali (c'est ainsi qu'il se nomme), né à Jérusalem, est un homme de quarante ans; sa tête est belle avec le turban blanc et la barbe noire, une douce et noble expression anime ses traits; son maintien religieux le ferait prendre pour un iman; d'ailleurs un cadi c'est l'iman ou le prêtre de la justice, et son caractère est tout religieux. Saïed-Ali a le cœur et l'ame d'un musulman et l'esprit d'un philosophe du Portique; sa parole est grave, spirituelle, insinuante; il cause avec une raison mélancolique, souvent avec des vues élevées; nourri et cultivé en Europe, Saïed-Ali serait devenu un homme supérieur. La douce candeur, les vertus religieuses du cadi le mettent dans un état de contrainte perpétuelle avec le mutselim, homme d'une insatiable cupidité.

Beizadé Francaoui, m'a dit Saïed-Ali, Massoud-Ilmadi pèse sur Razzé (Gaza) comme un lourd marteau, il ne s'occupe de notre peuple que pour en tirer de l'or; notre gouverneur est comme le sable du désert qui a toujours soif; les richesses du pays vont se perdre dans ses coffres comme les ruisseaux dans la mer, et les habitans souffrent et gémissent; non content de les écraser d'impôts, il abandonne leurs fruits et leurs moissons à la rapacité des bédouins; ces Arabes brigands enlèvent chaque année pour plus de dix mille bourses (1) au pays de Razzé (Gaza), et le mutselim ne fait rien pour empêcher ces fatales incursions. Lorsque Abou-Nabout gouvernait ce pays, les bédouins étaient plus timides, et les moissons respectées; à force de châtimens et de persévérance, il avait fini par les comprimer. Abou-Nabout fit une fois couper le doigt à un bédouin, seulement pour avoir volé un oignon dans un jardin; une autre fois, il condamna un bédouin à perdre le poignet, parce que ce bédouin avait tranché la tête au chameau d'un fellah surpris autour de ses tentes. Mais aujourd'hui les bédouins sont les maîtres. Plus de seize mille de ces Arabes errent dans les déserts voisins; voilà les ennemis contre lesquels Abdallah-Pacha devrait envoyer des troupes, et non point contre les fellahs de Nablous. Le mécontentement de notre peuple est à son comble, et chacun ici appelle un changement. On se dit tout bas que Mohammed-Ali doit prochainement étendre sa puissance sur nos contrées; on dit aussi que votre nation, qui a pris Alger, songe à s'emparer de la Syrie. O Beizadé Francaoui! de quelque côté que vienne la conquête, elle sera ici bien accueillie, bien fêtée; l'état où nous sommes ne saurait durer long-temps: si la conquête n'arrivait pas, tout faible qu'est notre peuple, il se revolterait, Dieu le sait, contre le mutselim oppresseur. Les petits, quand on les pousse à bout, ne connaissent plus de mesure; le chat dans son désespoir arrache les yeux au tigre. Du reste, Dieu ne veut pas que le règne de l'injustice soit éternel, il est écrit: « Malheur à l'homme puissant qui dévore la substance du peuple, car il s'y trouve toujours à la fin un os pour l'étrangler! »

Tel est le résumé des faits et des pensées que m'a confiés le cadi de Gaza; ses paroles m'ont rempli de surprise; j'étais frappé à la

(1) La bourse vaut cinq cents piastres, et la piastre sept sous de notre monnaie.

fois de la hardiesse de ses confidences et de la peinture qu'il me traçait de la situation des esprits en Palestine; j'admirais mon cadi comme vous admiriez à Constantinople votre sage naïb aux paroles éloquentes. — Quelle est votre pensée sur notre pays? m'a dit Saïed. — Je crois, comme vous, que quelque chose se prépare, et que d'autres maîtres vont venir; je puis vous annoncer que, pour l'instant présent, ce n'est point de l'Occident que partiront les vaisseaux libérateurs; il se fait de ce côté-là un travail pénible qui empêche qu'on ne se tourne vers votre horizon. Ce sera plus vraisemblablement une voile arabe qui vous amènera la conquête; mais la conquête sera-t-elle pour vous la délivrance? Quand le vainqueur ouvrira sa main sur vous, sera-ce le bien, sera-ce le mal qui s'en échappera? J'entends dire de tous côtés que l'Egypte est malheureuse sous son pacha, je vois à Razzé une foule d'Egyptiens fugitifs qui regardent comme un bonheur de ne plus habiter les terres de Mohammed-Ali; cela n'annonce-t-il point que de nouvelles misères suivront la domination nouvelle? Mohammed-Ali veut la Syrie, non pour affranchir des esclaves, mais pour augmenter ses ressources; l'Égypte dépeuplée, ruinée, ne peut plus suffire aux besoins dévorans du maître : il faut au visir d'autres terres, d'autres hommes, et la Syrie va devenir sa proie. Toutefois on peut douter que le despotisme de Mohammed-Ali trouve en Syrie autant de facilités qu'en Égypte. Là bas, sur les bords du Nil, on mène le peuple comme un faible troupeau; dans le pays d'Hébron, de Jérusalem, de la Galilée et du Liban, ce n'est point un troupeau facile qu'on rencontre; il y a là vingt peuplades indociles et belliqueuses qui ont des montagnes pour citadelles, et qui aiment mieux une guerre éternelle qu'une éternelle oppression. Ainsi donc vous aurez changé peut-être des renards pour des loups, des milans pour des vautours, et sous quelque point de vue que je considère le prochain avenir de la Syrie, je n'y vois que les calamités du despotisme ou de la guerre.

Triste destin de mon pays! s'est écrié Saïed-Ali; combien j'aurais béni Dieu s'il m'avait rendu assez riche pour aller vivre loin d'ici, dans les régions des Francs où l'on dit que les hommes ne gémissent point sous l'oppression! Puisque tout ce qui nous vient d'Orient est servitude et tyrannie, dites à la France de nous accor-

der sa pitié et d'étendre sur nous ses puissantes ailes. — En parlant ainsi, le cadi était profondément ému, et quand nous nous sommes séparés, l'ombre noire du chagrin couvrait son visage. Je n'oublierai jamais le cadi de Gaza ; il y a loin d'un tel homme à un courtisan du despotisme ; Saïed-Ali n'est pas de ceux qui peuvent plaire au gouvernement turc et le servir utilement. Il est de ceux qu'on envoie boire les eaux amères de l'exil.

Jusqu'ici je ne vous ai parlé que de Gaza au temps présent; que de choses j'aurais à vous dire touchant cette ville si je feuilletais les antiques annales! L'histoire sainte nous parle de la prise de Gaza par Simon Machabée, qui la purifia de ses idoles et la consacra au culte du Seigneur ; l'histoire profane a raconté le siége de cette ville par Alexandre : le héros macédonien reçut au pied de ses murailles deux blessures qu'un corbeau prophétique lui avait annoncées; maître de la ville, il traita le gouverneur Bétis comme Achille avait traité Hector, en le faisant traîner par des chevaux autour de la ville; mais tous ces évènemens sont dans les livres.

En vous parlant de Gaza, l'antique métropole des cités philistéennes, j'aimerais à vous dire quelques mots sur ce peuple philistin dont il est si souvent question dans l'histoire des Hébreux. Le petit empire des Philistins se composait de cinq cités, Gaza, Ascalon, Azoth, Geth, Accaron ou Acre. C'était une colonie égyptienne qui, à une époque fort reculée, avait envahi les fertiles rivages de la Palestine. J'imagine que les Philistins étaient des Arabes semblables aux Arabes répandus aujourd'hui dans les déserts d'Égypte et le long des côtes de la mer Rouge; ils émigrèrent en Palestine partagés en tribus qui chacune avait un cheik ou un satrape; ils adoraient Dagon et toutes les idoles des bords du Nil et des pays arabiques; le peuple israélite, venu de l'Égypte comme eux, se plaisait quelquefois à retourner au culte des idoles, et les mœurs des Philistins ne lui inspiraient pas une grande répugnance. Mais les chefs des Hébreux, qui avaient mission d'exterminer les adorateurs des idoles, prêchaient au peuple de Jehovah de rompre tout pacte avec eux. Un million de Chananéens avaient disparu sous le glaive destructeur des enfans d'Israël; un seul ennemi restait à combattre : c'étaient les Philistins. Que d'efforts, que de travaux pour les anéantir! sous les juges, sous les rois, que

de fois Israël s'arma de toute sa puissance contre quelques tribus de Philistins qui jamais ne furent entièrement soumises! Il a fallu à ces Philistins un puissant génie pour résister si long-temps à une nation vingt fois plus nombreuse et plus riche que la leur. Il est curieux de voir comment une poignée d'hommes dictait quelquefois à tout Israël des traités humilians. Les Philistins étaient parvenus à désarmer les Hébreux, à leur défendre de travailler le fer et l'acier, à les forcer de venir acheter dans leurs villes les instrumens les plus indispensables pour le commerce et le labourage; on y venait de tous les lieux de la Palestine, même pour faire aiguiser le soc des charrues. C'était une véritable servitude. Les documens nous manquent pour déterminer quel fut le destin suprême des Philistins. On peut présumer que les cinq satrapies philistéennes ne s'effacèrent que sous le coup de l'invasion romaine. En voyant les différentes races arabes répandues dans les cantons méridionaux de la Palestine, j'ai pensé quelquefois qu'il doit y avoir là quelques restes des anciens Philistins; il est rare, il est difficile qu'une race puisse entièrement disparaître : les familles humaines durent toujours plus long-temps que les cités.

Gaza, au moyen-âge, a des souvenirs qui se rattachent à l'histoire des croisades. Vers le milieu du XIIe siècle, la ville était renversée et sans habitans; en 1148, Beaudouin III s'occupa de la rebâtir pour opposer de nouvelles barrières aux courses des Ascalonites; Guillaume de Tyr raconte qu'on trouva des témoignages de l'antiquité et de la noblesse de Gaza dans ses églises et ses vastes palais tombés en ruines, dans les marbres et les grandes pierres dispersés sur le sol dévasté, dans une quantité de citernes et de puits d'eau vive. Les chrétiens, n'ayant ni le temps ni les forces de reconstruire toute la cité, se contentèrent de relever la portion de Gaza qui est située sur une éminence; ils jetèrent des fondemens profonds, bâtirent une belle muraille et différentes tours. La cité nouvelle et les terres environnantes furent concédées aux frères du Temple, à condition qu'ils en auraient la garde. Les templiers devinrent pour les Ascalonites des voisins dangereux. Gaza fut une des conquêtes de Saladin, et une des places que le sultan fit démolir à l'approche du roi Richard. Celui-ci releva les murs de Gaza comme il avait relevé ceux de Ramla et d'Ascalon, et choisit cette

ville pour son quartier-général dans la Palestine. J'ai vu, au nord de Gaza, à une heure de distance, les vallons étroits et les collines de sable où s'arrêta la troupe aventureuse des comtes de Bar et de Montfort; je me suis enfoncé dans le sable jusqu'aux genoux, pour reconnaître le lieu où les chevaliers insoucians et joyeux *mangiaient le pain, les galines et chapons, la chair cuite et le fromage*, à quelques pas d'un ennemi treize fois plus nombreux. Si la troupe française fût restée sur ces hauteurs qui présentent en quelques endroits comme des défilés, la victoire eût pu rester incertaine; mais les imprudens chevaliers se laissèrent attirer dans la plaine, et des merveilles d'armes ne purent les sauver de la servitude ou de la mort. Cinq ans plus tard, les chrétiens, unis aux musulmans, attaquèrent les Karismiens aux environs de Gaza; les premiers marchaient sous les ordres de Gauthier de Brienne; les seconds avaient pour chef Malek-Mansour, prince d'Emesse. La bataille fut des plus sanglantes; les guerriers de la croix y déployèrent leur bravoure accoutumée, et sans la retraite du prince Malek-Mansour, la chrétienté n'eût pas eu à déplorer le trépas de douze mille chrétiens et la captivité de Gauthier de Brienne. Les chroniques n'indiquent point le lieu de la bataille; ce dut être à l'est de Gaza, dans les plaines voisines de la cité.

Je vous ai dit que la principale mosquée de Gaza est le seul monument chrétien appartenant à la ville du moyen-âge, et qu'il ne reste aucune ruine, aucun vestige qui parle de l'ancienne occupation latine. Les antiquaires n'ont rien à faire à Gaza; tout y est moderne et d'origine musulmane. L'enceinte de la ville offre autant de palmiers que de maisons; tout autour croissent aussi des palmiers mêlés aux nopals et aux sycomores. A travers cette enceinte boisée, vous rencontrez des fontaines, des oratoires de santons, des mosquées, des caravansérails; tout me semble égyptien à Gaza, les habitudes, les costumes, les productions, la couleur du sol; il semble qu'en montant sur une terrasse on va découvrir Alexandrie ou le Caire; on sent l'Egypte, on entre dans ses monotones et vastes plaines. Le Tasse a deviné Gaza quand il a dit :

Gaza è città, della Giudea nel fine,
Su quella via ch'inver Pelusio mena;

Posta in riva del mare; ed ha vicine
Immense solitudini d'arena.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, ch. XVII.

« Gaza est placée aux confins de la Judée, sur le chemin qui mène à Péluse; elle est assise sur les rivages de la mer, et voisine d'un immense désert de sable. »

Je ne veux point chercher querelle au poète de Sorente, pour avoir placé Gaza au bord de la mer : l'épopée a ses priviléges; je vous ai dit ci-dessus que Gaza est éloigné de la côte de deux lieues.

Je ne puis mieux terminer cette lettre qu'en vous parlant du kiatib chrétien qui m'a donné l'hospitalité à Gaza; il se nomme Constantin Jassein. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, qui partage exclusivement sa vie entre ses fonctions et la prière; je n'ai jamais vu de figure plus grave et plus recueillie; l'unique passe-temps du bon kiatib, c'est de jouer avec un rosaire, ou de caresser de la main sa grande et belle barbe noire. Nous avons acheté aujourd'hui dans les bazars une douzaine de foulards d'Egypte pour les deux enfans de notre hôte; le jeune Damiani les a déposés en secret à l'angle d'un divan, de manière à ce que le présent ne soit connu qu'après notre départ; mon trucheman, en sa qualité de fils de consul, se montre scrupuleux observateur des plus petites convenances arabes : l'usage du pays veut qu'on ne remette pas le présent en main propre et tant qu'on est là, pour que l'hôte ne puisse faire autrement que de l'accepter.

POUJOULAT.

DANTE.[1]

La famille de Dante n'était pas une des moins illustres ni des moins anciennes de Florence. Toutefois, ce que l'on sait de posif n'est pas d'un grand intérêt, et remonte à peine au XII[e] siècle.

Cacciaguida, le plus illustre des ancêtres de notre poète, était né vers 1106. Il épousa une femme de la famille des Aldighieri de Ferrare ou de Parme. Lorsqu'en 1147 l'empereur Conrad III partit pour la troisième croisade, à la tête d'une superbe armée, Cacciaguida était encore dans la vigueur de l'âge, et voulut être de l'expédition. On sait combien elle fut désastreuse; on sait que la marche des croisés allemands, à dater du jour où ils eurent mis le pied sur les terres du sultan d'Iconium jusqu'à celui de leur entrée à Nicée, ne fut qu'une déplorable déroute, où plus de 60,000 hommes moururent de soif, de faim, et par le fer ennemi. Caccia-

(1) Cette belle biographie de Dante, qui se compose de leçons prononcées par M. Fauriel à la Faculté des lettres, recevra un développement ultérieur par le jugement des ouvrages du poète. Mais certaines notes de détail et pièces justificatives complémentaires ne seront données que plus tard dans un ouvrage étendu de l'auteur, sur les origines de la langue et de la littérature italienne.

(*N. du D.*)

guida fut au nombre des victimes; il périt, après s'être signalé par de grands exploits, en récompense desquels il avait été armé chevalier des mains même de l'empereur. Dante l'a mieux traité encore, et plus glorieusement récompensé : il en a fait un saint, et l'a placé dans l'une des stations les plus poétiques de son paradis.

De Bellincione, petit-fils de Cacciaguida, naquit Alaghiero, second du nom, le père de Dante. Tout ce que l'on est parvenu à savoir de lui, en fouillant les plus riches archives de Florence, c'est qu'il était jurisconsulte de profession, et fut marié deux fois, d'abord à donna Lappa de' Cialuffi, et ensuite à donna Bella. Il eut des enfans de ces deux femmes : de la première, un fils du nom de François; de Monna Bella, un autre fils, qui fut notre poète, et une fille dont le nom n'est pas connu. On sait seulement qu'elle fut mariée à un Florentin, nommé Léon Poggi, dont elle eut un fils nommé André, avec lequel Boccace fut lié, et dont il put apprendre diverses particularités de la vie de Dante.

Comme toutes les familles un peu considérables de Florence, celle des Alaghieri prit parti dans les discordes civiles des Guelfes et des Gibelins. Elle fut guelfe, et eut sa part des revers comme des triomphes de cette faction. Ainsi, elle fut par deux fois exilée de Florence, d'abord en 1248, par les menées de l'empereur Frédéric II, et puis en 1260, à la suite de la grande défaite du parti guelfe à Monte-Aperti. Le premier bannissement avait été de courte durée; le second fut de sept ans entiers.

Dante ou Durante degli Alighieri naquit à Florence au mois de mai de l'année 1265, deux ans avant le retour de son père. Il avait été conçu dans l'exil, et devait y mourir.

Le premier évènement connu de la vie de Dante décida peut-être de sa destinée poétique, et c'est un trait de son enfance. C'était à Florence un usage ancien de fêter avec solennité le retour de la belle saison, aux premiers jours de mai. Ce n'était alors par toutes les rues, sur toutes les places, dans toutes les maisons, que réjouissances, que chants et danses, que joyeuses réunions de parens, d'amis et de voisins. Or, le père de Dante, Alaghiero, avait pour voisin Folco de' Portinari, un des citoyens de Florence les plus riches, et généralement considéré pour sa piété, sa probité et sa bienfaisance. Selon l'usage, Folco avait réuni chez lui un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvait Alaghiero, accompagné du petit Dante, qui touchait alors à sa dixième année.

Dans la foule des enfans réunis à cette fête domestique, se trouvait une fille de Folco de' Portinari, âgée de neuf ans, nommée *Bice*, abréviation mignarde du nom de *Beatrice*. Comment concevoir que la vue de cet enfant pût produire sur un autre enfant une impression ineffaçable? Ce

fut pourtant ce qui arriva, s'il en faut croire Dante lui-même. Voici en quels termes il parlait de cette entrevue dix-huit ans après, lui déjà homme fait, déjà lancé dans la vie orageuse de son époque, et Béatrix déjà morte. « Cette dame, dit-il, cette glorieuse dame de mes pensées, qui fut nommée *Béatrix* par bien des gens qui ne savaient pas ce qu'ils nommaient en la nommant, m'apparut au commencement de sa neuvième année, moi étant presque à la fin de la mienne. Elle m'apparut vêtue de noble et décente couleur pourpre, et parée comme il convenait à son jeune âge. Je dis, en vérité, qu'au moment de cette apparition, l'esprit de la vie, qui séjourne dans les réduits du cœur les plus secrets, commença si fortement à trembler en moi, qu'il semblait dire : Voici, voici venir le Dieu plus fort que moi, qui me dominera!.... Je dis qu'à dater de ce moment, l'amour régna sur mon ame d'une manière si absolue et avec tant d'empire, qu'il me fallait faire pleinement toutes ses volontés. Il me commandait souvent, dans mon enfance, de chercher à voir ce jeune ange; et souvent aussi je la cherchais, et je voyais toujours en elle quelque chose de si parfait et de si gracieux, que l'on aurait certes bien pu dire d'elle la parole d'Homère : « Elle ne semblait pas la fille d'un mortel, mais d'un Dieu. »

Ce passage est tiré d'un opuscule que Dante a intitulé la *Vita nuova*, la vie nouvelle, ouvrage bizarre et plein d'enfantillages pédantesques, mais curieux et d'une grande importance pour l'étude du caractère et du génie de Dante.

Il est certain que Béatrix apparut à Dante comme un être surnaturel, qui devint aussitôt l'objet de ses plus douces pensées; il est certain que le sentiment dont il s'éprit pour elle devait être le mobile de ce qu'il y avait de plus élevé et de plus pur dans son génie. Ce sentiment fut, dans son ame, le seul toujours exempt d'amertume, le seul qui pût se mêler encore aux idées pieuses de ses dernières heures.

Le premier malheur de Dante fut la mort de son père, qu'il perdit étant encore enfant. Il paraît que sa mère ne négligea rien pour son éducation; mais on n'a aucun détail précis sur ses études. Il étudia très probablement à Bologne, dans sa jeunesse, mais on ne sait ni quoi, ni sous quels maîtres. Le seul homme que la tradition désigne comme lui ayant enseigné quelque chose, est Brunetto Latini, notaire de la république de Florence, et l'un de ses plus illustres personnages, qui avait heureusement associé la culture des lettres au maniement des affaires publiques. On a de lui divers ouvrages qui ne sont pas sans intérêt pour leur époque : *Le Trésor*, espèce d'exposé en prose française de toutes les connaissances alors cultivées, et le *Tesoretto*, autre traité moral et scientifique, en vers italiens.

Quant à la poésie amoureuse qui était alors à la mode, Brunetto ne s'y exerça pas, ou s'y exerça sans beaucoup de fruit; on n'a du moins de lui, en ce genre, que quelques vers très peu remarquables, de sorte que s'il enseigna véritablement quelque chose à Dante, ce fut plutôt les élémens des sciences que la poésie vulgaire.

On ignore de qui Dante reçut des leçons de ce dernier art : peut-être fut-il son propre maître, et se borna-t-il à étudier les compositions des poètes déjà nombreux qui avaient alors de la célébrité. Il avait fait une étude particulière de celles de Guido Guinicello de Bologne, qui étaient effectivement les plus dignes de cet honneur. Quoi qu'il en soit, il avait à peine dix-neuf ans lorsqu'il se hasarda à faire son coup d'essai en poésie. Ce fut un sonnet aussi bizarre pour l'idée que pour la forme, et, à vrai dire, fort mauvais. Mais ce sonnet fut le début poétique de Dante, et mérite dès-lors que l'on en dise quelque chose.

Un jour, c'était le premier où Béatrix lui avait adressé gracieusement la parole, Dante se retira, la nuit venue, dans son appartement, et s'étant endormi sous le charme de ses souvenirs, il fit un songe fort extravagant : il lui sembla voir l'Amour, dont l'aspect, bien que joyeux, avait néanmoins quelque chose de menaçant et de terrible. Il tenait entre ses bras une femme endormie, que Dante eut bientôt reconnue pour Béatrix, quoiqu'elle fût de la tête aux pieds enveloppée d'un drap de couleur pourpre. Dans une de ses mains, l'Amour portait un objet enflammé : « Voilà ton cœur, » dit-il à Dante, en lui montrant cet objet. Puis, éveillant la belle endormie, il lui présenta à manger ce cœur qu'il tenait à la main. Après avoir long-temps hésité, Béatrix avait enfin obéi à l'Amour, et s'était repue, bien qu'avec frayeur, du cœur enflammé. L'Amour en avait paru tout joyeux; mais sa joie avait été courte : il s'était tout d'un coup pris à pleurer amèrement, et emportant Béatrix dans ses bras, il était monté au ciel, et avait disparu avec elle.

Telle fut la vision plus bizarre que poétique que Dante décrivit dans un sonnet, en forme de question, pour en demander l'explication.

Il faut savoir que c'était, pour les poètes toscans du XIIIe siècle, un usage et un exercice favori de s'adresser les uns aux autres, sous forme de sonnets, des espèces d'énigmes ou de problèmes poétiques sur des questions difficiles ou capricieuses, d'amour, de galanterie et de métaphysique chevaleresques. Chacun de ceux à qui l'une de ces questions avait été adressée s'évertuait de son mieux à y répondre, car c'était, pour lui, une belle occasion de faire preuve de savoir et d'habileté.

Dante fit comme les autres : il envoya son sonnet énigmatique aux poètes de la Toscane, et ne tarda pas à recevoir plusieurs autres sonnets

en réponse. Il nous en est parvenu trois : l'un est attribué, mais faussement sans doute, à Cino da Pistoia, qui, n'ayant alors que quatorze ou quinze ans, ne pouvait guère être consulté sur des questions subtiles d'amour et de galanterie. Le second était de Guido de' Cavalcanti, et le troisième, de Dante da Majano, assez mauvais rimeur, alors bien plus célèbre que Dante Alighieri.

Guido Cavalcanti et Cino da Pistoia, ou pour mieux dire le poète inconnu dont on a attribué le sonnet à Cino, prirent au sérieux la vision et la question du jeune Alighieri, et y firent une réponse courtoise. Dante da Majano ne les prit pas de même; elles lui parurent l'une et l'autre tant soit peu folles; et il donna charitablement, à celui qui les avait faites, un conseil équivalent à celui de prendre l'ellébore à larges doses.

Cette correspondance poétique si enfantine eut cependant pour Dante quelque chose de grave et d'utile ; elle fut pour lui une occasion de se lier de bienveillance ou d'amitié avec la plupart des poètes qu'il avait consultés sur sa vision, notamment avec Guido de' Cavalcanti. Ce Guido, de l'une des plus illustres familles de Florence, et l'un des hommes remarquables de son temps, réunissait en lui les inclinations les plus vives et en apparence les plus disparates, les poursuites de la chevalerie et le goût des études philosophiques, la culture de la poésie et les préoccupations les plus ardentes de l'esprit de faction. Dante et lui, en se connaissant, se trouvèrent des sympathies qui résistèrent à mainte dangereuse épreuve, et ne furent détruites que par la mort.

Dante fut enhardi à de nouveaux essais poétiques par le succès du premier. On le voit durant six ans consécutifs, de 1283 à 1289, uniquement occupé de poésie, incessamment tourmenté du besoin d'exprimer quelque chose de cet enthousiasme d'amour dont le remplit Béatrix, et se surpassant lui-même à chaque nouvel effort qu'il fait pour trouver des images, des paroles, une harmonie, qui aillent à ses émotions et à ses idées.

Ce fut indubitablement dans ce même intervalle que lui vint la première pensée, le projet encore informe et vague de la composition qui fut depuis la Divine Comédie.

Tout en cultivant son génie poétique, Dante devenait un homme, et arrivait à l'âge de prendre une détermination sur son avenir. Il y a lieu de croire qu'il flotta quelque temps entre des partis très divers, et c'est probablement à cette époque de sa vie qu'il faut rapporter le projet qu'il eut de se faire moine. Ce projet est attesté par deux des commentateurs les plus anciens et les plus instruits de la *Divine Comédie*. L'un des deux va jusqu'à dire que Dante porta un moment l'habit de saint François, et le quitta avant d'avoir fait profession.

L'autre s'exprime plus vaguement : parlant d'un monastère de l'ordre de saint Benoît, situé dans les gorges de l'Apennin, au voisinage de *San Benedetto in Alpe*, il le désigne comme le monastère où notre poète avait résolu de mener la vie religieuse.

Ces témoignages ne laissent guère de doute sur la résolution où Dante fut un moment de se faire moine : il est seulement difficile de mettre une date à cette résolution. Il y eut, dans sa vie, tant de circonstances où il put se figurer comme un bien suprême le calme et l'obscurité d'un cloître! Je vois toutefois plus de vraisemblance à rapporter le projet indiqué à sa jeunesse, qu'à toute autre période de sa carrière.

Quoi qu'il en soit, Dante ne se fit pas moine; et c'est à la guerre, c'est à la fameuse bataille de Campaldino ou de Certomondo qu'on le voit pour la première fois, âgé déjà de vingt-cinq ans, agir comme citoyen de Florence.

Parmi tant de batailles gagnées et perdues par les Gibelins et les Guelfes, celle de Certomondo fut une des plus mémorables par l'importance de ses résultats et la variété singulière de ses incidens. Mais il n'entre point dans mon plan de la décrire : je me bornerai à en rapporter isolément quelques particularités par lesquelles elle tient à mon sujet.

Arezzo était une des deux ou trois villes de la Toscane où dominait le parti gibelin, et partant l'une de celles contre lesquelles les Florentins chefs du parti guelfe, avaient le plus souvent à guerroyer. Au printemps de 1289, ils envahirent le Casentino, la partie montagneuse du domaine d'Arezzo, dans le val d'Arno supérieur. Les Arnetins s'avancèrent aussitôt contre eux, et les deux armées se rencontrèrent sur la rive gauche de l'Arno, entre Bibbiena et Certomondo. Celle des Florentins était de 12,000 fantassins et de 2,000 cavaliers; celle d'Arezzo ne passait pas 8,000 hommes de pied et 900 chevaux. Elle n'en demanda pas moins courageusement la bataille, et fut même sur le point de la gagner : elle la perdit, faute de discipline, plutôt que de bravoure; mais enfin elle la perdit, et sa déroute fut complète : elle eut 3,000 hommes tués sur la place et 2,000 prisonniers. Les deux chefs qui la commandaient, l'archevêque d'Arezzo et Buon Conte de Montefeltro, homme de guerre alors renommé, y périrent tous les deux; et il y eut, dans le malheur de ce dernier, une particularité qui fit du bruit : après avoir cherché long-temps son cadavre parmi les morts, on ne le trouva point, de sorte que chacun put expliquer à sa manière une disparition qui semblait tenir du prodige.

Au nombre des traits remarquables par lesquels les Florentins se distinguèrent dans cette bataille, je crois pouvoir en citer un. L'usage était, parmi les armées des républiques italiennes, de désigner, au mo-

ment du combat, douze cavaliers d'élite, nommés Paladins, pour fondre, comme des enfans perdus, sur l'ennemi, en avant de la cavalerie, qu'ils devaient enflammer et entraîner par leur exemple. Cet usage fut suivi à Certomondo. La cavalerie florentine était commandée par Vieri de' Cerchi, personnage déjà fameux à Florence, mais sur le point de le devenir bien davantage, comme chef de parti. C'était à lui de désigner les douze paladins qui devaient engager le combat. Il fit quelque chose d'inattendu : il se désigna d'abord lui-même, bien que souffrant d'une jambe; il nomma ensuite son fils, et pour troisième, son neveu; après quoi, il ne voulut plus choisir personne, « chacun devant, dit-il, rester libre de manifester son amour pour son pays. » Une conduite si noble ne manqua pas son effet : cent cinquante guerriers à cheval, au lieu de douze, se présentèrent, demandant à être faits paladins, et le furent.

Dante était peut-être l'un de ces cent cinquante cavaliers : il est sûr au moins qu'il combattit près d'eux, aux premiers rangs de l'armée. C'est ce que nous apprend Leonardo d'Arezzo, d'après une lettre de Dante, aujourd'hui perdue, mais que le biographe avait sous les yeux, et dans laquelle notre poète avait minutieusement décrit la bataille de Certomondo : il y parlait naïvement des émotions diverses, des craintes, des inquiétudes qu'il avait éprouvées dans le cours de cette bataille, et qui lui avaient fait goûter plus vivement l'ivresse et la joie de la victoire.

Des chagrins de tout genre attendaient Dante à Florence, à son retour de Certomondo. A peine rentré dans ses foyers, il fut atteint d'une infirmité qui le fit vivement souffrir durant plusieurs jours. Quand il fut guéri, il eut à partager la douleur que causa à Béatrix la mort de Folco de' Portinari son père. Enfin, il fut frappé plus directement et aussi cruellement qu'il pouvait l'être : Béatrix mourut le 9 juin 1290, dans la vingt-sixième année de son âge, depuis quelque temps mariée à un personnage de la noble famille des Bardi.

Tout ce que Dante put faire dans les premiers temps de cette perte, ce fut de pleurer et de s'abandonner sans réserve à sa douleur. Des mois se passèrent avant qu'il pût essayer d'exhaler ses regrets dans des vers en l'honneur de Béatrix. Alors il la célébra, la pleura, la divinisa dans mainte *canzone* et maint sonnet; et le cadre de ces compositions lui paraissant trop étroit ou trop vulgaire pour tout ce qu'il avait à dire sur un tel sujet, il écrivit une lettre latine, adressée aux rois et aux princes de la terre, pour leur peindre la désolation où la mort de Béatrix venait de laisser Florence et le monde entier. Pour début de cette lettre, il avait pris les fameuses paroles de Jérémie : *Quomodo sedet sola civitas plena*

populo, etc. Il ne trouvait, dans ces paroles, rien de trop solennel pour ses impressions.

Après ces premières effusions de douleur, Dante, cédant peu à peu au besoin d'être consolé, se jeta dans des études plus graves que celles auxquelles il s'était livré jusque-là. Il commença à méditer quelques-uns des auteurs latins qui avaient traité de la philosophie et des sciences, et se mit à fréquenter les lieux où il pouvait entendre des discussions scientifiques et de doctes leçons. Or, tout cela, non plus que le repos, ne se rencontrait alors que dans les cloîtres. Presque tous ceux qui enseignaient quelque chose étaient des moines, et les professeurs laïcs eux-mêmes donnaient leurs leçons dans les monastères.

Dante finit par trouver, dans ces occupations sévères, les consolations dont il avait besoin. Il en trouva même plus qu'il n'en aurait d'abord osé désirer. Il n'oublia point Béatrix : cela n'était point en son pouvoir. Béatrix resta la plus chère et la plus haute de ses pensées; mais cette pensée ne lui était plus aussi présente, et n'excluait plus aussi absolument qu'autrefois toute autre pensée de la même nature. Il se laissa aller par degrés à aimer, au moins d'imagination, une jeune et belle dame qu'il avait connue dans la société de Béatrix; et ces nouvelles amours ne furent pas les dernières : il aima et chanta successivement plusieurs femmes.

De 1292 à 1299, les évènemens de la vie de Dante durent être intéressans et variés; mais on n'en a que des indices vagues et incohérens. Il se maria en 1292, et prit pour femme donna Gemma de la famille de' Donati, une des plus distinguées de Florence, et dont le chef, Corso Donati, était au moment de figurer avec éclat dans les troubles de la république, à la tête d'une faction opposée à celle de Dante. D'après les traditions qui circulèrent long-temps parmi les Florentins, au sujet de ce mariage, il n'aurait pas été heureux, et Monna Gemma aurait été, pour notre poète, une espèce de Xantippe; mais Dante n'a pas daigné dire un mot de ses sentimens à cet égard, et ce silence était dans les mœurs de l'époque. Il était beau de parler de sa maîtresse, de sa dame; on se taisait sur sa femme.

Les six ou sept premiers chants de l'Enfer furent certainement composés dans cet intervalle, mais, selon toute apparence, très différens de ce qu'ils devinrent depuis et de ce qu'ils sont restés à la suite de plusieurs remaniemens. Dante donna sans doute beaucoup de soins et de temps à ce travail; mais il lui en resta néanmoins pour diverses fonctions publiques, et particulièrement pour des missions qui, bien que l'on ne puisse pas en fixer la date, appartiennent indubitablement à cette portion de sa vie.

De ce nombre sont plusieurs ambassades auprès du roi de Naples, une, entre autres, pour réclamer la grace et la liberté d'un Florentin condamné à mort par la justice du pays; telle est encore une ambassade à Sienne, pour terminer un différend relatif aux confins du territoire de cette république et de celui de Florence. Enfin, au mois de mai 1299, il fut envoyé à Saint-Gemignano pour solliciter la confirmation du choix déjà fait d'un capitaine de la ligue toscane.

Je pourrais indiquer quelques autres missions plus ou moins importantes, qui furent, comme les précédentes, confiées à notre poète, et même entrer dans quelques détails sur plus d'une; mais j'aime mieux aborder tout de suite la partie austère de la vie publique de Dante, à l'époque où son histoire se confond avec celle de son pays. C'est ici que ma tâche va devenir plus difficile. Il s'agit de faire connaître des évènemens compliqués et obscurs qui n'ont jamais été nettement ni complètement exposés.

L'année 1299, la veille du XIVe siècle, était aussi, pour Florence, la veille de troubles violens et d'horribles calamités. Le parti gibelin était plus que vaincu, il était anéanti; ses chefs étaient dispersés dans l'exil, et ses adhérens avaient fini par détacher de lui leurs espérances et leurs moyens. Les Guelfes victorieux dominaient sans opposition depuis plus de trente ans, et l'avenir semblait leur appartenir tout entier.

Il y avait dans ces apparences quelque chose d'équivoque et de trompeur. Aussi long-temps que les Guelfes avaient eu à lutter contre des adversaires redoutables, leur parti avait semblé uni, compacte, homogène. Mais il était au fond composé de groupes divers, ayant chacun, sur certaines choses, des vues et des sentimens opposés. Cette opposition devait se manifester et se manifesta dès l'instant où ces groupes, n'étant plus ralliés par la crainte d'un ennemi commun, purent agir chacun dans sa direction propre et pour son intérêt personnel.

Parmi ces groupes qui tous se disaient guelfes, et qui tous voulaient et croyaient l'être, on en distinguait aisément deux entre lesquels se partageaient tous les autres. L'un était celui des Guelfes aristocratiques, qui auraient voulu mettre un terme au progrès du pouvoir populaire et maintenir la noblesse au point où elle se trouvait alors. L'autre était celui des Guelfes populaires, qui, dominés pas les influences de la démocratie, y cédaient par conviction ou par faiblesse. C'était l'ancienne lutte entre les castes féodales créées par l'invasion et la conquête, et les anciennes populations du pays, qui était sur le point de recommencer, et d'être poursuivie sous des noms nouveaux, et compliquée de haines et de pas-

sions nouvelles. Il y avait alors des ordonnances de justice qui étaient comme un glaive incessamment suspendu sur la tête des nobles. En 1295, ceux-ci se concertèrent et prirent les armes, pour obtenir de force l'abolition des ordonnances démocratiques. Mais le peuple s'arma de son côté pour les défendre, et fit si bonne contenance, que les nobles se retirèrent sans avoir osé combattre et sans avoir rien obtenu.

A dater de cet échec, la portion aristocratique du parti guelfe fut, par le fait, exclue du gouvernement de la république, qui resta tout entier aux guelfes populaires. C'était une scission formelle : ce qui avait fait jusque-là deux moitiés, deux nuances du parti guelfe, fit dès-lors deux factions distinctes, ayant chacune son nom, ses chefs, son drapeau. — Les Guelfes populaires prirent le nom de Blancs; les autres se nommèrent les Noirs. A la tête de ceux-ci fut la famille des Donati, ayant elle-même pour meneur Corso Donati, homme de résolution et de capacité, dont le caractère était une expression fidèle de son parti. Il était peu riche, mais d'ancienne et noble race, brave, turbulent, d'humeur chevaleresque; avec tout cela fier et hautain, plus disposé à dédaigner qu'à mendier les suffrages populaires. On le nommait *le baron :* c'était comme si l'on eût dit le modèle, l'idéal du gentilhomme.

Le parti des Blancs eut pour chef Vieri de' Cerchi, le même dont j'ai cité un trait de magnanimité à la bataille de Certomondo. Si ce n'est peut-être en bravoure et en ambition, Vieri était en toute chose l'opposé de Corso Donati; mais il représentait également bien son parti. Il était de race plébéienne, et avait amassé par le commerce une fortune immense, dont il dépensait une bonne portion à se créer des partisans et des amis, outre ceux qu'il se faisait par la douceur et la popularité de ses manières.

Cette décomposition du parti guelfe entraina la division de la masse entière de la population de Florence. A peine y eut-il quelques chefs de famille qui n'entrèrent pas dans l'une ou l'autre des deux factions nouvelles, signe certain qu'il s'agissait, pour chacune, d'un intérêt vivement senti.

Quant à l'époque où ces deux factions commencèrent à être distinguées par les noms de Blancs et de Noirs, il serait difficile de la marquer avec précision. Mais assez peu importe la date du nom; celle du fait est beaucoup plus intéressante, et peut être indiquée avec exactitude : ce fut en 1294 qu'eut lieu à Florence, et dans quelques autres villes de la Toscane, la grande scission du parti guelfe.

De 1294 à 1300, le gouvernement des Blancs de Florence se signala par

divers actes dont chacun était un progrès de la démocratie, une menace ou une précaution contre la noblesse.

A de si redoutables adversaires les Noirs, défenseurs des intérêts et des sentimens de la noblesse, pouvaient opposer plus de résistance qu'on ne l'imaginerait au premier aspect. Indépendamment de leurs propres forces, ils avaient pour eux la protection du pape.

C'était Boniface VIII qui occupait alors le saint-siége. On sait la politique que suivirent à l'égard des Guelfes et des Gibelins les papes du XIIIe siècle. La plupart d'entre eux, au lieu de se ranger dans l'une ou l'autre de ces deux factions, voulurent au contraire les réconcilier ou les tenir en équilibre, dans la vue de prendre sur elles l'ascendant d'une autorité italienne qui aurait remplacé celle des empereurs.

Quant à Boniface VIII en particulier, il serait difficile de trouver de l'unité dans sa conduite à l'égard des factions italiennes. C'est tantôt dans des vues générales de politique pontificale, tantôt avec des prédilections et des antipathies personnelles, que nous allons le voir intervenir dans la querelle des Blancs et des Noirs; querelle dont il ne fit que rendre, par son intervention, les chances et la crise plus violentes.

Il y avait, entre les Noirs et lui, des intelligences, des intrigues, des menées qui tendaient toutes, sinon à renverser les Blancs, du moins à restreindre et à paralyser leur pouvoir; et ceux-ci, qui ne doutaient pas de la prédilection du pontife pour leurs adversaires, se tenaient sévèrement en garde contre lui, et se défiaient de tous ses plans.

Les choses en étaient là à Florence, au commencement de l'année 1300, lorsque survint un évènement d'assez peu d'importance en lui-même, mais que je crois néanmoins devoir raconter sommairement. Il jette d'abord un grand jour sur la politique générale des papes relativement aux républiques italiennes, et sur la politique particulière de Boniface VIII, dans la querelle des Blancs et des Noirs; il tient d'ailleurs par quelques fils à la biographie de Dante.

Au mois d'avril 1300, trois personnages résidant à Florence, et tous les trois ayant des relations intimes avec Boniface VIII, furent, comme perturbateurs et conspirateurs, dénoncés au gouvernement florentin, qui leur intenta aussitôt un procès rigoureux. On ne dit pas précisément ce qu'ils avaient fait ou voulu faire; mais tout donne à présumer qu'ils n'avaient rien tenté que de concert avec Boniface VIII. Aussi, à peine informé des poursuites du gouvernement florentin contre eux, Boniface donna-t-il l'ordre de les faire cesser. On ne tint aucun compte de son ordre, et les accusés furent condamnés à d'énormes amendes. Celui des prieurs à l'instigation duquel le procès avait été intenté et poursuivi était

un nommé Lappo-Saltarello, l'un des personnages les plus remuans de la faction des Blancs, et l'un des futurs compagnons d'exil de Dante, qui l'a nommé dans sa Divine Comédie comme l'un des objets de ses antipathies les plus vives.

Indigné du peu de cas que les prieurs de Florence avaient fait de ses ordres, Boniface écrivit à l'évêque de Florence, lui enjoignant d'intervenir sans délai pour faire révoquer la sentence prononcée contre ses trois protégés, ou de la casser comme nulle. L'évêque fit ce qu'il put pour exécuter les ordres du pontife, et ne réussit à rien.

Boniface écrivit alors directement au gouvernement de Florence une lettre fulminante, par laquelle il sommait les trois principaux auteurs de la sentence prétendue illicite, et nommément Lappo-Saltarello, de comparaître devant le saint-siége, dans le délai de huit jours, pour rendre compte de leur conduite et subir l'arrêt que le pontife aurait à prononcer contre eux. En cas de désobéissance de leur part, la communauté entière de Florence était menacée de diverses peines temporelles et spirituelles. Ces nouvelles menaces n'eurent pas plus d'effet que les premières : le jugement prononcé fut maintenu; nul des personnages cités ne comparut devant le pape, et les Florentins furent excommuniés en masse.

La seconde lettre écrite par Boniface VIII à l'occasion de cette affaire est fort curieuse pour l'intelligence des évènemens qui approchent. C'est une polémique formelle et détaillée, ayant pour but principal de réfuter les mauvais propos des Florentins, qui prétendaient que le pape n'avait aucun droit de s'entremettre dans le gouvernement de Florence. Non-seulement Boniface y soutenait par des raisons générales la supériorité du pouvoir spirituel sur le temporel, il essayait d'y démontrer d'une manière directe et positive qu'à l'autorité pontificale appartenait le gouvernement de Florence. Voici quelques traits de cette pièce :

« Toute ame doit être soumise au chef suprême de cette église militante; tous les chrétiens, de quelque éminence ou condition qu'ils soient, doivent courber la tête devant lui. Autrement, comment vivraient les hommes qui ne voudraient pas reconnaître de supérieur? Qui corrigerait leurs erreurs? qui punirait leurs méfaits? Certes, ceux-là sont insensés qui s'imaginent être sages de la sorte. Aussi, d'autant plus sommes-nous affligé de voir attenter à l'autorité du saint-siége et à la plénitude du pouvoir qui nous a été confié par Dieu, surtout quand l'offense vient de ceux qui sont plus particulièrement et plus expressément nos sujets. Les empereurs et les rois qui commandent à cette ville de Florence et à ses gouverneurs ne nous sont-ils pas soumis, et ne nous jurent-ils pas fidélité? — Qui réparera le mal fait dans les villes et dans tous les lieux de la Toscane, et qui

relèvera les opprimés, s'ils ne peuvent recourir à nous ? » — C'étaient là de belles paroles; nous allons voir comment les effets y répondirent.

Au point d'exaspération où en étaient arrivés, dès le commencement de l'année 1300, les partis des Blancs et des Noirs, il ne fallait qu'une occasion pour les mettre aux prises, et cette occasion ne tarda pas à se présenter.

J'ai déjà parlé des réjouissances qui avaient lieu tous les ans à Florence au retour du printemps. La soirée du 1er mai 1300, la place de la Sainte-Trinité se trouvait pleine d'hommes, d'enfans, de femmes et de jeunes filles, qui s'ébattaient, chantaient et dansaient. Au milieu de cette foule joyeuse viennent à se rencontrer deux nombreuses et brillantes cavalcades, composées, l'une de jeunes gens de la famille des Cerchi, chefs du parti des Blancs; l'autre de jeunes gens des Donati, chefs de la faction des Noirs. Les deux bandes s'irritent à la vue l'une de l'autre; elles passent des menaces aux coups, et il y a bientôt des blessures et du sang. Au premier bruit de la querelle, les adhérens de chaque parti prennent les armes; ils s'établissent et se retranchent dans leurs postes accoutumés, et Florence passe de la sorte, en un clin d'œil, des joies d'une fête populaire à la guerre civile.

Boniface VIII, informé par ses agens de la rupture entre les deux factions, et voyant le péril dans lequel les Noirs venaient de se jeter, se hâta de les secourir. Il envoya à Florence le cardinal Matteo Aquasparta, personnage considéré pour son savoir et sa piété, avec l'ordre d'y rétablir la paix et d'y réformer le gouvernement, de manière à ce que les honneurs et les emplois publics fussent, comme auparavant, également partagés entre les deux partis. Le cardinal arriva et fut bien accueilli. Mais les Blancs, qui se défiaient des intentions du pape à leur égard, étaient résolus à ne point admettre l'intervention de son légat, et à ne point lui accorder le pouvoir de réformer le gouvernement. Les partis restaient donc en présence, les armes à la main, plus que jamais mécontens, irrités et entraînés à terminer leurs différends par la force. Le cardinal d'Aquasparta, venu à Florence pour remettre les Noirs en partage du gouvernement, n'y restait plus que pour les soutenir en secret par des conspirations et des intrigues, s'exposant de la sorte à toutes les conséquences de la colère des Blancs.

Telle était la situation de Florence au commencement du mois de juin 1300, au moment où les six prieurs ou gouverneurs de la république, dont les fonctions allaient expirer le 15 du même mois de juin, eurent, selon l'usage, à désigner leurs successeurs. Dans un moment si critique, leur choix devenait beaucoup plus grave et plus difficile qu'à l'ordinaire. Ils

allaient laisser à leurs remplaçans un gouvernement périlleux, celui d'une ville excommuniée, d'une ville qui avait irréparablement offensé l'irascible et fougueux Boniface VIII, et où la guerre civile, suspendue comme par miracle, était à chaque instant sur le point d'éclater.

Des six prieurs qui furent élus en cette occasion, il n'y en a que cinq dont les noms nous soient parvenus, et sur ces cinq il y en a quatre de si obscurs, qu'il serait tout aussi impossible de dire un mot d'eux que de nommer les quatre premiers Florentins qui passèrent sur le pont de la Carraia le 15 juin de cette même année 1300. Le cinquième seul est connu: c'est Dante. Il semble qu'en le plaçant là, au milieu de collègues sans capacité comme sans renom, on eût voulu concentrer sur sa tête toute la responsabilité des évènemens qui approchaient.

Non-seulement les troubles continuèrent sous son priorat; ils allaient s'aggravant tous les jours. De plus en plus assurés de la faveur de Boniface VIII, et secondés par les menées du cardinal d'Aquasparta, les Noirs redoublaient de confiance et d'audace. Les chefs des Blancs, toujours sur leurs gardes et toujours plus inquiets, résolurent de se délivrer du cardinal; n'osant pas le chasser ouvertement, ils apostèrent des hommes du peuple pour le menacer et l'effrayer. Leur manœuvre réussit à merveille; le légat épouvanté s'enfuit, mais en renouvelant l'excommunication dont Florence avait été déjà frappée.

Les Noirs, bien que privés de son appui, ne perdirent pas contenance; loin de là, ils prirent un ton plus arrogant, et commencèrent à parler tout haut d'un prince français qui arrivait à leur secours, et par lequel toute chose allait être remise à sa place, à Florence et ailleurs. Ces propos menaçans tenaient à une grande et funeste intrigue de Boniface VIII, dont je ne puis me dispenser de dire quelques mots.

Pour assurer l'exécution de ses plans de domination politique, Boniface avait eu l'idée d'attirer en Italie un prince français, qui, à la tête d'une certaine force militaire qu'il aurait amenée, agirait d'après ses ordres, et ferait tout ce qui lui serait commandé dans l'intérêt de l'église romaine. Le prince sur lequel il avait pour cela jeté les yeux était Charles de Valois, duc d'Alençon, frère de Philippe-le-Bel. Ce prince s'était jusque-là distingué à la guerre, et Boniface ne pouvait guère trouver mieux que lui pour ce qu'il désirait.

Les négociations relatives à cette affaire avaient commencé il y avait près de cinq ans: le peu d'empressement de Charles de Valois à répondre aux désirs du pape les avait rendues fort lentes; mais enfin, à force de bulles, d'encouragemens et de promesses plus magnifiques les unes que les autres, Boniface avait réussi, et il fut décidé que Charles de Valois,

avec un nombre déterminé de chevaliers et de gens d'armes français, passerait en Italie dans le courant de l'année 1300. Le bruit de son arrivée, répandu d'avance dans tout le pays, et particulièrement en Toscane, y produisait déjà beaucoup d'émotions diverses; déjà toutes les factions s'en alarmaient ou s'en réjouissaient, selon leur position.

La vérité était qu'entre autres services que Boniface VIII se proposait d'exiger de Charles de Valois, il voulait l'employer à soumettre les villes de la Toscane qui lui résistaient, de manière à pouvoir les gouverner selon ses vues.

Les Noirs de Florence n'ignoraient pas les desseins du pape ; et tout ce qu'ils pouvaient dire ou faire au sujet de ce prince français dont ils menaçaient leurs adversaires, était sinon expressément concerté avec le pontife, du moins conforme à ses projets, et conçu dans le désir d'en avancer l'exécution. Mais ils se pressèrent un peu trop, et se conduisirent de manière à donner l'éveil au gouvernement; ils le réduisirent à se mettre sur ses gardes.

A une époque que les historiens ne précisent pas suffisamment, mais, selon toute apparence, vers les premiers jours d'août, les chefs de la faction des Noirs s'assemblèrent dans l'église de la Sainte-Trinité, pour délibérer sur leurs affaires. Le résultat de cette délibération fut d'adresser au pape Boniface VIII la requête de les recommander au prince français dont on attendait l'arrivée, et de les mettre sous sa protection spéciale.

Cette délibération et cette requête remplirent Florence de scandale et de colère. Les Blancs, poussés à bout par la menace qu'on leur faisait d'un prince étranger, s'émurent, prirent les armes, et une explosion de guerre civile semblait désormais inévitable. Les prieurs, qui avaient jusque-là souffert les intrigues et les conspirations des Noirs, se crurent cette fois obligés de les réprimer; mais pour éviter le reproche de partialité, ils voulurent comprendre dans le châtiment ceux du parti des Blancs qui avaient tiré le glaive dans les derniers troubles.

Quelques-uns des plus turbulens parmi ceux-ci furent bannis pour un temps et relégués à Sarzana. De leur nombre se trouva l'ami de Dante, Guido de'Cavalcanti, qui s'était distingué par son ardeur contre les Noirs toutes les fois que l'occasion s'était présentée de les assaillir.

Les Noirs furent traités avec plus de rigueur : il y en eut un assez grand nombre de relégués à la Pieva, sur la frontière des états de l'Eglise; et Corso Donati, leur chef, fut condamné à un exil perpétuel et à la confiscation de ses biens. Mais il y aurait, relativement à ce dernier, des particularités à éclaircir, si c'en était ici le lieu : il paraît qu'ayant déjà été banni

4.

précédemment, il avait enfreint son ban, et que l'exil perpétuel prononcé dans cette seconde condamnation était motivé par cette infraction.

Tous les biographes de Dante qui ont écrit d'après les traditions du temps ou d'après des documens authentiques aujourd'hui perdus, sont d'accord pour attribuer à son influence et à son autorité personnelle ce double coup frappé au même instant sur les deux factions qui troublaient Florence, et je ne vois point de raison de contester leur témoignage. En sévissant contre son propre parti, notre poète n'avait pu être inspiré que par de nobles motifs; mais il était sans doute loin de prévoir les regrets amers qu'il se préparait par cette rigueur. Guido Cavalcanti était déjà malade quand il fut banni, et dans le mauvais air de Sarzana, son mal empira rapidement. Il obtint, au bout de peu de temps, la permission de revenir à Florence; mais il était trop tard : il languit encore quelques jours, et mourut regretté de tous.

Dante cessa ses fonctions de prieur de la république le 15 août de cette même année 1300, mais ce ne fut pas pour rentrer dans le repos de la vie domestique. Son pays avait de plus en plus besoin de lui. Les Noirs exilés à la Pieva avaient enfreint leur ban; ils avaient tous couru à Rome, où ils entretenaient par toutes sortes de menées et de propos la colère de Boniface VIII contre les Blancs. Cela ne leur était point difficile, surtout à Corso Donati, que le pontife considérait et chérissait comme un noble et vaillant seigneur, qui avait été un moment à son service en qualité de gouverneur d'une des villes de la Romagne.

Inquiets des dangers croissans de leur situation, les Blancs se décidèrent à faire une démarche solennelle auprès du pontife, pour tâcher de le fléchir et d'être relevés des excommunications prononcées contre eux. Dans cette vue, ils lui envoyèrent une ambassade dont il est certain que Dante fit partie, bien qu'aucun historien ne le dise expressément. Cette ambassade dut arriver à Rome vers la fin de septembre 1300. On n'a aucun détail sur la manière dont elle fut reçue; mais la suite des évènemens démontre assez qu'elle ne servit à rien, et que Boniface persista dans les plans qu'il avait dès-lors arrêtés.

Toutefois Dante n'eut pas lieu de se repentir d'être allé à Rome : il y jouit d'un grand spectacle, qui eut indubitablement beaucoup d'influence sur le côté poétique de ses idées. L'année 1300 était celle du jubilé institué par Boniface VIII. Des flots innombrables de chrétiens de toutes les contrées de l'Europe affluaient, se heurtaient sur toutes les voies, dans toutes les rues de Rome, les uns arrivant, les autres partant, et tous unis dans une seule et même pensée, dans une seule et même espérance, tous transportés d'une même joie. Cela était assurément plus beau et plus sa-

tisfaisant à contempler que les divisions et les fureurs de la politique. Aussi Dante en fut-il vivement frappé, et ce fut pour consacrer la date de ces émotions sublimes qu'il mit à l'année 1300 l'époque de sa vision.

De retour à Florence, Dante y retomba dans toutes les amertumes de la politique. Repoussés par Boniface VIII, les Blancs cherchaient à s'affermir par toutes sortes de moyens, et se tenaient désormais pour dispensés de ménager la faction ennemie. Ils rappelèrent de Sarzana ceux des leurs qui y avaient été relégués sous le priorat de Dante. Un peu plus tard, au commencement de l'année 1301, ils se concertèrent avec les Blancs de Lucques et de Pistoie pour faire chasser de ces deux villes les chefs des Noirs. Mais, quoi qu'ils pussent faire, ils n'étaient point tranquilles sur l'avenir. Les menaces et les intrigues de Boniface VIII leur revenaient sans cesse à la mémoire, et l'idée de ce prince français attendu comme un vengeur par leurs ennemis était pour eux d'autant plus importune qu'elle était plus vague et plus mystérieuse.

Quelques mois se passèrent sans que l'on entendît parler de ce prince, et l'on allait se rassurer sur sa descente, quand toute la Toscane apprit qu'il avait enfin passé les Alpes et qu'il approchait. A cette nouvelle, les Noirs se précipitèrent au-devant de lui, le circonvinrent de toutes parts, et se mirent à l'escorter jusqu'à Rome.

Charles de Valois avait passé à Pistoie, à quelques milles de Florence, sans se présenter dans cette dernière ville. Cet augure, joint à tant d'autres, parut sinistre aux Florentins. Le conseil-général de la république s'assembla pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Attendrait-on l'orage, sauf à y faire face quand il viendrait à éclater? essaierait-on de le conjurer et de le détourner? Les détails de la délibération sont inconnus; on n'en sait que le résultat : ce fut d'adresser au pape Boniface une ambassade nouvelle, pour lui faire de nouvelles protestations de soumission et de respect, pour le conjurer de ne point envoyer Charles de Valois à Florence, et l'assurer que tout autre personnage réussirait mieux que le prince français dans une mission pacifique en Toscane.

L'envoi d'une ambassade résolu, il ne s'agissait plus que d'en choisir le chef. Dante fut, à ce qu'il semble, unanimement désigné pour l'être, et ce fut à cette occasion qu'il dut tenir le propos si fier et si connu : — « Si je vais, qui reste? Si je reste, qui va? » — Ce propos, qui ne se rencontre dans aucun des écrivains contemporains de Dante, pourrait bien avoir été inventé au XVe siècle par quelqu'un des admirateurs de notre poète. Toutefois, le mot va si bien au caractère, au tour d'esprit et à la situation de celui à qui on le prête, qu'il y a presque autant d'invraisemblance à le supposer inventé qu'à le tenir pour historique.

Quoi qu'il en soit, Dante fut l'un des trois nouveaux ambassadeurs qui partirent en grande hâte, allant supplier Boniface VIII de ne point envoyer Charles de Valois à Florence. Mais tandis qu'ils allaient, le sort de Florence était déjà décidé. Le pontife avait conféré à loisir avec le prince français de ses projets sur la Toscane, et tout était fixé entre eux à cet égard. Par une bulle solennelle, donnée à Anagni le 3 des nones de septembre 1301, le prince avait été investi du titre de pacier (*Paciaro*) de la Toscane, titre emprunté des institutions de la Trêve de Dieu, dans le midi de la France, et de tout point équivalent à celui de pacificateur. Avec cette mission patente, énoncée en termes vagues, généraux, paternels, il avait reçu des instructions secrètes plus précises. Les faits vont nous dire quelles étaient ces instructions.

Arrivés à Rome, les députés florentins se présentèrent devant Boniface VIII. Celui-ci les accueillit avec tous les semblans de la bienveillance; mais il n'écouta aucune de leurs propositions. — « Laissez-moi faire, et vous serez contens. Fiez-vous à moi, et tout ira bien pour tous. » — Tels furent en résumé tous ses discours; et là-dessus il donna congé à deux des ambassadeurs, en leur recommandant d'aller exhorter les leurs à la confiance et à la soumission. Mais il retint Dante auprès de lui. C'était agir adroitement : il renvoyait à Florence deux hommes faibles et trompés, qui ne manqueraient pas d'en tromper d'autres en prêchant l'obéissance, et il ôtait au gouvernement florentin l'homme qui lui avait suggéré une résolution courageuse, et qui aurait pu l'y soutenir. D'un autre côté, il pressait vivement le départ de Charles de Valois pour la Toscane.

L'arrivée et la conduite du prince à Florence y devaient être pour lui un éternel sujet d'opprobre, et pour Florence le signal de bouleversemens désastreux. Je pourrais me dispenser d'ouvrir ces tristes pages d'une histoire où j'ai déjà signalé assez de calamités et de désordres. Toutefois ces pages ne sont pas entièrement étrangères à mon sujet : on peut y voir quels malheurs Dante avait voulu éviter à son pays, en tâchant de lui épargner la visite du prince qui avait accepté d'un pape superbe et rancuneux une mission de vengeance et de trahison. Je tâcherai seulement d'être court, et de réduire, autant que possible, l'histoire aux proportions de la biographie.

Charles de Valois partit de Rome dans les premiers jours d'octobre, et prit la route de Florence à la tête d'une troupe de huit cents à mille gens d'armes ou chevaliers français, commandés par des seigneurs de distinction. Cette troupe se renforçait chaque jour en chemin de nobles et d'aventuriers italiens, parmi lesquels se trouvaient des hommes qui s'étaient fait un renom de bravoure guerrière ou de capacité politique, tels que

Mainardo da Susinana et Cante de' Gabrielli d'Agubbio. Enfin, dans ce cortège, figurait un autre personnage qu'il était impossible d'y voir sans de sinistres soupçons; c'était Corso Donati, le chef du parti des Noirs.

A chaque pas qui rapprochait de Florence cette petite armée, les alarmes et les incertitudes des Florentins augmentaient. On délibérait tous les jours sur la question de savoir si on recevrait ou non le prince, et l'on ne décidait rien. A la fin on lui envoya des députés qui le rencontrèrent à Sienne. Ils étaient chargés de s'assurer de ses dispositions, et d'en informer la seigneurie de Florence. Le prince prodigua aux députés des paroles rassurantes; il déclara ne vouloir que le bien de tous les Florentins : il donna pour garantie de ses intentions pacifiques la renommée de la maison de France, qui, disait-il, n'avait jamais trahi personne, ami ni ennemi. Enfin, il ne s'en tint pas aux paroles : il adressa à la seigneurie des espèces de lettres patentes munies de son sceau, et dans lesquelles il promettait solennellement de respecter en toute chose les lois, les libertés et les coutumes de Florence.

Sur ces belles démonstrations le gouvernement et le peuple, déjà fatigués d'incertitudes et de craintes, s'abandonnèrent à la confiance : il fut décidé que Charles de Valois serait admis, et l'on s'apprêta dès-lors à lui rendre tous les honneurs et à lui faire toutes les fêtes imaginables. La population entière se porta au-devant de lui, et l'accueillit comme elle eût fait d'un sauveur qu'elle aurait elle-même appelé à son secours. De son côté, Charles répondit à ces marques de confiance par tous les ménagemens dont il put s'aviser. — Il entra dans la ville sans armes, lui et les siens; et Corso Donati, qui jusque-là ne l'avait point quitté, eut alors l'air de se séparer de lui : il se retira à Ognano, village à trois milles au-dessous de Florence, sur la rive gauche de l'Arno.

L'entrée du prince eut lieu le 1er novembre. Ce jour et les trois suivans se passèrent sans alarme, sans soupçon, sans menace de la part de personne, dans l'espèce d'exaltation et d'émotion curieuse qui suit d'ordinaire un grand évènement imprévu. — Mais les suites de cette occupation ne pouvaient se faire beaucoup attendre; elles éclatèrent avec une rapidité au-dessus de toute prévoyance.

Le 5 novembre, Charles de Valois convoqua dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle le podestat, les prieurs, l'évêque, les membres des divers conseils, les consuls des arts et métiers, en un mot toutes les autorités ecclésiastiques et civiles de Florence. Là, selon les formes déterminées par la loi et par l'usage, il demanda ce que l'on nommait la *bailie*, c'est-à-dire l'espèce de pouvoir dictatorial et discrétionnaire auquel on avait recours dans les nécessités imprévues de l'état. L'assemblée souveraine

accorda sans délibération les pouvoirs demandés, et le prince, de son côté, jura sur les Evangiles de maintenir la république en bon ordre, de ne porter aucune atteinte à sa liberté ni à ses droits. Tout le monde sortit satisfait de l'assemblée.

Mais à peine le prince eut-il regagné son palais d'Oltre-Arno que Florence avait pris un autre aspect. — Les gens d'armes et les chevaliers, qui jusque-là n'avaient paru dans la ville que désarmés, étaient en armure complète, et caracolaient de tous côtés sur leurs destriers bardés et caparaçonnés comme pour entrer en bataille. Les adherens des Noirs sortaient de toutes parts armés, se groupaient à des postes convenus, et la portion italienne du cortège de Charles de Valois se réunissait à eux. Corso Donati, parti d'Ognano avec un détachement d'une centaine d'hommes, enfonçait intrépidement à coups de hache une des portes de Florence, s'introduisait dans la ville, s'emparait d'une église où il s'établissait militairement, et plantait son drapeau en signe de ralliement pour les conjurés de son parti.

Le peuple florentin avait couru aux armes au premier éclat de ces hostilités; mais personne ne se présenta pour le commander. Les chefs du parti des Blancs, les Cerchi, avaient rejeté toutes les propositions courageuses qui leur avaient été faites, et ne songeant qu'à eux, s'étaient contentés de se fortifier dans leurs palais. Les prieurs étaient des hommes incapables de prendre un parti vigoureux, et autour desquels chacun hésitait à se ranger.

Dans cet état de choses, Corso Donati avait beau jeu, et profitait de l'occasion en homme résolu. — Déjà beaucoup des siens l'avaient rejoint : il se porte à leur tête aux prisons et les ouvre aux détenus, qui s'arment de tout ce qui leur tombe sous la main et le suivent. — Il les mène au palais du peuple et en chasse les prieurs.

Dès ce moment, la ville, sans gouvernement, sans défenseurs, est en proie à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Corso Donati la parcourt, cherchant et choisissant les objets de sa fureur. Ce sont les Blancs qu'il pourchasse; ce sont leurs palais, leurs maisons qu'il prend de vive force, qu'il pille et qu'il brûle. Pour les bandits de sa suite, qui n'ont point d'ennemis personnels, toute maison, tout palais, sont bons à piller et à brûler. — De la ville, le flot destructeur se répand sur la campagne environnante, et durant huit jours entiers il n'y eut dans Florence et à l'entour que pillages, massacres et incendies.

Charles de Valois avait vu tout cela et avait tout laissé faire, ou pour mieux dire, tout s'était fait de son consentement ou par son ordre. Peut-être n'avait-il pas prévu tous les excès auxquels se porterait le parti des

Noirs triomphans; mais on ne peut douter que le triomphe violent de cette faction ne fût le but auquel il avait visé, et que toutes ses assurances d'agir dans l'intérêt général du pays et dans l'intérêt commun des partis ne fussent des perfidies calculées; et il ne manqua pas d'habileté à jouer son rôle.

Au bout de huit jours, quand les vainqueurs furent las de brûler et de piller, on nomma de nouveaux prieurs, qui furent pris parmi les plus ardens des Noirs, et un nouveau podestat, qui fut ce Cante de' Gabrielli que Charles de Valois avait amené avec lui de Rome, et dont il avait fait un de ses plus intimes conseillers. A peine maîtresse du gouvernement, la faction des Noirs se hâta de faire plusieurs lois dans son intérêt exclusif, et au préjudice du parti vaincu. Par l'une de ces lois, le podestat était autorisé à connaître des délits commis dans l'exercice du priorat, lors même que les auteurs de ces délits en auraient déjà été absous. Cette loi était une terrible menace pour les Florentins qui avaient contrarié la mission de Charles de Valois.

Les choses en étaient là, lorsque le cardinal d'Aquasparta, le même qui avait essayé, l'année précédente, de réconcilier les Noirs, alors opprimés, avec les Blancs, maîtres de la république, reparut à Florence pour tenter de nouveau de rapprocher les mêmes partis, qui étaient maintenant dans une situation inverse de la première. Cette tentative, faite mollement et à la hâte, eut pour tout résultat quelques réconciliations particulières, qui ne durèrent qu'un moment.

Ce fut sans doute pour avoir le dernier mot de Boniface VIII sur le moyen d'en finir avec des factions si obstinées, que Charles de Valois retourna quelque temps à Rome. Le dernier mot du pontife fut qu'il fallait chasser définitivement les Blancs de Florence, et le prince repartit avec cette dernière consigne, qui fut suivie aussi fidèlement que les autres. Le 4 avril 1302, une sentence générale de bannissement fut prononcée contre les Blancs, et exécutée sans délai. Il en sortit de Florence plus de six cents, qui se répandirent dans toutes les parties de l'Italie.

Maintenant, pour revenir à Dante, il faut, dans cette proscription générale de son parti, démêler ce qui le concerne personnellement.

Dante avait été, comme je l'ai dit, retenu par Boniface VIII, lors de sa seconde ambassade auprès du pontife. Il ne vit rien des calamités qui suivirent l'entrée à Florence et l'inconcevable trahison de Charles de Valois : il n'en fut instruit que par la renommée, et l'on suppose aisément qu'en apprenant de telles choses, il ne fut pas pressé de revenir dans la ville qui en était le théâtre. Il était donc encore à Rome, lorsque Charles de Valois y revint pour se concerter définitivement avec Boniface VIII.

On a de lui un sonnet des plus mauvais, mais curieux par son motif, où il semble faire allusion, bien que d'une manière assez obscure, à ce voyage et en général à toute la conduite du prince envers les Blancs. C'est une prière, dans laquelle le poète s'adresse à Dieu en termes assez mystiques : — « Seigneur, lui dit-il, si tu vois mes yeux avides de pleurer pour tous ces malheurs auxquels je sens mon cœur défaillir, rassasie aussi, je t'en conjure, rassasie de larmes celui qui, après avoir immolé la justice, se réfugie auprès du grand tyran dont il a sucé tout ce poison qu'il vient de répandre, et dont il voudrait inonder le monde. »

En parlant ainsi de Boniface VIII et de Charles de Valois, Dante ne savait pas encore tout le mal qu'ils devaient lui faire : il n'était pas encore proscrit. Ce ne fut que vers la fin de janvier 1302, que le gouvernement des Noirs chercha à tirer parti de la loi rétroactive rendue contre les Florentins qui avaient exercé le priorat avant l'arrivée de Charles de Valois. Cante de' Gabrielli, ce nouveau podestat de la création du prince français, prononça contre plusieurs d'entre eux une sentence dans laquelle figuraient nominativement Dante et Palmieri degli Altoviti, qui avait peut-être été son collègue au priorat.

Le texte original de cette sentence, retrouvé dans les archives de Florence, a été publié plusieurs fois, de sorte que l'on en connaît la teneur précise. Dante et tous ceux qui y sont impliqués y sont accusés, d'après la voix publique, de deux crimes distincts, commis par eux dans l'exercice de leurs fonctions de prieurs : d'abord de s'être opposés à la mission de Charles de Valois, et, en second lieu, d'avoir trafiqué de leur autorité et de s'en être fait un moyen de gains illicites. Chacun des accusés était condamné à comparaître devant le podestat, dans un délai de quarante jours, qui expirait le 10 mars suivant, et de payer dans le même délai une amende de huit mille livres. Si l'accusé comparaissait et payait l'amende, il n'en devait pas moins s'en aller pour deux ans en exil hors des confins de la Toscane. S'il ne comparaissait ni ne payait, il avait par cela seul encouru la confiscation de tous ses biens et le bannissement perpétuel. — Il y a plus d'une observation à faire sur cette sentence.

1° La formule de l'accusation par la voix ou la renommée publique était empruntée des fameuses ordonnances démocratiques, dites les *ordonnances de justice*. Or, d'après ces ordonnances, deux témoignages non débattus suffisaient pour constituer ce que l'on nommait la voix ou la renommée publique.

2° En ce qui concerne l'opposition à la mission de Charles de Valois, l'accusation était aussi vraie qu'honorable pour Dante. Elle confirme hautement et d'une manière irrécusable le témoignage de ceux des historiens

et des biographes qui lui attribuent une part toute spéciale dans les tentatives qui furent faites auprès de Boniface VIII pour empêcher la mission du prince français à Florence.

3º Quant à l'accusation de vénalité, c'est encore plus par respect pour la justice historique que pour la mémoire de Dante que l'on doit la rejeter comme une calomnie des créatures du grand *pacier* de Florence. Certes, l'irascible et superbe poète ne manqua ni de jaloux ni d'ennemis, et il nous reste d'eux un assez grand nombre de pièces injurieuses et satiriques contre lui. Une accusation comme celle dont il s'agit aurait figuré à merveille dans ces pièces. Or, il ne s'y trouve pas un trait qui puisse donner lieu au plus léger soupçon de cette espèce.

Il y a toute apparence que Dante fut promptement informé de la sentence prononcée contre lui. Mais il est probable qu'il était hors d'état de payer, dans un si court délai, une si énorme amende. On ne sait pas s'il fit quelque démarche pour écarter le coup qui le menaçait; mais toujours est-il sûr qu'il ne sortit point de Rome, et y attendit les évènemens.

Le 10 mars arriva; le délai donné à Dante pour exécuter sa première sentence était expiré, et messer Canto de' Gabrielli ne manqua pas de prononcer, ce jour même 10 mars, une seconde sentence mettant à effet tout ce qu'il y avait de comminatoire dans la précédente. Par cette nouvelle condamnation, Dante et treize autres citoyens étaient déclarés rebelles à la commune de Florence; ils en étaient bannis à perpétuité, et il y était expressément et formellement dit que, « si jamais quelqu'un d'eux venait à tomber au pouvoir du gouvernement florentin, il serait livré aux flammes et brûlé vif. »

Informé de cette nouvelle sentence, Dante partit aussitôt de Rome pour se rapprocher de la Toscane et s'assurer si son malheur était sans remède. Arrivé à Sienne, il s'y arrêta pour avoir des nouvelles de Florence. Elles furent pires encore qu'il ne s'y était attendu. Charles de Valois, récemment de retour du voyage qu'il avait fait à Rome pour y consulter le pape Boniface, venait de mettre à exécution les dernières mesures concertées avec le pontife pour la pacification de Florence : il venait de porter le dernier coup aux Blancs, et ce dernier coup passait tous les autres.

Un gentilhomme provençal de la suite de Charles de Valois, nommé Pierre Ferrant, se feignant très courroucé contre le prince et comme résolu à l'assassiner, attira aisément dans sa conspiration simulée quelques jeunes gens du parti des Blancs : il exigea d'eux des engagemens et des promesses signés de leur main; il les obtint sans peine, et les livra aussitôt à Charles de Valois.

Muni de ces pièces de conviction, celui-ci en fit d'abord grand bruit; il

feignit une ardente colère, et s'emporta contre les Blancs en menaces terribles qui retentirent dans tout Florence. A ces menaces, les Blancs épouvantés se prirent à s'enfuir de tous côtés, et les plus nobles ou les plus riches étaient ceux qui fuyaient le plus vite. Quand ils furent partis pour la plupart, Charles les fit citer par-devant lui, et condamner comme rebelles pour n'avoir pas comparu. Leurs biens furent confisqués, leurs palais de ville et leurs maisons de campagne démolis.

Ceux qui, plus confians ou plus braves, ne furent pas si prompts à fuir, n'y gagnèrent rien. Cités et comparaissans, ils furent comme les autres bannis, et leurs biens confisqués et dévastés. Le nombre des proscrits fut de plus de six cents, sans compter les enfans et les femmes. La somme des biens qui revint de toutes ces confiscations au gouvernement de Florence fut énorme : Charles de Valois en eut vingt-cinq mille florins d'or pour sa part.Ce fut ainsi que ce prince termina sa mission de *pacier* en Toscane.

Dante, bien que déjà condamné par une sentence particulière, antérieure d'une vingtaine de jours à cette proscription générale des Blancs, n'en fut pas moins, à ce qu'il paraît, compris dans cette dernière. Il semble que ceux qui proscrivaient avaient peur de le manquer. Il fut, comme les complices de Pierre Ferrant, cité par-devant Charles de Valois, et comme eux condamné pour n'avoir pas comparu. Alors fut pillée et démolie, si elle ne l'avait déjà été, sa belle maison de Florence; alors furent dévastées les métairies qu'il avait en divers cantons du territoire florentin; alors, enfin, son sort fut décidé : il était banni, ruiné, proscrit.

On conçoit les réflexions amères qui durent assaillir le poète. Celles qui avaient rapport à sa famille n'étaient sans doute pas les moins douloureuses. Il y avait à peine dix ans qu'il était marié, et il avait déjà cinq enfans, dont l'aîné, nommé Jacques, ne pouvait guère avoir plus de neuf ans, et dont le dernier était une fille, encore à la mamelle, à laquelle il avait donné le nom de Béatrix, comme pour se rendre plus chers encore et plus sacrés les souvenirs et les sentimens attachés à ce nom. Il lui fallait abandonner tous ces enfans au moment où ils avaient le plus besoin de lui, exposés à manquer de pain, et n'ayant plus de protecteur que leur mère; car il ne laissait à Florence d'autre parent qu'un jeune neveu, nommé François, incapable de rendre de grands services à ses cousins en bas-âge.

Une circonstance qui devait lui rendre sa proscription plus cruelle, c'était de n'y avoir pour compagnons que des hommes dont il méprisait généralement le caractère, et à la capacité desquels il avait peu de foi. Il est douteux que, parmi tous ces hommes, il y en eût un seul pour le-

quel il sentit quelque chose de semblable à de l'amitié. On peut tout au plus en indiquer quelques-uns avec lesquels il est probable qu'il avait déjà formé ou dû former quelques liaisons passagères d'intérêt. De ce nombre étaient Maso de' Cavalcanti, un des proches de son ami Guido; Lapo Saltarello, qui, ayant été prieur immédiatement avant lui, avait été l'un de ses électeurs au priorat, et n'était probablement pas encore brouillé avec lui; Giachotto de Malispini, le neveu et le continuateur de Ricordano de Malispini, auteur d'une chronique, qui est l'un des plus anciens et des plus curieux monumens de la littérature italienne. A ces noms on peut en ajouter un qui frappe davantage, celui de Petracco di Parenzo, l'un des notaires de la république, et le père de Pétrarque. Quelque opinion que Dante eût de ses compagnons d'exil, il ne vit pas d'abord, pour lui, de meilleure chance que de partager leur sort, et il s'y décida.

Se voyant nombreux comme ils l'étaient, sûrs d'être appuyés par les Blancs de Pistoie, par les Gibelins d'Arezzo, de Sienne, de Pise, et par ceux qui se maintenaient encore dans leurs châteaux forts, en divers lieux du Florentin, les Blancs exilés n'hésitèrent pas à entreprendre la guerre contre les Noirs restés vainqueurs à Florence, et s'apprêtèrent à la commencer. Leur première réunion eut lieu à Gergonza, château situé dans les montagnes, sur les confins du territoire de Sienne et d'Arezzo. Ce fut là qu'ils s'organisèrent, et se donnèrent un gouvernement pour diriger leurs affaires.

Ce gouvernement avait quelque analogie avec celui de Florence. Il était composé de deux conseils, l'un dit le conseil des douze, et l'autre le conseil secret. Ces deux conseils se donnaient, dans l'occasion et au besoin, un plus ou moins grand nombre d'adjoints, qui formaient une espèce de conseil général représentant la masse du parti; ce qui avait été délibéré dans ces conseils réunis, était mis à exécution par les membres du conseil secret, qui, de la sorte, formait la partie agissante du gouvernement, le gouvernement proprement dit. — Dante fut élu membre du conseil des douze.

Le premier acte de ce gouvernement fut de nommer un général pour commander la force militaire du parti; on donna ce commandement au comte Alexandre de Romena, personnage alors célèbre parmi les chefs Gibelins de la Toscane, et l'un des descendans des anciens comtes Guidi. Cela fait, le gouvernement des Blancs alla s'établir à Arezzo, comme dans le lieu où il pourrait se concerter le plus aisément avec les Ubaldini et les autres Gibelins du val d'Arno, avec lesquels ils venaient de faire alliance.

Les Noirs de Florence s'apprêtaient vigoureusement, de leur côté, à

faire face à leurs adversaires. La guerre allait recommencer en Toscane, et recommencer avec tous les caractères de la première lutte des Gibelins et des Guelfes. Les Blancs et les Noirs ne pouvaient se combattre qu'en changeant respectivement d'opinion et de rôle, qu'en cédant, chacun de son côté, à des influences opposées à celles qu'ils avaient suivies jusque-là. — Obligés désormais de s'appuyer sur les Gibelins, les Guelfes populaires ou les Blancs allaient, par là même, guerroyer dans l'antique intérêt de la noblesse et de la féodalité. Devant employer pour leur défense les forces du peuple florentin, les Guelfes aristocratiques ou les Noirs allaient, de toute nécessité, et qu'ils le voulussent ou non, seconder les tendances démocratiques de ce même peuple.—Les deux partis avaient, de la sorte, fait échange de rôle et d'opinion, les uns pour l'amour d'un pouvoir qu'ils tenaient et voulaient conserver; les autres, dans l'espoir de recouvrer le pouvoir qu'ils avaient perdu.

Le pape Boniface VIII essaya vainement d'empêcher cette guerre, dont il était l'auteur : il ne put que la retarder de quelques jours, par une intrigue assez impudente, mais qui de sa part ne peut plus étonner. Uguccione della Faggiuola, Gibelin déterminé, depuis célèbre par sa domination sur Lucques, et par ses victoires sur les Florentins, était alors podestat à Arezzo, et, pour je ne sais quelle offense envers l'Église, excommunié par Boniface VIII. Boniface commença par le relever très poliment de la sentence prononcée contre lui, et lui fit ensuite promettre de faire un de ses fils cardinal; après quoi il se hasarda à le prier d'user de tous les moyens en son pouvoir pour chasser d'Arezzo les Blancs, qui y avaient établi leur quartier-général. Uguccione lui obéit : il vexa de tant de manières et tourmenta si fort les réfugiés, qu'il les força de quitter Arezzo.

Ils se dispersèrent alors de divers côtés : les uns se rendirent à Sienne, les autres à Pistoie, le plus grand nombre à Forli. Dante fut de ces derniers, et ce fut, je crois, pour la première fois qu'il mit le pied en Romagne.

Une fois établis à Forli, les Blancs, que je nommerai désormais les Blancs-Gibelins pour indiquer l'amalgame des deux partis en un seul, se mirent en campagne, et commencèrent la guerre avec une armée de douze cents cavaliers et de quatre mille fantassins. Mon intention n'est pas de raconter même sommairement la suite de cette guerre; ce sera assez, pour mon objet, d'en rappeler quelques incidens, plus particulièrement liés à la vie de Dante, ou qui furent pour lui des thèmes de poésie.

La première tentative des Blancs-Gibelins fut un échec. Ayant mis le siége devant la forteresse de Pulciano, dans la haute vallée de la Sieve,

nommée Mugello, ils furent obligés de le lever avec précipitation à l'approche de l'ennemi, au pouvoir duquel ils laissèrent dix-sept prisonniers. De ces dix-sept prisonniers, dix étaient des hommes obscurs : tous les autres appartenaient à des familles distinguées de Florence. Les vainqueurs leur firent couper la tête à tous, donnant de la sorte un exemple de cruauté jusque là inoui dans l'histoire des factions de la Toscane.

Dante en fut vivement ému : on en a la preuve dans une canzone qui se rapporte, selon toute probabilité, à cet évènement. Les défauts ne manquent pas dans cette pièce, surtout les traits de rudesse, le vague et l'obscurité. Je crois néanmoins pouvoir en citer quelques vers, où respire une indignation qui fait honneur à l'humanité du poète. — « O patrie, s'écrie-t-il, digne (naguère) de renommée et de triomphes, mère (naguère) de cœurs magnanimes, te voilà aujourd'hui plus dolente que Rome ta sœur, et tellement avilie que celui qui t'aime en honneur, entendant raconter tes ignobles faits, se consume de douleur et de honte... » — « Tu régnais contente dans le beau temps où les tiens voulaient que les vertus fussent tes colonnes. Séjour de bravoure et de gloire, modèle de loyauté et d'union, asile du savoir, tu étais heureuse. Te voilà aujourd'hui dépouillée de ces ornemens, vêtue de douleurs, couverte de plaies, privée de tes Fabricius. Te voilà abjecte, féroce ennemie de toute réconciliation. O (cité) déshonorée, caverne de factieux ! quoi ! tu livres à tes bourreaux ceux contre lesquels tu disais vouloir combattre ! Tu les punis d'avoir abandonné l'enseigne du lis, maintenant veuve (des siens) ! Certes, ceux-là pourront bien trembler que tu feras désormais prisonniers ! »

L'aventure de Carlino de Pazzi est aussi un des épisodes de cette malencontreuse campagne. Carlino était un des Blancs de Florence à qui les chefs du parti avaient confié la garde d'un château du val d'Arno, nommé le château de *Pianotravigne*. De là, comme d'un poste de sûreté, les Blancs-Gibelins faisaient de fréquentes excursions sur le territoire florentin. Les Noirs y envoyèrent des troupes qui l'assiégèrent tout un mois, sans pouvoir le prendre. Les assiégeans allaient se retirer, lorsque Carlino leur vendit la place, et leur livra les assiégés, dont les uns furent égorgés, les autres pris. Dante n'oublia pas cette trahison : nous rencontrerons un jour Carlino de Pazzi dans un des cercles les plus horribles de l'enfer, et nous serons préparés à cette justice poétique.

Les avantages des Florentins ne se bornèrent pas à ceux que je viens d'indiquer : ils prirent, dans les gorges des Apennins, beaucoup de châteaux des Ubaldini, des Gherardini, et des autres vieux chefs gibelins, seigneurs féodaux de la contrée; ils ravagèrent partout leurs terres, et

leur enlevèrent partout des vassaux, de sorte que cette nouvelle guerre avait, comme toutes les précédentes guerres du peuple de Florence contre les Gibelins, le caractère d'une lutte de la démocratie contre la féodalité.

Mal conduits ou trahis, les Blancs-Gibelins allaient se trouver dans l'impuissance de continuer la guerre, lorsque la fortune vint à leur secours. Leur implacable et puissant ennemi, Boniface VIII, mourut le 11 octobre 1303, et eut pour successeur Benoît XI. Ce dernier revint au véritable système de l'église romaine par rapport aux deux factions de Florence et de la Toscane; il entreprit de les réconcilier l'une avec l'autre, et de protéger, en attendant, de tout son pouvoir la plus faible contre la plus forte.

Dans cette vue, il envoya à Florence le cardinal de Prato, avec la mission particulière d'y faire rentrer les Blancs exilés, et de réformer le gouvernement, de manière à ce que les emplois fussent également partagés entre eux et les Noirs. Le cardinal, à son arrivée à Florence, fut bien accueilli par le peuple, en général plus favorablement disposé pour les Blancs que pour les Noirs. Il obtint donc, en dépit de ces derniers, les pouvoirs nécessaires pour remplir sa mission pacifique. D'un autre côté, il s'entendit avec les Blancs qui venaient de rentrer à Arezzo, et qui l'autorisèrent également à traiter pour eux dans la pacification et dans les réformes projetées. Les négociations qui eurent lieu à ce sujet, entre les exilés et le cardinal, furent confiées à plusieurs syndics ou commissaires dont l'histoire ne nomme que deux : l'un fut Dante, et l'autre Petracco di Parenzo, le père de Pétrarque, l'un des compagnons d'exil de notre poète.

Ainsi muni des pouvoirs des deux factions, le cardinal de Prato procéda aussitôt, et à la réconciliation des partis, et aux réformes du gouvernement qui devaient en être le préliminaire et la garantie. Ces réformes furent toutes dans le sens populaire, et par là même odieuses aux chefs de la faction des Noirs, qui, comme nous savons, appartenaient généralement aux familles les plus nobles de Florence. Subir à la fois une révolution démocratique et le retour de leurs ennemis, c'était, pour eux, trop de sacrifices à la fois. Ils firent tant par leurs sourdes menées, par leurs intrigues et leurs menaces, qu'ils parvinrent à effrayer et à déconcerter le cardinal; il partit brusquement, sans avoir rien terminé, dans les premiers jours de juin 1304, laissant Florence en interdit, et retourna à Pérouse où se trouvait alors Benoît XI.

A peine le légat s'était-il éloigné, que d'effroyables désordres éclatèrent dans Florence. Ceux qui avaient espéré et désiré la paix ne par-

donnaient pas à ceux qui la redoutaient de l'avoir empêchée. Un combat s'engage entre les plus emportés des deux partis; en peu d'instans, le peuple entier se pousse à la mêlée qui remplit bientôt les rues et les places. Les Noirs, pressés de tous côtés par le flot toujours croissant de leurs ennemis, étaient sur le point d'être vaincus, lorsqu'un incendie, plus horrible encore que la bataille, dont il suivait les traces et le tumulte, chasse rapidement les combattans devant lui, et les disperse, sans leur laisser le temps de frapper les derniers coups.

Cet incendie était l'œuvre des Noirs qui, ayant besoin d'une diversion, avaient imaginé celle-là. Le feu dura huit jours entiers, et consuma près de deux mille maisons; c'était une grande partie de Florence. Les partisans des Blancs, stupéfaits, déconcertés, ne songèrent plus à combattre, et les Noirs ne leur laissèrent pas le temps de revenir de leur stupeur, ils furent condamnés en masse, et allèrent rejoindre dans l'exil ceux qu'ils avaient voulu en rappeler. Ce fut là l'unique résultat de la mission pacifique du cardinal de Prato. Mais cette fois, du moins, ce n'était pas le pacificateur qui avait fait la guerre; ce n'était pas l'agent du pontife romain qui avait trahi et proscrit.

Informé de ces déplorables événemens, Benoît XI en fut navré de douleur. Il manda auprès de lui, pour rendre compte de leur conduite, les principaux meneurs du parti des Noirs, et ses injonctions furent si vives, qu'ils n'osèrent pas y résister : ils partirent aussitôt pour Pérouse, où était la cour pontificale.

Le cardinal de Prato, qui croyait permis d'employer la ruse et la fraude, pourvu que ce fût à l'avantage du plus faible contre le plus fort, ne fut pas plus tôt informé du départ des chefs des Noirs, qu'il en donna avis aux Blancs-Gibelins d'Arezzo, les exhortant à profiter du moment où leurs ennemis étaient absens de Florence, pour tenter sur cette ville un brusque et vigoureux coup de main. L'avis parut bon aux chefs des Blancs, qui, sans perdre un moment, et dans le plus grand secret, se mirent à rassembler des forces suffisantes pour tenter le coup proposé. Au bout de deux jours, ils avaient réuni neuf mille piétons et seize cents cavaliers. Le lendemain, à l'entrée de la nuit, ils étaient à Trespiano et à la Lastra, presque aux portes de Florence, sans que le bruit de leur marche eût jusque-là pénétré dans la ville.

Malheureusement pour eux, ils passèrent la nuit, dans cette position, à attendre des renforts qui ne vinrent pas, et ils donnèrent ainsi aux Florentins le temps de faire quelques préparatifs de défense. Personne n'aurait pris les armes contre les Blancs; mais on craignait leurs alliés les Gibelins, et l'on était disposé à résister.

Toutefois, le matin venu, les exilés, poursuivant bravement leur projet, laissèrent une partie de leurs forces à la Lastra, village à deux milles de Florence, sur la route de Bologne, parurent sous les murs de Florence, forcèrent sans beaucoup de difficulté une des portes, et pénétrant dans la ville, vinrent se ranger en bataille sur la première place qu'ils trouvèrent. De là, ils envoyèrent en avant un détachement chargé de tâter la population florentine. Ce détachement rencontra de la résistance, et fut repoussé. Le bruit de cette défaite arriva fort exagéré aux troupes restées en station à la Lastra, qui en prirent l'alarme et battirent précipitamment en retraite. Le corps principal des exilés, déjà découragé par un premier échec, et tout étonné de trouver une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, acheva de se troubler, quand il apprit la brusque retraite des forces laissées en réserve à la Lastra.

Tout concourait à empirer leur situation : on était alors au mois de juillet; il faisait une chaleur brûlante, et campés comme ils l'étaient loin de la rivière, dans un endroit absolument privé d'eau, les Blancs-Gibelins enduraient toutes les horreurs de la soif, tandis que leurs chevaux défaillaient sous eux. Découragés, désespérés, ils se mirent plutôt en fuite qu'en retraite, haletant, suffoquant, laissant tomber leurs armes de lassitude et de souffrance, et ne songeant pas même à défendre leurs vies. Plusieurs furent pris, et pas un n'aurait échappé, s'ils eussent été vivement poursuivis.

Dante faisait partie de cette expédition, et sans doute il y souffrit tout ce qu'y souffrirent les autres. Mais ce qu'il en ressentit avec plus d'amertume et d'indignation, ce fut la honte; et, en effet, jamais peut-être occasion si belle ne fut manquée avec tant de maladresse. Déjà mécontent des chefs de son parti, Dante ne leur pardonna pas ce dernier échec : il prit dès-lors la résolution de les abandonner, de faire cause à part, et de chercher à rentrer dans sa patrie par d'autres voies que la force et la guerre. Du mois de juillet 1304 au mois d'avril 1307, durant près de trois ans, il disparaît complètement de l'histoire des factions de son époque, et l'on sait à peine ce qu'il devint dans cet intervalle.

A en croire Leonardo d'Arezzo, dont le témoignage est toujours des plus graves, quand il s'agit de la biographie de Dante, celui-ci, aussitôt après s'être détaché de son parti, se rendit à Vérone, où il dut recevoir l'hospitalité d'Alboino della Scala, alors seigneur de cette ville. Ce témoignage semble confirmé par celui de Dante lui-même, qui désigne expressément la cour des Scaligeri de Vérone comme son premier refuge. La chose est d'ailleurs d'autant plus vraisemblable, que notre poète, en sa qualité d'agent du parti des Blancs, au début de la guerre de ce

parti contre Florence, avait déjà eu des relations et formé des liaisons avec les trois frères della Scala, et obtenu un secours de troupes de Bartolomeo, l'aîné des trois, qui dominait alors, et mort depuis (7 mars 1304).

Au surplus, Dante ne fit pas cette fois un long séjour à Vérone. On a la certitude qu'au mois de juillet 1306, il était à Padoue, où il avait rencontré une haute et belle dame qui lui inspira des chants d'amour. Quelques semaines plus tard, il était à Castel-Nuovo près de Sarzana, où il négocia un accommodement entre un des seigneurs Malaspina et l'évêque de Luni. Ces faits sont attestés par des documens. Des documens d'une autre espèce, des pièces de vers composées peu avant ou peu après les époques indiquées, renferment des indices certains de son séjour dans les solitudes de l'Apennin, probablement dans quelqu'un des nombreux châteaux des comtes Guidi. En somme, le pauvre exilé avait déjà, dès 1307, beaucoup erré en Italie; il savait déjà par expérience ce qu'il devait dire plus tard : « Combien l'escalier d'autrui est un sentier rude à monter et à descendre! »

Du reste, quelque chose de plus intéressant que de pouvoir dire où Dante passa les trois ans dont j'ai parlé, c'est de savoir à quoi il les employa. Or, il est constaté que ce fut à la composition de divers ouvrages qui nous sont restés. Dans ce nombre, il faut comprendre le Banquet, *il Convito*, ouvrage des plus étranges, qui ne fut point terminé, et dont nous verrons plus tard que l'auteur avait voulu faire une sorte de cadre dans lequel il se proposait d'étaler les diverses branches de son savoir.

Au même intervalle doit être rapportée la composition d'un ouvrage moins volumineux que le *Convito*, mais à tous égards plus intéressant, le traité latin *De vulgari Eloquentiâ*, traité dont je m'abstiens à dessein de parler ici, me proposant de m'en occuper en une autre occasion d'une manière spéciale.

Le dessein et l'espoir de Dante, en composant ces ouvrages, étaient d'accroître sa renommée de lettré et de savant, et de disposer d'autant mieux par là les Florentins à bien accueillir les démarches qu'il faisait pour rentrer à Florence. Indépendamment de plusieurs lettres qu'il écrivit à divers membres du gouvernement pour expliquer et justifier sa conduite dans les affaires de son pays, il adressa au peuple entier de Florence une longue apologie, qui commençait par cette interpellation pathétique : — « O mon peuple, que t'ai-je fait? » — Toutes ces lettres, toutes ces apologies, qui seraient si précieuses pour la biographie de Dante, et même pour l'histoire de Florence, sont aujourd'hui perdues; mais elles existaient encore au XVe siècle : Leonardo d'Arezzo les connaissait et les

avait sous les yeux, en écrivant sa Vie de Dante, qui n'en est malheureusement qu'un résumé beaucoup trop vague et trop incomplet.

Dans une situation où il était principalement stimulé à écrire par le desir de se montrer érudit, et par le besoin de justifier sa conduite, Dante était inévitablement exposé à négliger un peu la poésie; mais il n'était pas en son pouvoir de l'abandonner. Il y revenait de lui-même et d'élan, toutes les fois qu'il voulait dire quelque chose de ce qu'il y avait en lui de plus intime et de plus vrai. Plusieurs de ses plus belles pièces lyriques appartiennent à cette époque de sa vie.

Le sentiment général qui domine dans tout ce qu'il composa à cette même époque, répond parfaitement à l'espérance qu'il avait de s'en faire un titre pour toucher ses compatriotes et obtenir son rappel. Tout ce qui s'y rapporte aux dispositions de son ame, annonce le dégoût de la vie de faction, le regret des douces habitudes du foyer domestique et le besoin d'y revenir. L'amour passionné de la terre natale s'y fait sentir à chaque instant, et tout y respire la bienveillance, la tendresse et la sympathie.

Voici, par exemple, une courte phrase latine citée comme exemple d'une construction élégante, dans le traité *De vulgari Eloquentiâ* : — « J'ai pitié de tous les malheureux; mais je réserve ma plus grande pitié pour ceux qui, se consumant dans l'exil, ne revoient leur patrie qu'en songe. » — Dante ne dit pas d'où il a pris cette phrase touchante, mais je ne doute nullement qu'elle ne lui appartienne, soit qu'il l'ait composée isolément, pour la citer ici, soit plutôt qu'il l'ait tirée de quelqu'un de ses opuscules latins aujourd'hui perdus.

Je citerai maintenant un passage du *Convito*, qui n'a point le genre d'élégance du trait précédent, mais plus touchant et plus explicite encore, comme indice des sentimens dont Dante était animé à l'époque dont il s'agit. Après avoir cherché à excuser les défauts qu'il prévoit que l'on pourra blâmer dans son travail, il s'exprime en ces termes :

« Ah! que ne plaisait-il au maître de l'univers que les motifs de mon excuse n'existassent pas! Personne alors n'aurait failli envers moi, et je n'aurais point eu d'injuste punition à subir; je n'aurais point enduré (comme j'ai fait) l'exil et la pauvreté, Florence, cette belle et fameuse fille de Rome, ayant cru devoir me rejeter de son doux sein, où j'avais été élevé et nourri jusqu'à la moitié du cours de ma vie, et dans lequel je désire de tout mon cœur terminer, s'il lui plaît, le temps qui m'est donné à vivre, et me reposer, fatigué d'avoir erré en pélerin et presque mendié à travers toutes les provinces auxquelles s'étend cet idiome. »

Celles de ses poésies que Dante écrivit dans le même intervalle et dans les mêmes circonstances que le *Convito*, respirent toutes les mêmes sen-

timens. Voici le *congé* d'une canzone, peut-être composée chez quelqu'un des comtes Guidi, dans les parties de l'Apennin voisines des sources de l'Arno :

« O ma montagnarde chanson ! tu t'en vas : peut-être visiteras-tu Florence, ma ville natale, qui, dénuée d'amour et dépouillée de pitié, me tient éloignée d'elle. Si tu y entres, dis à tous : « Mon maître ne peut plus « désormais vous faire la guerre ; il est retenu aux lieux d'où je viens par « une chaîne si forte, que si votre cruauté s'adoucit pour lui, il n'aura « pas la liberté de revenir parmi vous. »

Dante, comme on voit, ne dissimule pas sa lassitude de l'exil et son extrême désir de rentrer à Florence. Mais dans l'expression de cette lassitude et de ce désir, il ne perce jamais ni bassesse ni faiblesse ; on sent toujours dans le langage du fier exilé l'assurance d'un homme qui soupire après la justice, mais d'un homme prêt à rejeter tout ce qui lui serait offert à titre de grace et par pure pitié. Il ne peut même toujours contenir les saillies de la conviction superbe où il est de son innocence, de l'erreur et des torts de ses concitoyens :

« O misérable patrie ! s'écrie-t-il dans un endroit du *Convito* qui traite de la justice dans le gouvernement des états, ô ma misérable patrie ! quelle pitié me prend de toi, toutes les fois que j'écris quelque chose qui a rapport au gouvernement civil ! »

Mais rien ne saurait mieux marquer l'indomptable fierté de caractère que Dante conservait jusque dans les circonstances où il lui importait le plus d'exciter la sympathie d'autrui, que le *congé* d'une canzone indubitablement écrite dans un moment pareil, et qui commence par ce vers :

Io sento sì d'amor la gran possanza.

Je sens si fort le grand pouvoir d'amour.

Dante adresse cette pièce à trois Florentins, qui étaient les trois meilleurs amis qu'il eût conservés à Florence, et sans doute les trois qui s'intéressaient le plus à son rappel. On ne peut douter que Dante, parlant de ces trois hommes, auxquels il veut du bien, qui lui en veulent aussi et peuvent lui en faire, qu'il déclare reconnaître pour les meilleurs d'entre ses compatriotes, n'ait eu l'intention d'en parler aussi amicalement, aussi honorablement qu'il le pouvait. Cela convenu, voici comment il en parle :

« Chanson, avant d'aller autre part, va-t-en d'abord à ces trois qui sont les moins pervers de notre cité. Salue les deux premiers, et tâche, avant

de saluer le troisième, de le retirer d'une méchante faction. Dis-lui que le bon ne fait jamais la guerre au bon, avant d'avoir tenté de triompher des méchans; dis-lui que celui-là est insensé qui, par honte, persévère dans le mal. »

On peut bien croire que Dante ne flattait guère ceux de ses compatriotes dont il avait à se plaindre, quand on voit comment il traite ceux dont il se louait et qu'il aimait.

On serait curieux de connaître ces trois hommes avec lesquels correspondait le fier exilé, et qu'il croyait louer suffisamment en les nommant *les trois moins pervers des Florentins*. Mais il faudrait les deviner, et la chose ne serait pas facile. Il n'y en a qu'un que l'on puisse nommer avec une certaine assurance : c'est le troisième, celui auquel il reproche, en termes assez sévères, d'être d'une *faction perverse*. Je ne doute guère que notre poète n'ait voulu désigner Jacobo da Certaldo, le père de Pace da Certaldo, dont on a une histoire peu connue, et cependant remarquable, de l'expédition de guerre faite en 1202, par les Florentins, contre la forteresse de Semifonte. Il est constaté que Jacobo, bien que du parti des Noirs, et en grand crédit dans ce parti, ne cessa jamais de correspondre avec Dante exilé, et de lui rendre des services. Des biographes ont parlé de Corso Donati comme de l'un des protecteurs du poète exilé. On peut croire, en effet, que le chef du parti des Noirs eut quelques ménagemens pour Dante, dont nous savons qu'il était le parent; mais il n'y a pas lieu de supposer, entre l'un et l'autre, des relations d'amitié.

Dante n'était pas le seul des Blancs exilés en instance auprès du gouvernement florentin pour obtenir leur rappel. Plusieurs d'entre eux sollicitaient la même grace, et plusieurs l'obtinrent, entre autres Petracco di Parenzo, le père de Pétrarque, qui, banni comme Dante, avait été, comme lui, l'un des meneurs de son parti. Il fut rappelé dans le courant de janvier de l'année 1307. Vers le même temps, Dante renonçait au projet et à l'espoir de rentrer à Florence. Ses instances avaient-elles été rejetées? Avaient-elles été accueillies à des conditions qu'il n'avait pas jugées acceptables? Ce sont là des questions auxquelles l'histoire ne fournit point de réponse.

Ce qui n'est pas une conjecture, c'est que dès le commencement de l'année 1307, Dante s'était rengagé dans la faction des Blancs-Gibelins, et s'était remis, avec elle, en guerre contre Florence. Il nous faut donc, avec notre exilé, revenir à cette faction, et rappeler aussi sommairement que possible ce qu'elle avait fait depuis trois ans que Dante s'en était détaché, afin de pouvoir montrer où elle en était quand il y revint.

Malgré leur coup de main manqué sur Florence, les Blancs-Gibelins,

appuyés sur les Gibelins d'Arezzo et sur les Blancs de Pistoie, n'avaient pas laissé de poursuivre la guerre contre les Noirs de Florence soutenus par ceux de Lucques. Mais le sort avait continué à leur être contraire. — Le 27 juillet 1304, le pape Benoît XI, leur patron, était mort empoisonné, et sa mort avait été généralement regardée comme une vengeance des Noirs.—Clément V, qui lui succéda, établit le siége pontifical à Avignon, où il n'eut plus les mêmes motifs ni les mêmes moyens d'intervenir dans les événemens de la Toscane.

Encouragés par ces circonstances, les Noirs de Florence et de Lucques, qui jusque-là n'avaient fait contre leurs adversaires qu'une petite guerre d'embuscades et de châteaux, dans les parties les plus sauvages du Val-d'Arno et du Mugello, avaient cru pouvoir tenter quelque chose de plus hardi. Au mois de mai 1305, ils avaient mis le siège devant Pistoie, désormais la seule ville de la Toscane où le pouvoir fût aux mains des Blancs.

A cette nouvelle, le pape Clément V avait fait partir en toute hâte pour la Toscane des légats chargés de réconcilier les factions, ou tout au moins de faire lever le siége de Pistoie. Les légats étaient venus, mais ils s'étaient laissé jouer par les Noirs, et n'avaient réussi à rien.

Clément V avait alors envoyé en Toscane, avec le titre de *Pacier*, un second légat, supposé plus habile que les premiers, le cardinal Napoléon des Ursins. Mais ce légat n'avait pas été plus heureux que les autres : Pistoie avait été, en quelque sorte, prise sous ses yeux, et les Noirs de Florence n'avaient pas voulu entendre parler de réconciliation. Le cardinal s'était retiré à Bologne, d'où il avait été presque aussitôt chassé par les intrigues des Florentins. Il avait alors passé en Romagne, d'où il avait excommunié tous les Noirs. Enfin, l'excommunication n'aboutissant à rien, il s'était rendu, au mois d'avril 1307, à Arezzo, pour y lever des forces, et faire la guerre à Florence.

Les Blancs-Gibelins furent les premiers à se joindre à lui, et ce fut pour s'y joindre avec eux, que Dante consentit à reprendre parmi eux son ancien poste de conseiller et de meneur.

L'armée réunie par le cardinal des Ursins, contre les noirs de Florence et de Lucques, était forte en nombre et ne manquait ni de courage ni d'ardeur; mais elle fut si mal et si mollement conduite, qu'elle se dispersa sans avoir rien fait, ni pour le pape, ni pour aucune des factions qui s'y étaient passagèrement groupées. Dante, voyant ses nouvelles espérances trompées, abandonna de nouveau les Blancs-Gibelins et se remit à l'écart. Avant la fin de 1307, il était de retour dans la Lunisiane, où le marquis Morello Malespina lui donna l'hospitalité.

Les Malespina, seigneurs de toute cette belle vallée de la Macra, étaient

depuis long-temps divisés en deux ou trois branches, dont chacune avait son chef. Franceschino, celui de ces chefs avec lequel Dante avait eu des relations l'année précédente, est un homme assez obscur; son fils Morello est un personnage beaucoup plus historique, même à part la renommée qui lui est revenue d'avoir donné asile à Dante.

Il avait joué un rôle principal dans la guerre des Blancs contre les Noirs, et rendu de grands services à ceux-ci en qualité de capitaine-général des Lucquois. Ainsi donc, il était de la faction opposée à celle de Dante, et la liaison de celui-ci avec un tel personnage est peut-être à noter comme le premier indice du grand changement qui se fit, vers cette époque, dans ses idées politiques.

Morello Malespina avait épousé une nièce du pape Adrien V, Génois, comme on sait, et de l'illustre famille des Fiesque. Cette personne, nommée Alagie, célèbre pour sa beauté, fut l'une des dames à qui Dante rendit des hommages poétiques.

Un des ancêtres des Malespina, qui vivait à la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe, s'était rendu célèbre par son talent pour la poésie provençale, et c'était peut-être pour faire honneur à la tradition de cette renommée, que le marquis Morello se piquait d'accueillir hospitalièrement les poètes exilés, car il en accueillit plus d'un, sans compter Dante.

Ce fut, au rapport de Boccace, chez Morello Malespina que Dante recouvra les sept premiers chants de l'Enfer, réputés perdus, et jusque-là les seuls composés de la Divine Comédie. Le fait est intéressant et singulier; il mérite d'être raconté avec détail.

En 1301, dès les premiers momens du triomphe des Noirs sous les auspices de Charles de Valois, les hommes du parti contraire, prévoyant aisément les condamnations, les confiscations et le pillage dont ils étaient menacés, s'étaient hâtés de mettre en sûreté la partie la plus précieuse de leur mobilier. Dante n'était point alors à Florence pour prendre cette précaution; mais donna Gemma, sa femme, la prit pour lui : elle fit transporter en lieu sûr plusieurs coffres renfermant, outre divers objets de prix, des écritures parmi lesquelles il y en avait de la main de Dante.

Ces coffres restèrent long-temps comme oubliés dans l'endroit où ils avaient été déposés. Mais au bout de cinq ans, ou d'un peu plus, donna Gemma, alors occupée de se faire restituer sa dot sur les biens confisqués de son mari, eut pour cela besoin de papiers qui se trouvaient dans les coffres en question. Elle chargea donc son homme d'affaires d'aller faire la recherche de ces papiers, lui adjoignant, pour l'aider, André Poggi, ce même neveu de Dante que j'ai déjà nommé. Tout en fouillant parmi des papiers entassés pêle-mêle, André en reconnut plusieurs de la main

de Dante. Il y trouva divers sonnets, diverses canzoni, et autres poésies du même genre, parmi lesquelles il trouva une petite liasse de papiers qui le frappa davantage : c'était un cahier contenant les sept premiers chants de l'Enfer. Il prit ce cahier, l'emporta, le lut, le relut à loisir, et tout ce qu'il lut lui sembla très-beau. Mais n'étant point lettré, ni même, à ce qu'il paraît, fort cultivé, il voulut avoir, sur ces écrits de son oncle, un avis plus éclairé que le sien, et les porta à l'un des hommes de Florence alors les plus renommés comme poètes.

Cet homme était Dino de' Frescobaldi, dont il existe encore aujourd'hui beaucoup de poésies inédites qui, sans être des œuvres de génie, valent cependant mieux que beaucoup d'autres du même temps, qui ont obtenu les honneurs de la publication. Quelque chose à dire à la gloire de Dino de' Frescobaldi, c'est qu'il fut singulièrement frappé du fragment que lui présenta André Poggi; il le montra à d'autres, qui en furent émerveillés comme lui; enfin, trouvant déplorable qu'une composition si admirablement commencée en restât là, il pensa qu'il fallait mettre Dante en état de la terminer, et pour cela lui envoyer le fragment trouvé.

Cet avis fut suivi : quand on sut que Dante était dans la Lunisiane, chez le marquis Morello Malespina, on envoya à ce dernier les sept premiers chants de l'Enfer, en le priant d'user de son crédit pour décider l'auteur à continuer son ouvrage. C'est ce que Morello s'empressa de faire; et ce fut ainsi que Dante reprit la composition de la Divine Comédie, à laquelle on suppose qu'il ne pensait plus, persuadé que le commencement en était à jamais perdu.

Telle est l'aventure racontée deux fois par Boccace, d'abord dans son commentaire, puis dans sa Vie de Dante, et d'après lui répétée par Benvenuto da Imola et par d'autres commentateurs. Il n'y a pas moyen de supposer cette aventure inventée, ni même dénaturée par l'auteur du Décameron, car il la répète sans l'admettre, et n'y croyant guère; mais il affirme expressément la répéter telle qu'il l'avait maintes fois entendue de la bouche d'André Poggi, dont il était l'ami. Boccace se complaisait à se faire raconter par celui-ci tout ce qu'il pouvait savoir de son oncle.

Parmi les derniers biographes de Dante, il y en a qui ont contesté toute cette histoire comme invraisemblable, du moins en ce qui concerne les sept premiers chants de l'Enfer. Quant à moi, je n'hésite point à l'admettre pour vraisemblable et pour vraie.

Dante employa à la composition de son poème une partie du temps qu'il passa chez le marquis Morello Malespina. Mais tandis qu'il y travaillait, de grands évènemens se préparaient au-delà des Alpes, qui allaient le

rejeter bien loin de la poésie, dans toutes les émotions et tous les soucis de la politique.

L'empereur Albert d'Autriche fut assassiné le 1er mai de l'année 1308, par Jean, son neveu. Le 27 novembre de la même année, Henri, comte de Luxembourg, fut proclamé à sa place roi des Romains, sous le nom de Henri VII. Au mois d'août de l'année suivante, le nouvel empereur, ayant convoqué les états germaniques à Spire, y déclara sa résolution solennelle de descendre en Italie, pour s'y faire couronner et y rétablir l'ordre. Cette résolution prise, il se mit en mesure de l'exécuter dès l'année suivante.

La nouvelle seule d'une semblable résolution devait être et fut, pour l'Italie, un grand évènement. Il y avait soixante ans que les Italiens n'avaient vu, parmi eux, de prince allemand investi du titre d'empereur, et que tout s'était passé, en Italie, à peu près comme s'il n'y avait plus eu d'empire. Les factions nationales avaient poursuivi leurs vieux démêlés entre elles avec leurs seules forces, sans rien craindre ou rien espérer de l'intervention impériale. L'apparition en Italie d'un empereur suivi d'une armée allemande allait changer, pour ces factions, non-seulement la proportion de leurs forces, mais les motifs et le but de leur lutte. C'était sous une bannière étrangère que les Gibelins allaient guerroyer pour le maintien ou la restauration de leurs privilèges; c'était contre un pouvoir étranger que les Guelfes allaient être obligés de défendre l'indépendance et la liberté par eux conquises depuis plus de deux siècles. Chaque parti fit ses apprêts pour cette situation nouvelle, et déjà, bien avant que Henri VII eût franchi les Alpes, toute l'Italie était dans une attente, dans un mouvement extraordinaires.

Où était Dante, et que faisait-il au milieu de tout ce mouvement, c'est-à-dire au commencement de l'année 1310? On ne peut répondre avec assurance à la première question : il y a seulement quelque apparence que notre poète avait dès-lors quitté la Lunisiane et le marquis Morello Malespina, pour retourner à Vérone auprès des La Scala. Mais peu importe qu'il fût ici ou là : ce qui est intéressant, c'est de savoir quelles furent ses impressions et ses résolutions dans des circonstances auxquelles nul Italien ne pouvait être indifférent; or, c'est sur quoi il n'y a point de doute. Si, parmi quelques millions d'Italiens heureux, enchantés de l'arrivée prochaine de Henri VII, il fallait nommer le plus heureux, le plus enchanté de tous, c'est Dante que l'on devrait nommer. Ce moment de sa vie en est indubitablement l'un des plus remarquables : il doit être distingué et noté.

Dante, jusqu'à l'époque de son exil, avait été Guelfe, aussi Guelfe et d'autant de manières qu'on pouvait l'être. Mais, dès les premiers

temps de son exil, le zèle de parti avait commencé à se refroidir en lui : il y a plus; il est certain que, dès ce temps-là, il était devenu plus qu'à demi Gibelin en théorie. Toutefois, dans tout ce que l'on sait de sa vie, de 1302 à 1310, il n'y pas un seul trait qui ne constate qu'il était resté Guelfe dans sa conduite. Il n'avait jamais perdu tout espoir d'être rappelé de son exil, et dans cet espoir tour à tour défaillant et ravivé, il avait gardé les ménagemens convenables avec le parti gouvernant Florence. Sa liaison avec le marquis Morello Malespina, un des héros des Guelfes-Noirs, avait bien eu, de sa part, l'air d'une rupture avec les Guelfes-Blancs; mais cette rupture le rapprochait du parti qui gouvernait à Florence, ce n'était point là un acte de Gibelin.

Ce n'est qu'à la nouvelle de la prochaine descente de Henri VII, et dans la fermentation prodigieuse d'idées et de projets causée par cette nouvelle, que l'on voit Dante se déclarer brusquement et franchement Gibelin, Gibelin enthousiaste, trouvant à peine dans les trésors de l'imagination la plus hardie des termes suffisans à l'expression de ses sentimens.

La première chose écrite par Dante, sous l'influence de ces sentimens nouveaux, ce fut une épître en italien, adressée à toutes les puissances de l'Italie, et à tous les Italiens, pour les exhorter à recevoir dignement l'empereur, le sauveur qui s'approchait. Cette épître, curieuse au-delà de toute expression pour la vie de Dante, est d'un bout à l'autre une espèce de dithyrambe, où l'enthousiasme et le ravissement éclatent en métaphores, en images, en figures bibliques; car Virgile et les auteurs latins étaient trop pauvres, trop timides, trop retenus, pour lui fournir les termes dont il avait besoin dans un tel moment, et pour une telle occasion. Voici quelques traits de cette épître :

« Le nouveau jour commence à répandre sa clarté, montrant devers l'Orient l'aurore qui dissipe les ténèbres de la longue misère : le ciel resplendit sur ses lèvres, et son paisible éclat rassure les augures des nations. Nous allons donc goûter l'allégresse attendue, nous qui séjournons depuis si long-temps dans le désert. Le soleil de la paix va se lever, et la justice qui ne rendait plus de clarté, torpéfiée qu'elle était dans les voies de la rétrogradation, va reverdir aussitôt que paraîtra la splendeur. Ceux qui ont faim et qui désirent boire se rassasieront à la clarté de ses rayons, et ceux qui se complaisent aux iniquités seront confondus par la face de celui qui brille. Le lion de la tribu de Juda a prêté une oreille compatissante aux mugissemens de la prison universelle..... Réjouis-toi désormais, ô Italie si digne de pitié, et qui seras bientôt enviée par le monde entier, par les Sarrazins eux-mêmes; car ton époux qui est la

joie du siècle et la gloire de ton peuple, le miséricordieux Henri, le glorieux César, se hâte d'accourir à tes noces..... »

Voici un autre passage :

« Veillez donc tous, et levez-vous devant votre roi, ô habitans de l'Italie! Ne lui rendez pas seulement obéissance; rendez-lui aussi le gouvernement. Ne vous levez pas seulement devant lui : manifestez votre révérence à son aspect, vous tous qui buvez à ses fontaines, qui naviguez sur ses mers, qui foulez le dos des îles et les sommités des Alpes qui sont à lui, vous tous qui ne possédez les choses publiques et les choses privées qu'en vertu du lien de sa loi... »

Ces traits n'ont pas été choisis dans la pièce dont ils sont tirés : tout, dans cette pièce, est de ce ton; on y trouve partout le même accent de bonheur et d'espérance. Henri VII eût-il été le plus grand et le plus puissant des hommes, aurait eu bien de la peine à remplir des espérances si exaltées; et Henri VII n'était qu'un prince bien intentionné, médiocre en toute chose, et qui s'était laissé prendre un peu légèrement à cette vieille illusion du nom et des droits de l'empire romain sur l'Italie moderne.

Henri VII ne parut en Italie que vers la fin d'octobre 1310. De Suze il se rendit à Turin, et de Turin à Milan. Ce trajet fut un triomphe pour lui : partout où il passa, il fut accueilli avec des transports de satisfaction; il fit partout, et partout heureusement, acte de pouvoir : il fit rentrer dans chaque ville les exilés de tout parti, et mit dans chacune un vicaire impérial, ayant la suprématie sur toutes les magistratures italiennes. Arrivé à Milan, vers la fin de décembre, il s'y établit pour quelque temps, afin de s'y faire couronner roi d'Italie, et de concerter ses opérations ultérieures avec ses partisans que l'on vit accourir en foule de tous côtés.

Les petits despotes, qui avaient usurpé la seigneurie de leurs villes, y vinrent faire confirmer leur usurpation par des diplômes. Les vieux chefs du parti gibelin accoururent se ranger sous la bannière impériale, sûrs cette fois, à ce qu'ils se figuraient, de recouvrer leurs honneurs et leurs châteaux perdus. Presque toutes les villes de la Lombardie et de la marche de Vérone lui envoyèrent des députés, pour l'assurer de leur soumission.

Les exilés florentins arrivèrent de leur côté, pour se grouper, avec les autres, autour du sauveur commun. Dante, qui s'était fait comme le précurseur de ce nouveau messie, ne pouvait être moins pressé qu'eux de lui rendre hommage. Il est certain qu'il eut avec Henri VII une entrevue dont on ignore les détails. On a seulement des raisons de croire qu'il chercha à convaincre l'empereur de l'importance dont il était pour lui de

réduire le plus tôt possible Florence à la soumission ; après quoi, répugnant sans doute à demeurer confondu dans la foule qui se pressait autour de Henri VII, il prit la route de la Toscane, et s'arrêta dans les parties de l'Apennin voisines des sources de l'Arno. Se croyant désormais sur le point de rentrer à Florence, il s'en rapprochait d'avance autant qu'il l'osait : il allait attendre sur la route le puissant protecteur qui devait l'y ramener. Il ne prévoyait guère le tour qu'allaient prendre les affaires de Henri VII.

Ne pouvant passer tout-à-fait sous silence des événemens fort intéressans par eux-mêmes, et dont dépend la destinée de Dante, je tâcherai du moins de les resserrer le plus possible et de manière à les subordonner à la biographie de notre poète.

Henri VII fut couronné roi d'Italie, au mois de janvier 1311, dans l'église de Saint-Ambroise de Milan, en attendant le moment d'aller se faire couronner à Rome. Mais il avait des adversaires qui s'apprêtaient à lui rendre le voyage périlleux. Les villes guelfes de l'Italie, sous les auspices du roi de Naples, Robert, leur chef naturel dans cette crise, se préparaient à résister au prince allemand. Celles de la Toscane avaient formé une ligue redoutable, et autant en avaient fait celles de la Romagne.

Le parti guelfe était moins fort dans la haute-Italie : il n'y avait que Padoue et Alexandrie qui eussent refusé de se soumettre à Henri VII. Mais l'or et les intrigues des Florentins eurent bientôt porté la défection dans les villes du parti impérial. Lodi, Crémone et Brescia s'en détachèrent brusquement par la révolte. Milan, Pavie, Plaisance, et beaucoup d'autres, n'attendaient, pour en faire autant, qu'une occasion propice. Enfin, le nouvel empereur, ce sauveur politique de l'Italie, d'abord si bien accueilli, était déjà dépopularisé, déjà réduit à faire partout des actes de rigueur qui achevaient de le rendre odieux. Ses plans étaient déjà bouleversés : au lieu d'aller, en grand appareil, chercher la couronne impériale à Rome, il était obligé de parcourir la Lombardie les armes à la main, pour en soumettre les populations révoltées.

Les nouvelles de ces soulèvemens et de ces troubles, arrivant à Dante dans la solitude où il était allé attendre le moment de rentrer à Florence, le remplissaient de tristesse et d'inquiétude. Il aurait voulu que l'empereur, au lieu de perdre son temps à guerroyer contre les Guelfes de Lombardie, marchât contre ceux de la Toscane et de Florence, instigateurs et soutiens des premiers. On a une lettre de lui, en date du 16 avril 1311, adressée à Henri VII, pour lui démontrer la nécessité de tourner immédiatement ses armes contre Florence. Ce fut probablement vers la même époque, qu'indigné des apprêts de guerre des Florentins,

il écrivit contre eux une diatribe aujourd'hui perdue, mais que Leonardo d'Arezzo avait sous les yeux, en composant son histoire de Florence. C'est lui qui nous apprend que Dante, changeant brusquement de ton et de langage vis-à-vis les membres du gouvernement florentin dont il n'avait jusque-là parlé qu'avec beaucoup d'égards, leur prodigue les outrages les plus violens.

On ignore si la lettre de Dante parvint à l'empereur. En ce cas, elle ne changea pas sa résolution de ne rien entreprendre contre la Toscane, avant d'avoir soumis les villes révoltées de la Lombardie; il employa six mois entiers à faire la guerre à ces villes. Il prit sans peine Crémone, qu'il traita avec la dernière rigueur. Il en démolit les remparts; il lui ôta sa liberté et ses privilèges, et lui imposa l'énorme contribntion de cent mille florins d'or. Il alla, de là, assiéger Brescia, qu'il prit aussi, mais après un long siège, et beaucoup de pertes et de fatigues. Il soumit ensuite Plaisance et Pavie; après quoi, se tenant pour maître de tout le pays, il l'organisa dans les intérêts de l'empire, c'est-à-dire qu'il mit dans toutes les villes de petits tyrans qui avaient acheté de lui le droit de les opprimer. Cela fait, il partit pour Gênes, d'où il devait se rendre, par mer, à Pise qui lui était dévouée. De Pise, son dessein était d'aller à Rome, de s'y faire couronner, et de revenir de là soumettre enfin la Toscane.

Les succès de Henri VII, en Lombardie, avaient un peu alarmé les Florentins : ils crurent devoir se fortifier davantage contre le danger qui les menaçait. Entre divers expédiens qu'ils imaginèrent dans cette vue, ils songèrent à rappeler le plus grand nombre possible des exilés, sachant bien que ce seraient autant d'auxiliaires enlevés à l'empereur. Seulement, les chefs du gouvernement florentin qui étaient des Guelfes de la faction des Noirs, ne voulaient point courir la chance, dangereuse pour eux, de revoir à Florence les chefs de la faction des Blancs. Baldo d'Aguglione, l'un des prieurs en fonctions du mois d'août au mois d'octobre 1311, se chargea de trouver le milieu à suivre en cette occasion.

Ce Baldo d'Aguglione était un jurisconsulte retors, ennemi personnel de plusieurs des exilés florentins et de Dante en particulier; aussi, l'un des anciens commentateurs de notre poète le qualifie-t-il de *grand chien* (*gran cane*). Baldo fit passer un décret, ou, comme on disait, une *provision*, portant que tous les bannis florentins auraient la permission de rentrer dans leurs foyers, sauf ceux qui seraient nominativement désignés comme n'étant point de bons et vrais Guelfes. Or, il dressa de ces derniers une liste dans laquelle Dante ne fut point oublié. C'était la quatrième ou cinquième confirmation de la première sentence d'exil prononcée contre lui.

Dans l'ivresse d'espérance où il était encore alors, Dante ne dut pas être vivement affecté de cette condamnation. Sachant que Henri était en route pour Pise, il se rendit dans cette ville, où étaient déjà réunis tous les Romagnols et tous les Toscans du parti impérial.

L'empereur, arrivé à Pise, s'y arrêta peu : il prit le chemin de Rome, accompagné de la plupart des exilés de tout pays qui étaient venus le joindre. Je passe sous silence les circonstances du voyage et du couronnement de Henri VII. Il suffira de dire, pour constater où en était alors l'autorité des empereurs allemands en Italie, que Henri trouva partout des adversaires, et qu'il lui fallut partout combattre : il lui fallut combattre pour entrer à Rome, combattre pour y avoir un palais où loger, combattre encore pour trouver une église où se faire sacrer. Enfin, à peine couronné, il lui fallut se retirer à la hâte, en fuyard plutôt qu'en souverain.

Au mois d'août 1312, il se trouvait à Arezzo, où il s'arrêta quelques jours pour rallier les troupes avec lesquelles il se proposait de marcher contre Florence. Le 19 septembre suivant, il était sous les murs de cette ville; mais ses forces ne lui permettant pas de l'assiéger dans les formes, il les concentra sur un seul point, décidé à attendre ce qui arriverait plutôt qu'à tenter quelque chose.

Les circonstances de cette espèce de blocus sont singulières, et caractérisent vivement l'ancien esprit des républiques italiennes. Les Florentins ne crurent pouvoir mieux montrer le peu de cas qu'ils faisaient de l'ennemi, qu'en affectant, en sa présence, toute la sécurité de l'état de paix. Ils ne fermèrent point leurs portes; ils continuèrent à expédier, à recevoir des marchandises : aucun travail ne fut arrêté. Loin de rien suspendre, on pressa la construction de divers édifices commencés : la famille des Cocchi fit travailler de nuit et aux flambeaux à un palais que l'on bâtissait pour elle.

Comme les forces réunies des Florentins et de leurs alliés étaient fort supérieures à celles de Henri VII, peut-être n'y avait-il pas, dans toutes ces bravades, autant de courage ou de témérité que l'on pourrait l'imaginer d'abord. Mais quoi qu'il en soit, ces bravades réussirent : l'empereur, ayant vainement attendu pendant quarante jours que les Florentins se soumissent à lui, leva son camp, et se retira d'abord à Saint-Casciano, puis à Poggibonzi, châteaux du domaine de Florence, sur la route de Sienne.

Dante n'eut pas la douleur de voir Henri VII se retirer en vaincu de devant Florence. Il n'était point du nombre des exilés florentins qui se trouvaient dans le camp de l'empereur s'attendant à rentrer à sa suite dans

leurs foyers. Ce n'était pas qu'il fût moins pressé que ceux-ci de revoir la ville natale ; ce n'était pas qu'il eût moins de foi qu'eux au triomphe de Henri VII ; c'était par un motif plus noble, qu'il s'était tenu loin du camp impérial.

Quels que fussent ses ressentimens contre Florence, il ne pouvait oublier qu'il y était né, et que ses ancêtres y avaient leur cendre ; il sentait que, dans aucune autre ville du monde, il ne serait devenu ce qu'il avait la conscience d'être, et par tous ces motifs il aurait cru manquer de gratitude et de respect envers sa noble cité, en y rentrant de force, à la suite d'une armée étrangère ; c'était pour ne point mériter ce blâme, qu'il s'était tenu à l'écart, et comme caché, on ne sait dans quel réduit de la Toscane, durant le blocus de Florence.

Mais, pour revenir à l'empereur, sa situation empirait de jour en jour. La Toscane venait de s'assurer qu'elle était en état de le braver ; la Lombardie avait profité de son absence pour se révolter de nouveau, et le roi de Naples, son principal adversaire, prenait chaque jour plus d'ascendant en Italie.

Ne sachant que faire de mieux, dans cette situation fâcheuse, Henri VII employa l'hiver qu'il passa à Poggibonzi à instruire de stériles procès contre les Florentins chefs du parti guelfe, et à les faire condamner par contumace, comme coupables de rebellion envers l'empire. Il y eut plus de six cents condamnés de la sorte, et qui n'en surent rien, si ce n'est par le bruit public.

De Poggibonzi, Henri VII se rendit à Pise. Il y était le 6 mars 1313, et s'y arrêta plusieurs mois, principalement occupé des préparatifs d'une expédition contre le royaume de Naples, expédition pour laquelle il partit le 7 août. Déjà languissant et dévoré de chagrin, il tomba malade en route, et mourut le 24 août 1313, à Buonconvento, à quelques milles au-delà de Sienne, sur la route de Rome.

La nouvelle de cette mort fut un coup de foudre pour tout le parti gibelin ; mais on pourrait affirmer qu'elle ne fut pour personne aussi douloureuse que pour Dante, qui l'apprit, on ne peut bien dire où, mais probablement en Toscane. Le pauvre exilé, long-temps Guelfe, et désormais Gibelin fanatique, avait, dans cette mort, un grave sujet non seulement de douleur, mais de réflexions. Ses idées enthousiastes sur l'importance et l'excellence de l'autorité impériale des princes allemands sur l'Italie, venaient d'être mises à une rude épreuve.

Non seulement Henri VII s'était trouvé impuissant pour faire aux Italiens un bien réel et durable : il avait été, comme malgré lui, et par la force même des choses, entraîné à leur faire du mal, et à leur de-

venir odieux. Aux magistratures populaires, au régime partout respecté des podestats, il avait substitué celui de petits tyrans plus ou moins détestés, auxquels il avait vendu le plus cher possible le titre de ses vicaires. L'argent qu'il avait tiré de ce trafic honteux de la dignité impériale, ne suffisant pas à ses besoins, il en avait extorqué des villes ennemies, et mendié des villes amies. Le marquis de Montferrat avait acheté de lui l'autorisation de battre de la fausse monnaie. Il s'était déshonoré à la guerre par des actes gratuits de brigandage et de férocité. En Toscane, il avait tout brûlé, tout pillé, tout dévasté, les portions soumises du pays, comme les autres. Au siége de Brescia, ayant fait prisonnier Tedaldo Brusciati, le chef des assiégés, il avait ordonné de l'écarteler, et fait lancer par des machines de guerre les quartiers du cadavre dans la ville. En un mot, sa conduite politique était devenue de jour en jour moins sensée et moins humaine. En arrivant en Italie, il s'était donné l'air d'un prince résolu à pacifier toutes les factions et à n'être d'aucune. Bientôt après il s'était fait Gibelin passionné, et avait fini par n'être plus qu'un despote capricieux, aliénant à l'empire les villes jusque-là les plus prononcées pour lui, comme Pise. Quant aux villes guelfes, sa mort avait été, pour elles, un sujet de fêtes. A Padoue, tout le monde se fit faire des vêtemens neufs en signe d'allégresse.

Dante ne vit pas les choses sous cet aspect : il ne changea ni d'opinion ni de sentimens, et l'on a de lui une canzone, mal à propos attribuée à Cino da Pistoia, dans laquelle il déplore la mort de Henri VII, comme une grande calamité pour l'Italie, et persiste à donner ce prince pour un modèle de perfection, de sagesse et de grandeur humaines. S'il n'avait pas réussi dans ses grands projets, c'étaient le crime et la faute de l'Italie.

Comme il n'y a pas lieu d'attacher beaucoup d'importance à une épître latine que Dante adressa le 20 avril 1314 aux cardinaux, pour les exhorter à nommer un pape italien à la place de Clément V qui venait de mourir, on peut regarder la mort de Henri VII comme le terme de la vie publique de notre poète. Postérieurement à cette époque, aucun trait de sa vie ne se rattache plus à des évènemens d'un intérêt national ; son nom ne figure plus dans aucun monument public. On ne sait plus où le chercher. Il erre de tous côtés, en Italie, en France, et jusqu'en Angleterre, disent certains biographes, sans que l'on puisse mettre de date fixe à aucune de ces courses, ni à aucune des particularités qui s'y rattachent. Toutefois, plusieurs de ces particularités doivent être tenues pour certaines, et ne sont pas sans intérêt. J'en rapporterai donc quelques-unes, malgré l'incertitude de leurs dates.

Boccace raconte que Dante, aussitôt après la mort de Henri VII, re-

passa l'Apennin, et se retira en Romagne. Un historien de Cesène dit expressément qu'il se rendit à Ravenne, sur l'invitation de Guido Novello, neveu de Guido l'Ancien, auquel il était sur le point de succéder dans la seigneurie de cette ville. Cette circonstance me paraît d'autant plus vraisemblable, qu'il y avait déjà, dès cette époque, et sans doute plus tôt, des relations entre les seigneurs da Polenta et le poète exilé. C'était à Guido Novello que Dante avait adressé sa canzone sur la mort de Henri VII.

Du reste, s'il est vrai que Dante accepta dès lors l'hospitalité des Polentani, il ne fit pas cette fois un long séjour chez eux. Tout autorise à présumer qu'avant la fin de 1314, il était à Lucques, chez Uguccione della Faggiuola. J'ai déjà parlé de ce chef, comme de l'un des plus distingués du parti gibelin de la Romagne et de la Toscane; mais je ne puis me dispenser d'en dire ici quelques mots de plus, à cause de l'intimité qui s'était établie entre lui et Dante.

Depuis 1302, notre poète avait eu de fréquentes occasions de se lier avec Uguccione, l'un des meneurs de ces Gibelins avec lesquels les Blancs exilés de Florence s'étaient ligués, pour faire la guerre aux Noirs restés les maîtres du gouvernement florentin. Cette liaison était devenue encore plus intime durant l'expédition de Henri VII en Italie, expédition dans laquelle Uguccione avait figuré comme l'un des plus ardens et des plus habiles partisans de l'empereur, qui l'avait laissé comme son vicaire à Gênes, lors de son passage dans cette ville. L'empereur mort, les Pisans, se trouvant dans une position assez critique et ayant besoin de se donner un capitaine de guerre renommé, appelèrent à ce poste Uguccione, qui ne tarda pas à y faire parler de lui. Au mois de juin 1314, il s'empara de Lucques, et s'en fit proclamer seigneur absolu. Il fut, dès ce moment, regardé comme le chef des Gibelins de la Toscane, et remporta, en cette qualité, de grands avantages sur les Florentins, et sur leurs alliés Guelfes. La fameuse bataille de Monte-Catini qu'il gagna sur eux, le 29 août 1315, mit le comble à sa gloire militaire.

On croit généralement que Dante, qui avait publié son poème de l'Enfer, on ne sait à quelle époque, mais certainement avant 1315, l'avait dédié à Uguccione; et il y a lieu de croire que celui-ci, devenu tout-puissant à Pise, et maître absolu à Lucques, saisissant cette occasion de reconnaître l'honneur insigne que lui avait fait ce poète, l'invita à se rendre auprès de lui, dans cette dernière ville. Il est sûr au moins que Dante fit quelque séjour à Lucques, et tout porte à présumer que ce fut sous la seigneurie d'Uguccione, c'est-à-dire de 1314 à 1316.

Mais, ce qui importe plus que la date de ce séjour, ce sont ses conséquences pour notre poète. Ce fut à Lucques qu'il connut une jeune dame

appelée Gentucca, dont il parle à plusieurs reprises dans la Divine Comédie, et qui fit sur son imagination une impression profonde, que Dante se reprocha comme une offense envers la mémoire de Béatrix.

Ce fut peut-être aussi durant son séjour à Lucques, que le poète eut une dernière chance de rentrer à Florence, et la rejeta par des motifs qui sont, pour nous, le plus beau trait de son caractère.

Tantôt par politique, tantôt par religion et humanité, le gouvernement florentin s'adoucissait de temps à autre pour ses exilés, et consentait à en rappeler quelques-uns. Il vendait parfois cette grâce pour de l'argent; mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans cet acte d'indulgence politique, c'était son caractère religieux. L'autorité publique qui faisait grâce à des condamnés, qui délivrait des prisonniers sur la liberté desquels elle se croyait des droits, ne relâchait point immédiatement les uns ni les autres; elle ne les absolvait point directement, ni en son propre nom. Elle les offrait à la Vierge, ou à quelqu'un des saints, et c'était la Vierge ou ce saint qui était censé les absoudre du mal qu'ils avaient commis, et les affranchir de la punition qu'ils avaient encourue. Cette manière de faire grâce n'avait été, dans l'origine, usitée que vis-à-vis des criminels; aussi pour cela était-elle réputée infamante, bien que son application fréquente à des cas purement politiques eût fort adouci la rigueur de l'opinion à cet égard.

Il arriva donc, dans le courant de l'année 1315, peut-être à propos de la célébration de la fête de saint Jean-Baptiste, la grande fête des Florentins, qu'il fut question à Florence de rappeler un certain nombre d'exilés, moyennant une contribution en argent, et surtout moyennant la cérémonie religieuse de l'*offrande*. Plusieurs amis de Dante, s'étant entremis pour le faire comprendre dans le nombre des individus rappelés, y réussirent, et lui écrivirent aussitôt pour lui faire part de cette nouvelle : c'était, dans leur pensée, la plus heureuse qu'ils pussent lui annoncer.

Entre diverses lettres qui lui furent adressées à ce sujet, il y en eut une d'un parent, personnage inconnu, mais selon toute apparence, religieux ou prêtre. La réponse de Dante à cette lettre a été récemment découverte et publiée en latin. Elle est courte; si longue d'ailleurs qu'elle pût être, il n'en faudrait pas moins la citer en entier. Les occasions d'admirer le génie de Dante ne nous manqueront pas : c'est de son âme qu'il s'agit ici. Or, personne, sans l'écrit en question, ne saurait combien elle fut haute, forte, et supérieure au malheur. Voici donc la traduction de cette lettre qui, pour le dire en passant, est en fort mauvais latin, et ne peut rien perdre à être traduite.

« J'ai reçu vos lettres avec le respect et l'affection qu'elles méritent, et j'y ai reconnu avec empressement et reconnaissance tout l'intérêt que vous prenez à mon rappel dans ma patrie. J'en ai été d'autant plus touché, qu'il est plus rare aux exilés de trouver des amis. Quant au contenu de ces lettres, j'y répondrai autrement peut-être que ne desire la faiblesse de quelques personnes; mais je vous conjure affectueusement de ne point juger ma réponse, avant de l'avoir bien examinée.

« Je suis informé par les lettres de notre commun neveu, et de plusieurs autres amis, qu'en vertu d'une récente ordonnance du gouvernement florentin, relative à l'absolution des exilés, je puis, à condition de payer une certaine somme d'argent, et de subir la cérémonie de l'offrande, rentrer dès à présent à Florence.

« Il y a là, ô mon père, deux choses ridicules et peu sensées, peu sensées, dis-je, de la part de ceux qui me les ont mandées, car vos lettres, à vous, plus convenablement et plus sagement conçues, ne contiennent rien de pareil.

« Est-il généreux, dites-moi, de me rappeler dans ma patrie, à de pareilles conditions, après un exil de près de trois lustres? Est-ce là ce qu'a mérité mon innocence manifeste à tous? Est-ce là ce qui est dû à tant de veilles et de fatigues consacrées à l'étude? Ah! loin d'un homme familiarisé avec la philosophie, la stupide humilité de cœur qui le porterait à subir, en vaincu, la cérémonie de l'offrande, comme l'a fait certain prétendu savant, comme l'ont fait d'autres misérables! Loin de l'homme accoutumé à prêcher la justice, et que l'on a dépouillé, la bassesse de porter son argent à ceux qui lui ont fait tort, les traitant comme des bienfaiteurs!

« Non, mon père, ce n'est pas là, pour moi, la voie de rentrer dans ma patrie. Si vous en avez déjà découvert, ou si quelqu'un par la suite en découvre quelque autre où je puisse conserver intacts mon honneur et mon renom, me voici prêt à y entrer à grands pas. Que si, pour retourner à Florence, il n'y a pas d'autre chemin que celui qui m'est ouvert, je ne retournerai point à Florence.

« Eh quoi! ne puis-je pas partout contempler le soleil et les astres? Ne puis-je pas me livrer partout à la douce recherche de la vérité? Ai-je besoin, pour cela, d'aller perdre ma réputation, d'aller m'avilir dans la cité des Florentins? Non, certes! non pas même pour avoir du pain. »

La république florentine ne pardonna point à Dante la fierté avec laquelle il rejeta des offres qu'elle avait regardées comme une faveur. Cette république était alors sous la direction du roi de Naples, Robert, auquel elle s'était donnée pour cinq ans, immédiatement après la mort de l'em-

pereur Henri VII, et Robert y avait envoyé, comme son lieutenant, un certain Rinieri di Civitta-Vecchia, qui, en cette qualité, y avait la haute main dans toutes les affaires judiciaires ou politiques.

Ce fut ce Rinieri qui se chargea de répondre à la lettre de Dante. Il y répondit au mois d'octobre 1315, par un jugement qui confirmait toutes les sentences d'exil précédemment rendues contre notre poète, et particulièrement la première, celle prononcée par le podestat, Cante de' Gabrielli, au mois de mars 1302.

Dante ne fut probablement ni surpris ni troublé d'une décision qu'il avait provoquée. Mais des revers plus imprévus l'attendaient à Lucques. La fortune de son dernier patron, d'Uguccione della Faggiuola, avait été brillante, mais elle n'avait ni base ni racine; elle ne fut qu'un rêve éblouissant. Au commencement de 1316, un Lucquois, le héros de Machiavel, le fameux Castruccio Castreane, long-temps exilé comme Guelfe, avait enfin obtenu d'être rappelé à Lucques, et s'y était bientôt refait un parti puissant, à la tête duquel il s'empara du gouvernement, et en chassa les agens d'Uguccione. Celui-ci, se trouvant pour lors à Pise, ne put pas même essayer de se défendre, et fut réduit à s'enfuir précipitamment de la Toscane. Il se retira à Vérone chez Can Grande della Scala, qui l'employa comme général de ses milices, et au service duquel il mourut au bout de deux ou trois ans.

Cette chute si brusque d'Uguccione obligeait Dante à chercher un nouvel asile; il se décida à se rendre, de son côté, chez Can Grande, où il paraît qu'il arriva sur les traces d'Uguccione, et peut-être par son intervention. J'ai déjà eu l'occasion de nommer Can Francesco della Scala; mais, au moment où notre poète contracte avec lui des liaisons intimes, et dont il est resté des traces, je dois en parler avec un peu plus de détail et d'une manière plus explicite.

Alberto della Scala, seigneur ou capitaine de Vérone, mort en 1301, avait laissé trois fils, Bartolomeo, Alboino et Cane, qui lui succédèrent l'un après l'autre. Dante avait déjà reçu l'hospitalité des deux premiers, il avait déjà vu auprès d'eux Can Francesco, leur frère; mais Can Francesco n'était alors qu'un jeune homme sans renommée et sans pouvoir, avec lequel Dante n'avait formé aucune liaison. C'était à la descente de l'empereur Henri VII en Lombardie que Cane avait commencé à jouer un rôle dans les affaires, et à donner des marques de sa haute capacité. Son frère Alboino se l'était adjoint au gouvernement de Vérone, et ils avaient l'un et l'autre obtenu de Henri VII le titre de ses vicaires, dans les pays qu'ils gouvernaient.

En 1311, Alboino étant mort, Can Francesco était resté l'unique héri-

tier de la seigneurie de Vérone. Dès ce moment, lâchant le frein à son ambition, il avait déclaré et fait une guerre d'extermination à toutes les républiques de son voisinage, particulièrement à Padoue, la plus puissante et la plus démocratique de toutes, et les avait, l'une après l'autre, subjuguées. Il s'était, de la sorte, formé un état qui s'étendait de Trévise à Montefeltro, en Romagne, et avait été reconnu pour le chef du parti gibelin de la haute Italie, qui lui avait déféré le surnom de *Grande*.

La bravoure guerrière et la sagacité politique n'étaient pas à beaucoup près les seules qualites de Can Francesco : il réunissait au plus haut degré toutes celles des vertus chevaleresques qui pouvaient se concilier avec l'orgueil et l'ambition; il était courtois, magnanime et libéral outre mesure.—Dante, qui, dans son Paradis, loue principalement le noble dédain de Can Grande pour les fatigues et pour l'argent, ne fut, en cela, que l'écho poétique de la renommée populaire du jeune chef. Le point sur lequel tous ceux qui ont parlé de lui sont d'accord à l'exalter, c'est l'empressement avec lequel il jetait ses trésors à quiconque en avait besoin.

En témoignage de ce mépris chevaleresque de Can Grande pour l'argent, un des anciens commentateurs de Dante, Benvenuto da Imola, rapporte un trait que je citerai, je ne sais si je dois dire malgré ou pour son extrême naïveté. Le trait dont il s'agit se rapporte à l'enfance de Can Francesco, et Benvenuto le cite comme une sorte de pronostic de la libéralité et de la magnificence futures du petit Cane. — « Son père Alberto l'avait introduit un jour, comme par faveur, dans son trésor, ne doutant pas que le petit garçon ne restât stupéfait et ravi à la vue de tant d'argent et de tant d'or. » — Or, que croit-on que fit le petit garçon, Can Francesco, à qui l'on peut supposer l'âge de huit ou neuf ans? Je ne le dirai pas en français, cela m'embarrasserait un peu. J'aime mieux le dire dans les termes même du vieil auteur italien:

Il gazonnetto si alzò suso li panni, ed ebbe a pisciare sopra il dette tesoro...

L'augure était expressif, et Can Grande ne le démentit pas. Sa cour fut la plus brillante de l'Italie; il se piqua d'en faire un refuge agréable pour tous les exilés et pour tous les proscrits, pour ceux surtout qui avaient de la renommée en quelque genre que ce fût. Voici quelques traits d'un tableau de cette cour, tracé d'après des témoignages contemporains.

« Il y avait là des logemens appropriés aux hommes de chaque profession, des fonds destinés à pourvoir abondamment à leur entretien, des domestiques attachés au service de chacun. Sur la porte des divers appartemens avaient été peints des emblêmes relatifs à l'état de ceux qui de-

vaient les habiter; sur celle des guerriers, il y avait des trophées; la figure de l'Espérance avait été peinte sur celle des exilés, les bosquets des muses sur celle des poètes, l'image de Mercure sur celle des artistes, le paradis sur celle des hommes de religion, et ainsi de suite pour les autres professions. Les logemens appropriés à chacune étaient de même ornés de peintures analogues. Les repas étaient alternativement égayés par les concerts des musiciens et par les jeux variés des bouffons et des farceurs.

« On voyait là des salles magnifiques, ornées de tentures, sur lesquelles avaient été peintes avec un art merveilleux des histoires rappelant les variations de la fortune. »

« Cane, poursuit le même auteur, invitait parfois à sa propre table les plus distingués de ses hôtes, et les deux qu'il y invitait le plus souvent étaient Gherardo da Castello, surnommé, à cause de sa franchise, le simple Lombard, et Dante Alighieri, personnage alors très célèbre, du génie duquel il était charmé. »

C'est ainsi que s'exprime Pancirola, d'après un des Gazadi da Reggio, historien du XIVe siècle, qui avait été long-temps proscrit, et qui, ayant reçu l'hospitalité de Can Grande, avait vu tout ce qu'il raconte.

Tout fait présumer que, conformément au témoignage de Gazadi, Dante fut en effet très bien reçu à la cour de Vérone, et n'eut d'abord que des raisons de s'y complaire. A l'époque où il y arriva, c'est-à-dire à la fin de 1316, ou au commencement de 1317, il était déjà avancé dans la composition de son Paradis, et il est certain qu'il continua à y travailler dans sa nouvelle retraite. Il y a plus, et, à s'en tenir à certaines indications, on serait tenté d'affirmer qu'il le termina là. Il existe en effet une longue épître latine de Dante, composée à Vérone, à la cour de Can Grande, dans le courant de 1317 ou 1318; et cette épître, adressée à Cane lui-même, présente toutes les apparences d'une dédicace à ce prince du poème du Paradis, dont elle contient en outre une analyse assez détaillée. Or, comme un auteur n'analyse pas et ne dédie pas un ouvrage non terminé, la dédicace et l'analyse du Paradis en impliquent l'achèvement. Toutefois l'observation n'est que spécieuse, et non décisive, et il y a tout lieu de croire, malgré la dédicace citée, que le poème du Paradis n'était pas terminé en 1318, et ne le fut pas à la cour de Vérone. Au reste, la lettre à Can Grande est fort curieuse pour la connaissance de l'espèce de théorie poétique que Dante s'était faite, en combinant arbitrairement une foule d'idées disparates, théorie qu'heureusement il oubliait dans le transport de la composition, n'écoutant plus alors que ses émotions et son génie. Cette épître abonde en expressions de la plus haute admiration et

de la plus vive reconnaissance pour Can Grande. Mais le jour vint, pour l'exilé, de rabattre quelque chose de tout cela.

L'indépendance et la fierté n'étaient pas les qualités que le seigneur de Vérone prisait le plus dans ceux auxquels il faisait du bien, et il n'était pas au pouvoir de Dante d'être obséquieux et complaisant pour qui que ce fût au monde. En se connaissant mieux, le guerrier et le poète se refroidirent peu à peu l'un pour l'autre, et celui-ci finit par rejeter comme un joug l'hospitalité du premier.

Pétrarque, qui, ayant passé ses dernières années dans une portion de l'Italie où Dante avait laissé de nombreux souvenirs, put aisément recueillir sur son compte diverses anecdotes piquantes, nous en a conservé une qui fait assez bien comprendre la situation de l'exilé florentin à la cour de Vérone, et les motifs de sa rupture avec Can Grande.

« Dante Alighieri, mon concitoyen, dit Pétrarque, fut un homme très éminent dans l'éloquence vulgaire, mais d'humeur trop scabreuse et trop libre de propos, pour être agréable à la vue et aux oreilles délicates des princes de notre temps. Ayant été exilé de sa patrie, il se retira chez Can Grande, qui était alors la consolation et le refuge de tous les malheureux. Il fut d'abord traité honorablement, mais il ne tarda pas à se mettre bientôt et de plus en plus à l'écart, et à moins plaire à son patron.

« Il y avait à cette même cour des jongleurs, des bouffons de toute espèce, parmi lesquels il s'en trouvait un d'autant plus agréé, comme il arrive d'ordinaire, qu'il était plus effronté, plus obscène en gestes et en paroles. Can Grande, supposant bien que Dante ne goûtait guère le précieux bouffon, fit amener ce dernier devant lui, et, en ayant fait un magnifique éloge, se tourna vers Dante : — « Je m'étonne, lui dit-il, que ce « bouffon, ignare et fou comme il est, sache pourtant nous plaire et se « faire chérir de nous tous, tandis que toi, que l'on dit si savant, tu n'en « peux faire autant. » — « Tu ne serais nullement émerveillé de cela, lui « répondit Dante, si tu savais que l'amitié se fonde sur la parité des mœurs « et de l'esprit. »

On ne saurait dire où Dante se retira en quittant Can della Scala; mais c'est probablement à l'époque qui suivit immédiatement cette retraite, qu'il faut rapporter les traditions plus ou moins expresses qui parlent de son séjour en divers lieux de la haute ou moyenne Italie, à Agubbio, chez Bosone de' Gabrielli; dans le Frioul, et particulièrement à Udine, chez Pagano della Torre, patriarche d'Aquilée, et chez d'autres encore qu'il importe peu de nommer, dès l'instant où l'on ne peut pas dire ce qu'ils firent pour l'exilé. Tout ce que nous pouvons conclure de ces changemens si fréquens d'asile et de patrons, c'est que le pauvre Dante se

leurrait souvent dans ses espérances, et se débattait avec énergie contre les tristes conséquences de ses mécomptes.

Nous avons vu qu'en 1313, aussitôt après la mort de l'empereur Henri VII, il s'était rendu à Ravenne, auprès de Guido Novello, qui, n'étant alors revêtu d'aucune autorité, n'avait peut-être point eu de protection bien efficace à lui offrir. Il retourna à Ravenne, vers la fin de 1319 ou en 1320, et trouva cette fois Guido en possession de la seigneurie, avec Ostasio da Polenta, son cousin. Les deux chefs lui firent un accueil bienveillant qu'il put reconnaître par ses services.

La domination des Polentani s'étendant à divers lieux, le long des côtes de l'Adriatique, il en était naturellement résulté de fréquentes relations entre ces seigneurs et la république de Venise; et il paraît certain que Guido Novello se prévalut du séjour de Dante chez lui, pour l'envoyer plus d'une fois en qualité de négociateur à Venise. Mais c'est là tout ce que l'on peut dire de ces ambassades. Les documens que l'on a essayé d'y rattacher sont indubitablement controuvés, et ne méritent aucune attention. Il n'y a donc pas lieu de citer ici la diatribe contre le sénat vénitien, que le Doni publia au XVIe siècle, comme une lettre écrite par Dante à Guido Novello da Polenta, pour lui rendre compte d'une mission dont il aurait été chargé par lui. — Cette lettre, sujet de discussions multipliées, est une imposture qui ne soutient pas l'examen, et à laquelle il est inutile de s'arrêter.

Bien que décousues et obscures, les particularités du dernier séjour de Dante à Ravenne méritent d'être recueillies avec scrupule. Son premier soin, dans ce nouvel asile, fut d'y réunir sa famille. Il la trouva diminuée par les fléaux du temps: ses deux plus jeunes fils étaient morts de la peste, à l'âge, l'un de huit ans, l'autre de douze. Donna Gemma, sa femme, avait peut-être aussi succombé; on ne trouve du moins plus aucune mention d'elle, à partir de l'an 1308, et tout autorise à penser que Dante ne la revit plus. Alors ses deux fils les plus âgés, Jacques et Pierre, qui avaient atteint l'âge viril, purent seuls le rejoindre à Ravenne, avec leur sœur Beatrix, âgée de dix-huit ou dix-neuf ans. Outre ses trois enfans, Dante eut avec lui à Ravenne quelques amis dévoués, et entre autres, un certain Dino di Pierini, Florentin, probablement exilé comme lui, mais qui rentra depuis à Florence, où Boccace le connut, et put apprendre de lui diverses particularités du séjour de Dante à Ravenne. Ce fut peut-être de ce témoin que l'auteur du Décameron apprit ce qu'il rapporte si vaguement d'une école de poésie créée par Dante à Ravenne. Mais cette école n'ayant point laissé de trace dans la littérature italienne, il n'y a pas lieu d'attacher à ce fait beaucoup d'importance.

Dans une situation pareille, Dante semblait jouir de toutes les douceurs

qu'il pouvait raisonnablement espérer dans l'exil. Protégé par une seigneurie fière de lui donner asile, rapproché de ses enfans, entouré d'amis, de disciples et d'admirateurs, ardemment occupé de l'achèvement de la Divine Comédie, notre poète avait enfin, à ce qu'il semble, trouvé de quoi oublier cette ingrate Florence qui l'avait proscrit quatre fois, et s'était montrée indulgente pour tant d'hommes sans gloire et sans mérite.

Il n'en était rien cependant. Il y avait dans l'ame de Dante, dans cette ame si fière et si énergique, un côté faible, qui s'émouvait et s'attendrissait, malgré lui, à l'idée de la terre natale. Il avait beau chercher, il ne trouvait rien hors de cette terre chérie qui pût la lui faire oublier; et ne fût-ce que pour y mourir, il désirait vivement y retourner, et n'en avait pas perdu l'espérance. C'est un point sur lequel nous avons son propre témoignage et des aveux qui ont quelque chose de caractéristique et de touchant.

Le chant XXV du Paradis commence par trois tercets dont j'essaierai de rendre, non pas le ton ni la poésie, mais seulement la lettre et le sens; cela me suffira. Les voici :

« S'il arrive jamais que le poème sacré dont le ciel et la terre ont fourni la matière, et sur lequel j'ai pâli des années,

« Triomphe de la cruauté qui me repousse du noble bercail où je reposai jadis, encore agneau, ennemi des loups qui lui font la guerre;

« Je rentrerai enfin dans ce bercail, mais avec une autre toison et une autre voix : j'y rentrerai poète; et sur les mêmes fonts où je reçus le baptême, je prendrai la couronne (de laurier). »

Il y a des biographes et des commentateurs de Dante qui ont cru sentir dans ces vers le ton de la menace, et l'assurance où était l'auteur, quand il les écrivait, de rentrer à Florence de vive force et en dépit du gouvernement. Il y a là une méprise gratuite. A l'époque où Dante écrivait les vers cités, il n'existait plus, pour lui, la moindre chance de rentrer à Florence d'autorité et malgré le parti gouvernant. Il n'y pouvait remettre le pied qu'avec la permission et par la faveur de ce parti, et il ne songeait pas à y retourner autrement. Ses intentions là-dessus sont précises, certaines, et méritaient de n'être pas dénaturées.

A l'époque dont il s'agit, Dante avait déjà publié l'Enfer, le Purgatoire et une portion considérable du Paradis. Isolés ou réunis, ces trois poèmes avaient commencé à circuler parmi les classes lettrées et les hautes classes de la société italienne; et bien qu'il n'y eût probablement alors personne pour en sentir toutes les beautés, il n'y avait personne non plus qui n'y sentît des beautés d'un ordre et d'un genre tout nouveau. La renommée poétique de l'auteur s'était donc beaucoup accrue depuis quelques années et continuait à s'accroître tous les jours.

C'était un usage alors fréquent, en Italie, tant pour les républiques

que pour les seigneuries absolues, de décerner aux hommes distingués dans l'éloquence ou la poésie les honneurs du triomphe poétique et la couronne de laurier. Or, cette couronne et ces honneurs avaient été offerts à Dante en plus d'une ville et par plus d'une puissance. On s'assure au moins qu'ils lui avaient été offerts à Ravenne par Guido Novello, et il faut noter qu'il y avait pour lui, dans ces offres, quelque chose de particulier et de nouveau, qui en relevait encore le prix. Jusque-là, en effet, la couronne de laurier n'avait été décernée qu'à des poètes érudits, ayant écrit en latin, et continuateurs supposés des poètes de l'antiquité classique. Dante allait être le premier couronné pour un poème en langue vulgaire. Son triomphe était donc au fond celui de la langue et de la littérature italiennes : il commençait, pour l'une et l'autre, une nouvelle ère et de nouvelles destinées.

Dante n'attendait, pour son couronnement, que d'avoir terminé le poème du Paradis, alors sur le point de l'être. Mais à l'espoir désormais certain de ce couronnement, se mêlait invinciblement un espoir plus douteux, celui d'être couronné à Florence. C'était là, aux lieux mêmes de son berceau, aux lieux où il avait bégayé ses premiers vers, qu'il lui semblait particulièrement doux et glorieux d'être proclamé le poète de l'Italie. C'était là son plus vif désir, son rêve le plus cher, et je le répète, son espérance la plus tenace. Il se figurait, au moins parfois, que, son grand poème achevé, le gouvernement florentin, ne fût-ce que par vanité, ou par égard pour l'opinion de l'Italie entière, s'adoucirait enfin pour lui et voudrait lui décerner lui-même cette couronne que lui offraient des cités étrangères. Au pis-aller, il pensait qu'en quelque lieu qu'il fût couronné, la renommée qui lui reviendrait d'un tel honneur toucherait le gouvernement de Florence, et lui ferait, à lui, une chance de plus d'obtenir enfin son rappel.

On trouve des traces aussi curieuses que positives de toutes ces espérances, de toutes ces idées et de toutes ces inquiétudes, non-seulement dans le passage du Paradis que j'ai déjà cité, mais encore et surtout dans deux pièces de Dante, en vers latins, composées l'une en 1320, et l'autre en 1321. Ce sont deux épîtres sous forme d'églogues virgiliennes, écrites en réponse à deux épîtres ou églogues du même genre que lui avait adressées Jean de Virgile, de Bologne, poète latin alors célèbre. Il y a, dans ces deux pièces latines de notre poète, des allusions à diverses particularités de ses dernières années; et ces allusions, bien que toujours vagues et souvent obscures, n'en sont pas moins précieuses pour la biographie de l'auteur, et méritaient plus d'attention qu'elles n'en ont obtenu.

Dante termina le poème, ou comme il dit, la *cantica* du Paradis, dans les

premiers mois de l'année 1321. A peine l'eut-il terminé, qu'il quitta Ravenne pour se rendre dans quelque autre ville de l'Italie, mais on ne peut dire avec assurance dans laquelle : il est seulement très probable que ce fut à Venise; et, dans ce cas, on peut être certain qu'il y fut envoyé par Guido Novello, pour y traiter de quelque affaire avec le sénat de la république. Quelle fut l'issue de la mission, si mission il y eut, c'est ce que l'on ignore. Une seule chose est certaine, c'est que l'absence de Dante, quel qu'en fut le motif, fut courte : il revint en hâte à Ravenne, et à peine y était-il de retour, qu'il fut atteint de la maladie dont il ne devait pas se relever : il mourut le 14 septembre de cette même année 1321.

Guido Novello se piqua de tenir au mort la promesse qu'il avait faite au vivant : les funérailles de Dante furent le sombre et froid simulacre d'un triomphe poétique. Il fut porté en terre sur un char richement décoré, magnifiquement vêtu, couronné de laurier, et un volume ouvert sur sa poitrine. Il fut enseveli dans le cimetière de l'église des Frères Mineurs, sous l'habit desquels il paraît qu'il avait voulu mourir.

Pour dire quelques mots de l'extérieur et des manières de Dante, je ne puis que citer ce qu'en a dit Boccace, qui seul a pu en apprendre et en dire quelque chose.

Dante était de taille moyenne et légèrement voûté : sa démarche était noble et grave, son air bienveillant et doux. Il avait le nez aquilin, les yeux grands, la figure longue, et la lèvre inférieure un peu saillante sur la lèvre supérieure. Il avait le teint très brun, la barbe et les cheveux noirs, épais et crépus.

Sa physionomie était celle d'un homme mélancolique et pensif. Naturellement rêveur et taciturne, il ne parlait guère à moins d'être interrogé; et souvent absorbé comme il l'était dans ses réflexions, il n'entendait pas toujours les questions qui lui étaient faites.

Il aimait passionnément tous les beaux-arts, ceux mêmes qui n'avaient pas un rapport immédiat avec la poésie, comme la peinture. Il avait pris dans sa jeunesse des leçons de Cimabue, le dernier et le plus célèbre des peintres qui travaillèrent dans ce que l'on appelle la manière grecque : il fut ensuite très lié avec Giotto, le successeur de Cimabue qu'il éclipsa, et le véritable créateur de la peinture moderne.

Dante eut aussi des liaisons intimes avec les musiciens et les chanteurs renommés de son temps. Doué lui-même d'une belle voix, il chantait agréablement et chantait volontiers; c'était sa manière favorite d'épancher les émotions de son ame, surtout quand elles étaient douces et heureuses.

FAURIEL.

SOUVENIRS

DE

LA NORMANDIE.

II.

FRAGMENT D'UNE SIMPLE HISTOIRE.

A quelques lieues de Caen, sur l'un des rivages les plus pittoresques de la Normandie, où commencent les grandes falaises blanches qui courent jusqu'à Dunkerque, s'élèvent deux petits clochers et quelques maisons. Ce sont les clochers et les maisons de Luc et de Courseulles, deux villages de pêcheurs, jetés sur les bords d'une belle anse défendue par des rochers, où vint se perdre la fameuse Armada avec son vaisseau amiral, *le Calvados,* qui cherchait un abri contre la tempête. C'est un lieu d'un aspect un peu austère. La mer roule à grand bruit sur les rochers, et s'engouffre avec fureur à l'entrée de l'anse où disparut la flotte espagnole. Les pêcheurs évitent toujours de passer sur ces eaux, qu'ils nomment encore la Fosse d'Espagne, et qui sont dangereuses

en effet. La côte est nue, et décrit un immense cercle de sable blanc, qui forme une ligne lumineuse quand les flots bruissent sous un ciel sombre. On peut marcher tout un jour sur ce rivage sans voir un être vivant; quelquefois, à l'heure des basses marées, on rencontre un enfant, les pieds nus, qui s'avance sur la grève à mesure que le flot se retire, et s'enfuit en poussant de grands cris, poursuivi par les vagues, que repoussent brusquement les rochers du Calvados; ou bien c'est une pauvre femme qui recueille des pulpes et des étoiles de mer qu'elle va porter à la ville. D'autres fois un chasse-marée démâté et brisé par les vents du nord, qui soufflent au terrible détroit de la Manche, apparaît tout à coup à quelque distance, renversé sur sa coque, et abandonné à tous les caprices des eaux. On le voit flotter quelque temps sur le côté et sur le dos, indolent comme une tortue endormie au soleil; puis, tout à coup, le vent s'élève avec violence et l'emporte comme une flèche. Les pêcheurs ne vous parlent que de naufrages, et le soir, si le ciel est bleu et la mer bien unie, ils vous montrent trois branches qui sortent des eaux et qu'eux seuls distinguent. Ce sont les extrémités des mâts du grand vaisseau amiral qui gît dans la Fosse d'Espagne, et sur lesquels, disent-ils, les houriques et les mauves viennent s'abattre pour secouer l'humidité de leurs ailes. Le soir aussi quelquefois on aperçoit une lumière qui vacille sur la mer, et quelques pêcheurs qui la suivent des yeux avec inquiétude. Un des leurs s'est noyé en allant à la pêche, et ce fanal béni, et fixé sur un morceau de liége, s'arrêtera infailliblement à la place où le malheureux est submergé. Ainsi disposé, ce hameau semble moins fait pour un lieu de plaisir et de distraction que pour une retraite silencieuse et tranquille.

Dans l'été de 18..., la mode avait cependant réuni à Luc une société choisie. La révolution de juillet venait de disperser ce qu'on nomme le beau monde. Les malheurs de l'aristocratie étaient trop récens, elle ne pouvait encore se montrer au milieu des fêtes et des plaisirs de Bade, de Tœplitz et de Spa. La société bourgeoise, qui s'élevait déjà avec beaucoup d'éclat sur les débris de l'autre, avait envahi cette année-là les Pyrénées, Aix et Plombières; Dieppe rappelait des souvenirs trop vifs. On s'était donc réfugié sur le mélancolique rivage de Luc. Des femmes qui relevaient encore par leur

jeunesse, par leur beauté et leur esprit, les avantages d'un grand nom, des élégans renommés comme la *fleur des pois* du faubourg Saint-Germain, quelques ministres tombés sous les demandes d'économies des ministres actuels, se réunissaient chaque soir dans une misérable salle d'auberge. Le matin, on les voyait partir par petites caravanes, les grands seigneurs à pied et les grandes dames sur des ânes, et se promener tristement le long de la vaste mer, comme se promenait, après sa défaite, la petite cour de Jacques II sur le rivage de La Hogue.

Parmi les personnes qui habitaient Luc cette année, il s'en trouvait une seule que n'avait attirée ni la mode de la solitude, ni le dépit, ni le regret; c'était une jeune femme qu'un petit bâtiment avait amenée un matin par un temps effroyable. Dès le point du jour, ce navire avait paru en vue de la côte, mais des sautes continuelles de vent l'avaient empêché de passer les rochers du Calvados, et de pénétrer dans la baie. La petite société de Luc, bien enveloppée dans ses pelisses et dans ses manteaux, se tenait sur les bancs de la porte de la principale auberge, et s'informait avec inquiétude des dangers que courait cette légère embarcation, qui paraissait bien construite, et que les pêcheurs tenaient pour un contrebandier d'Alderney ou de Jersey. Les plus expérimentés ne savaient dire si ce bâtiment entrerait le soir à Luc, s'il serait poussé dans la nuit au-delà du cap Land's-End et de la côte de Bretagne, ou lancé vers la mer Baltique. Quelquefois le vent passait au nord, direction qui, dans cette mer, chasse vers la côte de France. On s'attendait alors, à chaque moment, à voir le navire disparaître, et rejoindre dans la Fosse d'Espagne les débris de l'Armada. La chance la plus favorable qu'il avait, c'était d'échouer sur le rivage. Personne ne se montrait à bord; le navire était évidemment affalé, c'est-à-dire que le vent et le courant ne lui laissaient le choix d'aucune route, et avec son pont désert, ses écoutilles fermées, et ses voiles serrées le plus près possible de ses deux mâts, il offrait le tableau de la résignation la plus désespérée. On eût dit un homme courageux qui attend une mort inévitable en se croisant les bras. A l'entrée de la nuit, on alluma quelques feux sur la côte, mais sans l'espoir de lui être utile, on savait qu'il ne se hasarderait pas

dans l'obscurité sur les bancs et les hauts-fonds de cette rade, et chacun se retira presque certain de sa perte.

La nuit fut terrible, des raffales de vent continuelles ébranlèrent toutes les frêles maisons de Luc, et ne laissèrent pas un moment de repos aux baigneurs, qui, ne sachant que faire de leur insomnie, passèrent le temps dans leur lit à prendre compassion des passagers du navire. Aussi, dès le matin, tout le monde était sur pied. Le vent était tombé, mais un épais brouillard dérobait la vue de la mer. On voyait seulement de longs rayons d'or qui essayaient de soulever ce grand rideau grisâtre, et qui commençaient déjà à éclairer le pied des hautes falaises. Bientôt la vapeur devint moins dense; les falaises tout entières, les flots d'un beau vert, le ciel bien bleu, les côtes lointaines, éclairées par un soleil éclatant, apparurent, et l'on aperçut à peu de distance le navire, ses voiles encore prises, et se laissant aller patiemment, comme la veille, à la dérive. Heureusement les flots étaient calmes. Quelques momens après, l'ancre tomba dans la rade, et plusieurs bateaux de pêche levèrent leurs rames pour aller prendre les passagers.

Il se fit un singulier mouvement dans le petit groupe du rivage, composé de dandies aux gants frais et aux bottes vernies, d'élégantes inclinées sous le dôme vert de leurs ombrelles, et de pêcheurs basanés et en guenilles, quand des flancs sales et noirs de ce pauvre navire tout dévasté par le gros temps, au lieu des passagers pâles et malades qu'on attendait, on vit sortir une jeune femme dans une parure simple et gracieuse, que lui envièrent toutes les baigneuses de Luc, qui avaient déjà, dès le matin, épuisé l'habileté de leurs femmes de chambre. Elle parut sur le pont du bâtiment, tenant par la main deux jolies petites filles, blondes, fraîches et riantes, qu'elle jeta gaiement dans les bras des rameurs; et elle-même, avançant un pied mince et effilé, enfermé dans une moëlleuse bottine grise, elle descendit, avec l'aplomb et le calme d'un matelot, dans la barque, qui en quelques coups de rames vint toucher le rivage. Dans ce petit trajet, la jeune femme passait de temps en temps ses mains sur les touffes de ses cheveux que menaçait de déranger un reste de vent, ou s'occupait à rappeler sur leur banc les deux enfans qui sautaient au fond de la barque. Elle s'élança

du canot aussi lestement qu'elle s'était élancée du navire, remercia avec simplicité et en peu de mots les personnes qui lui parlèrent du danger qu'elle avait couru, et entra dans l'auberge où elle se fit donner une chambre.

Je vous laisse à penser quelle diversion ce petit incident produisit dans la société de Luc qui commençait à trouver sa solitude un peu monotone. Comme elle se composait de gens de bonne compagnie, on ne se permit pas de questions sur la dame du navire; mais on demanda d'où venait le bâtiment, et quelle était sa destination, deux demandes toutes naturelles et fort permises dans un port. C'était un paquebot de Guernesey qui se rendait à Cherbourg, et qu'un changement de vent subit avait fait dévier de sa route. Ce fut là tout ce qu'on apprit des hommes de l'équipage; les femmes de chambre, que leurs maîtresses se gardèrent de questionner, ajoutèrent d'elles-mêmes que la dame qui se trouvait à bord était née dans l'Inde, qu'elle habitait Guernesey où se trouvait la famille de son mari, officier au service de la Compagnie anglaise, et qu'elle était partie pour Cherbourg uniquement pour revoir la France, et entendre parler le français autrement que dans le vieux patois normand de nos anciennes îles de la Manche. Ces détails, aussi véridiques qu'importans, avaient été donnés par la servante, vieille négresse portugaise, qui était restée malade dans l'entrepont, et qu'on venait de débarquer. On sut d'elle aussi que la dame nouvellement arrivée se nommait Thécla Osborne.

Le soir, dans la salle de l'auberge, on n'entendit pas le piano discord, auquel d'habiles mains arrachaient d'ordinaire, mais non sans peine et sans efforts, les plus brillantes variations de Carr. Thécla avait fait oublier aux jeunes femmes leur piano, aux jeunes gens l'histoire de leur récente campagne dans la Vendée; les douairières elles-mêmes poussaient la distraction jusqu'à tenir pendant quelques minutes entre leurs doigts la carte qu'elles allaient jeter sur la table de jeu. Thécla avait fait décidément sensation dans ce petit monde dédaigneux et difficile.

C'est que la beauté de Thécla ne ressemblait en rien à celle des gracieuses Parisiennes qui l'entouraient en ce moment. Son visage plein et arrondi était cependant d'une délicatesse extrême; sa taille droite, fine, mince, même jusqu'à l'excès, contrastait avec

des formes qu'on eût dit empruntées aux belles Italiennes du Titien. Thécla était née dans les possessions danoises de l'Inde. Sa mère était Norvégienne, et tandis que sa peau un peu brune, que ses cheveux noirs et brillans portaient l'empreinte du soleil de l'Asie, ses grands yeux bleus, son front blanc et la teinte rosée répandue sur tous ses traits, rappelaient le Nord et ses filles calmes et innocentes. Une sorte d'insouciance nonchalante formait le caractère distinctif de sa beauté. Était-ce la froide et sainte apathie des latitudes glacées ou l'abattement voluptueux de l'Orient qui donnait tant de limpidité à ses regards? Si on l'avait vue avec une bandelette d'or sur le front, les oreilles ornées de touffes des fleurs du Siricha, les lèvres rouges de bétel, et la gorge emprisonnée dans un étui de santal, étoilé de diamans et de perles, on l'eût prise pour Sacountala ou pour la belle Parvâti, cette déesse indienne d'une complexion si amoureuse, que les mimosa des bords du Gange se flétrissaient sous son souffle; mais, vêtue d'une longue robe blanche qui tombait en plis réguliers sur l'extrémité de son petit pied de satin noir, ses cheveux séparés sur son front partagé en deux par une mince chaîne d'or où se balançait un léger rubis d'une nuance pâle, elle ressemblait alors à une pudique et chaste création d'Albrecht Durer. C'était une belle énigme à deviner.

Thécla avait une douce voix, un doux sourire; ses paroles tombaient en cadence et avec grace, le plus souvent elle ne les achevait pas. Sa conversation était simple et attachante à la fois. Elle avait vu l'Inde dans son enfance, et elle en parlait avec autant d'enthousiasme que le lui permettait l'air d'insouciance et d'abandon qu'elle mettait à tout. On prenait plaisir à la voir se reporter de ce triste et sombre rivage de l'Océan aux bords de l'Hagly tout festonnés de lianes et de palmiers, et des maisons de Luc, avec leurs mares immondes et leurs murailles noircies, à la ville peinte et parfumée de Serampoor, où se dessinaient des pagodes émaillées, et où l'eau jaillissait partout dans des cuves de marbre, ombragées par d'immenses platanes. Comme elle regrettait ses belles mers bleues, avec leurs éblouissantes barres d'écume, ses larges grèves de l'Océan indien, où, couverte d'un simple pagne blanc, elle venait, au temps de son enfance, se rouler dans les flots! Mais ses regrets étaient si gais, mais elle paraissait si heureuse ailleurs, qu'on ne

songeait pas à la plaindre. Elle avait vu l'Italie, habité la France, visité l'Angleterre; et l'Italie, l'Angleterre, la France, tout lui plaisait. Le soleil de Naples avait effacé le soleil de l'Inde; à Paris, elle avait entendu de si bonne musique, que l'Italie en avait été oubliée, et puis elle avait tant dansé à Paris! En Angleterre, les routes étaient si belles, les pelouses si vertes, les chevaux du Cornwall qu'elle avait montés, si rapides et si sûrs! Enfin c'était un bonheur que de la suivre. Il s'exhalait un si doux parfum de jouissances et de joie de tous ses souvenirs, qu'on aimait de passion tous les lieux dont elle vantait la beauté, et que l'on sentait son cœur s'ouvrir à toutes les sympathies qu'elle avait éprouvées sur sa route.

Le bonheur de Thécla était bien en elle-même, dans cet inépuisable trésor de joyeuses sensations qu'elle répandait en enfant prodigue, car, si jeune qu'elle était, elle avait déjà de quoi s'attrister profondément, et de nombreux sujets d'amertume; mais c'était une de ces riantes créatures sur lesquelles la mélancolie ne saurait descendre; la sérénité était venue couvrir son berceau de ses ailes, et une bonne fée y avait laissé tomber une couronne d'indulgence qu'elle ne devait jamais voir flétrir. On ne surprenait jamais la moindre nuance d'ironie dans tout ce qu'elle disait; ou si elle en montrait un peu quelquefois, c'était seulement quand elle parlait de ses propres tribulations. Dans sa miséricorde qui couvrait tout ce monde abattu et souffrant, elle ne refusait de pitié qu'à ses seules misères.

En peu de jours, Thécla se trouva la reine de cette petite bourgade de Luc. Venue sans train, sans nom, sans titres, dans un lieu où toutes ces choses avaient tant de valeur, elle eut bientôt un pouvoir réel que personne n'essaya de contester, d'abord parce qu'elle en usait peu, puis parce qu'il était fondé sur une absence complète de prétentions et un dévouement franc et simple à tout ce qui l'entourait. Il n'y eut jamais d'usurpation plus heureuse que celle-là, et plus facilement admise; il est vrai qu'elle se faisait toujours la moindre part et qu'elle se réservait toutes les peines. Voulait-on faire une promenade en mer, Thécla s'emparait toujours avec autorité de la plus mauvaise barque, et quand une brise survenait, les jeunes gens les plus intrépides lui contestaient très fai-

blement la place périlleuse qu'elle s'était réservée. Son manteau flottait toujours sur les épaules d'une autre femme moins prévoyante, et elle ne le reprenait que lorsque le soleil perçait les nuages, et devenait ardent. C'était à force d'abnégation, de sollicitude et de bonté qu'elle s'élevait au-dessus de tous les autres.

Il se trouvait près de cette société, qui n'était pas la sienne, un jeune homme que le désœuvrement avait conduit à Luc. Henri Montaigu avait fui Paris depuis quelques semaines pour échapper aux plaisirs, aux passions, à toute cette existence dévorante à laquelle il ne pouvait plus suffire. Il s'était réfugié dans ce petit coin de la Normandie pour s'écouter vivre, ou plutôt pour ne pas sentir et ne pas penser. Henri vivait isolé du monde de la grande auberge aristocratique, et faisait seul ses promenades le long de la côte; mais Thécla se promenait seule aussi, quelquefois avec ses deux enfans, et les jours où son caprice l'entraînait loin de la société dont elle était la souveraine, elle était sûre de trouver Henri. Une vieille barque amarrée au rivage, une basse cahutte de terre et de paille abandonnée par un garde-côte, les reçurent souvent l'un et l'autre. Henri se livrait sans défiance au penchant qui l'entraînait. Un homme prudent n'eût pas aimé Thécla, mais les hommes prudens n'aiment personne, et Henri n'avait pas la moindre prévision en ce genre. Il ne se demanda pas si cette tendresse infinie que renfermait le cœur de Thécla, et qu'elle avait éparpillée sur les deux continens, pourrait jamais se réunir et se concentrer sur un seul objet; il l'aima éperduement en dépit de son insouciance, de son laisser-aller indolent, de sa bonté universelle, de toutes ces précieuses qualités qu'elle avait, et qui étaient peut-être autant d'obstacles à ce qu'elle pût ressentir une émotion vive. Thécla vit bien qu'Henri l'aimait; mais elle était accoutumée à de pareils succès, et quand Henri lui parla, aussi gaiement qu'il le put, de son amour, elle fit un grand éclat de rire. Henri se mit à rire aussi, et lui jura, tout en riant, qu'il mourrait de douleur s'il devait cesser de la voir, et qu'elle entendrait parler de lui à Guernesey. Thécla fit un geste d'incrédulité, et lui donna rendez-vous d'un air moqueur, un an plus tard, à pareil moment, sur les bords de l'Hagly, à Serampoor, au fond de l'Inde. Henri ne répondit que par un profond soupir, qui provoqua de la part de Thécla un nouvel accès de gaieté.

Thécla continua de rire pendant quelques jours de la passion subite de Henri, et Henri, qui n'était pas une ame mélancolique, mais que la vie et le train de Paris avaient seulement fatigué des autres et de lui-même, Henri ne se sentait pas trop malheureux d'un sentiment qui n'était pas partagé. Autrefois il avait déjà passé par toutes les angoisses d'une violente passion, et dans les efforts qu'il faisait pour lutter contre celle-ci, qu'il sentait naître, il éprouvait une secrète joie à voir qu'on ne l'encourageait pas. Henri était un de ces jeunes gens qui croient savoir la vie comme s'ils l'avaient traversée deux ou trois fois, et il comptait bien échapper à l'amour qu'il avait conçu pour Thécla lorsqu'il serait loin d'elle. — Bah! se disait-il quelquefois, la vue de la mer, la solitude, et toutes ces grandes roches sentimentales sont pour plus de moitié dans cet amour-là. Je n'aurai pas plus tôt passé les barrières de Paris que j'aurai oublié cette belle taille svelte qui se dessine avec tant d'avantage à la cime d'une falaise, sur un fond de nuages d'argent, et ces grands yeux gris ou bleus, je ne sais, car je n'ai pas encore osé les regarder en face. —

Les rires et la gaieté continuelle de Thécla avaient si bien fortifié Henri, qu'il vit arriver sans trop de regrets le moment où le navire, que les vents avaient retenu, fut prêt à mettre à la voile. Il se sentit même assez de courage pour aller se joindre à tous les baigneurs qui s'étaient réunis afin d'accompagner Thécla jusqu'au canot. Au moment où elle se disposait à y monter, Henri, qui tenait le câble, lui offrit la main pour la soutenir; mais Thécla, agile et leste comme une biche, s'élança d'un bond sur le banc de la barque; puis, comme par un mouvement involontaire, elle se releva, tendit la main à Henri, et serra plusieurs fois la sienne avec cordialité, en le regardant d'un air indéfinissable. Etait-ce un remerciement pour l'attention de Henri? était-ce une promesse ou une simple marque d'intérêt? On ne sait; mais dès ce moment tous ses opiniâtres projets de résistance s'évanouirent. Il s'était trouvé fort tant que Thécla s'était moquée de lui, il eût même résisté à une séduction, mais il n'était pas en garde contre cet adieu franc et amical. Seulement, il n'osa pas s'avouer sa faiblesse; et dans la crainte de se tromper qu'il éprouvait, il chercha à diminuer à ses yeux le prix de la faveur qu'il avait reçue.

« Je suis fou d'être ému comme cela, disait-il encore tout tremblant, et ne perdant pas des yeux le précieux navire qui s'éloignait par une bonne brise. Ce n'est qu'une poignée demain, après tout, et ces Anglaises en donnent au premier venu. Au reste, je ferai bien de ne pas la revoir; car si je n'entends plus parler de cette femme-là, je l'aimerai toute ma vie, et je resterai sur une impression délicieuse. »

. . . .

. . . .

Bien peu de temps après, un jeune homme se présenta devant une maison de la ville de Port-Saint-Pierre, dans l'île de Guernesey, à l'extrémité du quartier qu'on nomme le Tranquille, ou le *Tranquoel*, dans le patois normand du pays, et souleva le marteau de la porte qu'il laissa retomber après un moment d'indécision qui dura quelques secondes. Une vieille servante au teint cuivré vint ouvrir.

— *O God bless you*, M. Henri, dit-elle, que venez-vous faire ici? Ma maîtresse sera bien étonnée de vous voir dans l'île.

— Ne puis-je la voir, Baby?... Je reste peu de temps à Guernesey..., et je ne voudrais pas partir sans.....

La porte d'une chambre au rez-de-chaussée s'ouvrit, et une voix lente et mesurée adressa quelques brèves questions, en anglais, à Baby. La servante haussa les épaules, et dit tout bas à l'étranger : Ma maîtresse est ici, mais les vieux veulent savoir qui la demande. Entrez.

Elle le quitta un moment, et le laissa dans un petit vestibule élégamment paré de dalles de schiste qu'on trouve dans l'île, dont quelques parties ressemblent à la calcédoine et à l'agate, et qui est agréablement entremêlé de veines de quartz et de porphyre noir. A travers une grande porte fermée d'un vitrail aussi antique que la maison, qui, d'après sa structure et ses ornemens, datait du temps de Henri VIII, on voyait un petit jardin terminé par un *cottage* tout couvert de saxifrages et à demi caché, ainsi que presque toutes les habitations de Guernesey, derrière des touffes de géraniums, de lauriers blancs et de triphyllia, dont les branches gigantesques se tordaient autour des croisées devant lesquelles pendaient, en forme de stores, leurs larges feuilles. La longue chaîne des rochers, qu'on

nomme les Hanois, dominait au-delà, et ses tristes masses formaient un large fond brun sur lequel ressortait avec vivacité cette maisonnette si fleurie et si riante. Mais Henri ne vit rien de tout cela; il n'aperçut qu'une seule chose, le petit chapeau de paille anglaise de Thécla, qui était suspendu à la muraille de ce vestibule.

Henri avait peine à respirer. Il était inquiet de l'accueil qui l'attendait, il se sentait honteux de sa démarche, et il avait une si forte crainte de cette rencontre qu'il était venu chercher de si loin, qu'il eût voulu rester éternellement dans le vestibule où Baby l'avait laissé. Le spectacle qu'il eut sous les yeux dans le salon, où il fut introduit quelques momens après, n'était pas de nature à lui rendre son courage.

Un véritable cercle de Dante, à l'entrée duquel il fallait laisser tout espoir, était formée à l'entour de la chambre. Il se composait de près de dix personnes mâles et femelles, vieillards et enfans, tous assis sur de grandes chaises au dossier droit, qui les maintenaient dans leur gravité native. Ces personnes étaient vêtues suivant leur sexe, les unes de robes noires et de fraises de mousseline bien raides et bien blanches, les autres d'habits bruns boutonnés jusqu'au menton. C'était exactement le tableau de la famille du grand quaker Benjamin West, un jour de dimanche. Thécla se trouvait à l'extrémité de ce cercle. Pour en rompre un peu l'uniformité, elle avait attiré près d'elle un grand chien de Terre-Neuve qui lui servait à appuyer ses pieds délicats; une de ses petites filles était debout derrière elle sur sa chaise, les bras passés autour du cou de sa mère, ses longs cheveux blonds mêlés aux cheveux noirs de Thécla, et regardant, par-dessus son épaule, sa sœur étendue près du noble chien qui se prêtait, avec toute sorte de magnanimité, à montrer les gravures en bois d'une Bible in-folio que l'enfant feuilletait à l'aide de sa grosse patte.

Le premier mouvement de Thécla fut la surprise, et le second l'attendrissement; mais, voyant Henri si déconcerté, elle revint à son caractère folâtre, et se mit à sourire avec malignité. Henri ne s'aperçut que de ce dernier mouvement, et cela lui rendit son courage. — « Bon, se dit-il avec dépit, elle me traite encore en enfant et se moque de moi ; mais je vais lui prouver que je suis homme. » Et abandonnant, sans la moindre prétention d'auteur, tout le roman

qu'il avait rédigé à grand'peine depuis huit jours pour motiver sa présence inattendue dans l'île de Guernesey, il alla droit à elle, et lui dit d'un petit air résolu, qu'usant de la permission qu'elle lui avait donnée de venir lui rendre visite, il était parti dans l'espoir de retrouver quelques-uns des bons momens passés près d'elle à Luc.

Heureusement pour Thécla, personne dans toute cette nombreuse famille ne pouvait comprendre une seule des paroles que lui avait adressées Henri, qui parlait en français. Elle le présenta gravement à la ronde, cérémonie pendant laquelle le pauvre Henri eut à essuyer des poignées de main qui n'effacèrent pas celle qui brûlait encore ses veines. On lui donna une grande chaise droite, près de Thécla, et il se trouva, sans le vouloir, incrusté dans le cercle enchanté dont l'engourdissement taciturne semblait gagner de proche en proche, et le glaça tout à coup. Henri se souvint d'avoir éprouvé une sensation semblable sur les bords de la Méditerranée, un jour qu'il était venu se joindre à une chaîne que formaient dix personnes dont la dernière avait le doigt appuyé sur une torpille.

Henri, ainsi cloué sur sa chaise, et voyant tous les regards fixés sur lui, n'osa pas parler à la seule personne qui l'intéressait. Il employa le peu de mots anglais qu'il savait, à entamer une conversation insignifiante avec une cousine de Thécla qui se trouvait près de lui, et commença par un début d'une simplicité digne d'Homère. — Le temps avait été bien beau pendant son voyage; on n'avait pas eu sans doute beaucoup de pluie à Guernesey, etc. — Mais la jeune fille, échangeant un regard d'intelligence avec Thécla, demanda en souriant à Henri depuis quand il s'occupait de la pluie et du soleil, lui qu'on voyait toujours au bord de la mer par les grandes ardeurs du jour, et qui se plaisait à courir les côtes dans les nuits les plus affreuses. Henri tressaillit. Elle avait donc parlé de lui! Il avait fait assez d'impression sur son esprit pour qu'elle eût remarqué ses goûts et ses habitudes. Henri eût voulu tomber aux pieds de Thécla et les couvrir des larmes qu'il avait peine à retenir dans ses yeux. Mais comme c'était un garçon fort modeste, et peu infatué de sa personne, il se défia presque aussitôt de ce mouvement de vanité et de joie. « De deux choses l'une, pensa-t-il : ou elle attachait trop peu d'importance à notre liaison pour cacher cette petite

intimité; ou elle avait le cœur trop plein, il a débordé, et toute la réserve commandée par sa position n'a pu empêcher ses souvenirs d'éclater et de se faire jour. » Je vous donne à deviner laquelle de ces deux suppositions Henri adopta.

Après tout, Henri était un pauvre homme. Il aimait éperdument, follement, et il n'osait le témoigner. Il venait de faire cent lieues pour voir la femme qu'il aimait, et il eût voulu le cacher à lui-même. Son principe, très faux sans doute, était de ne jamais dire à une femme combien elle influençait sa vie, et toutes les extravagances qu'elle lui faisait faire; à moins d'une crise qui lui arrachait à la fois le cœur et son secret, qu'il y ensevelissait si profondément, il ne se montrait jamais à découvert. Son unique motif était que les femmes prennent alors trop d'avantage. Rien n'est plus dangereux que cette réserve. Les femmes se croient moins aimées, elles ne savent pas à quel point vous êtes à elles, combien tout ce que vous dites est senti et sérieux, et, avec les femmes, il faut toujours faire comme faisait Shakspeare avec ses spectateurs, qui les avertissait dès le prologue, que tout ce qu'ils allaient voir et entendre n'était pas une bouffonnerie, mais une solennelle représentation d'une tragédie tirée de leur propre histoire, où de grands intérêts et non des fictions seraient mis en jeu. — Les femmes sont comme les spectateurs d'alors, peu accoutumées à autre chose sur la scène de la vie, qu'à des *sotties* et à de folles parades. Si vous venez à elles, un beau et noble drame à la main, hâtez-vous de les prévenir, dans la crainte d'une méprise.

C'est que malheureusement les femmes sont, la plupart, aussi prêtes à entamer une amourette qu'une grande passion. Leur cœur a besoin d'aliment, et elles se trouvent si souvent ne sachant à quoi se prendre! L'orgueil a perdu bien des amours, et ce n'est souvent qu'au désespoir qu'elle a vu, qu'une femme a appris qu'elle venait de déchiqueter, comme une fleur frivole, un fruit plein d'une vigoureuse sève, et que ce qu'elle avait foulé dans la boue, souillé, trahi, c'était un cœur énergique, animé de la passion la plus pure qui soit jamais venue des cieux. Alors que de douleurs et de regrets, quel repentir véritable! Mais il est trop tard, et qui accuser?

Une visite a bientôt son terme, même dans une famille méthodiste. Henri remit un de ses gants qu'il avait ôté, et à ce simple

geste, il se fit un grand mouvement de chaises qui le força à se lever de la sienne. A peine si Thécla lui avait dit deux paroles. En ce moment, elle s'avança vers lui, et le remercia de sa visite en quelques mots très froids. Mary, la jeune cousine, qui était si bien au fait de ses promenades, ajouta que sans doute il comptait bientôt quitter cette pauvre petite île. — Dans une heure, répondit Henri, pâle et plein de rage. Une révérence générale s'ensuivit; Thécla et la cousine lui souhaitèrent un bon voyage, et Henri se trouva dans la rue sans savoir comment il y était tombé, si c'était par la porte ou par la fenêtre de cette maudite maison.

Décidément, Henri était joué. Il avait eu à affaire à une coquette. Il fallait partir à tout prix avant que le ridicule l'atteignît; mais il avait beau faire, il se sentait atteint, à ses propres yeux, d'un ridicule ineffaçable. Lui, si défiant, croire à l'amour d'une femme! sur un regard bienveillant et une simple poignée de main, se hasarder au milieu d'une famille inconnue et venir jouer le rôle d'homme à bonnes fortunes dans un pays étranger! édifier tout un avenir sur des gages aussi frêles! voilà ce qu'il ne pouvait concevoir lui-même. Henri n'avait jamais eu la prétention de passer pour un don Juan; il avait déclamé toute sa vie contre les hommes d'une certaine façon et d'une certaine portée, qui font métier de succomber toujours sous une grande passion; et lui, en peu de jours, il avait donné dans tous les travers dont il s'était moqué. Plus il s'examinait, plus il voyait qu'il n'y manquait rien : fatuité, folie, audace, et la déception qu'il venait d'essuyer, dénouement bien digne d'une si noble entreprise. Il eût voulu se trouver à cent lieues de cette île.

Les douaniers le suivaient des yeux avec défiance, car depuis une heure, il courait le long du fort et de la jetée, s'informant si quelqu'un pourrait lui indiquer le patron d'une barque qui voulût mettre aussitôt à la voile. Mais aucune embarcation régulière n'était prête à prendre la mer. Enfin il trouva un pauvre pêcheur qui se disposait à partir le soir, pour aller draguer en contrebande, sur les huîtrières de la côte de France. Henri le décida à avancer son départ de quelques heures. Il lui tardait tant de ne plus toucher cette terre, qu'il se plaça dans la barque en attendant son bagage qu'il avait envoyé chercher. Le ciel noircissait bien un peu

du côté de l'ouest, mais les représentations du pêcheur ne l'émurent pas. Quelques couronnes qu'il ajouta au prix convenu pour le passage, levèrent toutes les difficultés. Le pêcheur lui vendait sa vie pour moins d'un louis de France.

Mais comme le patron hissait déjà son mât et déroulait sa grande voile grise, Henri vit venir sur le rivage une figure qu'il avait appris à reconnaître de bien loin sur les grèves du Calvados. C'était Théela. Elle prenait le chemin de la rade, et s'avançait de ce pas léger et nonchalant à la fois, qui lui était propre. Henri faillit tomber dans la mer, tant il se jeta précipitamment hors de la barque. Un cri involontaire lui échappa; mais il eut honte de ce qu'il éprouvait, et tâchant de se composer une contenance, il alla au-devant d'elle d'une allure presque convenable.

— Je m'attendais à ce que je vois, et je craignais que vous ne fussiez parti, lui dit-elle; mais il n'a pas dépendu de moi de vous traiter plus amicalement : vous avez vu ma famille.

— Mon Dieu, lui répondit Henri, osant à peine se livrer à sa joie, me pardonnerez-vous jamais la gaucherie de ma visite?

— Je vous pardonne même la gaucherie de votre départ. Vous voyez que je suis dans mon jour de clémence. — N'aurez-vous pas de répugnance à m'accompagner jusqu'à l'Hyvreuse où j'allais voir une amie? Il n'est pas tard; vous pourrez toujours partir ensuite.

Henri, hors d'état de proférer une parole, lui présenta silencieusement son bras. Il était de ces gens qui supportent mieux l'adversité que la bonne fortune, et ce passage subit de la disgrace la plus complète à la réalisation de tout ce qu'il avait espéré, l'atterrait.

Guernesey et sa ceinture de rochers décrivent dans la mer une figure triangulaire, une harpe que les aquilons du canal britannique font résonner harmonieusement. De longues lignes d'or qui éclairaient l'horizon de la mer au couchant, se reflétaient à la cime des rochers, et les grands nuages noirs qui grossissaient à l'ouest, rendaient cette brillante clarté encore plus vive. La route qu'ils suivaient le long de la mer, gravissait en approchant de l'extrémité de la ville, son aspect était âpre et sauvage; du milieu des rochers sablonneux qui se dressaient çà et là, poussaient des touffes de chélidoines jaunes, hérissés de poils courts et droits, des

hauts pivoines d'Écosse d'un rouge vif, penchés solitairement au bout de leurs longues tiges, et il fallait quelquefois chercher son chemin à travers de grandes herbières de christe-marine d'où s'échappaient des volées de courlieux et de pluviers gris.

Thécla s'extasiait comme de coutume sur tout ce qu'elle voyait. Elle admirait la mer, les fleurs rustiques, les rochers, les grands oiseaux. Elle faisait remarquer à Henri combien cette végétation différait déjà de celle qu'il avait vue sur les côtes de la Normandie, et lui parlait avec un air de satisfaction des camélias, des géraniums et des héliotropes de Perse, qui fleurissaient tout l'hiver sous ses fenêtres. Henri se sentait profondément humilié de cette insouciante gaîté, et l'envie de partir le saisissait plus fortement que jamais, lorsqu'ils arrivèrent sous les arbres de l'Hyvreuse d'où l'on découvrait tout le canal Russel, couvert de petites voiles blanches qui cinglaient en toute hâte vers le port, les petites îles de Herm, de Sark et de Jethou qui semblaient d'informes statues de granit placées au milieu de la mer, l'île d'Alderney dont le fanal étincelait déjà de moment en moment, et plus loin la côte de France dont les blafardes falaises apparaissaient sur une masse de nuages bariolés.

Thécla resta quelques momens comme absorbée par ce magnifique spectacle; pour Henri, il ne voyait, il n'admirait que Thécla.

— Hélas! dit-il, il fut un temps où je me serais aussi enivré de cette mer et de cet horizon; aujourd'hui je n'ai qu'une pensée, rien ne peut me plaire, vous avez fermé mon cœur à tout, Thécla.

— Et cependant, si je n'étais pas venue, vous consentiez à ne me revoir jamais?

— Hélas! le sais-je?

— Henri, lui dit Thécla, vous m'aimez avec ardeur, je n'en doute plus, je le sens, je le vois, et moi. . . . .
. . . .
. . . .

Le pêcheur d'huîtres partit seul ce jour-là. Henri resta dans l'île. Que de jours heureux il y passa! Retiré dans une auberge isolée à l'entrée de la ville, il ne voyait personne, et ne comptait pas un ami ni un seul ennemi, autour de lui. Mais quand le soir venait, comme il se trouvait dédommagé de sa solitude! Thécla passait lentement sous sa fenêtre, Henri la rejoignait à quelque dis-

tance, et ils s'en allaient ensemble courir dans les bois et sur les rochers. Souvent, ils venaient s'asseoir dans une des parties les plus désertes de l'île, sur une grande pierre druidique qui domine la baie de l'Ancresse, où Robert Ier, le fameux duc de Normandie, battu par la tempête, fut recueilli dans le couvent du vieil abbé de Saint-Michel. Tantôt ils montaient les ruines du château de l'Archange, et, du haut d'une vieille tour à demi écroulée, où l'on ne parvenait que le long des rochers escarpés, que des tapis de goëmons humides rendaient encore plus glissans, ils se livraient à toute l'exaltation que donne un sentiment partagé, au milieu d'une nature poétique. Thécla ne vivait plus que pour Henri. Elle lui confessa ingénument tout le bonheur qu'elle avait éprouvé à le revoir, ses appréhensions durant les jours qui les avaient séparés, les regrets de son départ, et le charme qu'elle avait toujours trouvé près de lui. La nuit les surprenait souvent dans ces entretiens. Thécla se hâtait alors de regagner la ville par des sentiers détournés, et Henri trouvait au retour un petit billet par lequel on lui annonçait qu'on était arrivée sans danger, et sans qu'une si longue absence eût éveillé les soupçons de la famille.

D'autres fois, Thécla l'attendait dans un petit ravin, derrière les remparts du fort George, où il trouvait deux de ces poneys dont on se sert dans le pays, qui franchissent d'un pied sûr les chemins rocailleux, et gravissent légèrement les montées les plus difficiles. A cheval, toute l'indolence de Thécla disparaissait. Elle lançait joyeusement sa monture au galop, et semblait défier les nuages de la suivre dans une course si rapide, qu'elle était de temps en temps forcée de s'arrêter pour attendre Henri. Il arrivait aussi qu'on rencontrait à quelque distance un habitant de la ville ou un officier du régiment anglais, qui reconnaissait Thécla et la regardait avec curiosité. Henri éprouvait alors pour elle un moment d'inquiétude; mais Thécla lui disait gaîment : « Allons, courage, il faut lui échapper! » et elle partait, à bride abattue, le long des chaînes de rochers, en poussant de grands éclats de rire.

D'autres fois aussi, quand la nuit était bien sombre, et quand le vent soufflait bien fort dans la baie, Henri, sous son manteau, se présentait avec précaution à la porte de la petite maison du quartier Tranquille. La porte s'entr'ouvrait bientôt; une douce main

saisissait la sienne, et l'entraînait à travers plusieurs corridors noirs et silencieux jusqu'au petit cottage verdoyant. Dès que la première clarté du jour jetait un pâle et faible rayon à travers les feuilles, un long baiser, entremêlé de quelques soupirs de regret, avertissait Henri de s'éloigner. Il fallait traverser le salon où il avait reçu un jour une réception si glaciale, et dans le clair-obscur du matin, il lui semblait toujours voir, formant un cercle de spectres, toute cette nombreuse famille endormie à quelques pas, qui était loin de se douter qu'il fût si près d'elle.

Dans cette année, Henri visita cinq fois Guernesey, et vint cacher son bonheur au fond de cette petite île. Le reste de son temps était employé à écrire à Thécla et à lire les lettres qu'elle lui écrivait. Son amour était devenu pour lui une religion. Il se demandait bien quelquefois si Thécla n'avait pas aimé quelqu'un avant lui; mais il se disait qu'une femme est sanctifiée par une grande passion, et que le passé doit être fermé pour l'homme qu'elle aime. Dans le monde entier, il ne voyait plus que l'île de Guernesey, et dans Guernesey, Thécla, Thécla, elle seule. Il avait même évité d'y faire de simples connaissances; d'ailleurs, ses voyages étaient un secret, et il ne pouvait emporter des lettres.

Thécla semblait avoir enfin concentré toutes les forces de son ame pour mieux aimer Henri. Cette année-là, on ne parlait que des sinistres événemens qui avaient eu lieu au temps de l'équinoxe. Plusieurs bâtimens de transport s'étaient perdus en voulant passer dans cette dangereuse saison, de la Bretagne et de la Normandie, aux îles de la Manche. Quelques jours avant une de ces effroyables tempêtes, Henri avait écrit à Thécla pour lui annoncer son départ. Trois longs jours se passèrent avant que la chaloupe qui le portait, pût aborder à Guernesey. A peine fut-il arrivé qu'il vit Thécla se précipiter dans sa chambre. Elle avait tout bravé pour le voir un moment plus tôt. Ses beaux yeux étaient creusés et ternis par les larmes. Depuis la lettre d'Henri, elle avait passé une partie de ses journées sur le grand rocher de la baie, à guetter tous les navires qu'on apercevait au loin. La joie de voir Henri la rendait presque folle. Elle lui baisa mille fois les mains en lui disant qu'elle n'aurait pas assez de sa vie tout entière pour payer tant d'amour. Vous pensez bien qu'Henri ne songeait plus aux dangers

de sa traversée, et qu'à son retour il était déjà impatient d'en commencer un autre.

J'ai dit qu'un an se passa ainsi, un an de félicité inouie que rien n'avait encore troublé. Les amis d'Henri le raillaient quelquefois de son goût subit de voyages, ou cherchaient à savoir le motif qui l'éloignait d'eux si souvent; mais Henri était discret comme une tombe, et contrairement à l'usage, il n'avait pas un seul confident.

Il y avait à peine huit jours que Henri était revenu à Paris de son dernier voyage de Guernesey, quand par une belle matinée d'automne, il vit entrer dans sa chambre Jules de Mercy, un de ses amis qu'il n'avait pas vu depuis long-temps. Il est vrai qu'il en avait perdu de vue un grand nombre, dans la vie errante qu'il menait.

— Ah! çà, Henri, lui dit Jules en entrant, je crois que tu m'as donné ton humeur voyageuse. Je pourrais faire le mystérieux comme toi, mais j'aime mieux te dire tout de suite que j'arrive d'Angleterre, des lacs d'Écosse et de l'Irlande. Sais-tu que j'ai passé trois jours avec O'Connell, le grand agitateur? Ma foi, il n'est guère amusant, et j'étais mort d'ennui sans mon ami le colonel Evan, qui m'a emmené à Plymouth où l'attendait son yacht. Je t'assure, Henri, que si tu n'as pas vu une course de yachts, tu n'as rien vu dans ta vie. L'*Eagle* que nous montions, lord Evan et moi, filait onze nœuds à l'heure. Nous étions arrivés à Guernesey cinq bons quarts d'heure avant tous les autres. C'est une île charmante. As-tu jamais vu Guernesey?

— Une seule fois en passant, dit Henri qui ne se souciait pas de se laisser entamer sur ce chapitre.

— Ma foi, mon cher, tu as eu tort de ne pas t'y arrêter. Evan qui est heureux en tout, et bon diable, y a trouvé une bande de comédiens, échappés de Drury-Lane, qui ont mis toute l'île en rumeur. Grace à eux, nous avons pu voir au théâtre les femmes de Guernesey, qui se tiennent toute l'année cloîtrées dans leur chambre. En vérité, c'est qu'il y en a deux ou trois fort jolies; mais tu ne t'es pas amusé à regarder les femmes de Guernesey; toi, tu es un voyageur savant, tu ne t'occupes que des couches diluviales, des minéraux et des bruyères.

— Et tu es bien sûr d'avoir vu deux ou trois jolies femmes au théâtre de Guernesey?

— Une entr'autres qui m'eût bien décidé à laisser partir Evan seul dans son yacht; mais nous avions eu beau gagner un prix de vitesse de mille livres sterling, nous étions encore arrivés trop tard, elle était prise.

— Prise, et par qui donc? par un corsaire barbaresque, armé en course contre ces pauvres îles de la Manche.

— Oui, par un vrai corsaire, par un de ces damnés de comédiens de Londres, qui lui avait enlevé son cœur en jouant Hamlet. Le noble prince de Danemark n'avait pas rendu la pauvre Ophélia aussi folle; mais je crois bien que cet amour-là n'a pas fini dans l'eau froide, sous un saule. — et Jules se mit à écorcher la romance du Saule, de Rossini.

— Au moins tu n'as pas rapporté le spleen de ton voyage d'Angleterre, lui dit Henri. Mais vous autres, les femmes que vous ne prenez pas pour vous, vous les distribuez au premier venu sans y regarder de bien près. Ton histoire me semble un peu apocryphe.

— D'abord, il faut que tu saches que ce Bower est un très bon comédien, quoiqu'il soit un peu voûté et un peu usé pour jouer le bel Hamlet sur un si petit théâtre; mais à Drury-Lane, il doit faire tout-à-fait illusion.

— Et cette femme, la nomme-t-on?

— Sans doute, on la nomme, et très haut encore; mais tu sais que j'ai toujours été brouillé avec les noms propres.

Henri n'attachait pas une grande importance à l'histoire de Jules; mais dans son dernier voyage, il avait eu l'occasion d'apercevoir quelques dames de l'île, Thécla lui avait appris leurs noms à toutes, et, poussé par un sentiment de curiosité, fort excusable, il continua d'interroger son ami.

— Tout ce que je sais, lui dit Jules en feuilletant un cahier de croquis, c'est qu'elle a des yeux et des pieds qui n'ont leurs pareils ni à Guernesey, ni sur tout le continent.

La jalousie n'est pas une passion orgueilleuse, elle ne dédaigne rien. Henri frissonna, et une sueur froide parcourut tout son corps.

— En vérité, Jules, dit-il en serrant convulsivement les dents, tu as la manie de tous les touristes... Tu recueilles des contes absur-

des, tu débites des histoires impossibles... Si c'était à Paris ou à Londres que celle-ci fût arrivée, à la bonne heure, mais à Guernesey, dans la plus petite des villes... Allons ce sont des mœurs de grandes dames que tu nous peins là. Tu te trompes de scène.

— Patience donc! mon histoire n'est pas si invraisemblable. Le comédien regardait beaucoup la dame quand il était en scène, ce qui prouve qu'il n'avait pas mauvais goût; la dame finit, dit-on, par regarder le comédien, car les femmes sont toujours bien aises qu'on les regarde, et, après tout, c'était le seul moyen qu'elle eût de le remercier de sa distraction. On en parla, on en fit compliment au comédien, et lui, qui ne manquait pas d'esprit, écrivit une belle épître où il peignait, en grandes phrases de théâtre, la douleur qu'il éprouvait de l'avoir involontairement compromise; cette douleur était si forte, qu'il ne serait satisfait qu'après l'avoir témoignée lui-même; il savait combien il était indigne d'une telle faveur, on allait le trouver bien hardi et bien indiscret, mais il était homme d'honneur, on pouvait se fier à lui; enfin, il lui écrivit toutes les sottises qu'on écrit à une femme quand on veut lui en faire faire une.

— Et cette lettre?...

— Cette lettre ne fut pas renvoyée comme l'auteur s'y attendait. Il fut reçu lui-même, et si bien reçu, ma foi, qu'il partit de l'île triomphant, et n'ayant guère confié son secret qu'à ses camarades, à Evan, à moi et à sept ou huit officiers de la garnison. Et maintenant que tu m'as remis à toute cette histoire, le nom de la dame me revient. Elle est veuve d'un mari mort ou absent, qui se nomme Fitzborne ou Osborne, avec un petit nom baroque dont je ne me souviens pas. Si c'est un conte, il est aussi connu que la légende de l'île.

La foudre venait de tomber sur la tête de Henri.

. . . .
. . . .

En revenant un soir de l'opéra, je trouvai le billet suivant: « Je pars, et j'ai besoin d'un ami sûr qui veuille me consoler d'un chagrin que je ne lui dirai pas. Veux-tu m'accompagner dans mon voyage? Je ne sais s'il durera huit jours ou six mois; mais s'il t'effraie, je veux au moins t'embrasser avant mon départ. » Celui qui m'avait écrit ce billet m'attendait dans ma chambre, où il se pro-

menait avec impatience. C'était, de tous mes compagnons d'enfance, celui que j'aime le plus et qui me plaît le moins. Je l'avais toujours soupçonné de fatuité, défaut qui m'est insupportable; mais sa fatuité me semblait si ingénieusement arrangée, si douce et si discrète, que je ne savais comment la blâmer. Puis, je dois l'avouer, il me paraissait toujours constamment satisfait, enivré de je ne sais quel bonheur qu'il prenait soin de cacher, et c'était à son bonheur, je crois, et non pas à lui, que j'en voulais. Il faisait de fréquens voyages, partait heureux, revenait heureux; j'étais fatigué de la prospérité de cet homme.

Il m'aimait, je le savais, et j'avais eu souvent l'occasion d'éprouver son amitié; il était amoureux, je le savais aussi, quoiqu'il ne m'en eût jamais parlé, et cependant il affectait de ne croire ni à l'amitié ni à l'amour. C'est un travers assez commun de nos jours, mais la raison de son incrédulité avait au moins le mérite d'être singulière. Il disait qu'une femme réellement aimée s'attache à détruire l'amitié dans le cœur où elle est maîtresse, et qu'un ami véritable ne peut supporter la domination d'une femme. L'homme ainsi ballotté finit, disait-il, par s'en tenir à des intimités et à des liaisons. Autrement la vie est impossible. Il me serait difficile de dire s'il parlait sérieusement, car il se faisait un devoir de plaisanter de tout, et d'éviter toute conversation sérieuse. Cependan il était capable de ressentir un grand chagrin. Il avait perdu, il y a quelques années, une personne qui lui était chère. Je lui vis alors une douleur profonde. J'ai tort de dire que je la vis, cette douleur, car il disparut, s'enferma pendant quelque temps, et revint avec l'air de sérénité qui lui était habituel. Quelquefois seulement, à la fin de nos longues soirées, après avoir épuisé tous les sujets, il arrivait que nos esprits prenaient une direction mélancolique. Alors il disait quelques mots de la perte qu'il avait faite, et essuyait une larme. C'était le signal de son départ. Il se levait aussitôt, me serrait la main, et s'éloignait ayant déjà sur les lèvres le sourire qui ne le quitte jamais.

Ce soir-là, il était pâle et paraissait souffrant; mais il riait encore de tout, selon sa coutume.

— J'ai fait aujourd'hui un grand pas vers le bonheur, me dit-il; car, ce matin, j'ai vu tomber ma dernière illusion.

— Je t'en félicite; mais alors tu m'as écrit ton billet avant cet heureux évènement.

— Que veux-tu? je n'avais pas compris mon bonheur tout de suite; mais je suis heureux maintenant, heureux à faire peine.

— Ainsi nous ne partons pas?

— Nous partons, au contraire; du moins, moi, je pars, et cette nuit même. En vérité, avec mon goût de voyages, je suis tenté de me faire comédien ambulant. Figure-toi le bonheur de voir son nom tracé en grosses lettres à la porte de toutes les villes, et la foule qui se bat devant le théâtre pour saluer le grand homme qu'on attend, et le parterre qui s'enroue à l'applaudir, et les femmes haletantes qui se penchent sur le bord de leurs loges pour mieux l'admirer, sans compter celles qui quêtent un de ses regards, et lui paient en secret tout le bonheur qu'il leur a donné. Et cette heureuse vie recommence de ville en ville, et ce voyage perpétuel est divinement interrompu à chaque pas par des applaudissemens plus enthousiastes et par de plus vives tendresses! Notre pauvre existence digne et glacée, qu'est-elle près de cette vie du comédien, si chaude, si colorée, si pleine d'émotions? Vraiment, nous sommes des fous de songer à nous faire siffler comme députés ou comme ministres, quand le bonheur et la gloire se trouvent sur un théâtre bien plus joyeux et tout aussi magnifique.

— Mon cher Henri, lui dis-je, tu es trop gai ce soir, tu as besoin d'un ami. Je ne te laisserai pas seul dans cette crise de jovialité, nous partirons ensemble.

La réserve de Henri ne tint pas jusqu'au milieu de la nuit. En route, il me conta toute son histoire. Nos lanternes éclairaient le chemin, mais l'intérieur de la voiture était sombre. Je ne pouvais donc voir l'expression de sa physionomie; toutefois, j'en savais assez par sa voix altérée et tremblante, et par les pauses qu'il faisait presque à chaque mot pour se remettre. Enfin, il s'arrêta et garda le silence. Sa douleur, simple et réprimée, m'avait fortement ému. J'étendis ma main, et sous son manteau je cherchai la sienne que je serrai doucement.

Cette marque d'intérêt manqua son effet. C'était un homme trop fier pour supporter la compassion. Sa voix reprit de l'éclat, et il se mit à déclamer contre les femmes.

— O stupides gens que nous sommes! dit-il ensuite. J'ai là une jolie femme dont tout le monde s'occupe, qui m'aime, ou qui me le fait croire, et je veux approfondir ce qu'elle a dans l'ame..... Tiens, ami, ces pauvres femmes, ce n'est pas leur faute; à dix-huit ans on les pousse dans un salon plein d'hommes où, à peine ont-elles fait un pas timide, qu'elles entendent tout le monde dire qu'un de leurs regards suffit pour faire le bonheur d'un amant. Ont-elles livré leur cœur à quelqu'un, tous ceux qui étaient à genoux se relèvent, et se conduisent envers elles avec l'insolence d'esclaves révoltés qui veulent aussi leur part dans la révolution qui s'est faite. Ne faut-il pas nous cacher qu'elles ne nous aiment plus, de peur d'exciter notre humeur venimeuse? Pour un honnête homme qu'elles trouvent par hasard sur leur chemin, n'ont-elles pas eu à souffrir toutes les persécutions des vanités haineuses que, sans le vouloir, elles ont blessées, la colère implacable de ceux qui, dressés, comme des coqs, sur leur mince mérite, se croient faits pour inspirer d'éternelles passions, sans compter les fats qui les affichent, parce qu'elles les ont repoussés? Le moyen que ces pauvres créatures soient franches et probes avec nous, et devons-nous être surpris quand elles nous trompent?

Le mouvement de la voiture, la nuit, la chaleur, m'endormirent. Je ne m'éveillai qu'en sentant le froid du matin. Dès que Henri vit que j'ouvrais les yeux, il me dit : « Charles, croyez-vous que cela soit possible?—Dites-moi donc que cela ne se peut pas! » Mon pauvre ami avait passé toute la nuit avec cette pensée, et il épiait mon réveil pour que je lui fisse l'aumône d'un mot consolant. Il me demanda ensuite un cigare qu'il alluma, en chantant, à la pipe du postillon. C'était la première fois que je le voyais fumer, et que je l'entendais chanter, deux choses dont il s'acquitta fort mal.

Il avait des amis sur toute la route. A chaque relais un vieil homme, une bonne femme, venaient familièrement s'entretenir avec Henri et lui souhaiter un bon voyage. Cette voiture était si connue, elle avait passé déjà si fréquemment. Les postillons, qui savaient ses goûts, allaient leur plus grand train de poste, tandis que Henri s'accrochait, au contraire, à tous les petits épisodes de son voyage, et tâchait de les prolonger, car il commençait à craindre d'arriver au terme.

A Cherbourg, nous nous embarquâmes. Quelques heures après nous étions à Guernesey. Henri fit aussitôt appeler la vieille servante indienne, qui faillit tomber à la renverse en apprenant son arrivée subite. La pauvre femme fut si frappée de la pâleur et de l'abattement de ses traits, qu'elle n'osa lui demander la cause d'un si prompt retour. Elle lui apprit que Thécla était malade, et qu'on l'avait saignée ce jour même. Henri ne savait plus à quoi se résoudre. Il était venu pour conter naïvement à Thécla toutes ses douleurs, et la faire juge elle-même dans sa propre cause; mais il ne s'attendait pas à la trouver malade et souffrante, et il voulait repartir sans l'avoir vue. Il était trop tard. Thécla savait déjà l'arrivée de Henri. Ne concevant rien à ce retour, elle prévoyait les évènemens les plus sinistres, et la vieille servante venait supplier Henri de se rendre près d'elle, tandis que la famille était à la promenade dans une autre partie de l'île. Comme Henri hésitait, un second messager arriva, avec un billet de Thécla, qui lui annonçait qu'elle allait s'arracher de son lit et venir à lui, à tout risque, s'il ne se hâtait d'accourir.

Henri partit éperdu, pâle, la tête baissée, la voix tremblante, comme un coupable qu'on traîne sur la sellette. Il trouva Thécla déjà hors de son lit, couverte d'un long peignoir blanc qu'elle s'était hâtée de prendre, ses beaux cheveux bruns en désordre sur son front. Henri pouvait à peine se soutenir en entrant dans cette chambre.

— Mon Dieu! lui dit-elle, que vous ai-je donc fait, Henri? Êtes-vous donc venu ici pour me tuer, vous qui êtes si bon!

— Hélas! lui répondit Henri, n'osant pas la regarder, hélas! ne le savez-vous pas ce que vous m'avez fait, Thécla?

— Je ne sais rien, dit-elle, rien, sinon que je vous aime, et que je n'ai pas cessé un moment de songer à vous.

Henri leva enfin les yeux vers elle. Les regards de Thécla étaient douloureux, mais calmes. Il fallait cependant bien s'expliquer.

— Thécla, lui dit-il, pardonnez. Je vais sans doute vous faire une mortelle injure, perdre un cœur qui m'était peut-être dévoué; mais mon excuse est dans ma peine. Depuis huit jours, je n'existe pas, je suis rayé de la liste des vivans; et Dieu m'est témoin que, dans mon malheur, je ne vous ai pas accusée sincèrement, que je ne vous

ai pas maudite une minute. Je me suis dit que peut-être ma passion n'avait pas été assez grande pour mériter la vôtre, et qu'il fallait une ame plus haute et plus brûlante que la mienne pour se faire comprendre de vous. Je me suis dit aussi que vous ne me tromperiez pas; que si vous aviez cessé de m'aimer, vous me le diriez, quand je viendrais vous supplier, au nom de vos enfans et de votre mère, de me faire connaître, si terrible qu'elle soit, cette vérité que je me sens la force d'écouter. Dédaignez de m'abuser, Thécla, et vous aurez fait la plus noble action que jamais une femme ait faite, et je vous adorerai encore, et je vous honorerai comme une sainte. Thécla, vous êtes faite pour comprendre quel grand et noble rôle je vous offre là; voyez-vous, il ne faut pas dédaigner une amitié dévouée, éternelle et sincère comme celle que je mets à vos pieds. Si vous avez changé, eh bien! c'est ce qu'ont fait tant d'autres femmes; c'est ce qui peut s'oublier et se pardonner un jour, quand ma douleur sera usée. Mais méprisez la misérable routine du monde, ne me trompez pas, traitez-moi en homme, mettez le feu sur ma plaie, c'est le seul moyen qu'elle guérisse. Soyez généreuse, Thécla; sois généreuse, je te le demande à genoux.

Tandis que Henri parlait, la pâleur de Thécla avait toujours augmenté; elle ressemblait en ce moment à une statue d'albâtre. — Et c'est vous qui m'accusez, Henri! Je ne vous reproche pas le sacrifice de ma vie, que je vous avais fait. Non, je sais que j'ai reçu de vous bien plus que je ne puis vous donner; mais ne me faites-vous pas mourir avec vos horribles soupçons? Savez-vous bien, Henri, que vous, vous seul dans l'univers, vous n'avez pas le droit de m'accuser? Sans l'amour que j'ai pour vous et que nous avions cru cacher, je n'aurais que des vengeurs et des amis dans le monde. Maintenant, qu'ils savent que mon cœur ne sera jamais à aucun d'eux, et qu'ils voient combien je les dédaigne, l'indulgence qu'ils avaient pour moi s'est changée en haine et en amertume; il n'est pas une de mes pensées qu'on ne travestisse; je ne fais pas une démarche qu'on ne m'attribue une intention coupable; c'est sur moi que s'exerce la calomnie de tous les désœuvrés; c'est contre moi que se dirige tout le fiel des méchans; mes amis passés eux-mêmes sont mes persécuteurs aujourd'hui. Ils excusaient toutes mes actions; ils les enveniment toutes. Mais ne croyez pas que je souffre

de la situation que vous m'avez faite. Non, j'étais trop bien dédommagée par votre amour et les momens de bonheur que vous veniez si généreusement me donner... Non, vous ne m'avez pas causé de tourmens. Ce n'est pas quand on plane dans les airs qu'on se sent les pieds blessés par les reptiles ou déchirés par les ronces; mais une fois tombée de si haut, oh! c'est alors que je ressentirai toutes mes meurtrissures, et tout le mal qu'on m'a fait..... Henri, dites-le-moi, est-ce donc là votre dessein? Parlez donc, Henri, quel malheur ai-je attiré sur vous, que je vous retrouve si sombre et si terrible?

— Que vous dirai-je? Ils vous ont cruellement traitée, et si vous êtes coupable seulement de légèreté, votre punition est grande. — Et il se mit à lui répéter d'une voix altérée, mais de point en point, sans omettre la plus petite circonstance, tout ce qu'il avait entendu dire. A chaque parole de Henri, elle éclatait en sanglots.

Henri lui prit enfin la main. — Au nom du ciel, Thécla, lui dit-il, n'avez-vous rien à me dire?

— Que voulez-vous? Henri, je me suis trop fiée à eux, j'ai été trop simple, trop bonne. J'ai cru qu'une jeune femme pouvait se montrer sans déguisement, laisser éclater son enthousiasme pour tout ce qui est bien et beau, sans qu'on l'accuse d'avoir au fond du cœur de sales et impures pensées; oui, j'ai regardé cet homme avec l'intérêt que je trouve à lire une tragédie de Shakspeare; s'il m'a regardée, lui, je ne l'ai pas vu, car il était pour moi un tableau ou un livre. Sa lettre ne m'a pas étonnée, je l'ai lue; de vous elle aurait paru inconvenante, mais de lui, je devais l'excuser. J'eusse préféré sans doute qu'il m'eût envoyé la copie du monologue de Hamlet ou de la plainte de Roméo dans le tombeau des Capulets, cela eût mieux valu que son style. Il me montrait sa douleur au sujet de je ne sais quels bruits qui couraient, sans doute, entre ses amis du théâtre, ce qui ne pouvait me toucher; il me plaignait de me voir atteinte d'une blessure qu'en vérité je n'avais pas ressentie; cependant son chagrin me parut sincère, et il voulait lui-même me l'exprimer. Je craignis que mon refus ne parût un dédain, et je le laissai venir se présenter quelques momens dans ma famille qui l'examina avec curiosité. C'est là tout mon crime, et j'avoue que je ne le croyais

pas assez noir pour le cacher ; car hier, quand le mal dont je souffre m'a atteinte, j'étais occupée à vous le faire connaître. »

A ces mots, elle prit sur sa table un papier cacheté à l'adresse de Henri, qu'elle lui donna à lire. Il renfermait la lettre du comédien, et un récit fort gai de toute cette aventure.

En lisant la lettre qui avait été adressée à Thécla, Henri, déjà guéri de ses soupçons, reçut cependant une impression fort triste. Ce ne fut pas le singulier jargon de l'auteur de cette lettre qui le blessa ; mais en sollicitant la faveur d'être admis près de Thécla, il la priait d'être aussi bonne qu'elle était gracieuse et belle, et il s'accusait d'être bien *audacieux* en demandant cette grace.—Il faut, se disait Henri, que ses ennemis l'aient bien cruellement calomniée, pour qu'on ait osé lui écrire une pareille lettre. — Cette lettre, il la lui rendit en la regardant en silence; ce fut le seul reproche qu'il lui adressa. Thécla lut dans les yeux de Henri tout ce qui se passait dans son ame, et fondit en larmes. Les femmes réparent tout avec cela.

— Tout est effacé, lui dit Henri. Je vivrai toujours pour toi. J'aurais bravé des dangers pour conserver ton amour ; je ferai plus, je braverai le ridicule. Tu verras que je suis un homme de cœur, et que j'ai tous les genres de courage. Je n'ai pas peur des sarcasmes, et je consens à passer pour dupe aux yeux du monde. Nous n'avions pas pu leur dérober notre bonheur, il avait éclaté, dis-tu, eh bien! il va rester encore entre nous seuls. On croira que nous nous trompons tous les deux, et nous serons sincères; on rira de pitié en me voyant accourir de si loin pour adorer la maîtresse d'un autre, la femme qu'on donne au premier étranger qui tombe sur ce rivage, et cette femme sera à moi, à moi seul; je ne répondrai rien aux huées dont ils me poursuivront, j'aurai l'intrépidité de me taire, je serai assez brave pour ne pas les tuer et pour retenir ma colère; allons, ne pleure plus, je t'aiderai à supporter tous les chagrins qu'ils te causent... Hélas! n'as-tu pas assez souffert déjà, pauvre femme, et n'as-tu pas été bien affreusement châtiée de l'amour que tu me gardes!

Henri était depuis quelques momens aux pieds de Thécla qui riait et pleurait à la fois de bonheur et de joie, quand la vieille

Baby vint les séparer. C'était l'heure où rentrait la famille, et la famille était ponctuelle.

Pendant deux jours, Henri retrouva son bonheur d'autrefois. Thécla avait repris toute sa gaîté, ils partaient chaque jour ensemble, bien mystérieusement, ils le croyaient du moins, pour faire leurs promenades habituelles dans les parties les plus solitaires de l'île. Le troisième jour, Henri revint déjà soucieux.

Depuis qu'une si grande lumière avait pénétré dans leur liaison, elle avait perdu un peu de son charme. Henri se sentait quelquefois assailli d'idées si tristes, qu'il avait éprouvé le besoin de se lier avec des officiers anglais et des dames de Guernesey, pour se distraire, lorsqu'il était forcé d'être loin de Thécla. Peut-être était-ce le besoin de se tourmenter et d'entendre ce qu'on disait d'elle? Personne ne lui parlait de Thécla, et cette réserve seule indiquait combien on était instruit de leur liaison, mais on prenait des voies détournées pour lui glisser un sarcasme, et les femmes, plus hardies parce qu'elles risquent moins, faisaient quelquefois allusion à son aventure. Une des plus spirituelles qui avait long-temps vécu à Londres, le harcelait sans cesse. C'était une vieille femme qui brillait surtout par les paradoxes. Un jour, elle entreprit de prouver que plus un homme montrait d'élévation et de dévouement auprès d'une femme, plus il avait de chances pour être trompé par elle. Henri eut beau lui répondre qu'il était facile de voir qu'elle ne mettait plus rien au jeu, elle soutint hardiment son dire, et quand il lui répondit que, pour lui, il ne croirait jamais être trompé par une femme dont il verrait couler les larmes, la maligne vieille lui dit : « Sachez, mon enfant, qu'il est des femmes qui trompent tous les jours leur amant, et qui se tueraient de désespoir, si elles étaient découvertes. Quant aux larmes qui sont pour vous un signe infaillible, j'ai connu dans ma vie beaucoup de charmantes créatures qui, en ces occasions-là, pleuraient tout naturellement beaucoup plus qu'elles n'avaient de chagrin. »

Henri, troublé par toutes ces suggestions, revenait alors près de moi, et s'épanchait librement. Je le trouvais injuste. Il en était venu même à faire un crime à Thécla de sa facilité et de sa résolution à courir des dangers pour lui. Que les femmes y prennent garde, tout ce qu'elles font tourne plus tard contre elles. Il

n'est que trop vrai, les meilleures natures s'y prennent, et au lieu de tomber avec reconnaissance à leurs pieds, l'homme qu'elles ont amené près d'elles au péril de leur vie et de leur réputation, les soupçonne de pouvoir en faire autant pour d'autres. Tous ces soupçons, Henri les disait tout naturellement à Thécla, qui, dans sa divine bonté, s'efforçait de panser ses blessures.

Quelquefois, par une étrange contradiction, il se faisait un reproche de la tourmenter, en disant qu'elle ne pouvait aimer avec passion, et qu'il exigeait l'impossible. Il me parlait alors de la manière dont elle lui avait apparu au sortir du bâtiment qui l'avait apportée sur la côte de Luc, du calme qu'elle opposait à la tempête, et il se rappelait qu'après cette nuit orageuse, où elle avait été en butte à tous les ouragans, et à deux doigts de la mort, elle ne songeait qu'à l'arrangement de sa belle chevelure. « C'était là, me disait Henri d'un air de dépit, tout le dommage qu'elle redoutait du vent furieux qui avait menacé de l'engloutir. En la voyant livrée à cet unique souci, ajoutait-il, je pensais qu'elle devait prendre en pitié toutes les exagérations d'un esprit ardent, et qu'elle repousserait toute passion qui pourrait ternir la fraîcheur de ses joues et l'éclat de ses beaux yeux si doux et si tranquilles. »

Je ne saurais peindre tous les tourmens qu'il endurait. Il s'était cuirassé contre ceux qui parleraient d'elle avec légèreté, mais il n'avait pas pensé à ceux qui lui parleraient légèrement à elle-même. Comme il se trouvait alors quelquefois près de Thécla en présence d'autres personnes, il lui arrivait de voir un officier s'approcher d'elle avec une sorte de familiarité qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver impertinente. C'était alors qu'il sentait toutes les difficultés de sa position. Thécla voyait qu'il avait peine à ne pas éclater, et ses regards lui demandaient grace pour elle et pour cet homme. Thécla eût voulu vivre dans l'isolement, et s'enfermer avec Henri dans une solitude, tant elle se sentait tourmentée des peines de son ami; mais sa beauté, et la curiosité que faisait naître la passion violente qu'elle avait inspirée, attiraient encore plus les regards, et augmentaient les tortures de Henri.

Souvent il me disait avec orgueil qu'il était le seul homme qui la connût, et qu'il ne changerait pas son sort contre celui de l'amant le plus envié; et puis, tout à coup, un affreux soupçon le remplis-

sait d'amertume. Il avait cru lire dans les yeux de Thécla ce qu'il craignait tant de savoir. Que de chagrins il dévora sans me les dire, tant il avait honte lui-même de ce qu'il éprouvait! Jamais il ne l'avait tant aimée; la crainte de la perdre avait doublé son amour, et tant qu'il la voyait, tant qu'il était près d'elle, il lui prodiguait les marques les plus vives de sa tendresse et de son respect; mais la moindre circonstance agitait son esprit malade. Un jour qu'elle avait retiré ses mains qu'il voulait baiser, il imagina que la conscience de Thécla lui disait qu'elle n'en était pas digne. Il avait beau se débattre, il revenait toujours à ces flétrissantes pensées.

L'indulgence, la bonté inouie, et surtout la tendresse de Thécla lui faisaient pardonner tous les travers de Henri, mais elle n'était plus heureuse. Elle lui disait avec sa douceur infinie, qu'elle avait éprouvé trop de souffrances rien qu'à la pensée de perdre un amour comme le sien, et qu'elle voulait vivre désormais comme un avare qui ne dort ni jour ni nuit pour veiller à son trésor; mais il y avait dans le caractère de Thécla quelque chose de gai et d'enfantin qui s'opposait à la réflexion, et, sans le vouloir, elle alarmait à chaque instant la susceptibilité de Henri, qui était devenue si sensible.

Il est vrai qu'il était impossible de prévoir les mouvemens auxquels il allait s'abandonner. C'est ainsi qu'un soir, se rendant près d'elle, il vit passer sur un beau cheval gris un officier du régiment anglais, qui traversait la ville d'un air leste et triomphant, en tenant à la main une branche de roses fraîches. En arrivant, il conta, malgré lui, cette rencontre à Thécla, et involontairement il regardait autour de lui dans la chambre, pour s'assurer que la branche de roses ne s'y trouvait pas. Thécla s'aperçut de sa perplexité, et se dit en soupirant qu'il était incorrigible.

Que vous dirai-je? Henri alla si loin, qu'il n'osa même plus avouer à Thécla les tourmens qui l'obsédaient; car toute bonne et clémente qu'elle était, elle ne lui eût pas pardonné tant d'injures. Un de ses enfans tomba malade, et elle se vit forcée de passer tout un jour sans voir Henri. Elle l'avertit par un billet simple, dont chaque mot peignait les alarmes d'une mère. Henri les partagea d'abord, car son amour se reportait sur tout ce qui tenait à elle; mais le soir il se promena avec inquiétude, comme agité par une pen-

sée pénible; il ne pouvait tenir en place; enfin il sortit, et revint bientôt le front couvert d'une rougeur coupable. Le malheureux avait soupçonné la pauvre mère, il s'était rendu à cheval sous la fenêtre de sa maison, afin de pouvoir plonger ses regards dans sa chambre, et il l'avait vue courbée, les yeux pleins de larmes, sur le lit de son enfant qu'elle veillait avec tendresse!

Peu à peu cependant Henri revint à de meilleures pensées; comme on se lasse de tout, on se fatigua de le rendre malheureux par de méchans propos, et quand ses oreilles cessèrent d'être déchirées par la calomnie, il revint à son caractère, qui était confiant et bon. Il demanda pardon à Thécla, s'humilia à ses genoux, et la supplia de le prendre en pitié en faveur de l'amour ardent qu'il lui portait. Thécla lui pardonnait toujours sans espoir d'amendement; mais cette fois il mérita sa grace.

Jamais il ne l'avait aimée autant que lorsqu'ils se quittèrent; Thécla était folle de douleur. Je crus qu'elle ne laisserait jamais partir Henri. Le vent nous retint en vue de Guernesey jusqu'à l'entrée de la nuit, et tout le soir nous vîmes Thécla, sur un rocher de la côte, qui, dans une attitude immobile, attendait notre dernier adieu.

Des affaires pressantes m'éloignèrent pendant un mois de Henri. Quand je le revis, je le trouvai dans sa chambre sur un divan, et riant comme un fou. Il tenait à la main un livre et une lettre. — «Tu viens à propos, me dit-il; figure-toi que je n'avais pas encore lu ce roman de George Sand, et, en vérité, j'ai eu grand tort, car il vient de finir tous mes tourmens. Homme ou femme, je le bénis, il a été aujourd'hui ma bonne fée ou mon bon génie. Lis; voici ce que m'écrivait Thécla au moment le plus pathétique de nos amours.» Et il me lut quelques passages d'une lettre qui se retrouvaient fidèlement dans le roman épistolaire qu'il tenait à la main.

— Comment, tu ne ris pas? me dit-il. Mais c'est un trait de femme qui fera rire Dieu lui-même dans sa gloire, quand il nous jugera tous le jour de la résurrection.

— Tu as mis maintenant toute ta vanité à être dupe, lui dis-je. Le trait n'est pas nouveau, et, le fût-il, ce qui arrive ne prouverait rien contre Thécla; peut-être aurais-tu le droit de douter de son style, mais non pas de sa vertu.

Henri riait toujours en comparant son livre et ses lettres ; et moi, voyant cet excessif accès de gaîté, je conçus une si vive alarme qu'en sortant, je priai la vieille gouvernante de me confier la boîte de pistolets de son maître, dont, lui dis-je, j'avais besoin pour quelque temps.

A. Loève-Veimars.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 septembre 1834.

La magnificence de la saison éloigne encore pour quelque temps les affaires. La cour voyage, les ministres se promènent ou se marient, les chambres sont absentes, et en France comme en Angleterre, les hommes d'état, les juges, et tous ceux qui dépendent du pouvoir prennent leurs vacances. Aussi, faute d'évènemens, le seul fait intérieur qui a eu lieu pendant cette quinzaine a occupé toute la presse, nous parlons de la nomination de M. Decazes à la dignité de grand référendaire de la chambre des pairs. Nous ne répéterons pas toutes les suppositions qui ont été faites là dessus.

La seule circonstance qui méritait d'être remarquée dans cette nomination, c'est la manière dont elle s'est faite. L'ordonnance qui nommait M. Decazes en remplacement de M. de Sémonville, et celle qui instituait vice-présidens de la chambre des pairs, MM. Portalis, de Broglie et Molé, étaient contresignées par M. Persil. De tout temps, la chambre des pairs a été dans les attributions spéciales du président du conseil des ministres. Cette innovation est un empiétement.

Cette petite usurpation se rattache à une pensée d'une plus haute

importance. M. de Sémonville, homme trop entendu pour commettre une faute contre les convenances, avait officiellement adressé au maréchal Gérard sa démission, dont nous ne voulons pas rechercher les causes. D'accord avec le roi, le maréchal se rendit le lendemain au château, et apporta, déjà contresignée par lui, l'ordonnance qui nommait le duc Decazes. Le roi y apposa sa signature.

M. Persil arriva quelques momens après, avec l'ordonnance qui nommait les vice-présidens. Le roi lui fit remarquer que les deux ordonnances, étant relatives à la chambre des pairs, devaient être contresignées par le même ministre, et pria le maréchal de s'arranger avec M. Persil. Il y eut un débat. Le maréchal soutint son droit, M. Persil allégua quelques ordonnances de ce genre contresignées par M. Barthe, sous le ministère du maréchal Soult, et finit par l'emporter à force de faconde. Le maréchal, qui tient peu à ses attributions, consentit, de guerre lasse, à laisser à M. Persil les rapports directs avec la chambre des pairs, que le ministre de la justice avait tant à cœur de retenir.

Le but de M. Persil, en retenant les pairs sous sa main, c'était d'avoir plus d'influence dans la discussion qui s'ouvrira encore prochainement au sujet de l'amnistie. Dans ses rapports avec la pairie, M. Persil espère convertir quelques membres de la chambre haute qui se sont déjà prononcés plusieurs fois ouvertement en faveur de cette mesure, et entre autres M. Decazes et M. Pasquier, qui n'ont cessé, depuis plusieurs mois, de la réclamer avec instance. Il importe tant à M. Persil que l'amnistie n'ait pas lieu, qu'il a offert sa démission, si la majorité du conseil faisait adopter cette mesure. On ne peut se figurer avec quel acharnement M. Persil s'oppose à l'amnistie. Dans le conseil, il a invoqué tour à tour la chambre qui va s'assembler, la magistrature, et jusqu'à la garde nationale, qui, disait-il, s'y opposerait les armes à la main. M. Persil déclare avec effroi que le salut de la France dépend de la rigueur qu'on montrera; il voit le pays perdu, et la fortune publique compromise, si une centaine de malheureux détenus ne continuent pas de pourrir dans les prisons.

Pour mieux faire triompher son opinion, M. Persil en avait appelé, il y a peu de jours, à M. Dupin, qui est absent, et dont les vues politiques sont fort équivoques, comme chacun sait. Personne n'osa contredire M. Persil devant le conseil, car qui pouvait savoir ce que M. Dupin pensait la veille et ce qu'il penserait le lendemain ? On voulut cependant s'assurer de l'opinion du président de la chambre, on écrivit à Clamecy, dans tous les vignobles de la Bourgogne où M. Dupin goûte en ce moment le vin nouveau, et l'on apprit bientôt que M. Dupin ne mettait pas d'empêchement à la clémence royale, si clémence il y a toutefois.

La garde nationale, consultée, répondrait sans doute aussi de la sorte, au risque de voir M. Persil et M. Thiers donner leur démission, car M. Thiers, qui, dans son voyage à Dieppe, a fait beaucoup de caresses à quelques hommes de l'opposition anti-dynastique, M. Thiers est, avec M. Persil, l'un des verrous qui ferment en ce moment les portes des cachots sur les imprudentes victimes de cette opinion.

On assure au reste que le président invisible du conseil, cédant à une bénigne influence, s'est relâché de l'inflexibilité qu'il avait toujours montrée depuis quatre ans, lorsqu'il avait été question des détenus politiques, et qu'il a parlé de remettre l'amnistie générale jusqu'à l'époque du mariage d'un prince ou d'une princesse de la famille royale; comme si nous vivions dans un temps où les actes politiques peuvent dépendre de pareilles circonstances. Il est certain toutefois, soit que les princes se marient, soit que M. Persil reste ministre, que la cour des pairs se déclarera compétente, si les accusés sont traduits devant elle. La chambre des pairs aurait l'occasion de prendre un beau rôle en cette circonstance, si elle prononçait elle-même judiciairement l'amnistie.

Le refus de M. Molé d'accepter la vice-présidence de la chambre des pairs qui lui était offerte, a causé un léger trouble au château. M. Molé avait adressé, à ce sujet, une lettre au *Moniteur* dont on a refusé l'insertion. Il paraît que M. Molé trouvait avec raison qu'il ne lui convenait pas d'être placé comme vice-président en quatrième ligne, après M. de Portalis et M. de Broglie. Les dissentimens qui existent entre M. Guizot et M. Molé expliquent encore mieux le refus de ce dernier.

Le ministère constitue les chambres en attendant que les chambres constituent le ministère. Il est question de rapprocher l'époque de leur convocation; c'est un acte généreux de la part des ministres qui rapprochent ainsi pour la plupart l'époque où cesseront leur fonctions. Jusqu'à ce moment, le ministère se traînera sans doute tel qu'il est, à moins que le maréchal Gérard n'ait la velléité de remplir les fonctions que lui donne son titre, et de se dérober à la tyrannie de M. Thiers et de M. Persil. Mais il est peu probable que le maréchal Gérard, tout vaillant soldat qu'il soit, se décide à cet acte de courage.

La nomination de M. Rivet, ancien préfet du Gard, à la direction politique du cabinet du ministère de l'intérieur, va, dit-on, entraîner quelques changemens dans ce ministère. On parle de le diviser en quatre grandes directions : les chefs de division travailleraient avec les directeurs qui prendraient seuls les ordres du ministre, et termineraient les affaires sans sa signature. Dans cette nouvelle répartition, M. de Guizard, qu'on dit rempli de vues très droites, aurait sous sa direction les

travaux et les théâtres. Cette mesure aurait pour but d'accélérer les décisions, et de les rendre indépendantes des absences ou des occupations du ministre; en ce sens, elle serait une véritable amélioration.

L'arrivée de l'ambassadeur turc, et le départ de M. Sébastiani pour Naples, tels sont les grands évènemens diplomatiques qui ont eu lieu dans la dernière quinzaine de ce mois. M. Sébastiani va, dit-on, traiter du mariage d'une princesse avec le frère du roi de Naples; mais le fait est que sa présence à Paris devenait importune, et que la manie qu'il a de vouloir rentrer au ministère des affaires étrangères où il a laissé de si misérables souvenirs, fatiguait tous ses amis du château. Peut-être aussi M. Sébastiani a-t-il jugé à propos de s'éloigner à l'arrivée de Moustapha-Rechid, dont l'interprète, ancien drogman de la Porte, passe pour savoir, sur l'ambassade de M. Sébastiani, d'étranges histoires qui pourraient faire suite à la lettre que la *Revue des Deux Mondes* a publiée sur ce grand général.

— Une phrase de l'article de M. Sainte-Beuve sur M. Ballanche, inséré dans notre dernier numéro, a donné lieu à une réclamation fort vive, à propos de laquelle nous croyons devoir donner quelques explications.

En parlant des systèmes philosophiques et religieux que M. Ballanche avait, pour ainsi dire, côtoyés sans y entrer, et des penseurs contemporains qu'il avait visités à diverses époques sans se faire leur disciple, on disait:

« Il (*M. Ballanche*) lut les Neuf Livres de Coëssin dès 1809; et dans un « voyage qu'il fit à Paris, il visita ce prophète d'une époque pontificale; « mais l'esprit envahissant du sectaire le mit d'abord sur ses gardes, « M. Ballanche voulait avant tout rester lui-même. »

M. Coëssin a adressé à ce sujet à l'auteur de l'article une lettre dont il réclamait l'insertion *textuelle, et sans aucune addition, changement ou retranchement*, dans notre plus prochain numéro. Notre impartialité nous eût fait un devoir d'accéder à cette demande, si quelques passages et expressions de la lettre ne nous avaient paru d'une convenance contestable par rapport à l'auteur de l'article, à M. Ballanche, et au recueil que nous dirigeons.

Quant au fond même et à l'objet spécial de la lettre, nous eussions d'autant plus souhaité satisfaire M. Coëssin, que le mot sur lequel portait directement sa dénégation formelle et positive, le mot de *sectaire*, n'avait pas, dans la pensée de l'auteur de l'article, le sens selon lequel M. Coëssin en désavoue l'application à lui-même.

L'auteur de l'article croit devoir déclarer qu'il n'a nullement voulu dire, en employant l'expression de *sectaire*, que M. Coëssin fût sectateur ou fondateur *d'une secte quelconque condamnée par l'Église*, ce qu'il ignore tout-à-fait.

Il a simplement voulu, par cette expression, désigner l'ardeur et le prosélytisme d'un homme qui a formé autour de lui un groupe religieux dont la direction lui appartient.

Qu'après cela cette expression de *sectaire* implique avec elle l'idée défavorable d'un zèle erroné, excessif, d'un zèle qui s'exerce à côté de la vérité; que le sens général de la phrase indique cette intention chez l'écrivain, c'est ce qui est hors de doute. Mais en s'exprimant de la sorte, au sujet de l'auteur des *Neuf Livres* et des *Bulletins des enfans de Dieu*, M. Sainte-Beuve n'a fait que porter un jugement que M. Coëssin est dans son droit de ne pas adopter, qui peut être admis ou rejeté ou discuté, mais un jugement qui rentre dans le droit commun de la presse et de la liberté d'examen.

Lundi matin. — La note précédente était écrite lorsque de nouvelles démarches, faites au nom de M. Coëssin, et d'une espèce toute différente des premières, nous obligent à des explications nouvelles. Nous maintenons pourtant ce qui était écrit pour prouver jusqu'où allait notre désir d'impartialité et de rectification.

Les réclamations de M. Coëssin, durant cette affaire de la quinzaine, se firent par lettres qu'apportait quelqu'un de ses disciples; car le maître ne parut pas. Le premier envoyé se conduisit avec beaucoup de politesse et des formes parfaites de convenance. Mais il arriva bientôt au nom de M. Coëssin une autre personne d'une trentaine d'années environ, à la parole impétueuse, M. A. de Beauterne. Le nouvel envoyé commença par tâcher d'être poli; mais l'indignation violente qu'il éprouvait de la phrase écrite sur son maître le poussait aisément hors des bornes. Le ton de sa demande devenait très vite un ton d'injonction, de sommation, et cela s'entremêlait de parenthèses assurément fort permises, sur les vertus éminentes de M. Coëssin. Quoique s'annonçant pour traiter l'affaire à l'amiable, M. A. de Beauterne n'avait pouvoir pour modifier en rien les termes de la première lettre de M. Coëssin, et il exi-

geait l'insertion pure et simple. Lui ou le précédent envoyé avait commencé par expliquer, au nom de M. Coëssin, comment cette expression de *sectaire* était fâcheuse, et quels graves effets elle pouvait entraîner, par exemple, de faire entendre que M. Coëssin était hors de l'orthodoxie de l'Eglise, de faire refuser la communion à ses disciples qui communiaient chaque semaine, d'alarmer en province les familles dont les fils étaient chez M. Coëssin. Puis, tout aussitôt après ces considérations presque touchantes et pieuses, venaient des menaces couvertes et une perspective de duel jetée çà et là. M. de Beauterne, n'ayant pas d'abord rencontré M. Sainte-Beuve, lui annonça sa visite pour dimanche neuf heures du matin. L'entretien eut lieu au bureau de la *Revue des Deux Mondes* : M. de Beauterne arriva seul; les personnes présentes d'ailleurs étaient, outre M. Buloz et l'un des rédacteurs habituels de la *Revue*, M. P. Leroux de la *Revue Encyclopédique* et M. le docteur Paulin. Sans entrer dans les détails de cette conversation sur lesquels le témoignage des personnes assistantes pourrait être invoqué, M. de Beauterne y fut tel qu'il s'était montré dans les précédens entretiens avec le directeur de la *Revue*, commençant d'abord par un effort évident pour être poli, et s'exaltant bien vite, grâce à son imagination abusée, jusqu'à des paroles véritablement violentes, tellement que M. Sainte-Beuve dut rompre un entretien qui n'avait plus de solution ni de but. Quelques heures après, M. de Beauterne adressait une demande en réparation à M. Sainte-Beuve pour la manière dont celui-ci avait cru devoir rompre l'entretien, et aussi à cause de l'*atroce calomnie* dirigée par lui contre M. Coëssin, avec lequel M. de Beauterne déclare *ne faire qu'un*. M. Sainte-Beuve a refusé nettement cette satisfaction à M. de Beauterne, et il persiste à voir dans l'affaire qui a tant ému le disciple de M. Coëssin, un point de liberté de presse et de droit d'examen philosophique. Nous n'avons aucunement lieu de craindre le résultat devant les tribunaux, si l'affaire s'y porte. La conduite même du disciple de M. Coëssin nous est acquise comme la meilleure pièce justificative de la phrase contestée et de l'expression *sectaire*, dans le sens évident où elle a été prise. A une époque d'ailleurs où tous les noms sont remis au ballottage, où toutes les réputations se refont, se défont, se contestent, où tous les systèmes se combattent et se portent défi, où la gloire, le génie, la vertu, tout ce qu'il y a de plus honoré, est chaque jour rentraîné en cause, il serait par trop extraordinaire qu'un homme seul, un auteur qui a écrit des livres, prétendît faire exception à la destinée commune; que cet homme ne voulût qu'on parlât de lui qu'en un certain sens. La raison du public et celle des tribunaux, si on les invoque, feront justice de cette prétention.

Mardi soir. — De nouvelles demandes en réparation sont adressées à M. Sainte-Beuve au sujet du même article, si pacifique en apparence, sur le pacifique M. Ballanche. Ces demandes en réparation, venant d'ailleurs d'hommes fort honorables, mais abusés, ne vont à rien moins qu'à transformer la question en une affaire politique, et M. Sainte-Beuve est accusé d'avoir insulté dans son article à des sentimens nationaux et patriotiques, chers à tous les cœurs généreux. M. Sainte-Beuve répondra à loisir à ces nouvelles attaques, il y répondra de la seule manière que sa conscience lui dicte, c'est-à-dire avec sa plume. Il se croit plus que jamais dans une position de droit et de conscience qu'il n'est pas au pouvoir d'hommes même les plus honorables, mais abusés, d'entamer et de flétrir.

— M. Jules Sandeau vient de débuter heureusement. *Madame de Sommerville* (1) est un récit très simple, inventé naturellement, et d'un style très pur. La fable et les épisodes du roman s'enchaînent sans effort. Chose rare en ce temps-ci! dans le volume entier, il n'y a pas trois pages inutiles. C'est un grand mérite assurément : nous reparlerons de ce livre.

(1) Un vol. in-8°, chez Henri Dupuy, rue de la Monnaie.

F. BULOZ.

LE PRINCE.

. . . Car enfin, à quoi servons-nous? s'écria-t-il en se laissant tomber sur un banc de pierre en face du château. Quel noble emploi faisons-nous de nos facultés? qui profitera de notre passage sur la terre?

— Nous servons, lui répondis-je en m'asseyant auprès de lui, à ne point nuire. Les oiseaux des champs ne font point de projets les uns pour les autres. Chacun d'eux veille à sa couvée. La main de Dieu les protège et les nourrit.

— Tais-toi, poète, reprit-il, je suis triste, et non mélancolique; je ne saurais jouer avec ma douleur, et les pleurs que je verse tombent sur un sable aride. Ne comprends-tu pas ce que c'est que la vertu? Est-ce une mare stagnante où pourrissent les roseaux, ou bien est-ce un fleuve impétueux qui se hâte et se gonfle dans son cours pour arroser et vivifier sans cesse de nouveaux rivages? Est-ce un diamant dont l'éclat doit s'enfouir dans un caillou aux en-

trailles de la terre, ou bien une lumière qui doit jaillir comme un volcan et promener ses clartés magnifiques sur le monde?

— La vertu n'est peut-être rien de tout cela, lui dis-je, ni le diamant enseveli, ni l'eau dormante, mais encore moins le fleuve qui déborde, ou la lave qui dévore. J'ai vu le Rhône précipiter son onde impétueuse au pied des Alpes. Ses rives étaient sans cesse déchirées par son impatience, les herbes n'avaient pas le temps de croître et de fleurir. Les arbres étaient emportés avant d'avoir acquis assez de force pour résister au choc, les hommes et les troupeaux fuyaient sur la montagne. Toute cette contrée n'était qu'un long désert de sable, de pierres, et de pâles buissons d'osier où la grue plantée sur une de ses jambes ligneuses craignait de s'endormir toute une nuit. Mais j'ai vu, non loin de là, de minces ruisseaux s'échapper sans bruit du sein d'une grotte ignorée et courir paisiblement sur l'herbe des prés qui s'abreuvait de leur eau limpide. Des plantes embaumées croissaient au sein même du flot paisible, et la bergeronnette penchait son nid sur ce cristal, où les petits, en se mirant, croyaient voir arriver leur mère et battaient des ailes. La vertu, prends-y garde, ce n'est pas le génie, c'est la bonté.

— Tu te trompes, s'écria-t-il, c'est l'un et l'autre; qu'est-ce que la bonté sans l'enthousiasme? qu'est-ce que l'intelligence sans la sensibilité? Toi, tu es bon, et moi je suis enthousiaste; crois-moi, nous ne sommes vertueux ni l'un ni l'autre.

— Eh bien, contentons-nous, lui dis-je avec un soupir, de n'être pas dangereux. Regarde ce palais, songe à ceux qui l'habitent, et dis-moi si tu n'es pas réconcilié avec toi-même?

— Hideuse consolation! répondit-il d'un ton qui m'émut profondément! Eh quoi! parce qu'il y a des serpens et des chacals, il faut se glorifier d'être une tortue. Non, mon Dieu! vous ne m'avez pas créé pour l'inertie, et plus le vice rampe et glapit autour de moi, plus je me sens le besoin d'étendre mes ailes et de frapper ces vils animaux du bec de l'aigle. Que veux-tu dire avec tes ruisseaux paisibles et tes grottes ignorées? Penses-tu que la vertu soit comme ces poisons qui deviennent salutaires en se divisant? crois-tu que douze hommes de bien, voués à l'obscurité et renfermés dans les voies étroites de la vie intérieure, soient plus utiles

qu'un seul homme pieux qui voyage et qui exhorte? Le temps des patriarches n'est plus. Que les apôtres se lèvent, et qu'ils se fassent voir et entendre!

— Patience, patience, lui dis-je, les apôtres sont en route, ils vont par divers chemins et par petits groupes. Ils s'appellent de différens noms et se vêtissent de diverses couleurs. Les plus fervens peut-être, parce qu'ils ont été les plus éprouvés, entonnent maintenant sur les grèves de la mer Rouge, comme dans les noires cavernes de la montagne du Dauphiné, leurs simples et sublimes cantiques.

Dieu, Dieu! vos enfans vous aiment,
Ils seront forts et patiens!

Qu'importent leurs divisions, leurs erreurs, leurs revers et leurs fautes? Ils répondent avec calme: — Nous périrons, nous sommes des hommes. Mais les idées ne meurent pas, et celle que nous avons jetée dans le monde, nous survivra. Le monde nous traite de fous, l'ironie nous combat, et les huées du peuple nous poursuivent, les pierres et les injures pleuvent sur nous, les plus hideuses calomnies ont attristé nos cœurs; la moitié de nos frères a fui épouvantée, la misère nous ronge. Chaque jour notre faible troupeau diminue, et peut-être pas un de nous ne restera-t-il debout pour saluer de loin les horizons de la terre promise. Mais nous avons semé dans l'univers intelligent une parole de vérité qui germera. Nous mourons calmes et satisfaits sur le sable du désert, comme ce peuple de Dieu qui couvrit de ses ossemens les plaines sans fin de l'Arabie, et dont la nouvelle génération arriva toute jeune aux vertes collines de Chanaan. — Sont-ce là des paroles de fou? Et ce prêtre, qui tout seul, un matin, croisa les bras sur sa poitrine et debout, au milieu de sa prière, le front et les yeux levés vers le ciel, s'écria d'une voix forte: — Christ! chaste amour! saint orgueil! patience! courage! liberté! vertu! — Etaient-ce là des paroles de prêtre? Les murs de sa cellule en frémirent, et les anges émus dans le ciel s'écrièrent: Dieu puissant! une flamme brillante vient de jaillir là bas de ce monde épuisé. Nous l'avons vue, et voici que l'éclair traverse l'immensité et vient mourir à tes

pieds. N'abandonne pas encore ce monde-là, ô Dieu bon! car il en sort parfois un rayon qui peut rallumer le soleil dans son atmosphère obscurcie; de faibles cris, des sons épars, des plaintes, des aspirations, percent de temps en temps la nuée sombre qui l'enveloppe, et ces voix lointaines qui montent jusqu'ici attestent que la vertu n'est pas étouffée encore dans le cœur des hommes infortunés. — Ainsi parlent les anges, et sois sûr, ô mon ami, qu'aucune de nos bonnes intentions n'est perdue. Dieu les voit, il entend la prière la plus humble, et, à cette heure où nous parlons, ces étoiles qui nous regardent et nous écoutent lui répètent les paroles de ta souffrance et lui racontent les vertueuses angoisses de ton ame.

— O mon ami! s'écria-t-il en se jetant dans mes bras, pourquoi n'es-tu pas tous les jours ainsi? Pourquoi tant de jours d'apathie ou d'aigreur? Pourquoi tant d'heures d'ironie ou de dédain?

— Parce que je suis un homme d'une pauvre santé et d'une pauvre tête, lui dis-je, sujet à la migraine et aux spasmes. Dieu me pardonne bien d'être injuste et ingrat à ces heures-là. Les reproches que j'adresse au ciel et la haine que je ressens pour les hommes retombent sur mon cœur comme un flot de bile corrosive, la pureté des étoiles n'en est pas ternie, et la Providence ne s'en émeut pas. La fatigue opère en moi le retour de la résignation, et il arrive une ou deux fois par mois peut-être, qu'entre la colère et l'imbécillité je me sens dans une disposition bonne et calme, où je peux accepter et prier.

— Eh bien! quand ton ame arrive à ces heures de calme et de soulagement, s'écria mon ami, cours t'enfermer dans ton grenier, prends une plume, écris! Ecris avec les larmes de tes yeux, avec le sang de ton cœur, et tais-toi le reste du temps. Quand tu souffres, viens avec nous, ne va pas te promener seul là-bas, le long des grottes humides, au clair de la lune; n'allume pas ta lampe à minuit, et ne reste pas les coudes appuyés sur ta table et le visage caché dans tes mains jusqu'au jour naissant. Ne nous dis plus qu'il y a des époques dans l'histoire où l'homme de bien doit se lier les pieds et les mains pour ne point agir. Ne nous dis pas que Siméon Stylite était un saint, et conviens que c'était un fou. Ne nous dis pas que la vertu est comme la chasteté des ves-

tales, et qu'il faut l'enterrer vivante pour la purifier. N'affecte pas cette tranquille indifférence et cette inertie volontaire qui cachent mal tes déchiremens énergiques. Ou, si tu dis tout cela, ne le dis qu'à nous, qui essaierons de te combattre; ne le dis qu'à moi, qui pleurerai avec toi et souffrirai moins en ne souffrant pas seul.

Je serrai la main de mon ami, et lui répondis après un moment d'émotion. — Ne crois pourtant pas que ma seule indolence fasse conseiller le repos à mes ardens amis. Quand on peut empêcher un forfait, c'est une lâcheté de s'en laver les mains comme Pilate. Mais quand on est, comme nous, perdu dans la masse vulgaire, la raison, et peut-être la conscience, commandent d'y rester. Que celui qui se sent investi d'une mission divine sorte des rangs. Dieu l'appelle, Dieu le soutiendra. Il guidera sa marche difficile au milieu des écueils; il l'éclairera, dans les ténèbres, du flambeau de la sagesse. Mais, dis-moi, combien crois-tu qu'il naisse de Christ dans un siècle? N'es-tu point effrayé et indigné comme moi de ce nombre exorbitant de rédempteurs et de législateurs qui prétendent au trône du monde moral? Au lieu de chercher un guide et d'écouter avidement ceux dont la parole est inspirée, l'espèce humaine tout entière se rue vers la chaire ou la tribune. Tous veulent enseigner. Tous se flattent de parler mieux et de mieux savoir que ceux qui ont précédé. Ce misérable murmure qui plane sur notre âge n'est qu'un écho de paroles vides et de déclamations sonores, où le cœur et l'esprit cherchent en vain un rayon de chaleur et de lumière. La vérité, méconnue et découragée, s'engourdit ou se cache dans les ames dignes de la recevoir. Il n'est plus de prophètes, il n'est plus d'auditeurs. Le peuple égaré est plus orateur que les envoyés de Dieu. Tous les élémens de force et d'activité marchent en désordre et s'arrêtent paralysés dans le choc universel. Nous arriverons, dis-tu? Mais dans combien de temps? Eh bien! résignons-nous, attendons! Pour se faire jour avec le bras et le flambeau dans cette multitude aveugle et impotente, il faudrait massacrer et incendier autour de soi. Ne sais-tu pas cela? Par combien de désastres certains ne faudrait-il pas établir un succès douteux! combien de crimes faut-il commettre envers la société pour lui faire accepter un bienfait! Cela ne convient point à des paysans

comme nous, ô mon ami, et quand je vois un homme supérieur ouvrir la bouche pour parler, ou avancer le bras pour agir, je tremble encore, et je l'interroge d'un regard méfiant et sévère qui voudrait fouiller aux profondeurs de sa conscience. O Dieu! que ne faudrait-il pas avoir senti, que ne faudrait-il pas avoir étudié, par quelles austères réflexions, par quelles épreuves sanctifiantes ne faudrait-il pas se préparer à jouer un rôle sur la scène du monde? Tiens, plantons dans notre jardin vingt-sept variétés de dahlia, et tâchons d'approfondir les mœurs du cloporte. N'aventurons pas notre intelligence au-delà de ces choses, car la conscience n'est peut-être pas assez forte en nous pour commander à l'imagination. Contentons-nous d'être probes, dans cette existence bornée où la probité nous est facile. Soyons purs, puisque tout nous y convie au sein de nos familles et sous nos toits rustiques. N'allons pas risquer notre petit bagage de vertu sur cette mer houleuse où tant d'innocences ont péri, où tant de principes ont échoué. N'es-tu pas saisi d'un invincible dégoût et d'une secrète horreur pour la vie active, en face de ce château où tant d'immondes projets et d'étroites scélératesses couvent et éclosent incessamment dans le silence de la nuit! Ne sais-tu pas que l'homme qui demeure là joue depuis soixante ans les peuples et les couronnes, sur l'échiquier de l'univers! Qui sait si la première fois que cet homme s'est assis à une table pour travailler, il n'y avait pas dans son cerveau une honnête résolution, dans son cœur un noble sentiment?

— Jamais! s'écria mon ami, ne profane pas l'honnêteté par une telle pensée; cette lèvre convexe et serrée comme celle d'un chat, unie à une lèvre large et tombante comme celle d'un satyre, mélange de dissimulation et de lasciveté, ces linéamens mous et arrondis, indices de la souplesse du caractère, ce pli dédaigneux sur un front prononcé, ce nez arrogant avec ce regard de reptile, tant de contrastes sur une physionomie humaine, révèlent un homme né pour les grands vices et pour les petites actions. Jamais ce cœur n'a senti la chaleur d'une généreuse émotion, jamais une idée de loyauté n'a traversé cette tête laborieuse; cet homme est une exception dans la nature, une monstruosité si rare, que le genre humain, tout en le méprisant, l'a contemplé avec une

imbécille admiration. Je te défie bien de t'abaisser au plus merveilleux de ses talens! invoquons le Dieu des bonnes gens, le Dieu qui bénit les cœurs simples!

Ici, mon ami s'arrêta d'un air ironiquement joyeux, et après quelques instans de silence, il reprit: — Quand je pense aux idées qui viennent de nous occuper en ce lieu, presque sous les fenêtres du plus grand fourbe de l'univers, nous pauvres enfans de la solitude, dont tous les rêves, tous les soucis vont à rendre notre honnêteté contagieuse, il me prend envie de me moquer de nous; car nous voici pleurant de tendresse pour l'humanité qui nous ignore et qui nous repousserait, si nous allions l'endoctriner, tandis qu'elle s'incline et se courbe sous la puissance intellectuelle de ceux qui la détestent et la méprisent. Vois un peu la face immobile et pâle de ce vieux palais! écoute, et regarde, tout est morne et silencieux. Il semble que nous soyons dans un cimetière. Cinquante personnes au moins habitent ce corps de logis. Quelques fenêtres sont à peine éclairées, aucun bruit ne trahit le séjour du maître, de sa société ou de sa suite. Quel ordre, quel respect, quelle tristesse dans son petit empire! Les portes s'ouvrent et se ferment sans bruit, les valets circulent sans que leurs pas éveillent un écho sous ces voûtes mystérieuses. Leur service semble se faire par enchantement. Regarde cette croisée plus brillante à travers laquelle se dessine le spectre incertain d'une blanche statue, c'est le salon. Là sont réunis des chasseurs, des artistes, des femmes éblouissantes, des hommes à la mode, ce que la France peut-être a de plus exquis en élégance et en grace. Entend-on sortir de cette réunion un chant, un rire, un seul éclat de voix attestant la présence de l'homme? Je gage qu'ils évitent même de se regarder entre eux, dans la crainte de laisser percer une pensée sous ces lambris où tout est silence, mystère, épouvante secrète.

Il n'est pas un valet qui ose éternuer, pas un chien qui sache aboyer. Ne te semble-t-il pas que l'air autour de ces tourelles mauresques est plus sonore qu'en tout autre lieu de la terre? Le châtelain aurait-il imposé silence au vent du soir et au murmure des eaux? Peut-être a-t-il des oreilles ouvertes dans tous les murs de sa demeure, comme le vieux Denys dans ses Latomies, pour surprendre au passage l'ombre d'une opinion et faire servir cette dé-

couverte à ses puérils et ténébreux projets. — Voici, je crois, le roulement d'une voiture sur le sable fin de la cour. C'est le maître qui rentre ; onze heures viennent de sonner à l'horloge du château. Il n'est point de vie plus régulière, de régime plus strictement observé, d'existence plus avarement choyée que celle de ce renard octogénaire. Va lui demander s'il se croit nécessaire à la conservation du genre humain pour veiller à la sienne si ardemment. Va lui raconter que vingt fois le jour il te prend envie de te brûler la cervelle, parce que tu crains d'être ou de rester inutile, parce que tu t'effraies de vivre sans vertu, et tu le verras sourire avec plus de mépris qu'une prostituée à qui une vierge pieuse irait se confesser de quelque tiédeur dans sa prière ou de quelque bâillement durant les offices divins. — Demande par quel dévouement, par quelles bonnes actions sa journée est occupée ; ses gens te diront qu'il se lève à onze heures et qu'il passe quatre heures à sa toilette (temps perdu à essayer sans doute de rendre quelque apparence de vie à cette face de marbre, que la dissimulation et l'absence d'ame ont pétrifiée bien plus encore que la vieillesse). A trois heures, te dira-t-on, le prince monte en voiture seul avec son médecin, et va se promener dans les allées solitaires de sa garenne immense. A cinq heures, on lui sert le plus succulent et le plus savant dîner qui se fasse en France. Son cuisinier est dans sa sphère un personnage aussi rare, aussi profond, aussi admiré que lui. Après ce festin, dont chaque service est solennellement annoncé par les fanfares de ses chasseurs, le prince accorde quelques instans à sa famille, à sa petite cour. Chaque mot exquis, miséricordieusement émané de ses lèvres, va frapper des fronts prosternés. Un saint canonisé n'inspirerait pas plus de vénération à une communauté de dévotes. A l'entrée de la nuit, le prince remonte en voiture avec son médecin, et fait une seconde promenade. Le voici qui rentre et sa fenêtre s'illumine là-bas, dans cet appartement reculé, gardé par ses laquais en son absence, avec une affectation de mystère si solennelle et si ridicule. Maintenant il va travailler jusqu'à cinq heures du matin. Travailler !... O lune, ne te lève pas encore ! cache ton rayon timide derrière les noirs horizons de la forêt ! rivière, suspends ton cours déjà si lent et si pauvre. Feuilles, ne tremblez pas au front des arbres ; grillons de la prairie, lézards

des murailles, couleuvres des buissons, n'agitez pas l'herbe, ne soulevez pas les rameaux du lierre et de la scolopendre, ne faites pas crier les feuilles sèches et les tiges cassantes de l'ortie et du coquelicot. Nature entière, fais-toi muette et immobile comme la pierre du sépulcre; le génie de l'homme s'éveille, sa puissance doit t'effrayer et te frapper de respect; le plus habile et le plus important des princes de la terre va se courber sur une table, à la lueur d'une lampe, et du fond de son cabinet, comme Jupiter du haut de l'Olympe, il va remuer le monde avec le froncement de son sourcil.

Misères, vanités humaines! superbes puérilités, orgueilleuses niaiseries! qu'a donc produit cet homme étonnant, depuis soixante années de veilles assidues et de travaux sans relâche? Que sont venus faire dans son cabinet les représentans de toutes les puissances de la terre? Quels importans services ont donc reçu de lui tous les souverains qui ont possédé et perdu la couronne de France depuis un demi-siècle? Pourquoi cette terreur inconcevable sur laquelle cet homme au doucereux regard a toujours marché, à travers un monde d'obstacles, comme sur un tapis moelleux? Quelles révolutions a-t-il opérées ou paralysées? quelles guerres sanglantes, quelles calamités publiques, quelles scandaleuses exactions a-t-il empêchées? Il était donc bien nécessaire ce voluptueux hypocrite, pour que tous nos rois, depuis l'orgueilleux conquérant jusqu'au dévot borné, nous aient imposé le scandale et la honte de son élévation! Napoléon, dans son mépris, le qualifiait par une métaphore soldatesque et d'un cynisme énergique; et Charles X, dans ses jours d'orthodoxie, disait bien bas, en parlant de lui: *C'est pourtant un prêtre marié!* Les a-t-il arrêtés dans leur chute terrible, ces maîtres tour à tour par lui adulés et trahis! Où sont ses bienfaits? Où sont ses œuvres? Nul ne sait, nul ne peut, ne doit, ou ne veut déclarer quels titres l'homme d'état inévitable possède à la puissance et à la gloire: ses actes les plus brillans sont enveloppés de nuages impénétrables, son génie est tout entier dans le silence et la feinte. Quelles turpitudes honteuses couvre donc le manteau pompeux de la diplomatie? Conçois-tu rien à cette manière de gouverner les peuples, sans leur permettre de s'occuper de la gestion de leurs intérêts, et d'entrevoir seulement l'avenir qu'on leur prépare?

Voici les intendans et les régisseurs qu'on nous donne, et à qui l'on confie sans nous consulter nos fortunes et nos vies! Il ne nous est pas permis de réviser leurs actes et d'interroger leurs intentions. De graves mystères s'agitent sur nos têtes, mais si loin et si haut, que nos regards ne peuvent y atteindre. Nous servons d'enjeu à des paris inconnus dans les mains de joueurs invisibles. Spectres silencieux qui sourient majestueusement en lisant nos destinées dans un carnet.

— Et que dis-tu, m'écriai-je, de l'imbécillité d'une nation qui supporte cet infâme tripotage et qui laisse signer de son nom, de son honneur et de son sang, d'infâmes contrats qu'elle ne connaîtra seulement pas? N'as-tu pas envie de monter à ton tour sur le théâtre politique?

— Plus mes semblables sont avilis, répondit-il, plus je voudrais les relever. Je ne suis pas découragé pour eux. Laisse-moi m'indigner à mon aise contre cet homme impénétrable qui nous a fait marcher comme des pions sur son damier, et qui n'a pas voulu dévouer sa puissance à notre progrès. — Laisse-moi maudire cet ennemi du genre humain qui n'a possédé le monde que pour larroner une fortune, satisfaire ses vices, et imposer à ses dupes dépouillées l'avilissante estime de ses talens iniques. Les bienfaiteurs de l'humanité meurent dans l'exil ou sur la croix. Et toi, tu mourras lentement et à regret dans ton nid, vieux vautour chauve et repu! Comme la mort couronne tous les hommes célèbres d'une auréole complaisante, tes vices et tes bassesses seront vite oubliés : on se souviendra seulement de tes talens et de tes séductions. Homme prestigieux, fléau que le maître du monde repoussa du pied et jeta sur la terre comme Vulcain le boiteux, pour y forger sans relâche une arme inconnue au fond des cavernes inaccessibles, tu n'auras rien à dire au grand jour du jugement. Tu ne seras pas même interrogé. Le créateur, qui t'a refusé une ame, ne te demandera pas compte de tes sentimens et de tes passions.

— Quant à moi, je le pense, interrompis-je, je suis convaincu que chez certains hommes le cœur est si chétif, si lent et si stérile, que nulle affection n'y saurait germer. Ils semblent éprouver des attachemens plus durables que les autres, et leurs relations sont en effet solidement établies. L'égoïsme, l'intérêt personnel les a for-

més, l'habitude et la nécessité les maintiennent. N'estimant rien, de tels hommes ne rencontrent jamais les déceptions qui nous abreuvent, nous pauvres rêveurs, qui ne pouvons aimer sans revêtir l'objet de notre affection d'une grandeur idéale. Nous nous trompons souvent, souvent il nous arrive d'écraser avec colère ce que nous avons caressé. Mais l'honneur, mais la foi aux sermens, mais les scrupules de la probité, ne sont aux yeux du diplomate que des ressorts propres à imprimer certains mouvemens à quelque rouage connu de lui seul; il sait les presser à propos et les faire servir à leur insu à l'accomplissement de l'œuvre d'iniquité dont lui seul possède le secret. Cela s'appelle *voir de haut* en politique. Si l'homme pur s'éclaire de l'immoralité du diplomate, s'il s'assouplit en se corrompant, il est chaque jour plus apprécié de son maître; car en diplomatie ce qui est le plus utile est le plus estimable. Les mots ont un autre sens, les principes ont un autre aspect, les sentimens une autre forme, dans ce monde-là que dans le nôtre. Au reste, il n'est pas si difficile qu'on le pense d'atteindre aux sublimités de cette science immonde. Il ne s'agit que de mettre sa conscience sous ses pieds et de prendre exactement à rebours tous les principes de la morale universelle. Cela, il est vrai, serait impossible à plusieurs dans la pratique. Mais, si nous voulions tous deux jouer une scène de comédie pour divertir nos amis, je gage qu'avec un peu de hardiesse et un certain choix de mots adroitement expressifs, prudemment intelligibles, de ces mots de moyenne portée, comme la langue française peut en offrir beaucoup, nous saurions habiller très décemment d'impudens sophismes, et nous donner sur un théâtre des airs d'hommes d'état sans beaucoup d'étude et sans la moindre invention. Nos amis nous comprendraient et riraient. Mais si quelque niais bien ignorant venait à nous écouter, sois sûr qu'il nous prendrait pour de très grands hommes, et qu'il s'en retournerait chez lui, ébranlé, surpris, plein de doutes, avec la conscience malade et déjà à demi paralysée, avec le mauvais instinct déjà éveillé, frémissant d'espoir à l'idée de quelque larcin permis, de quelque injustice excusable, et surtout avec la tête farcie de nos jolies phrases de cour, les répétant à ses amis, les apprenant par cœur à ses enfans, sans s'apercevoir que le vol, le rapt et l'assassinat sont au bout de ces maximes élégantes. Ou bien, pour peu que

ce niais fût éclairé, on le verrait se frotter les mains, affecter un sourire sardonique, un regard mystérieux, décocher, dans la conversation intime, quelqu'un de nos gracieux préceptes d'infamie, et recueillir autant de mystérieux regards d'approbation, autant de sardoniques sourires de sympathie qu'il y aurait de ses pareils autour de lui. Je ne me révolte guère contre l'existence inévitable de ces scélérats d'élite à qui la Providence dans ses secrets desseins laisse accomplir leur mission sur la terre. La fatalité agit directement sur les hommes remarquables, soit dans le bien, soit dans le mal. Il n'est pas besoin qu'elle s'occupe du vulgaire. Le vulgaire obéit à l'impulsion de ces leviers qu'une main invisible met en mouvement. C'est contre cette classe impotente et stupide, contre cette vase dormante qui se laisse remuer et creuser, produisant tout ce qu'on y plante, sans savoir pourquoi, sans demander quelle racine venimeuse ou salutaire on enfonce dans ses flancs gras et inertes, c'est contre ces forêts de têtes de chardon que le vent penche et relève à son gré, que je m'indigne, moi qui veux rester dans la foule et qui ne peux supporter son poids, son murmure et son ineptie. C'est contre ces moutons à deux pieds qui contemplent les hommes d'état dans une lourde stupéfaction, et s'étonnant de se voir tondre si lestement, se regardent et se disent : Voilà de fiers hommes! et que nous voilà bien tondus! O butors! vos pourceaux crient et ne s'amusent pas à admirer les ciseaux qui les châtrent.

— On ouvrit une fenêtre; c'était celle du prince. Depuis quand les cadavres ont-ils chaud? dit mon ami en baissant la voix; depuis quand les marbres ont-ils besoin de respirer l'air du soir? quelles sont ces deux têtes blanches qui s'avancent, et se penchent comme pour regarder la lune? Ces deux vieillards, c'est le prince et son... comment dirai-je? car je ne profanerai pas le nom d'*ami* dont se targue M. de M... devant les serviteurs et les subalternes. C'est un titre d'ailleurs qu'il ne se permettrait pas sans doute de prendre en présence du maître; car celui-ci doit sourire à tous les mots qui représentent des sentimens. Pour me servir d'un terme de leur métier, je dirai que M. de M... est l'*attaché* du prince, quoique ses fonctions auprès de lui se bornent à admirer et à écrire sur un album tous les mots qui sortent depuis quarante ans de cette bouche in-

comparable. En voici un que je t'offre pour exemple, et qu'il faudra commenter dans le rôle que nous jouerons, si tu veux, au carnaval prochain entre deux paravens, avec une toilette convenable, un maintien grave, des bâtons dans nos manches et des planches dans le dos, pour empêcher tout mouvement inconsidéré du corps ou des bras; nous aurons des masques de plâtre, et la scène commencera par ces mémorables paroles historiques : — *Méfions-nous de notre premier mouvement, et n'y cédons jamais sans examen, car il est presque toujours bon.*

— Qui croirait que la scélératesse érigée en doctrine de bonne compagnie, chose neuve par elle-même, et d'un effet piquant, eût aussi son pédantisme et ses lieux communs? Mais écoute ce cri rauque; lequel des deux philosophes patibulaires vient donc de rendre l'esprit? Je me trompe, c'est le cri de la chouette qui part des grands bois. Bien! chante plus fort, oiseau de malheur, crieuse de funérailles!... Ah! monseigneur, voilà une voix que vous ne sauriez faire rentrer dans la gorge de l'insolent. Entendez-vous ce refrain brutal des cimetières, qui ne respecte rien, et qui ose dire à un homme comme vous que tous les hommes meurent, sans y ajouter le *presque* du prédicateur de la cour?

— Ton indignation est acerbe, lui dis-je, et ta colère est cruelle. Si cet homme pouvait nous entendre, voici comment je lui parlerais : — Que Dieu prolonge tes jours, ô vieillard infortuné! météore prêt à rentrer dans la nuit éternelle! lumière que le destin promena sur le monde, non pour conduire les hommes vers le bien, mais pour les égarer dans le labyrinthe sans fin de l'intrigue et de l'ambition. Dans ses desseins impénétrables, le ciel t'avait refusé ce rayon mystérieux que les hommes appellent une ame, reflet pâle, mais pur, de la Divinité, éclair qui luit parfois devant nos yeux et nous laisse entrevoir l'immortelle espérance, chaleur douce et suave qui ranime de temps en temps nos esprits abattus, amour vague et sublime, émotion sainte qui nous fait désirer le bien avec des larmes délicieuses, religieuse terreur qui nous fait haïr le mal avec des palpitations énergiques. Être sans nom, tu fus pourvu d'un cerveau immense, de sens avides et délicats; l'absence de ce quelque chose d'inconnu et de divin, qui nous fait hommes, te fit plus grand que le premier d'entre nous, plus petit que le

dernier de tous. Infirme, tu marchas sur des hommes sains et robustes; la plus vigoureuse vertu, la plus belle organisation n'était devant toi qu'un roseau fragile; tu dominais des êtres plus nobles que toi; ce qui te manquait de leur grandeur fit la tienne; et te voilà sur le bord d'une tombe qui sera pour toi creuse et froide comme ton sein pétrifié. Derrière cette fosse entr'ouverte, il n'est rien pour toi, pas d'espoir peut-être, pas même de désir d'une autre vie. Infortuné! l'horreur de ce moment sera telle qu'elle expiera peut-être tous les maux que tu as faits. Ton approche était funeste, dit-on, ton regard fascinait comme celui de la vipère. Ton souffle était comme la brise des matinées d'avril qui dessèche les bourgeons et les fleurs et les sème au pied des arbres attristés. Ta parole flétrissait l'espérance et la candeur au front des hommes qui t'approchaient. Combien as-tu effeuillé de frais boutons, combien as-tu foulé aux pieds de saintes croyances et de douces chimères, problème vivant, énigme à face humaine? Combien de lâches as-tu faits? combien de consciences as-tu faussées ou anéanties? Eh bien! si les joies de ta vieillesse se bornent aux satisfactions de ta vanité encensée, aux rares jouissances de la gourmandise blasée, mange, vieillard, mange et respire l'odeur de l'encens mêlée à celle des mets! Qui pourrait t'envier ton sort et t'en souhaiter un pire? Pour nous, qui te plaignons autant d'avoir vécu que d'avoir à mourir, nous prierons pour qu'à ton lit de mort les adieux de ta famille, les larmes de quelque serviteur ingénu, n'éveillent pas en toi un mouvement de sensibilité ou d'affection inconnue, pour qu'il ne jaillisse pas une étincelle de ce caillou qui te servait de cœur. Nous prierons afin que tu t'éteignes sans avoir jamais pris feu au rayon du soleil qui fait aimer, afin que ton œil sec ne s'humecte point, que ton pouls ne batte pas, que tu ne sentes pas ce tressaillement que l'amour, l'espoir, le regret ou la douleur éveillent en nous; afin que tu ailles habiter les flancs humides de la terre sans avoir senti à sa surface la chaleur de la végétation et le mouvement de la vie; afin qu'au moment de rentrer dans l'éternel néant, tu ne sentes pas les tortures du désespoir, en voyant planer au-dessus de toi ces ames que tu niais avec mépris, essences immortelles que tu te vantais d'avoir écrasées sous tes pieds superbes, et qui monteront vers les cieux quand la tienne s'évanouira

comme un vain souffle ; nous prierons alors afin que ton dernier mot ne soit pas un reproche à Dieu auquel tu ne croyais pas !

Une forme blanche et légère traversa l'angle du tapis vert, et nous la vîmes monter l'escalier extérieur de la tourelle à l'autre extrémité du château. — Est-ce l'ombre de quelque juste évoquée par toi, me dit mon ami, qui vient danser et s'ébattre au clair de la lune pour désespérer l'impie ? — Non, cette ame, si c'en est une, habite un beau corps. — Ah ! j'entends, reprit-il, c'est la duchesse ! On dit que..... — Ne répète pas cela, lui dis-je en l'interrompant, épargne à mon imagination ces tableaux hideux et ces soupçons horribles. Ce vieillard a pu concevoir la pensée d'une telle profanation ; mais cette femme est trop belle, c'est impossible : si la débauche rampante ou la sordide avarice habite des êtres si séduisans, et se cachent sous des formes aussi pures, laisse-moi l'ignorer ; laisse-moi le nier. Nous sommes des hommes sans fiel, de bons villageois ; Paul, ne laissons pas flétrir si aisément ce que nous possédons encore d'émotions douces et de sourires dans l'ame. Ne disons pas à notre cœur ce que notre raison soupçonne, laissons nos yeux éblouis lui commander la sympathie. Vous êtes trop charmante, madame la duchesse, pour n'être pas honnête et bonne. — Eh bien ! soit : vous êtes bonne autant que belle, madame la duchesse, s'écria mon ami en souriant ; c'est ce que je me persuadais volontiers ce matin en vous voyant passer. J'étais couché sur l'herbe du parc, à l'ombre des arbres resplendissans de soleil ; à travers ce feuillage transparent de l'automne, vous sembliez darder des rayons dorés dans la brise chaude et moite de midi. Vêtue de blanc comme une jeune fille, comme une nymphe de Diane, vous voliez, emportée par un beau cheval, dans un tilbury souple et léger. Vos cheveux voltigeaient autour de votre front candide, et de vos grands yeux noirs (les plus beaux yeux de France, dit-on), jaillissaient des éclairs magiques : je ne savais pas encore que vous étiez duchesse ; je ne voyais qu'une femme ravissante, j'avais envie de courir le long de l'allée que vous suiviez pour vous voir plus long-temps. Mais depuis, je suis entré dans votre chambre, et ce portrait, placé dans les rideaux de votre lit..... — Cela seul, repris-je, m'empêcherait de mal interpréter le sentiment ingénu d'une reconnaissance presque filiale

pour des bienfaits et une protection légitimes. Non, non, on n'est pas corrompu avec un regard si brillant et si doux, avec une si merveilleuse jeunesse de beauté, avec cette démarche fière et franche, avec ce son de voix harmonieux et ces manières affables. Je l'ai vue s'occuper d'un enfant malade; la beauté, la bonté chez une femme s'appellent et se soutiennent! Le Dieu des bonnes gens, que tu invoquais tout-à-l'heure, je l'invoque aussi pour qu'il me préserve d'apprendre ce que je ne veux pas croire, le vice sous des dehors si touchans, un insecte immonde dans le calice d'une fleur embaumée! Non, Paul, retournons au village avec cette jolie apparition de duchesse dans la mémoire, et, si nous écrivons jamais quelque roman de chevalerie, souvenons-nous bien de sa taille, de ses cheveux, de ses belles dents, de son beau regard et du soleil du parc à midi.

Nous quittâmes le banc de pierre, et mon ami, revenant à sa première idée, me dit: — D'où vient donc que les hommes (et moi tout le premier en dépit de moi-même) sont si jaloux des dons de l'intelligence? Pourquoi ceux-là seuls obtiennent-ils des couronnes immortelles, sans le secours d'aucune vertu, tandis que la plus pure honnêteté, la bonté la plus tendre demeurent ensevelies dans l'oubli, si le génie ou le talent ne les accompagne? Sais-tu que cela est triste et prouverait à des ames chancelantes que la vertu est peine perdue ici-bas? — Si tu la considères comme une peine, lui répondis-je, c'est en effet une peine perdue. Mais n'est-ce pas une nécessité douce, une condition de l'existence, dans les cœurs qui l'ont comprise de bonne heure et de bonne foi? Les hommes la paient d'ingratitude, parce que les hommes sont bornés, crédules, oisifs, parce que l'attrait de la curiosité l'emporte chez eux sur le sentiment de la reconnaissance et sur l'amour de la vérité; mais, en servant l'humanité, n'est-ce pas de Dieu seul qu'il faut espérer sa récompense? Travailler pour les hommes dans le seul but d'être porté en triomphe, c'est agir en vue de sa propre vanité, et cette sorte d'émulation doit s'éteindre et se perdre dès les premiers mécomptes qu'elle rencontre. N'attendons jamais rien pour nous-mêmes quand nous entrons dans cette route aride du dévouement. Tâchons d'avoir assez de sensibilité pour pleurer et pour jouir seuls de nos revers et de nos succès. Que notre propre

cœur nous suffise, que Dieu le renouvelle et le fortifie quand il commence à s'épuiser!

— Pour tant, je t'avoue, me dit mon ami en suivant en lui-même le fil de sa rêverie, que je ne puis pas me défendre d'aimer ce Bonaparte, ce fléau de premier ordre devant l'ombre duquel tous les fléaux secondaires, mis en cendre par lui, paraissent désormais si petits et si peu méchans. C'était un grand tueur d'hommes, mais un grand charpentier, un hardi bâtisseur de sociétés. Un conquérant, hélas, oui! mais un législateur! Cela ne répare-t-il point les maux de la destruction? Faire des lois, n'est-ce pas un plus grand bien que tuer des hommes n'est un grand mal? Il me semble voir un grand agriculteur, une divinité bienfaisante, Bacchus arrivant dans l'Inde, ou Cérès abordant en Sicile, armé du fer et du feu, aplanissant le sol, perçant les montagnes, renversant les hautes bruyères, brûlant les forêts, et semant sur tout cela, sur les débris et sur la cendre, des plantes nouvelles destinées à des hommes nouveaux, la vigne et le blé, des bienfaits inépuisables pour d'inépuisables générations.

— Il n'est pas prouvé, lui répondis-je, que ces lois soient durables; mais, en admettant cela, je ne saurais aimer l'homme dont Dieu s'est servi comme d'une massue pour nous donner une nouvelle forme. J'ai été fasciné dans mon enfance, comme les autres, par la force et l'activité de cette machine à bouleversemens qu'on gratifie du titre de grand homme, ni plus ni moins que Jésus ou Moïse. Puisque la langue humaine ne sait pas distinguer les bienfaiteurs de l'humanité de ses fléaux, puisque l'épithète de *bon* est presque un terme de mépris, et que la même appellation de *grand* s'applique à un peintre, à un législateur, à un chef de soldats, à un musicien, à un dieu et à un comédien, à un diplomate et à un poète, à un empereur et à un moine, il est fort simple que les enfans, les femmes et le peuple ignorant s'y méprennent et se soient mis à crier: Vive Napoléon en 1810, avec autant d'enthousiasme qu'on en met aujourd'hui à Venise à crier : Vive le patriarche! L'un faisait des veuves et des orphelins; c'était un puissant monarque. L'autre nourrit la veuve et l'orphelin; c'est un prêtre modeste. N'importe, tous deux sont de grands hommes.

— En effet, répondit mon ami, cet enthousiasme aveugle qui

couronne sans distinction le génie, la charité, le courage, le talent, ressemble plutôt à une excitation maladive qu'à un sentiment raisonné. Mais sais-tu qu'il y aurait bien peu de grands hommes dans le monde si l'on n'accordait ce titre qu'aux hommes de bien?

— Je le sais; mais qu'on les appelle comme on voudra, ce sont les seuls hommes que j'estime, pour lesquels je puisse me passionner, et que je veuille inscrire dans les fastes de la grandeur humaine. J'y ferai entrer les plus humbles, les plus ignorés, jusqu'à l'abbé de Saint-Pierre avec son système de paix universelle, jusqu'au dieu Enfantin malgré son habit ridicule et ses fantasques utopies; tous ceux qui à quelques lumières auront uni de consciencieuses études, de patientes réflexions, des sacrifices ou des travaux destinés à rendre l'homme meilleur et moins malheureux. Je serai indulgent pour leurs erreurs, pour les misères de la condition humaine plus ou moins saillantes en eux; je leur remettrai beaucoup de fautes, comme il fut fait à Madeleine, s'il m'est prouvé qu'ils ont beaucoup aimé. Mais ceux dont l'intention est froide et superbe, ces hommes altiers qui bâtissent pour leur gloire et non pour notre bonheur, ces législateurs qui ensanglantent le monde et oppriment les peuples pour avoir un terrain plus vaste et y construire d'immenses édifices, qui ne s'inquiètent ni des larmes des femmes, ni de la faim des vieillards, ni de l'ignorance funeste où s'élèvent les enfans; ces hommes qui ne cherchent que leur grandeur personnelle, et qui croient avoir fait une nation grande parce qu'ils l'ont faite active, ambitieuse et vaine comme eux, je les nie, je les raie de mon tableau : j'inscris notre curé à la place de Napoléon.

— Comme tu voudras, répondit mon ami, qui ne m'écoutait plus. La nuit était si belle, que son recueillement me gagna. Des éclairs de chaleur blanchissaient de temps en temps l'horizon, et semaient de lueurs pâles les flancs noirs des forêts étendues sur les collines. L'air était frais et pénétrant sans être froid. Ce lieu est un des plus beaux de la terre, et aucun roi ne possède un parc plus pittoresque, des arbres d'une végétation plus haute, des gazons d'un plus beau vert et ondulés sur des mouvemens de terrain plus gracieux. Ce vallon frais et touffu est une oasis au milieu des tristes plaines qui l'environnent, et qui n'en laissent pas soup-

çonner l'approche. On tombe tout à coup dans un ravin hérissé de rochers et de forêts, dans des jardins royaux du milieu desquels s'élève un palais espagnol élégant et poétique, qui se mire du haut des rochers dans les eaux d'une rivière bleue. Il semble qu'on soit arrivé en rêve dans quelque pays enchanté, qui doit s'évanouir au réveil, et qui s'évanouit en effet au bout d'un quart d'heure, lorsqu'on traverse seulement le vallon et qu'on suit la route du midi. Les plaines sans fin, les bruyères jaunes, les horizons plats et nus reparaissent. Ce qu'on vient de voir semble impossible et imaginaire.

Nous suivions le sentier qui mène aux grottes. Les peupliers de la rivière prolongeaient jusque sur nous leurs ombres grêles et démesurées. Les biches fuyaient à notre approche. Nous arrivâmes à ces carrières abandonnées, qui s'encadrent dans la plus riche verdure, et dont les profondeurs offrent une décoration vraiment théâtrale. — Entre sous cette voûte sonore, me dit mon ami, et chante-moi ton *Gloria*. J'irai m'asseoir là-bas pour entendre l'écho.

Je fis ce qu'il demandait, et, quand j'eus fini, il revint à moi en répétant les paroles naïves du cantique :

Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne intention !

— Tu vois bien, lui dis-je, le cantique ne dit point : Gloire sur la terre aux hommes de savoir ou d'intelligence. Le repos est le plus précieux bienfait que Dieu ait à nous accorder ; Dieu seul peut porter dignement le fardeau de la gloire, et les hommes simples qui veulent le bien, sont plus grands devant lui que les grands hommes qui font le mal.

George Sand.

UNE NOCE

A

CONSTANTINOPLE.

Smyrne, le 22 juin 1834.

C'était le 24 mai, au matin. Poussés de la brise du nord et portés par le courant de la mer Noire, nous entrons dans le Bosphore. Voilà l'Europe, voici l'Asie! A leur extrémité, deux phares de grossière fabrique. Nous entrons, et à l'arrière avec eux nous laissons les Cyanées, peu dangereuses pour les argonautes modernes, jadis archipel d'écueils flottans. Est-ce donc une pure fable que cette tradition? ou serait-ce l'indice d'une catastrophe, rendue probable par la fréquence locale des tremblemens de terre, qui aurait violemment ouvert une communication entre le Pont-Euxin et la Méditerranée, tandis peut-être que, sur les débris des co-

lonnes d'Hercule, cette mer s'unissait à l'Océan? Grande crise du continent européen, s'arrachant de l'Asie et de l'Afrique avec effort, comme l'enfant, couché sur le sein maternel, de la tête et des pieds frappe les deux mamelles qu'il a sucées, lorsque enfin il se sent libre et fort! A quoi tint l'indépendance de l'Europe, en germe dans la Grèce? N'est-ce pas à ce long fossé qui se prolonge au midi, là Salamine, ici le Bosphore? A présent, grace à tous nos progrès, ce qui fut barrière rapproche; l'obstacle se fait lien. Et vraiment c'est une joie, voguant dans ce canal, de se sentir vivre sur le point même où se touchent enfin deux mondes avec leurs destins divers si long-temps ennemis; pouvoir d'un seul regard embrasser l'Asie et l'Europe est un plaisir qui émeut délicieusement.

Il y a plus d'un siècle, dit-on, qu'un sultan n'a marié une fille, et Mahmoud célèbre cet évènement. Jamais courban-bayram n'aura été plus pompeusement fêté. Le souverain veut associer son peuple aux joies de sa famille; mais le peuple n'est point en reste de générosité, car on assure qu'à l'occasion de cette noce, Sa Hautesse a reçu en présens une valeur de vingt millions de piastres, selon l'usage antique que la réforme a respecté.

Le théâtre de la fête est Dolmabaktzé. Sur le bord même du canal, en face de la flotte, entre un nouveau palais du sultan et le bourg qui fait suite à Topana, s'étend une esplanade : derrière l'esplanade est une étroite vallée, occupée en partie par une caserne qui regarde le lieu de la scène; sur les deux côteaux qui resserrent la vallée, à leur sommet et à leurs flancs, sont plantées des tentes, ici pour les pachas et leur suite, là, près de la caserne et du champ des morts de Péra, pour les troupes. A peu de distance de ces dernières, dans les cimetières arménien et catholique, il en est d'autres qui servent de boutiques, de cuisines, de cafés; sur les plateaux des hauteurs voisines sont campés des régimens d'infanterie et de cavalerie. C'est vers ce centre que, du matin au soir, abondent, de toutes parts et partout, les spectateurs, dont les caïques, rangés le long du canal, augmentent le nombre. Et quelles merveilles attirent leurs empressemens? le voulez-vous savoir? Le jour, ce sont les tours de force d'un alcide italien sur de misérables tréteaux, ou bien des exercices de

voltige franco-allemande dans un petit cirque, ou bien des ascensions d'acrobates turcs, ou bien encore les danses lascives de baladins grecs, beaux enfans sans barbe et aux longs cheveux, sorte de bayadères mâles : le soir, ce sont des feux d'artifice; toute la nuit, des illuminations. Quoi! rien autre chose!

Et pourtant quelle fête, lorsqu'on laisse le spectacle pour les spectateurs! Turcs, Grecs, Arméniens, Juifs, ont abandonné le sopha, la caserne, le bureau, le comptoir, l'atelier, le bazar, pour venir vivre au grand air, en molle et quiète contemplation ou en quête de divertissemens. Voyez cette foule; moisson mouvante diaprée des turbans verts ou blancs des fils de Mahomet, des turbans bruns et des kalpaks noirs des rayas, des bonnets rouges de Fez que la réforme a fait éclore sur les têtes des vrais croyans ou des giaours affranchis, et des chapeaux francs perdus dans cette bigarrure; pêle-mêle de robes longues et flottantes à l'asiatique, d'habits courts et étriqués à l'européenne, de caleçons lâches et battans retenus aux reins par de larges ceintures et se collant sur la jambe qui ressort bien dessinée, quelquefois nue, de fustanelles blanches retombant de la taille serrée, en jupons plissés et amples, jusqu'aux genoux; de pantalons *à la civilisée*, de vestes prenant le buste à l'étroit, tandis que le reste du corps est bravement étoffé de manteaux de toutes les couleurs. Sous ces vêtemens divers, observez les traits et les attitudes des diverses races : d'abord le Turc Ottoman, face longue et large, front qui se déroule comme une zone unie au-dessous du turban, yeux grands, nez recourbé et plein, mâchoires carrées, barbe fournie, lisse et noire; tête énorme, reposant sur un cou fort et gros; physionomie d'orgueil débonnaire, de force qui dort confiante en elle-même, de sens droit et impérieux; langage harmonieux, inaccentué, grave. Puis le Turc Tartare, différant du premier par un teint plus jaune, par une tête courte, où, sous un front bas, s'enfoncent de petits yeux noirs, relevés à leur angle externe, et rentre légèrement vers sa partie moyenne un nez pincé au bout et renflé par les narines : sorte d'ébauche de figure humaine, aux lèvres tristes, au poil rude et rare, attachée à un tronc de stature décroissante. Là, le Grec, le seul des rayas qui se plaise à porter sa chevelure, chez qui le nez, droit, quelquefois se continue, selon le modèle

antique, avec la ligne du front, le plus souvent forme avec cette ligne un angle obtus et s'avance par son extrémité hors du plan de la figure, d'où résulte un air remarquable d'audace et de finesse, accru par la vivacité de l'œil, tempéré par la grace de la bouche; et quelle volubilité dans le flux de ses paroles bruissantes, notées d'accens variés! quelle fréquence de gestes dans son corps vigoureux et svelte! Ici, l'Arménien, haut de taille, blanc et coloré de face, au front peu élevé, aux yeux grands et noirs à fleur de tête, au nez recourbé et long, ressemblant, par le haut de la figure, au Turc Ottoman, par le bas, plus effilé, au Persan; comme l'un judicieux, comme l'autre pénétrant; moins poétique que le Grec, étranger à la grace, homme d'affaires avant tout, et sérieux dans son discours habituellement emprunté à l'idiome turc. Enfin le Juif, avec un front haut et fuyant qui donne à sa coiffure une inclinaison en arrière, des yeux noirs, un nez allongé, des lèvres minces, et la barbe entière; figure moins large que longue, désarmée de toute passion de guerre, armée de ruse et de défiance; le Juif, déshérité même de sa langue, et réduit à un espagnol corrompu, souvenir de l'une de ces patries qui l'ont tour à tour adopté et rejeté. Parlerons-nous de l'Albanais, moitié Grec, moitié Slave, et paraissant tenir à cette double origine par ses traits et son langage; du Kourde, aux formes athlétiques, à la face régulièrement dessinée, à l'expression encore sauvage, au verbe chaldéen peut-être; et du Persan, et des autres populations orientales affluant à Constantinople? Passez en revue tous ces types tranchés, parce qu'ils s'allient peu entre eux, d'autant plus prononcés que les figures n'ont point modifié le trait commun par ces nuances particulières de physionomie, fruit d'une culture développée, et qu'elles semblent plutôt appartenir à une espèce qu'à des individus; mais aussi quels types généraux fortement caractérisés, robustes, bien nourris, et combien, comparés à ces faces et à ces corps, semblent rabougris et grêles les Francs du Levant, sorte de repoussoir dans ce tableau! Regardez cette suite interminable d'arabats, chariots à quatre roues, surmontés de tentures vertes, rouges, jaunes, et traînés par des couples de bœufs blancs, dont le front reluit de plaques d'acier, tandis que, fichées des deux côtés du joug, deux fortes baguettes se recourbent au-dessus d'eux avec des franges

pendantes; dans ces voitures, cherchez à examiner ces dames dont plusieurs, par des traits d'une pureté exquise, accusent le sang du Caucase, mais dont il faut deviner la beauté, les diamans, la parure sous le voile et sous le manteau; enfin, cette multitude immense d'hommes et de femmes, debouts, assis, immobiles, circulant le long de l'esplanade, dans la vallée, sur le penchant des collines, à travers les tentes vertes que terminent des banderolles rouges ou de grosses boules de cuivre, se dispersant en groupes, se disposant en amphithéâtre, formant de longues files qui s'ouvrent pour les pachas à cheval ou pour une patrouille d'infanterie, allant, venant, s'étalant sous toutes les couleurs et sous toutes les formes, s'épanouissant avec délices, sous un ciel d'azur, à la lumière du soleil, au souffle tiède du midi, à la brise du nord, aux sons de la musique militaire, à la fumée odorante du tchoubony ou du narguilé; figurez-vous cette foule, si vous le pouvez, vis-à-vis de cette riche côte d'Asie où s'étend Scutari avec ses maisons rougeâtres, entremêlées de verdure, et colorées des derniers reflets du jour, en présence du Bosphore : vaste scène dont l'horizon s'agrandit par une ouverture sur la mer de Marmara et par l'aspect lointain de l'Olympe.

Cependant l'art n'a pas partout échoué, et les localités l'ont admirablement servi. Les deux rives du canal, éclairées depuis Scutari et Stamboul, pendant plus de trois lieues de longueur, et réfléchissant dans les eaux leur lumière variée en soleils, en rosaces, en triangles, en croissans, en chiffres impériaux, en étoiles, en pièces d'artillerie, en pyramides, en arcs de triomphe, ou adaptée au dessin des édifices; la flotte éclairée par tous ses sabords; les collines éclairées dans tous les campemens : voilà une illumination qui n'a jamais été surpassée. Un soir, nous restâmes sur une des hauteurs pour contempler cette scène de féerie. Les feux d'artifice étaient terminés, la foule des spectateurs retirée, les tentes fermées, le bruit éteint. Alors, derrière les montagnes d'Asie, la lune se leva; elle monta, encore inarrondie dans son orbe, et elle laissa tomber sa clarté argentée sur l'éclat doré des illuminations : il nous sembla que c'était le génie de la femme, de la femme captive encore sur cette terre et voilée, qui, à l'heure de la solitude et du silence, apparaissait mystérieusement.

Mais laissons un moment ces réjouissances, dont chaque jour est une répétition de la veille. Il ne faudrait pas moins, pour y tenir bon quinze jours de suite, que l'impassibilité du Turc; et pour remédier à la chaleur et à la poussière, il faudrait sans cesse recourir aux marchands ambulans de cerises, d'eau fraîche, de lait caillé, de sorbets, de glaces. — D'ailleurs ces fêtes ne sont pas de celles où l'on prend un bain continuel d'émotions; il n'en arrive à vos fibres tendues que des gouttes *intermittentes*, rares, plutôt propres à les agacer qu'à les rafraîchir. En pourrait-il être autrement? Ces populations sont sans lien; maîtres et rayas, vrais croyans et infidèles, quelle impression commune pourrait ébranler harmonieusement leur masse sans homogénéité? La tolérance mutuelle, à laquelle les a façonnés une longue habitude, n'a point fait de tous ces anneaux une chaîne vivante; il n'y a point là de courant électrique... Qu'y ferions-nous, à moins de nous amuser aux balançoires, aux bascules et autres jeux de gymnastique grossière, ou bien aux bateleurs avec leurs singes, leurs ours, leurs lanternes magiques, qui se trouvent là tout comme aux Champs-Elysées ou sur un boulevard de Paris? Allons à Constantinople; à présent elle est délaissée; nous, allons la saluer.

La solennité actuelle n'est-elle pas comme une célébration du trois cent quatre-vingt-unième anniversaire de son occupation par les Ottomans? Ce fut le 29 mai de l'an 1453 que le conquérant, sa hache d'armes à la main, fit bondir son cheval, de la brèche fumante des remparts à Sainte-Sophie, et y rendit graces à *Allah*. Mahomet II est un adroit politique, un soldat intrépide, un habile capitaine, prince rusé, généreux, féroce, magnanime, bref un grand homme des temps passés. A lui Constantinople! proie superbe, que du fond de ses déserts, l'islamisme, naissant à peine, avait convoitée, et vers laquelle il se précipita à plusieurs reprises, long-temps en vain! La fougue arabe échoua, la patience turque triompha. D'ailleurs, victime de déchiremens intérieurs et du choc de la chrétienté latine, la métropole du christianisme grec, la capitale de l'empire d'Orient, déchue de son haut rang religieux et vêtue seulement des lambeaux de la pourpre impériale, n'avait plus, après cette double dégradation, qu'à subir son arrêt; — et voilà comment la noce d'une princesse dont les

sauvages ancêtres habitaient le nord de la mer Caspienne, se célèbre aux rives du Bosphore.

Que les Ottomans soient les bien-venus! Ne faut-il pas que l'empire d'Orient cesse? Ruine de l'antiquité, converti, mais non régénéré par l'Évangile, cet empire avait sauvé une partie du vieux monde en le baptisant, et épaulé le nouveau monde chrétien aux débris du passé; vivant d'une vie mixte, confuse, inféconde, il dut mourir. Constantinople eut beau vendre son droit d'aînesse à Rome, et abjurer sa foi; l'Europe ne lui paya point le prix de son apostasie. L'Europe avait trop à faire: au dehors un continent à découvrir et à coloniser, au dedans le moyen-âge féodal et catholique à réformer; elle était grosse de Colomb, de Luther et Charles-Quint: elle fit beau jeu aux Ottomans. Oh! quel étrange concert de cris de terreur et d'espérance, de gémissemens étouffés et d'exclamations triomphantes à pareil jour, retentit sur ces bords! Alors, alors aussi se célébra une noce, noce de deuil et de sang: Constantinople, veuve de ses Césars, les yeux en larmes et la face voilée, dut accepter pour époux le vainqueur, encore teint du carnage de ses fils.

Et pourtant, en dépit de toutes les jérémiades pieuses et classiques sur l'asservissement d'un peuple chrétien, l'anéantissement des beaux arts et l'invasion de la barbarie par les Ottomans, le monde marche. La victoire a brisé pour les vaincus les traditions qui les entravaient: despotisme brutal de César et du patriciat; discussions théologiques sans fruit désormais pour l'avancement de l'intelligence; contemplation impuissante des chefs-d'œuvre de leur antiquité, et jusqu'à l'humiliante fiction qui imposait à leur nationalité le nom de Romain. Vaincus, ils redeviennent Grecs, ils secouent le joug de leur éternel Homère et de leurs éternelles controverses; ils sont affranchis de leur aristocratie privilégiée; ils sont gouvernés par des chefs de leur sang, de leur choix, par leurs prêtres. Les Barbares les ont asservis; mais ils leur laissent leurs lois et une juridiction indigène; les Barbares détruisent leurs vieilles statues et leurs vieux temples, mais ils leur laissent leurs autels et leurs églises.

Voilà Constantinople devenue le centre radieux de cette tente immense, qui, selon un poète turc, apparut en songe à Orchan,

reposant sur le Caucase, le Balkan, le Liban et le mont Atlas, arrosée par le Tigre, l'Euphrate, le Danube et le Nil. Par elle, les Ottomans couronnent l'empire colossal qu'ils ont formé, et devant cette tête imposante le califat de Bagdad fléchit, la Mecque elle-même s'est inclinée; en elle l'islamisme a trouvé sa Rome. La veuve des Césars, par son hymen avec les sultans, jouit d'une gloire nouvelle. Merveilleuse destinée de l'antique Byzance! Sous le nom de Constantinople, elle fut la première métropole du christianisme; sous le nom de Stamboul, elle devient la seconde métropole de l'islamisme; par Constantinople, l'Occident oscilla vers l'Orient de tout le poids de Constantin et d'Arius; par Stamboul, l'Orient oscille vers l'Occident de tout le poids de Mahomet II et de ses héritiers. A cette ville, par son balancement alternatif, appartient l'honneur de préparer l'union de l'Orient et de l'Occident. Que les Ottomans y soient donc les bien-venus, et nous aussi rendons grâces à *Allah!*

C'est à l'extrémité de Constantinople, à l'entrée méridionale du Bosphore, face à face de Scutari, près de Sainte-Sophie, que le conquérant fixa le siége du pouvoir dans une première enceinte successivement accrue. Qu'il est harmonieux ce groupe de dômes, recouverts d'un plomb aujourd'hui terne, autrefois doré peut-être, d'habitations aux formes carrées, de tours coiffées en pointes, de kiosques, de murailles larges et hautes, s'entremêlant d'arbres au feuillage lustré ou à la verdure plus tendre, de pins avec leur couronne au bout d'une tige nue, et de cyprès enfin érigeant en cône leurs rameaux et leur couleur sévère!

Dans ce massif on ne voit point d'édifice aux dimensions colossales, écrasant tout et réclamant pour lui seul l'admiration, de palais, de parcs, d'avenues, ordonnés avec une pompeuse symétrie; mais un magnifique ensemble de bâtimens et de jardins se mariant sur l'éminence et la pente d'une colline qui descend par ondulations jusqu'à la mer, et offrant, dans sa diversité, la grace et la grandeur. Là fut déposé l'étendard de Mahomet, palladium de l'empire. Là furent enfermées toutes ces femmes qui composaient le faste de leurs maîtres. Là régnèrent la religion, la politique et l'amour. Là le divan tint ses conseils, et le sérail ourdit ses intrigues. Il y eut là des roses, des parfums d'aloës, de tu-

lipes, d'oranger; des fêtes, des chants, des baisers et du sang. Là le poison tua sans bruit, le poignard et le cimeterre firent œuvre plus hardie, le canal s'ouvrit sous un poids palpitant encore, et la Porte étala le trophée sauvage de têtes décollées. Là les sultans, tour à tour appuyés, attaqués par les ulémas et les janissaires unis et divisés, siégèrent sur un trône glissant qu'environnaient le despotisme et l'anarchie. De là partit la foudre qui dévora les janissaires et donna le signal de la réforme. Là enfin a grandi et décliné la fortune de l'empire....

Près de ce groupe de palais et de verdure, de quelque côté que vous veniez par mer à la ville, toujours vous découvrez un autre groupe noble et majestueux; deux coupoles et dix minarets, qui, selon le point de vue, s'éclipsent réciproquement, changent de place, ou même entrent parmi les arbres du sérail. C'est Sainte-Sophie, qui, de loin, a un grandiose et une légèreté que, de près, les contreforts massifs de l'édifice dissimulent. Sainte-Sophie est si admirablement située, qu'elle apparaît tout d'abord comme un temple métropolitain; à côté, c'est la mosquée d'Achmet : la première, accompagnée de quatre minarets à une seule galerie, et courbant gracieusement sa coupole en ellipse; la seconde, arrondissant plus fièrement son dôme en demi-sphère, l'escortant ambitieusement de six longs minarets à deux et à trois galeries, et semblant avoir fait effort pour donner au monument mahométan la victoire sur le monument chrétien; du reste heureusement postée sur la place de l'antique hippodrome, où, devant elle, s'abaissent des débris de colonnes et l'obélisque égyptien.

Cependant Sainte-Sophie est le type de toutes les mosquées de Stamboul. L'islamisme rencontre dans la forme architecturale inventée par le christianisme grec une expression assez vraie de sa propre foi pour l'adopter, sauf à greffer sur l'art byzantin une portion de l'art arabe. Le génie des Osmanlis s'est toujours enrichi de conquêtes; leur langue a dépouillé les Arabes et les Persans, et leurs constructions ont pris aux Græco-Romains. Examinons ensemble leur mosquée : premièrement le corps de la mosquée est un carré long, et sur ce corps un vaste dôme surmonté du croissant; au-dessous de la base de cette tête, et pour ainsi dire jusque sur les épaules, reposent par étages des demi-

dômes, divers de proportions selon le rang qu'ils tiennent, tandis que des quatre angles montent, vers la grande coupole, des coupoles moindres, qui la flanquent respectueusement. Sur les deux faces latérales sont, de chaque côté, deux galeries superposées l'une à l'autre avec une rangée de colonnes en arcades et recouvertes dans leur longueur d'une suite de nouveaux dômes; c'est une sorte d'appendice à la mosquée, occupant en hauteur les deux tiers du mur.

Puis à côté de cette profusion orientale de dômes, ces minarets qui s'alongent en aiguilles, en rappelant l'église occidentale, marient heureusement avec ces courbes innombrables l'élancement de leurs lignes droites; on dirait la prière qui monte et demande tandis que l'épanouissement des coupoles attend les graces et la rosée du ciel. Enfin, ce qui complète la mosquée, c'est l'enclos ceint de murs et de grilles, où elle est posée, comme le Musulman, en adoration sur son tapis : l'ombrage des cyprès et des platanes plantés sans art, le roucoulement des tourterelles, ou des pigeons, l'eau qui s'échappe, pour les ablutions des fidèles, soit de la base du monument par de petites fontaines placées sur les deux faces latérales, soit d'une grande fontaine occupant le centre de la cour, attestent qu'ils n'ont pas oublié que, selon le Coran, Dieu avec l'homme créa aussi le monde. Dans son intérieur, la mosquée est grave; elle redoute l'éclat du jour, le prestige des arts, l'idolâtrie du soleil et des astres, l'idolâtrie de l'homme et des animaux. Des fenêtres de médiocre proportion, carrées, ovales, cintrées, ogivales, rondes, et séparées pour la plupart en nombreux compartimens par un épais mastic, n'y laissent pénétrer la lumière que parcimonieusement, et ce n'est qu'au ramazan, à des époques rares que l'édifice s'illumine des mille lampes suspendues à sa voûte. Par sa clarté ombreuse, par la nudité de son enceinte, où s'élèvent seulement deux grandes chaires, où l'autel n'est qu'une niche vide, indicatrice de la situation de la Mecque, où le culte n'est qu'une oraison accompagnée de gestes, sans sacrifice, la mosquée amortit, beaucoup plus qu'elle ne les exalte, les sens du croyant. Au dehors elle peut vivement l'impressionner, au dedans elle le spiritualise plutôt qu'elle ne le matérialise ; traduction fidèle du Coran, qui se montre dans un verset si complai-

sant pour la chair, dans un autre si sévère pour elle, destiné qu'il était à satisfaire une nation sensuelle, en corrigeant les écarts de son imagination et l'excès de ses désirs. Aussi, tandis que la mosquée étale à l'extérieur sa multiplicité superbe, à l'intérieur elle a tout sacrifié à l'adoration austère de l'unité; et n'est-ce pas une chose remarquable que cette nouvelle conformité entre l'islamisme et le christianisme grec? Celui-ci avait poussé la terreur et la haine de l'idolâtrie jusqu'à briser les images et même représenter la croix sans le divin crucifié, et celui-là porte au dernier degré l'intolérance des images; sous leur domination, Constantinople ne perfectionna point la peinture et la sculpture : elle fut surtout architecte. Autre rapprochement! Constantinople était et demeura une ville de législation, d'histoire, de gouvernement, de religion : des Tribonien et des Papinien aux Khousrec et aux Haleby se perpétua la codification de toutes les lois anciennes; des historiens de Bysance aux historiographes de Stamboul, la rédaction de volumineuses et célèbres annales; enfin des Césars de l'empire d'Orient aux sultans de l'empire ottoman, l'union confuse du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Chrétienne ou mahométane, Constantinople a comme une même destinée.

Poursuivons-nous notre promenade? Peut-être êtes-vous impatient de retourner à la fête pour admirer les yeux bleus des Circassiennes et les yeux noirs des Turques ; — ou bien il vous plairait de *boire* un narguilé, comme on dit en ce pays, en face du canal, et là, en contemplant tour à tour ce beau spectacle et les nuages de fumée qui s'exhalent de votre bouche, de rêver, au bruissement de l'eau que soulèvent vos aspirations, puis de répéter, avec le bon Turc qui vous sert le café : *Mash Allah!* — Vous voudriez prendre un repas à l'orientale chez l'un des restaurateurs nomades campés sur les tombeaux..... Pour les peuples du Levant, ce n'est pas profanation : ils n'ont point planté de promenades à cause de leurs mœurs et de leurs coutumes sédentaires; mais où ils élèvent un tombeau, ils mettent un arbre, et quand ils cherchent l'ombre, ils vont au tombeau ; le tombeau en Occident est triste; ici, il est également sacré, et il a perdu de l'horreur de la mort : il y a, ce nous semble, quelque chose de religieux dans cette association du souvenir des morts et des joies des vivans. Vous n'êtes

point tenté de ce repas? Alors, si vous n'avez aucun droit d'assister au banquet, plus somptueux, des patriarches grec, arménien catholique, arménien schismatique, et du grand-rabbin, faisant ensemble une sorte de cène à l'invitation d'un ministre musulman, si vous n'avez aucune prétention à figurer au dîner de MM. les ambassadeurs et du corps diplomatique, continuons.

De la mosquée allons au bazar, sans crainte de mêler le profane au sacré; entre eux, la loi de Mahomet a mis moins de distance que celle de Jésus entre le temple et les marchands : souvent même les fondateurs des mosquées, et des écoles qui sont attachées aux plus importantes d'entre elles, ont bâti à leur porte des boutiques, des magasins, des bains, dont les revenus sont affectés à l'entretien du pieux édifice. Mais à quel bazar irons-nous? Sera-ce à celui des esclaves? car, malgré les progrès de la civilisation ottomane, aux portes de l'Europe se fait encore la traite noire et blanche. Allons au Tcharché. Le Tcharché est une réunion de bazars, recouverts d'une voûte cintrée, se croisant dans tous les sens, offrant deux rangées de boutiques, plusieurs riches et ornées, boutiques de tapis, d'étoffes, de parfums, de joaillerie, etc., et, entre ces deux rangées, laissant un chemin, où, en plusieurs endroits, se peuvent mêler les piétons, les chevaux, les arabats : c'est comme une petite ville sous un même toit; la lumière y descend par des ouvertures haut percées sur tout ce mouvement de populations, sur toutes ces couleurs de marchandises, de marchands, d'acheteurs.... Aujourd'hui la fête lui a enlevé une partie de son éclat.... Et ici, comme dans tout l'Orient, la lumière respecte l'ombre, et des fontaines ajoutent à la fraîcheur. Ces fontaines que vous voyez n'ont rien de remarquable; mais vous connaissez celle de Sainte-Sophie; vous en avez vu dans la cour des mosquées; si les fontaines sont abondantes dans tout le Levant, où elles sont la plupart des fondations pieuses, les plus belles sont peut-être celles de Constantinople, où elles s'offrent en général avec une profusion d'arabesques décorant leurs faces nombreuses et le dessous de la partie saillante de leurs toitures.

Mais suivons rapidement l'aqueduc de Valens, dont la triple arcade, de loin, se dessine si heureusement à l'horizon, et sortons de la ville. Voici peut-être un des restes les plus imposans des con-

structions bysantines; ce sont ces fortifications qui partent de la mer de Marmara, en s'appuyant au château des Sept-Tours, et qui se prolongent jusqu'au fond du port; triple rangée de murailles, garnie, dans ses deux pans intérieurs, de tours, la plupart octogones, et, jusqu'à cette heure, malgré sa vétusté, se maintenant ou ne s'écroulant que par lambeaux, recouverte de lierre, ombragée même d'une végétation arborescente, et montrant encore, comme une plaie qui n'a pas été fermée, la brèche où le canon fraya une route à l'islamisme. Cette ligne de remparts, aujourd'hui désarmée, et dont les fossés se changent en jardins, forme à elle seule l'un des côtés de Constantinople, et comme la base du triangle, dont les deux autres côtés regardent la mer de Marmara et le port, en se rejoignant à la pointe du sérail. A présent, dans ce vaste espace embrassons, d'un seul regard, les sept collines et autant de vallées; ouvrons les yeux sur cette masse de maisons innombrables, variant de position selon les accidens du terrain, rouges de leur peinture et des tuiles de leurs toits, dominées par les coupoles des bains, des bazars, des mosquées, et par la troupe géante des minarets, n'offrant point de disparates désagréables à la vue, parce que la police règle l'élévation des demeures même des particuliers, peu hautes, parce que chaque habitant aime à avoir sa maison à lui, et s'entremêlant de verdure, parce que le Turc volontiers avec lui loge quelques arbres pour ses enfans, ses femmes et lui-même! Devant un tel panorama, on conçoit sans peine qu'un Anglais ait frété un navire pour venir uniquement jouir de ce spectacle et de celui du Bosphore; — et qu'il soit reparti à l'instant sans mettre pied à terre, dans la crainte de gâter ses impressions, on le conçoit également. Les rues sont étroites, tortueuses, mal pavées, sales, abandonnées aux chiens errans. L'extérieur même des habitations, vues de près, n'a rien de remarquable, sinon l'avancement d'une partie des appartemens sur chacune des faces, et, par suite, une multiplicité d'angles saillans et rentrans dans la toiture. Mais, y pénétrez-vous? c'est pour l'intérieur que le Turc a réservé tout son luxe; avec quel art il s'entend à tous les arrangemens de la vie domestique, et sait y réunir le somptueux et le comfortable! Le Turc aime le chez-soi : il n'y a que le café

qui lui ait donné la vie publique, qu'auparavant il ne trouvait qu'à la mosquée ou à l'armée; le café, qui eut à triompher de la rigidité des muphtis ou de la prudence timorée des sultans, a créé pour lui une sorte de communion profane qui lui est devenue indispensable; néanmoins sa maison lui est chère. C'est là qu'il règne : il y jouit du respect de ses serviteurs, de ses enfans, de ses femmes, et il les traite avec une familiarité tempérée de réserve, avec une bonté magistrale : c'est là qu'il pratique noblement l'hospitalité envers l'étranger, et qu'il exerce sa miséricorde envers le pauvre. Certes, ce n'est ni en bonne foi, ni en justice, ni en compassion pour le malheur, que vous jugerez le Turc inférieur au chrétien : dans sa politesse, il y a de moins, en grace et en amabilité, ce que donne aux Européens un commerce habituel avec les femmes; mais il y a de plus, en simplicité et en sincérité, ce que ce même commerce donne aux Européens de grimace et de fausseté. La politesse chez ce peuple est une bienveillance affectueuse, point gênante pour celui qui en est l'objet, ni pour celui qui en fait la dépense, ayant une rare délicatesse, en ce qu'elle n'est point une tentative continuelle d'invasion chez autrui. Le Turc respecte et veut être respecté; il a, à un haut degré, le sentiment de la dignité personnelle. Ne le croyez point servile, parce qu'il se prosterne devant son supérieur et lui baise le bas du manteau : c'est un hommage qu'il paie sans rougir plus au rang qu'à la personne, et que le supérieur lui-même reçoit sans en être ébloui, parce que l'un et l'autre savent que le dernier des Turcs — s'il plaît à Dieu — peut parvenir aux plus hautes dignités de l'empire. En un mot, les Turcs ont de hautes vertus privées, et vraiment ces barbares, comme on les appelle, ces barbares ont du bon. Mais sortons de cette maison; traversons à la hâte ces rues informes dont la malpropreté contraste avec la propreté de la population et celle de ses demeures, ces rues, foyer de la peste. Entrons dans un caïque, jetons une dernière fois les yeux sur ce prodigieux ensemble, tout en admirant la beauté du port, si vaste, si profond, si commode, et saluons de nos adieux Constantinople, la noble capitale de l'empire d'Orient, la digne métropole de l'église d'Orient, Stamboul, l'héritière magnifique de Damas et de Bagdad.

Et cependant, pour être si superbe et si vaste, qu'est-ce que Constantinople? Le germe d'une ville, plus vaste et plus superbe encore qui déjà s'en échappe. La cité de Constantin et de Mahomet II était surtout une position militaire, la capitale d'un empire armé. Mais du jour où les Génois arrachèrent à la faiblesse des Césars grecs la permission de coloniser sur l'autre rive du port, en face de la ville, Galata; du jour où les chrétiens, moyennant leurs capitulations, purent s'établir avantageusement en Turquie, Constantinople sortit de ses murailles; elle commença à s'établir sur les bords européens du Bosphore. L'activité des négocians francs et de leur clientelle grecque, juive, arménienne, s'empara de ces positions, et bientôt Galata et Péra, à droite et à gauche, donnèrent la main à tous ces bourgs, auparavant épars, qui, aujourd'hui, se continuent dans l'intérieur du port et sur les rivages extérieurs. Sur ces rivages, soit d'Europe, soit d'Asie, les sultans eux-mêmes construisirent d'abord leurs maisons de plaisance : enfin, Mahmoud fixa la résidence impériale dans les diverses habitations dont il les a embellis, et, à cette heure, le vieux sérail, ce Louvre des empereurs ottomans, n'est plus pour lui qu'un pied-à-terre à Stamboul. Mahmoud a cassé le janissariat, et avec cette milice il a aussi cassé Stamboul. Stamboul est l'antique citadelle, la place d'armes, la forteresse : mais la ville! elle court aujourd'hui le long du Bosphore; déjà presque elle remonte jusqu'à Thérapia et à Buguckdéré. La ville sainte, la ville musulmane, la ville privilégiée est désertée par le commerce et par la réforme. Les comptoirs, les bazars, les palais, les casernes se transportent ailleurs; et Stamboul est en pleine disgrace. Il y a plaisir à observer cette transformation qui s'opère dans une capitale comme dans ses habitans, et on se laisse aisément récréer à ce spectacle d'une cité nouvelle, s'épanouissant dans l'enceinte de la vieille cité, pour prendre l'essor à travers champs et collines; et la fête contribue à hâter cette émigration. La fête a lieu à Dolmabaktzé, sur les rives du Bosphore; et Stamboul se voit comme exclue de cette solennité. La population la délaisse pour se transporter là où est le mouvement, le bruit, l'éclat : Stamboul, solitaire durant le jour, la nuit reste dans l'ombre; elle ne concourt à l'illumination que par l'une des faces du sérail; tout le reste demeure éclipsé. Et,

en effet, le Bosphore est le canal, le fleuve, la rue-mère de la ville. Et ce canal, dans toute sa longueur, est une rade sûre, se repliant en ports et en anses, où presque partout les bâtimens peuvent mouiller bord à bord. Aimez-vous à rêver? Des deux côtés du canal, construisons des quais immenses, chargés d'arsenaux, de fabriques, de magasins, de docks, de bourses, de cafés, de fontaines; sur le penchant des collines, bâtissons des maisons avec leurs cours, leurs jardins, leurs terrasses parfumées de fleurs, d'enfans et de femmes; disposons régulièremont les retraites silencieuses de l'étude et de la méditation, les bibliothèques, les écoles, les observatoires; quartier paisible de la science qui repose au-dessus du vaste et bruyant quartier de l'industrie, et remonte vers les inspirations de l'art. Le jour, quelle activité, quel travail le long des quais, dans tous ces ports, parmi tous ces ateliers! Le soir, quels plaisirs élégans, quels repos voluptueux! Que de jets de lumières se renvoient les deux rives, capables de faire pâlir par leur splendeur accoutumée l'illumination extrordinaire du moment! Centre immense où viendront aboutir toutes les richesses de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique pour s'échanger entre elles et se distribuer, suivant les besoins de chaque contrée, y aura-t-il pour cette nouvelle Constantinople trop de magnificence? Est-il d'ailleurs une position plus propre à inspirer le génie des artistes? Mais qu'il soit grand, plus grand que Michel-Ange, l'architecte qui voudra asseoir sur les deux rives du Bosphore une ville asiatico-européenne, dont la mer de Marmara et les Dardanelles, peuplées de villes, de fabriques, de fermes, seront les avenues et les faubourgs, qui devra bâtir deux grandes cités unies en un couple magnifique, dont l'une semblera tenir dans sa main le globe naissant du soleil, et l'autre le recevoir dans la sienne, déclinant et empourpré! Et quelle fête, lorsque la grande ville voudra se réjouir, et qu'elle mettra au vent toutes ses lumières, toutes ses harmonies, toutes ses gloires, et que ses populations et ses collines, parées de mille couleurs, formeront ensemble un chœur immense, trépignant de joie et d'enthousiasme!

Retournons à la fête. Jamais peut-être il n'y eut, sur les rives du Bosphore ou à Constantinople, une réunion aussi nombreuse

de femmes : les Mahométanes, voilées et enveloppées de manteaux, les Arméniennes des deux communions, voilées aussi, quoique chrétiennes; les Juives, la tête recouverte d'une étoffe blanche, mais la face nue; les Grecques enfin, entièrement découvertes, et se faisant de leurs longs cheveux bruns une parure mêlée à une coiffure élevée, large, transparente. Ici se rencontrent, presque à chaque pas, des traits admirables de régularité, d'élégance, de délicatesse : sans doute vous n'y trouvez point de ces tailles sveltes, de ces corsages d'abeilles, de ces tournures ravissantes qui séduisent à Paris; le vêtement, chez la plupart d'entre elles, écrase les graces du corps; puis l'habitude du sopha et le défaut d'exercice habituel leur nuisent; elles ne savent pas marcher; elles ne sont pas libres. Mais où voir des têtes plus belles de dessin et de coloris? Ne leur demandez pas, l'expression d'une intelligence déliée et fine, ou d'un sentiment moral élevé; de quel droit leur demander ce que leur condition ne leur permet pas d'avoir? Regrettez seulement, regrettez, vous le devez, qu'une création aussi merveilleuse ne soit qu'ébauchée. Un autre désenchantement est celui que vous cause leur voix : elle est monotone et crue; elle manque du charme de cet accent qui en modifie le son et en varie l'expression par une foule d'heureuses nuances; leur voix est comme leur figure, sans physionomie; le voile est aussi dans leur parole. C'est que toutes les femmes du Levant, quelle que soit leur communion, sont tenues dans la servitude, dans la dépendance par la jalousie des hommes : l'église grecque et arménienne, aussi bien que la mosquée, leur assigne une place à part, si ce n'est même deux chapelles distinctes qui ont chacune leur autel et leur office; dans l'intérieur de la famille, à table, les femmes ont aussi leur service séparé. Parmi ces femmes, les plus émancipées sont les Grecques, et c'est ce qu'elles expriment par leur toilette, plus rapprochée de la toilette européenne, et par une facilité plus grande ou plus apparente de mœurs. Mais celles qui ont le plus soif de liberté, ce sont les Musulmanes : n'est-ce pas ce qu'on peut soupçonner, en voyant avec quel zèle elles mettent à profit l'autorisation que ces fêtes leur donnent de sortir, avec quelle exactitude elles reviennent tous les jours assister aux mêmes spectacles sans se lasser de la mesquinerie monotone de ces représen-

tations? C'est que l'air du harem leur pèse; c'est que la solitude de la maison les ennuie. Et pourrait-il en être autrement, lorsqu'excepté les soins domestiques dont elles sont même dispensées par leurs serviteurs, elles n'ont dans leur intérieur, grace à une complète ignorance, aucune de ces occupations que créent la lecture, l'étude, la culture des arts, ou l'éducation des enfans? Aussi sont-elles d'une étonnante intrépidité aux fêtes. Du reste elles y jouissent des meilleures places qui leur ont été réservées, et elles sont protégées par des factionnaires contre l'insolence des curieux. Hâtons-nous, pour être juste, de déclarer que de la part des Turcs il y a en général pour elles mieux que des égards obligés, c'est l'habitude du respect; bien entendu que leur respect pour les femmes est celui des propriétaires pour la propriété. Toutefois, elles n'ont pas la fête tout entière : tant que le soleil veille pour les maris, bien : mais quand il disparaît, la retraite bat et sonne; adieu les feux d'artifice, adieu les illuminations! ordre de rentrer. Pauvres femmes! à quel régime militaire sont-elles soumises, la protection des baïonnettes et la discipline du tambour! Mais qui sait ce qu'un tel ordre aura soulevé de murmures contre la rigidité de leur dépendance, et aiguillonné de désirs d'émancipation? Cette fête n'aura-t-elle pas été le foyer d'une conspiration plus décidée contre tous les vieux usages maintenus par les maris? Elles voudront aussi pour elles le bénéfice de la réforme. Patience! déjà, à ce qu'on assure, Mahmoud permet à ses femmes, quand elles le désirent, de s'habiller à l'européenne dans le harem : Mahmoud est un homme de culte, comme Méhémet-Ali est un homme d'industrie; il a entrepris la toilette de tout l'empire; hommes et femmes y passeront : c'est le despote du costume. Espérons donc que bientôt le voile tombera, et ce sera bien. Le voile appliqué par la main de l'homme sur la face de la femme est un masque de plomb; de ce voile où il l'enferme, il n'y a pas loin au sac où il la coud vivante pour la jeter au canal : le mystère, imposé à la femme par l'homme, c'est la prison; odieux mystère! et pourtant il y a dans ce voile dont la femme se couvre librement une grace indéfinissable, dans ce voile qui flotte et ne pèse pas, dans ce léger nuage dont à son gré l'étoile s'enveloppe ou se dégage!... Les femmes de l'Occident aujourd'hui savent peu le mystère; elles ont dû lutter à front

découvert pour conquérir leur émancipation, et faute d'avoir encore la plénitude de leurs droits, elles n'ont pas peut-être la pudeur de leur liberté. Ici les femmes ont l'impudeur de l'esclavage; rien n'égale l'audace de leurs yeux; elles regardent comme si elles n'étaient pas vues. Du reste, elles témoignent quelque lassitude de leur situation; l'adultère et la prostitution se sont glissées parmi elles; quant au divorce, elles sont ardentes à le réclamer, et leur réclamation est admise chaque fois qu'elle est conforme aux lois. Que les femmes turques souffrent, aspirent vaguement à un autre sort, voilà ce qu'on ne peut nier, quand on les voit porter sur leur visage la trace de leurs désirs mal satisfaits. Si de profonds observateurs attribuent uniquement leur état de pâleur et de souffrance à l'abus des bains, pour nous, nous croyons qu'il tient à une crise révolutionnaire.

Nous n'avons point encore parlé des époux. Et d'abord de l'épouse que pourrions-nous dire? Son nom, c'est la sultane Salichè. Voilà tout. Sans doute pendant la durée de ces fêtes, entourée dans le harem impérial des harems des pachas et des ministres, elle nage dans une mer de félicitations et de vœux, et respire dans une atmosphère d'encens et de parfums: sans doute elle étale, devant les yeux éblouis, le luxe de la nouvelle épouse, et elle consacre plus d'un moment à essayer les toilettes que l'on dit être venues pour elle des célèbres magasins de modes de Paris, en souriant peut-être, au milieu de ces dames, de l'art ingénieux de la civilisation européenne. Pour nous, à tant de souhaits pour son bonheur nous ajoutons les nôtres: car nous croyons que sa noce, célébrée avec tant d'éclat et de pompe, aura contribué à rehausser la dignité de tout son sexe. Quant à l'époux, qui dans un tel mariage, ne joue que le second rôle, c'est Halil-Pacha. On le dit familiarisé avec les langues et les usages de l'Europe, et d'un caractère bon et aimable. Le rang auquel il s'est élevé, de la condition d'esclave, lui ferait supposer un mérite au-dessus de la médiocrité, si l'on ne savait qu'il doit sa fortune à la faveur du séraskier-pacha, dont il est *le fils d'ame*. Une telle adoption, commune en Turquie, a quelquefois des causes honorables; celle-ci a une origine moins pure. Il est de notoriété publique que Halil-Pacha, dans sa première jeunesse, a fait partie du *harem mâle* du séraskier-pacha.

De telles mœurs n'ont rien ici que de très ordinaire, et contribuent souvent à l'avancement dans l'armée ottomane. Ces mœurs, il faut bien le dire, sont caractéristiques de tous les peuples musulmans, turcs, persans, arabes. C'est aux sages de l'époque à décider si elles sont ou non le résultat de la condition des femmes chez ces peuples.

Enfin, le 15 juin arrive. La veille on avait porté, en grande cérémonie, au palais de la princesse, ses trésors, les présens dont elle a été comblée, et tous les objets qui doivent servir à sa personne et à sa maison : trousseau, linge, toilette, ustensiles de cuisine, etc., etc.; cent mulets, cinq équipages, vingt-cinq fourgons et trente voitures, escortés de deux escadrons de cavalerie, servaient à ce pompeux emménagement. Mais ce jour, avant midi, au milieu d'une longue haie formée près de l'esplanade et continuée sur les coteaux voisins, nous voyons sortir du palais impérial et s'avancer, d'abord tout l'état-major des troupes cantonnées sur le Bosphore, les pachas, les ministres en costume demi-européen; les membres les plus élevés du corps des ulémas, conservateurs fidèles du costume antique; le grand muphti, avec un turban blanc couronné d'un large bandeau d'or et un ample manteau blanc, et, à côté de lui, le grand visir, tous deux ruines vivantes de l'ancien empire ottoman; derrière eux, comme le résumé de leur puissance, le séraskier-pacha, dans lequel est aujourd'hui tout le gouvernement, vieillard de quatre-vingts ans, face rouge, barbe blanche, vert d'énergie, court de taille, gros d'embonpoint; puis les voitures attelées de six et quatre chevaux, voitures à l'européenne, remplies des dames de la cour, habillées et voilées comme de coutume, pendant qu'aux portières cavalcadent, en redingote à la russe, taille pincée, collet et ceintures dorés, messieurs les eunuques noirs, sainte milice qu'a respectée la réforme. Entre tous ces équipages figure une voiture étincelante d'or, comme une ancienne voiture du sacre, présent de l'empereur Nicolas à son frère l'empereur Mahmoud; c'est sous les stores de cette voiture que passe invisible la vierge impériale, l'épouse nouvelle, image fidèle, peut-être, de la puissance ottomane près d'être aussi enfermée dans la vaste monarchie russe; enfin, après une longue file d'arabats, soigneusement clos et également remplis de femmes, deux

escadrons de lanciers ferment la marche. Ce cortège conduit la jeune sultane à son palais, sur le seuil duquel son époux l'attend; et tout est fini.

Vers les derniers jours de ces solennités, on reparla du blocus prochain des Dardanelles par la flotte anglo-française. Que deviendra la Turquie? Que fera l'Europe? Voilà la question de tous les momens, ici et ailleurs. Pour nous, il nous semble que l'Occident est aujourd'hui embarrassé de l'empire ottoman comme il l'était, il y a près de quatre cents ans, de l'empire d'Orient. Le parallèle est frappant! Il veut, à cette heure, le secourir, et il a commencé par briser lui-même ses forces. Ainsi fit l'Occident avec l'empire d'Orient. Il prétend le sauver d'un ennemi commun, et il n'apporte, dans cette protection qu'il lui accorde, qu'une sympathie indécise, sans foi dans ses propres efforts, sans foi dans les droits du protégé à son soutien. Ainsi fit l'Occident avec l'empire d'Orient. Et l'empire ottoman a beau s'abjurer pour embrasser la civilisation occidentale; il a beau s'européaniser à la hâte pour être traité en frère par l'Europe; lui-même doute de l'appui de l'Europe, et il subit, comme une fatalité, l'alliance menaçante de son plus terrible ennemi qui veille à ses portes. Ainsi fit l'empire d'Orient à l'égard de l'Occident, devenant latin pour n'être pas conquis; et il ne put échapper à l'ennemi qui veillait à ses portes...

De grands évènemens approchent. — Il y a huit siècles, une race nomade accourut du fond de ses steppes devant les remparts des capitales d'Orient, échangea ses tentes contre des palais, et écrivit les noms de ses khans à côté de ceux des Cyrus, des Alexandre et des Constantin. A présent il semble que la race tartare soit en défaillance, et que de toutes parts il y ait contre elle conspiration. Elle avait, en courant, jeté ses dynasties sur les trônes de Samarcande, de Ghizné, d'Ispahan, de Bagdad, de Delhi, de Pékin, de Jérusalem, de Constantinople : des murailles de la Chine à Moscou et aux frontières de l'Allemagne, du Caire au détroit de Gibraltar, elle avait propagé sa puissance ou installé sa domination. Et la Chine s'est révolutionnée contre les maîtres qu'elle en avait reçus; des empereurs de Delhi l'Angleterre n'a conservé que le fantôme; l'Égypte et l'Arabie se sont émancipées par l'heureuse audace de Méhémet-Ali, qui sent que sa puissance n'est vitale qu'à la condi-

tion d'une incarnation, en lui et ses successeurs, du génie arabe. La France a dépossédé le dey d'Alger; les deys de Tripoli et de Tunis sont sourdement menacés; enfin, le sultan de Constantinople et le shah de Teheran chancellent, et la Russie étend vers l'un et vers l'autre ses deux mains armées, comme si pour elle l'instant était venu de vider, avec cette race, une longue querelle, et de se venger des ravages de ses hordes en versant dans deux de ces empires subjugués les lumières de la civilisation européenne. — C'est qu'il y a des momens où les races les plus glorieuses, pour accomplir un nouveau progrès, ont besoin de l'initiation étrangère. La tente d'Orchan a déjà commencé à se replier, et la race ottomane, afin que ses élémens d'avenir se développent, doit prendre place sous une tente plus vaste...

Une noce est terminée; il en reste une autre à célébrer, plus imposante. La veuve de Constantin et des empereurs d'Orient, après une longue union avec Mahomet II et les princes ottomans, demande le divorce et aspire à un nouvel hymen. Dans son noble orgueil, elle se plaint que la majesté de ses sultans soit aujourd'hui plus voilée que la face de ses filles, et que sa couche soit le partage de ces eunuques de grandeur et de gloire. Le czar la courtise, une main sur son épée, et l'autre vers son empire immense; déjà il la salue comme la reine de ses magnifiques possessions. L'Europe alarmée a beau refuser ou faire attendre son consentement : si l'on en croit tous les présages, le génie de Pierre-le-Grand s'apprête à descendre de son trône de glace pour s'asseoir sur les rives du Bosphore, et bientôt peut-être il mettra le diadème des czars au front de Constantinople, qui, revêtue d'une beauté nouvelle, présidera pacifiquement aux destinées communes de l'Occident et de l'Orient représentées dans son empire... Dieu est grand!

E. Barrault.

STATISTIQUE

PARLEMENTAIRE.

III.

LA CHAMBRE DES PAIRS.

Vous connaissez ce palais aux pavillons massifs, du style de Henri IV et de Marie de Médicis, badigeonnés par l'empire; vous avez visité ces pièces encore décorées par le directoire et les fournisseurs, au temps des fêtes de M[mes] de Beauharnais, Tallien et Récamier, ces larges dalles où tant de fois se posèrent des pieds nus de femmes l'orteil orné de bagues d'or transparent sous le cothurne antique; ces salons où paradaient les courtisanes du palais Egalité, la taille dessinée sous la tunique romaine, et le citoyen Talleyrand, ministre des relations extérieures. Vous connaissez aussi ces cabinets où Barras et le vieux Gohier furent si étrangement joués par Bonaparte au 18 brumaire. Eh bien! quand vous avez

traversé ce grand escalier semé çà et là d'orangers et d'arbustes odoriférans, laissant à droite la collection de tableaux raide et froide de l'école française, vous trouvez une pièce étroite, étouffée, où siégent habituellement 120 ou 150 personnes; cette pièce est ornée de fauteuils qui ressemblent aux siéges à bras des cathédrales, et sur ces fauteuils des têtes de toutes les formes, des débris de tous les systèmes, une sorte de galerie historique de tous les temps et de toutes les révolutions : là des conventionnels à côté de loyaux gentilshommes; ici des sénateurs de l'empire muets et flatteurs comme M. de Fontanes, à côté de la rigidité puritaine de quelques débris de l'opposition du tribunat; puis des généraux, j'allais dire à côté des évêques, mais il n'y en a plus. M. de Sémonville a eu l'ingénieuse idée de remplir le vide qu'avait laissé l'église, par l'apparition instantanée des drapeaux autrichiens pris à Ulm; galanterie de bon goût que le grand référendaire voulut faire sans doute à ce grand corps d'invalides qui compose la chambre héréditaire.

Ce local des séances de la pairie est si incommode, que si tous les pairs siégeaient avec assiduité, on y étoufferait; mais les plus solennelles séances depuis la révolution de juillet n'ont jamais compté au-delà de 150 membres. Ils étaient plus nombreux et plus pressés sous la restauration : aussi avait-on songé à l'agrandir, et même un moment à transporter la pairie au Louvre. En 1826, lorsqu'il était bruit de la grande promotion de pairie qui finit et récompensa la chambre septennale, M. de Villèle manda chez lui M. de Sémonville, et lui dit avec ce ton nasillard qui cachait des projets si fins et des aperçus si ingénieux : « Mon cher M. de Sémonville, vous devez bien être mal à l'aise dans votre salle si étroite, vous ne pouvez pas y respirer; ne serait-il pas possible de l'agrandir? Un gouvernement comme le nôtre ne doit pas laisser les pairs du royaume dans un endroit si peu convenable; trouvez-moi un moyen de vous mieux placer. » M. de Sémonville, aussi fin que M. de Villèle, et voyant bien que le ministre n'avait pas de motifs de s'inquiéter pour l'hygiène de la chambre qui venait de rejeter son projet de loi sur les rentes, lui répondit : — Vous vous occupez moins de nous que de ceux que vous voulez faire venir avec nous; votre promotion sera donc bien nombreuse? — Nous n'en ferons pas, répliqua M. de Villèle; comment voulez-vous que nous imitions Decazes par une de ces promotions en masse pour ou contre un système : ce que je vous en dis, c'est pour la commodité de la chambre des pairs; elle ne peut pas rester là, et si vous ne pouvez trouver un moyen, nous la transporterons au Louvre. — Au Louvre! reprit M. de Sémonville; vous ne voulez-donc plus faire de nous que des tableaux de la vieille école, ou bien un parlement que vous pourrez mander aux Tui-

leries selon votre bon plaisir; vous ne savez donc pas, mon cher M. de Villèle, que le Luxembourg nous a été donné en dotation par une loi? — Par une loi! s'écria M. de Villèle, c'est différent: eh bien! alors abattez quelques pans de murailles. Plusieurs d'entre vous se plaignent, il leur faut de l'air. — Et de la voix ou des voix, dit en riant le grand référendaire. — Quelques jours après parut la grande ordonnance qui nommait soixante-seize pairs de France, pris dans ce que la chambre septennale avait de plus dévoué, et la gentilhommerie provinciale et religieuse de plus *pur;* on leur trouva des siéges, et la pairie de France continua d'étouffer dans la salle étroite et étriquée du directoire.

Si vous assistiez jamais à une des séances de cette chambre, vous n'y trouveriez rien qui ressemble aux débats animés, à la manière bruyante et plus pittoresquement dramatique de la chambre des députés. Les discussions de la chambre des pairs sont graves; on s'y permet rarement l'interpellation, les personnalités; on y parle de son siége, on ne se pose pas comme orateur de profession à une tribune haute et saisissante; on imite tant qu'on peut la chambre des lords en Angleterre. Il existe parmi les pairs une science générale d'affaires; les chefs de chaque nuance d'opinions ont presque tous passé à travers l'administration et la politique, et ils y ont acquis une connaissance plus parfaite des évènemens, des choses et des hommes. Il y a là une répugnance invincible pour le progrès quand il dépasse certaines bornes de perfectibilité, de repos; quand il tourmente les existences vieillies et les préjugés acquis. Donnez une haute question de diplomatie, de finance, une spécialité politique ou militaire à débattre à la chambre des pairs, elle y sera éclairée de lumières soudaines et supérieures. Faut-il préparer une loi de détails, sortant des besoins philosophiques et du mouvement des sociétés, un code de marine, des lois de police, une organisation de finance ou d'armée, vous verrez des talens spéciaux s'en charger: pour les finances, MM. Roy, Mollien; pour la guerre, MM. de Caux, d'Ambrugeac, le maréchal duc de Tarente; pour la marine, les vieux débris des escadres de la Méditerranée et de l'Escaut. Mais prenez ces têtes parfaitement organisées pour le détail, demandez-leur de s'élever jusqu'à l'examen du mécanisme général de la civilisation, jusqu'aux grandes théories qui préparent l'avenir des peuples, les larges voies de l'industrie; alors vous rencontrerez des peurs, des obstacles invincibles, des esprits qui ne comprennent pas, des intelligences qui n'aperçoivent rien au-delà de ce système de conservation; matérialisme vieilli qui lutte contre la haute destinée des sociétés.

Sous ce rapport, je crois que la chambre des pairs n'est pas en harmonie avec les nécessités imposées par le mouvement de juillet. Un corps forte-

ment constitué comme la pairie anglaise peut servir d'obstacle, parce qu'il est une grande puissance, et qu'il remplit une mission; mais la chambre des pairs en France, décimée, complice de son propre suicide, ayant, dans toutes les circonstances, montré une timidité extrême, une déférence absolue pour tous les systèmes, comment cette chambre oserait-elle encore se présenter comme une autorité aristocratique, voulant jouer un rôle de résistance contre un progrès qui la dépasse? Il n'y a dans la chambre des pairs ni ducs de Wellington, ni comtes d'Aberdeen, ni Londonderry, avec des villes, des vassaux, des bourgs entiers à leur disposition, soutenus dans la chambre basse par une minorité influente de talens et de services. Quand on prétend reconstituer le pouvoir, il faut d'abord être soi-même un pouvoir, et pour cela il ne suffit pas que la constitution ait écrit dans ses articles qu'il existe une chambre des pairs; il faut encore qu'aux yeux des masses, que dans le mouvement des idées, la pairie soit réellement quelque chose; et je le demande, fait-on entrer le moins du monde le vote de la chambre des pairs dans les calculs des probabilités pour le triomphe ou pour la chute d'un système?

La chambre des pairs a senti sa position précaire, quand elle a subi avec résignation l'abolition de l'hérédité. Où a-t-elle couru se placer? derrière le pouvoir royal et ministériel. Aucun acte de fermeté et d'opposition, aucun projet de loi n'est sorti de ses mains qu'après avoir reçu une approbation absolue; et si quelquefois elle a modifié les actes émanés de l'autre chambre, si elle a repoussé le divorce, maintenu l'anniversaire du 21 janvier, c'est qu'ici elle agissait de concert avec la couronne; c'est qu'elle savait qu'en contrariant la marche des députés dans des questions qui touchaient à la conscience religieuse, aux souvenirs historiques, elle plaisait à une cour qui conservait et protégeait ces principes.

On a souvent écrit que ce qui manquait à la chambre des pairs, pour exercer une haute influence, c'était la fortune territoriale; on s'est trompé, car la chambre des pairs est encore la réunion des grandes existences du pays, bien entendu que je comprends dans ce calcul les pairs expulsés depuis la révolution de juillet, et que la restauration avait fait entrer dans la chambre héréditaire. Sans doute la pairie française ne peut pas être comparée aux colossales existences de la chambre des lords; je pourrais citer de nobles membres de très haute et très grande maison qui vivaient au grenier, ayant dévoré d'avance la dotation de 12,000 fr. que leur faisait la couronne. Il y avait même un bon cousin de Louis XVIII, écrit de *sa* main sur la promotion de M. Decazes, à qui on était obligé de payer sa pension jour par jour, afin qu'il pût déjeuner, dîner, et s'abriter autre part qu'à Sainte-Pélagie. Toutefois les fortunes de MM. d'Aligre, de

Boissy, Louvois, Roy, et vingt autres pairs que je pourrais nommer, sont assez belles pour repré senter la grande propriété dans la pairie. Ce n'est donc pas la fortune qui manque à la chambre haute, mais les conditions du pouvoir politique, c'est-à-dire l'existence au dehors et parmi les masses, un caractère d'indépendance forte et généreuse qui la mette en rapport avec les lois de la société telle qu'elle existe. Capacité d'affaires, existence de fortune, la chambre des pairs les possède, cela suffit-il toujours pour l'action des corps politiques?

Par la nature même de ce pouvoir et la position qu'il a prise, il doit offrir bien moins de nuances que la chambre des députés. Dans un scrutin décisif, la chambre des pairs n'a jamais compté plus de vingt billets de rejet; il n'existe là qu'un petit nombre de membres à opposition systématique et formelle; tous louvoient avec le pouvoir, n'en sont pas trop ennemis; et si on en excepte quelques uns, lorsqu'ils l'attaquent, ils le font avec tant de courtoisie, avec un fer tellement émoussé, que les blessures ne sont ni profondes, ni incurables : il y a toujours ressource pour en guérir. On peut considérer les divisions qui existent à la chambre des pairs sous deux rapports : 1° d'après l'attitude politique qu'ont prise les différens membres depuis la grande secousse de juillet, 2° par l'ordre de leur promotion; et c'est sous ce double point de vue que je vais suivre la statistique générale de la chambre.

En première ligne s'offre, d'abord comme parmi les députés, la nuance légitimiste; elle est ici nombreuse, et si l'on ne distinguait pas les légitimistes d'action, de ceux qui ne le sont que de souvenirs, d'affections et pensées, elle embrasserait bien le tiers de la chambre des pairs. Je définis les légitimistes comme parti, ces membres actifs exprimant leurs doctrines sur la brèche, attaquant avec vigueur le principe et les hommes de juillet; et dans cette catégorie je place trois chefs principaux : MM. de Brézé, de Noailles et le vicomte Dubouchage.

La seconde nuance que j'appellerai de tories, ou de conservation, est plus nombreuse; elle fait de l'opposition au pouvoir non point à cause du roi qui règne, de la famille qui tient le sceptre, mais à cause de l'origine et de la marche du gouvernement qu'elle considère comme destructive des droits acquis, du principe même de la sociabilité, et par ce principe elle entend la vieille société avec ses théories de conservation et ses préjugés protecteurs. On peut comprendre dans cette catégorie MM. Mounier, Roy, et plusieurs des anciens membres de ce qu'on appelait le ministère Richelieu.

Une troisième nuance, partageant les mêmes principes, est plus spécialement rattachée au ministère; celle-ci ne se borne pas à défendre sim-

plement le pouvoir en théorie : elle ne l'a jamais séparé des ministres qui l'exercent, de la main qui le fait agir; de là son adhésion complète à tous les projets du gouvernement, par un vieil instinct, et le sentiment profondément éprouvé, qu'il faut vouloir les hommes quand on veut la chose. Autour de ce principe se groupent une foule de caractères usés, vieillis dans les affaires, tels que MM. Siméon, Portalis, Barbé-Marbois, administrateurs sous l'empire et la restauration, caractères pusillanimes qui baissent la tête devant tous les évènemens et adorent toutes les fortunes.

De cette nuance aux ministériels purs, il n'y a pas loin; seulement le ministérialisme à la chambre des pairs a diverses origines : il y a des ministériels de la convention, de l'ancien sénat, de la chambre des pairs de la restauration; et, par exemple, pour personnifier cet amalgame, M. Rœderer et le duc de Brissac me paraissent la plus curieuse fusion de couleur et de sentiment autour d'un ministre et d'un système.

Depuis quelque temps, il y a eu velléité dans la pairie de former une espèce de tiers-parti, cherchant l'indépendance sans abdiquer les places et les sinécures ministérielles. Vous savez que dans chaque parlement il y a des hommes qui veulent réaliser la double ambition des lucratives positions et de la popularité; gens à traitemens, habitués de salons, tribuns de coin du feu et de conversations du soir, puis dévoués dans toutes les questions importantes, et ne se séparant jamais du ministère quand il s'agit de mesures vitales, touchant lesquelles il est besoin que chacun se dessine fortement. A la chambre des pairs, ce parti s'est personnifié dans M. Villemain, qui, dans la dernière et courte session, a pris une attitude particulière, une allure d'opposition qui ne va guère à sa physionomie politique.

Chercherez-vous dans la chambre des pairs une opposition constitutionnelle, quelque chose qui réponde au parti Mauguin, Barrot et Laffitte? Elle y est sans doute, mais si petite, si concentrée, je dirai même avec une si faible dose de capacités, qu'il ne faut pas la compter. Avec cette idée profondément sentie que la chambre est pouvoir de conservation, ces quelques voix aigres et souvent mal éclairées qui se font entendre pour rappeler les principes, ne sont point écoutées avec faveur; elles prêchent dans un océan de têtes fatiguées; elles importunent les votes dociles, comme dans le vieux sénat d'Auguste ou de Tibère, la voix de quelque sénateur des temps de la république importunait les ames assouplies, en rappelant les beaux jours des grandes images. Ces hommes sont peu nombreux. Puis-je compter MM. Boissy d'Anglas fils, Lemercier, et Pontécoulant!

§. I. — Parti légitimiste.

J'ai divisé le parti légitimiste en deux nuances : celle qui va droit au principe du gouvernement, l'attaque dans sa source, nie la légalité de son origine; en un mot la fraction qui se personnifie dans la chambre des pairs en MM. de Brézé, de Noailles et Dubouchage; puis celle qui se transforme en tories conservateurs, moins saisissable que l'autre, parce qu'elle n'attaque que les choses et non les hommes. J'ai cherché à la peindre en lui donnant pour double expression M. Mounier et le comte Roy.

Le vicomte de Brézé est jeune encore; je crois qu'il appartient à ces principes philosophiques, à cette couleur mystique et religieuse qui a eu un éloquent organe dans l'ancien journal *l'Avenir*. Seulement M. de Brézé, immédiatement dévoué à la royauté exilée, sait bien que ce n'est point par les théories qu'on arrive à des résultats : la philosophie est bonne dans cette partie poétique de la vie de l'homme qui se détache des choses terrestres pour se concentrer dans l'intelligence de soi, et dans les rapports moraux avec ses semblables; mais qu'est-ce que la philosophie quand il s'agit de partis, d'opinions, toutes choses actives, brûlantes qui courent après les faits? M. de Dreux-Brézé s'est donc attaché au positif des opinions, à la discussion des intérêts matériels, et de là ses études sur le budget et sa pensée fondamentalement arrêtée sur le but de toute opposition : la réforme électorale et financière. Le défaut de M. de Dreux-Brézé, c'est de ne pas connaître assez l'assemblée devant laquelle il parle : d'où ses emportemens, cette manière trop vive d'aborder les questions, ce qui est peu en rapport avec l'esprit de la pairie. Certes, en ménageant un peu le tempérament de ses collègues, les sympathies de M. de Dreux-Brézé correspondraient à bien d'autres sympathies; mais tout bruit trop fort, toute expression trop bruyante déplait au patriciat fatigué : on sait ce que M. de Dreux-Brézé désire, les dévouemens de sa famille, les engagemens qu'il peut avoir; de là encore ce peu de retentissement que trouvent ses opinions. Avec un talent très remarquable d'analyse, avec une saisissante logique, M. de Dreux-Brézé n'a rien dans la voix ni dans le geste de ce qui constitue l'orateur; sa parole est quelquefois difficile et embarrassée, quelquefois trop impétueuse. Il ne s'est point posé comme homme politique; il serait malaisé de le classer comme orateur : la thèse de la réforme, brillante et populaire devant la chambre des députés, trouve dans la pairie de si grandes et de si fortes répugnances, que s'en

charger est une mission sans aucune chance possible de succès. M. de Dreux-Brézé parle trop souvent ; on s'use vite ainsi, et il est difficile de ne pas commettre de fautes, lorsqu'on est chaque jour sur la brèche pour défendre un système et une opinion. Quel fut l'homme qui, sous la restauration, acquit la plus haute réputation d'éloquence et de probité politique ? Ce fut M. Royer-Collard, et l'on se souvient qu'il ne prenait la parole que dans des circonstances graves, quand il s'agissait des intérêts et des questions vitales de gouvernement.

M. le duc de Noailles a une parole plus douce, plus persuasive; aussi est-il mieux écouté. Cette famille des Noailles a une singulière destinée : comme toutes les grandes races de la monarchie, elle s'est parfaitement divisée en nuances qui correspondent à des opinions différentes dans la société; elle ne s'est jamais montrée difficile sur les concessions; un de ses ancêtres, pour plaire à Louis XIV, épousa Mlle d'Aubigné, la nièce de la favorite. Depuis, tous les régimes, tous les partis ont eu un Noailles : la révolution, l'empire, la restauration, et les Tuileries de Louis-Philippe. — Suivez les trois noms de Poix, d'Ayen et de Noailles; vous les trouverez disséminés un peu partout. Serait-ce là une tactique des grandes familles, une manière d'assurance mutuelle? Je ne puis le dire; mais je la trouve aussi dans les Montmorency, les La Rochefoucauld, les Mortemart, les Talleyrand, les Latour-Maubourg. M. le duc de Noailles a pris le rôle de la fidélité au malheur : ce n'est point celui qui mène à la fortune, rarement il caractérise l'homme politique; mais dans toute situation il est honorable; et, lorsque le talent, l'appréciation exacte des faits vient se joindre à une bonne situation de conscience, il y a là de quoi se faire écouter d'une chambre, quelque prévenue qu'elle puisse être. Aussi le duc de Noailles trouve-t-il faveur dans ses opinions même les plus extrêmes; il y a dans ses paroles cette fleur d'aristocratie, cette manière de grand seigneur qui ont leurs charmes même pour le vulgaire. M. de Noailles a peu parlé, mais dans toutes les questions importantes, dans celle de l'hérédité de la pairie surtout, il produisit un grand effet sur la chambre des pairs : ce fut alors que le parti légitimiste se divisa en deux sections. Quelques-uns des pairs de cette opinion crurent à la nécessité de quitter la chambre. Ils voulurent réaliser une pensée qu'ils avaient depuis long-temps arrêtée, celle d'en finir avec un serment qui blessait leurs affections et leurs souvenirs; tels furent MM. de Fitz-James, Châteaubriand, etc... Et ce fut là une des fautes du parti légitimiste : abandonner ainsi une occasion aussi belle, un moyen d'action aussi puissant, pour en revenir à quoi ? à se porter deux ans après dans les colléges électoraux, afin d'obtenir une place de député! On avait une tribune haute et re-

tentissante, une voix à donner à son parti, et on quitte tous ces avantages pour la plus puérile des distinctions! Si vingt pairs démissionnaires n'avaient point abandonné la chambre haute, les voix de MM. de Noailles et de Brézé resteraient-elles isolées dans les grandes discussions? M. de Talleyrand comparait la conduite du parti démissionnaire à celle de gens qui se tueraient provisoirement dans l'espoir de ressusciter au jugement dernier.

Je ne sais si je dois vous parler de M. Dubouchage et de sa parole criarde et sans portée. M. Dubouchage est loin d'inspirer cette haute considération politique que méritent ses collègues d'opinion; il est assis sur le siège qu'il occupe par l'hérédité; il est neveu de ce comte Dubouchage, un moment ministre de la marine sous Louis XVIII, au temps où l'on improvisait les officiers de nos escadres; ministre, au reste, de conscience, de talens même spéciaux, mais qui gouvernait avec des souvenirs et des préjugés. Son neveu, M. le vicomte Dubouchage, n'a point été heureux dans toutes les spéculations de sa vie: son nom a souvent retenti dans les tribunaux; il a long-temps siégé à Sainte-Pélagie, et plusieurs fois la chambre a été sollicitée de donner l'autorisation indispensable pour l'exercice de la contrainte par corps contre un pair. Ce ne sont là sans doute que des malheurs; mais M. Dubouchage ne rachète pas ces déconsidérations par un talent réel et de grandes études: son opposition se résume en une sorte de criarderie légitimiste sur toutes choses, à l'expression d'une haine mal déguisée contre ce qui est. Or, la haine est un sentiment petit, égoïste, qu'une assemblée ne comprend pas plus que le pays; elle trouve peu de retentissement, parce qu'elle imprime sur chaque parole le motif qui la dicte. Les antécédens de M. Dubouchage ne lui permettent pas, comme à MM. de Noailles et de Dreux-Brézé, de se faire le champion de la liberté. M. Dubouchage a vieilli à travers le ministère de M. de Villèle et l'a servi avec dévouement; il lui devait la transmission de la pairie de son oncle: la reconnaissance alla un peu loin. Ses précédens commandaient donc certaine réserve; ce n'est pas quand on a voté les lois les plus répressives du système de la restauration, qu'on est apte à venir parler de liberté, du suffrage électoral universel et populaire. Sous ce rapport, M. Dubouchage nuit plus à son parti qu'il ne le sert dans la pairie. Je ne crois pas que l'opinion légitimiste pure voie jamais agrandir ses forces dans la chambre des pairs. Dans une crise bien déterminée, et s'il fallait donner aide à une restauration, la chambre des pairs ne serait pas le dernier corps politique disposé à se prononcer; alors se montreraient une foule de consciences incertaines qui marchent avec tous les pouvoirs, mais qui soutiennent d'a-

bord celui qui existe. Jusque-là l'opposition légitimiste ne sortira pas du cercle de dix à douze voix.

Il n'en est pas de même du parti tory ou conservateur qui se sépare par des nuances si imperceptibles de l'opinion ministérielle. Le rôle qu'a pris le baron Mounier dans la chambre a besoin d'être expliqué. M. Mounier, est homme de restauration, quoiqu'il ait commencé sa vie avec l'empire, et à côté de cette grande épée qui en dirigeait les hautes destinées; secrétaire interprète de Napoléon, il fut, jeune encore, attaché à la carrière politique du duc de Richelieu qu'il aida dans les négociations financières avec les alliés, et qu'il suivit ensuite au congrès d'Aix-la-Chapelle. La nature du caractère de M. Mounier le rattache à toute administration régulière. Il a de l'esprit, une instruction variée; mais il voit souvent les choses par leur petit côté et les questions politiques sous un jour étroit et tout matériel. C'est peut-être un vieux souvenir de la direction de la police, qu'il occupa une ou deux années. M. Mounier est aigri contre le système actuel, mais il n'exprime ses ressentimens qu'avec des ménagemens infinis; sa nature n'est point de se faire le chef d'une opposition bruyante et dessinée, attaquant tout pour tout détruire; il saisit les lois et les mesures par des points de détails, et, s'il émet quelques principes, il les rattache à ses souvenirs de la restauration, dont il s'est fait comme l'expression animée. A la tribune, il a la parole facile, mais trop abondante : c'est un flux de mots rendant avec clarté des idées simples et sans aucune élévation; M. Mounier n'est point un homme politique; ce serait un admirable secrétaire d'état dans la vie ordinaire d'un gouvernement régulier.

La haute position financière du comte Roy a déterminé sa place dans la chambre. Il était impossible qu'un des grands propriétaires de France n'allât pas à un gouvernement quel qu'il fût, pourvu qu'il protégeât la propriété. Cependant le comte Roy conserve dans ses idées quelques souvenirs d'une position ministérielle éteinte; sa présence à la chambre est une lutte perpétuelle contre ce qu'il appelle les innovations destructives. Comme le comte de Saint-Cricq, ce grand créateur de systèmes de prohibition et de protection, il a des idées arrêtées en matière industrielle. Ainsi, vous ne feriez jamais adopter au comte Roy une modification à notre régime des douanes; propriétaire de grandes forêts, d'usines importantes, il s'est fait le défenseur du droit industriel contre le mouvement des esprits qui pousse à la liberté du commerce. La propriété est devenue pour lui une manie; chaque année il ajoute mille arpens de bois à ses forêts, qui couvrent déjà plusieurs départemens. Je ne puis comparer à cette fortune forestière que celle du marquis de Louvois, l'élégant

suzerain du département de l'Yonne. M. Roy porte une grande lucidité dans toutes les questions financières, un esprit exact, ne sortant pas de ce domaine circonscrit de finances, de droits, de balance industrielle et commerciale, et par conséquent l'ennemi de toute théorie qui va au-delà des expériences réalisées. Jamais dans ses discours il ne perce souvenirs ou regrets pour la branche aînée; mais toutes les fois que l'occasion s'est présentée, il a défendu, comme son propre ouvrage, le système financier de la restauration. Ce que M. de Caux a fait pour la guerre, ces statistiques multipliées de la bonne gestion et administration de son département militaire, M. Roy l'a fait plusieurs fois pour les finances, et c'est sous ce rapport qu'il a rendu de grands services au parti légitimiste, un peu déclamateur, et qui n'entra jamais profondément dans la vie positive des affaires.

Je n'ai pris jusqu'ici que les têtes de parti dans les deux nuances qui composent les légitimistes dans la chambre, les uns hostiles au principe du gouvernement, les autres voulant au contraire en fonder un sans attachement personnel et exclusif pour une dynastie. Pour mieux faire comprendre ma pensée, je chercherai un point de comparaison dans la chambre des députés, pouvoir politique où les hommes et les opinions sont mieux dessinés. Il s'est formé à côté de M. Berryer, dans cette chambre, une nuance qui ne veut, en aucune manière, s'associer à ses votes hostiles, et qui prétend, avant tout, consolider un gouvernement, quel qu'il soit, sauf ensuite à disputer sur le chef qui y sera appelé. On s'est demandé, par exemple, où se placera M. Sauzet. Dirai-je que M. Sauzet a cherché à se faire un parti à lui, parti d'avenir, et qui pourra porter la victoire d'un côté ou de l'autre dans la chambre? Toutes les fois qu'il s'agira d'épurer la morale du gouvernement, de faire entendre la voix des économies, la réforme sage et modérée, M. Sauzet, sans aucun engagement de dynastie, prendra la défense des sentimens généreux et de cette politique qui retentit au fond de toutes les consciences droites; il ne sera pas assez absurde, si la fortune le porte à une position parlementaire, de la refuser indéfiniment sous de frivoles prétextes. A un talent élevé il faut de l'avenir. Aucun homme considérable ne se tue à plaisir. M. Sauzet, pas plus que M. Roy, M. de Caux, M. Mounier lui-même, ne refuserait le pouvoir, si le pouvoir lui arrivait avec les conditions de durée. Les légitimistes purs en sont encore aux répugnances; c'est la partie arriérée du mouvement : plus tard, ils arriveront à la politique. Il y a donc parfaite intelligence entre cette fraction des deux chambres. Une autre nuance parmi les pairs veut singer le tiers-parti Dupin. J'arrive maintenant à elle.

§ II. TIERS-PARTI.

La chambre des pairs était encore tout étonnée, au commencement de sa dernière session, de la levée de bouclier de M. Villemain. M. Pasquier craignit même de le désigner pour la commission de l'adresse. Je ne pense pas toutefois que cette tentative d'opposition aille bien loin : peut-être M. Villemain a-t-il seulement voulu prouver qu'il ne se séparait pas complètement du progrès, et secouer cette enveloppe ministérielle qui consumerait les derniers débris de sa popularité; car supposer que M. Villemain puisse devenir un homme politique, une tête de parti organisé, ce serait méconnaître son caractère et la portée de son esprit : il peut avoir des velléités d'indépendance, un besoin de retentissement et de publicité; sa vie littéraire veut l'éclat et le bruit; mais il faut rendre cette justice à M. Villemain, qu'à toutes les époques de sa fortune, il est resté esprit d'académie et de littérature. Il ne saurait avoir la prétention d'attirer à lui un parti, et de grouper des opinions fortes et indépendantes; cette prétention serait au-dessus de ses forces, incompatible avec les antécédens trop mobiles de sa vie politique. M. Villemain fut jeté dans l'administration par un laurier de l'Institut qu'il déposa en 1814 aux pieds des trois souverains qui assistaient à la séance où il fut couronné. Je crois qu'il s'agissait de l'éloge de Montaigne; et à cette occasion, avec cette pompe toute académique de mots et de pensées, M. Villemain fit l'éloge de l'alliance qui avait délivré la France du joug de Napoléon. Ces éloges de l'invasion, ces mépris pour la puissante tête qui fléchissait sous la fortune étaient du goût de l'époque; je n'en fais pas un crime. En 1815, M. Villemain fut attaché au ministère de la police sous M. Decazes, puis arriva avec son protecteur au ministère de l'intérieur. M. Villemain était jeune encore; tout plein du *grand siècle*, des idées d'une protection à la Colbert, de ses mépris pour les pamphlétaires, comme à Versailles d'autrefois pour les gazetiers hollandais, il eut ses petites tyrannies sur les journaux, qui furent suspendus, supprimés par de simples décisions ministérielles. Le directeur de l'un d'entre eux conserve encore une lettre qui supprime jusqu'à nouvel ordre le journal qu'il dirigeait; c'est un autographe curieux à recueillir, dans une époque où d'autres et plus généreux sentimens font vibrer le cœur du pair de France. M. Villemain resta avec honneur fidèle à ses amitiés pour M. Decazes, et sortit avec lui du ministère. Ce fut alors son époque littéraire : *Cromwell* parut, puis *Lascaris*, froides productions qui voulurent servir les émotions politiques

d'une époque, et qui la touchèrent à peine, parce qu'elles restèrent avec le cachet de l'esprit de l'auteur, et le présentèrent à une génération brûlante de patriotisme et de gloire, avec les formes d'un style élégamment compassé. M. Villemain fut rejeté dans la vie politique par la brutale destitution dont l'honora M. de Corbière avec quelques membres de l'Institut; il cessa d'être maître des requêtes. On accueillit avec enthousiasme sa disgrace, parce qu'elle tenait à la liberté de la presse, et que c'était alors ce qu'on voulait défendre. Une souscription fut ouverte, et M. Villemain promit *Grégoire VII*, livre d'histoire dont l'esprit, dit-on, a bien changé suivant les diverses fortunes de M. Villemain. Quand il en conçut la pensée, la congrégation venait de le frapper, et l'aspect du pape qui constitua la grande société catholique s'offrait à lui à travers le prisme du ministère religieux et gentillâtre qui l'avait foudroyé; Grégoire VII avait en quelque sorte signé l'ordonnance de sa destitution, et cette mémoire immense eût été poursuivie à cause de la disgrace de M. Villemain. Mais aujourd'hui le pair de France n'a pas été tellement étranger au mouvement des idées historiques pour qu'il pût ainsi poursuivre et attaquer une des plus grandes physionomies du moyen-âge; tout l'échafaudage a donc été renversé : depuis cinq ans M. Villemain cherche, refait *les couleurs contemporaines*. Je ne crois pas pourtant qu'il soit de ces hommes qui vivent dans le monde de la réputation d'un ouvrage qu'ils n'ont point fait. M. Villemain trouvera, dans un travail sérieux, quelques éclairs de réputation qu'une opposition politique ne pourra jamais lui rendre. Car que pourrait être cette opposition? La vivante image du tiers-parti de M. Dupin dans la chambre des députés, c'est-à-dire, certaines phrases indépendantes à travers la position la plus dépendante que l'on veut conserver. M. Villemain se garderait bien d'abdiquer son poste d'université à 24 mille francs de traitement, comme M. Dupin de renoncer à sa présidence et à ses fonctions de procureur-général à la Cour de cassation. Dans les grands mouvemens politiques, lorsqu'on veut être salué par les masses, il faut savoir se dessiner nettement et ne point concentrer son opposition dans quelques phrases d'adresse, dans quelques modifications d'articles, sur lesquels même il n'y a pas chance de succès. Cela explique donc comment M .Villemain est resté isolé dans la chambre des pairs.

§. III. — MINISTÉRIELS.

C'est un véritable pêle-mêle que l'opinion ministérielle dans la chambre des pairs; mais elle est compacte, immense dans le vote, si bien que l'op-

position est imperceptible à côté de ces masses nombreuses de boules blanches qui viennent soutenir la pensée du gouvernement. Il n'est que quelques hommes privilégiés qui conservent à la fin de leur carrière politique assez d'énergie, assez de puissance d'ame, pour rester fermes dans leurs principes d'indépendance ; le pouvoir est un abri sûr, où l'on aime à se reposer ; on y court quand la vie s'avance, comme on court au repos, à ce *far niente* d'une opinion toute faite que l'on accepte et que l'on n'a pas besoin d'étudier et de discuter ; on aime que d'autres pensent pour vous, agissent pour vous, décident pour vous. Et d'ailleurs comment s'est formée la chambre des pairs ? A quelles circonstances sont dues la plupart de ces grandes fournées qui ont incessamment remanié la majorité ? Prenez-en l'histoire depuis l'origine. La restauration venait de s'opérer sous l'influence de M. de Talleyrand ; elle avait trouvé un sénat muet, qui, après s'être lâchement prostitué sous l'empire, secouait sur le malheur sa servitude de quinze ans. Cette restauration avait à réhabiliter les vieilles idées de pairie qu'elle voulait associer à la noblesse de l'empire, aux maréchaux, à la partie militaire de la nation ; cent cinquante-quatre pairs furent nommés à vie. Toute l'ancienne pairie, à partir de l'archevêque de Reims, des ducs d'Uzès, d'Elbœuf, de Montbazon, jusqu'aux ducs de Polignac, de Lévis et de Maillé ; onze maréchaux, quatre-vingts sénateurs, quelques généraux de l'empire, les comtes Belliart et Curial, tels furent les pairs de cette première promotion, ouvrage de Louis XVIII, de M. de Talleyrand et de M. Beugnot. En 1814, il n'y eut aucune nomination individuelle. Les cent jours éclatent ; Napoléon, par une manie d'imitation qu'on ne peut s'expliquer, créa aussi une chambre des pairs, comme il maintint le titre de lieutenans-généraux et de maréchaux-de-camp, substitué par la restauration aux grades glorieux de généraux de brigade et de généraux de division. Quelques pairs du sénat siégèrent dans cette chambre, et lorsque, par un second coup de fortune, les cent jours cédèrent devant l'époque réactionnaire de 1815, M. de Talleyrand fit exclure de la chambre des pairs tous ceux de ses membres qui avaient osé siéger dans la chambre de Napoléon. J'ai vu le travail original de cette proscription, écrit de la main du vieux diplomate. M. de Ségur est d'abord effacé, puis remis de la toute petite écriture de Louis XVIII. Les pairs exclus étaient au nombre de trente, un archevêque, le comte Barral, de vieux noms de la monarchie, tels que les Ségur, les Montesquiou, les Pontécoulant, les Praslin, les Latour-Maubourg. Par un second coup d'état de M. de Talleyrand, plus de cent gentilshommes, pris dans ce que l'émigration avait de plus pur et la noblesse de plus dévoué, furent jetés dans la chambre des pairs, et dénaturèrent tout-à-fait l'esprit de cette institution.

Le 17 août 1815, la pairie fut déclarée héréditaire par une ordonnance encore signée du prince de Talleyrand, « car, y disait le ministre, rien ne consolide plus le repos des états que cette hérédité de sentimens qui s'attache dans les familles à l'hérédité des hautes fonctions publiques, et qui crée ainsi une succession non interrompue de sujets. » Le 6 octobre, les princes du sang furent autorisés à siéger dans la chambre. Alors eut lieu le lugubre procès du maréchal Ney. La chambre des pairs s'associa tout-à-fait à l'esprit de réaction de cette époque. Cet esprit de réaction fut tel que lorsque la restauration, elle-même effrayée, voulut s'arrêter sous le système de M. de Decazes, il fallut violemment modifier la majorité qui avait protesté contre la forme électorale et les lois les plus libérales de 1818 et de 1819. Une ordonnance du 5 mars de cette année nomma soixante pairs de France, tous pris dans le mouvement ministériel d'alors qui était une tendance haute et formelle vers l'esprit de la charte : il y avait encore quelques vieux noms, tels que le duc d'Esclignac, les marquis d'Aragon et Aramont, Raymond de Bérenger, Saint-Simon, Talhuet, La Villegontier; mais la masse se composait d'abord de la majorité des pairs exclus en 1815, et ensuite des noms populaires, des illustrations des batailles et de l'administration, tels que Rapp, Rutty, Reille et les comtes Mollien, de Sussy, Dejean, Daru, Lacépède.

Le système change encore avec la chute de M. Decazes. M. de Villèle arrive au ministère; avec sa sagacité habituelle, il voit bien que les opinions du parti qu'il conduit aux affaires ne peuvent triompher en l'état de la majorité de la chambre des pairs. Le 31 octobre 1822, il commence l'envahissement de la chambre des pairs par l'épiscopat; huit prélats, les archevêques de Tours, de Sens, de Reims, puis M. de Quélen, de Boulogne, Latil, de Croy et Frayssinous, furent *sacrés* pair de France. Ne fallait-il pas mettre la religion dans les lois, et la congrégation dans le gouvernement? Ensuite vinrent les promotions de chambre à la suite de la dissolution de 1823; les députés qui fatiguaient M. de Villèle, tels que M. Lainé, les expressions ardentes, tels que MM. de Marcellus, de Bonald et Florian de Kergorlay, furent jetés dans la pairie : quelques mois après, on récompensa les services militaires de la guerre d'Espagne, et le comte Lagarde, dépositaire des secrets de M. de Villèle dans la grande question des Cortès. L'opposition des pairs fut encore violemment brisée et monarchisée, pour me servir des mots de l'époque, par la fournée de 1827, sincère expression de la gentilhommerie religieuse et provinciale. Lorsque M. de Martignac arriva, il put à peine marcher en face d'une chambre si profondément hostile, et que conduisaient MM. Forbin des Issarts, de Peyronnet, et sous main M. de Villèle lui-même.

M. de Martignac osa quelques promotions individuelles, avant de céder son poste à M. de Polignac. Celui-ci était à l'œuvre de ses coups d'état, lorsque la révolution de juillet emporta l'échaffaudage de toutes les institutions, et fit table rase devant le peuple.

La pairie s'efface quelques jours, elle reparaît timide, morcelée, et on la frappe tout à coup d'une proscription légale qu'elle est obligée de sanctionner. Tous les pairs créés par Charles X sont exclus de plein droit de la chambre; et quel motif d'exclure plutôt les uns que les autres? Pourquoi faire une catégorie? On tombe dans l'arbitraire pour ne point se donner le souci de constituer largement une seconde chambre dans les conditions de la révolution de juillet. Proscrire n'est point gouverner. Enfin, s'élève la grande question de l'hérédité : la chambre tombe avec grace, se frappe avec un sourire de bonne compagnie; la voilà maintenant envahie par une fournée, sorte de pêle-mêle doctrinaire où l'on fait entrer comme sommité sociale M. Rousseau, honnête bourgeois de Paris, et comme capacité politique, M. Cousin, monté si haut en fortune par un désintéressement philosophique justement apprécié. Telle est la chambre des pairs actuelle; ai-je donc besoin de dire que le parti ministériel y est immense et forme la grande masse des opinions? J'y distingue trois bancs : scientifique, militaire et administratif.

Banc scientifique.—Ce fut une idée généreuse sans doute de ranger la science dans les aptitudes à la pairie. Il est essentiel que les hommes qui ont acquis de grands titres dans les lettres, dans les arts et dans les sciences soient appelés aux hautes fonctions administratives; Napoléon avait fait sénateurs MM. Chaptal, La Place; la restauration les conserva, et nous sommes heureux de voir siéger sur les bancs de la pairie des hommes de la capacité de M. de Sacy; la chose serait plus contestable à l'égard de MM. Thénard et Cousin. Sont-ils placés tellement haut ou si avancés dans la vie sociale et politique qu'ils aient mérité une si belle récompense? on a voulu sans doute récompenser en eux d'autres services. La vie active de M. Cousin, cette existence peu philosophique d'antichambres et de salons où on le rencontrait sans cesse, ce besoin de lustre, d'hommages et de canapés qui se concilie si peu avec les ombrages de l'Académie, la vie solitaire de Kant, les déserts et les échos de Pythagore, quelques missions de confiance pour les affaires matrimoniales de la dynastie en Allemagne, pour lesquelles on s'était offert avec une si affectueuse domesticité, voilà sans doute ce qui a mérité à M. Cousin le patriciat, un peu plus que des études modestes sur le *moi* humain, sur l'amour et les suavités de la science. Mais en rendant hommage à

l'heureuse idée de faire concourir les illustrations scientifiques à la formation des grands pouvoirs de l'état, il est peut-être une considération à faire qui tient à l'histoire des hommes scientifiques jetés dans les grandes affaires: presque tous ont été ministériels. Dans nos temps agités (j'en excepte M. Arago), tous ne servent-ils pas le pouvoir? Vous avez suivi la vie de Cuvier, voyez en Angleterre Gibbon, Goldsmith; sous l'empire, Berthollet, Chaptal; il n'y eut jamais parmi ces hommes la moindre velléité d'opposition au pouvoir; ils s'enveloppaient dans leur science comme d'un bouclier invulnérable contre la satire politique. Il y a dans les études scientifiques un je ne sais quoi qui fait prendre en dédain toute l'activité qui ne vient pas d'elles. L'opposition est un dérangement, c'est une vie de tourmens et d'excitations; on préfère la paisible jouissance des distractions et des profits de la vie ministérielle. Quand la science vieillit, elle a besoin de quelques commodités, elle a des enfans à placer, des parens dont elle soigne l'avenir; souvent l'avarice s'en mêle, et comme on acquiert la popularité par les fortes et grandes études, on ne recherche pas l'autre par la tribune. Ceci vous explique comment le banc scientifique vote constamment avec le ministère dans la chambre des pairs.

Banc militaire. — Je me suis déjà expliqué sur le parti des généraux dans la chambre des députés. Il y a là tendance à l'arbitraire. Comment résumer cette opinion des généraux à la chambre des pairs, vétérans fatigués de batailles et de campagnes? L'ambition ne les trouble plus, il est vrai; les maréchaux, débris de l'empire, ces monumens vivans de grandes journées, n'ont plus rien à désirer pour leur gloire ni pour leur fortune. Quelques-uns, tels qu'Oudinot, boudent encore la révolution; mais Macdonald, Molitor, Mortier, s'y sont associés de bon cœur, et au bout de leur carrière ils secondent encore le pouvoir de tous leurs moyens. Pourtant ici il y a de la modération, et le ministérialisme ne s'empreint pas de cette couleur de vengeance et de répression furieuse qui caractérise, par exemple, le général Bugeaud à la chambre des députés. On seconde le pouvoir, mais on le fait avec calme; on ne se fanatise pas pour un système, pour une couronne même, jusqu'à ce point de méconnaître les lois générales de la société et de la morale politique; on garde pour tout les convenances. Il y a bien une coterie qui voudrait introduire sur le banc militaire ces formes du sabre et de la violence, mais le général Dutailly reste seul et n'est point écouté; il n'est pas compris par la chambre dont il méconnaît les traditions et les habitudes parlementaires.

Banc administratif. — Il y a peu de fonctionnaires dans la chambre des pairs; mais il y a des administrateurs, c'est-à-dire des hommes dont

toutes les habitudes de la vie ont été mêlées au gouvernement, à l'administration générale de la société; d'où il résulte pour eux une si grande habitude de pouvoir, un besoin si puissant de le seconder, que, sans avoir la servitude salariée des fonctionnaires, ils sont entraînés au même vote par des traditions aussi fortes que des liens d'intérêts. Persuadez, par exemple, au duc de Gaëte que l'opposition grande et décidée est un titre d'honneur et un moyen de gouvernement: il ne vous comprendra pas; la hiérarchie administrative, c'est de l'obéissance. Or, il en faut pour tout et en tout. Le système constitutionnel est une exception malheureuse qu'il faut subir selon eux, et le réduire à de telles proportions qu'il ne soit plus qu'une machine à argent, qu'une forme qui ne dérange jamais la pensée du gouvernement. Le ministère a toujours bon marché de ces têtes compassées dont toute l'activité intellectuelle est employée à la confection régulière d'un budget.

§ IV. Opposition constitutionnelle.

La chambre des pairs eut une grande époque. Ce fut de 1825 à 1828. Alors, par une élection inconcevable, la chambre des députés était tombée si bas, que l'opinion tout entière s'était soulevée contre elle; une congrégation mystérieuse et puissante s'était emparée de ses votes, dominait ses délibérations. Tandis que des lois funestes étaient chaque année lancées contre la presse, contre la libre association, et qu'une faction se remuait avec mille bras pour enlacer la société de toutes les intrigues, la chambre des pairs se montra populaire, éclatante de lumière, d'une opposition généreuse. Il faut le dire haut : elle sauva la liberté. D'immenses talens parlementaires se révélèrent à la tribune, des voix de prophétie et d'avenir se firent entendre, la chambre des pairs renversa M. de Villèle. A cette époque d'action, de grande vie intellectuelle et politique, a succédé une atonie complète; d'opposition constitutionnelle à la chambre des pairs il n'en existe pas; il y a bien des mécontentemens, mais il n'y a pas de système avec une pensée d'ensemble, ses hommes et ses conditions ministérielles. Et quelle puissance peuvent avoir en effet quelques voix isolées, souvent sans lumières, sans à-propos, telles que celles de MM. Pontécoulant, Boissy d'Anglas et Lemercier? Tout est parti pris à la chambre des pairs; il ne peut pas se former en ce moment une opposition qui corresponde à la fraction représentée à la chambre des députés par M. Odilon Barrot; elle n'existerait que comme voix isolées, sans se grouper comme parti : c'est sous ce rapport que l'opposition constitutionnelle

ne peut pas exister comme corps, avec de telles forces qu'elle puisse dans l'avenir remplacer le système actuel par un nouveau système. Toutefois, s'il n'y a pas d'opposition régulière entourant des principes et un avenir politique, il y a des mécontentemens dans la chambre; et pour toujours classer nos propres pensées, afin de les rendre plus claires, nous les personnifierons en quatre hautes têtes qui exercent aujourd'hui de l'influence sur la pairie.

Mécontentement Bassano. — M. Maret a été jeté tout récemment dans la chambre des pairs; il a ambitionné immédiatement de se créer un parti. C'est un esprit exact, poli, avec des formes de salon, malheureusement avec la tendance de l'empire, sans avoir compris la grande destinée du génie qui y présidait; c'est un de ces hommes, comme l'a si bien dit M. de Talleyrand, qui ont vécu dans la chemise de Napoléon sans le voir et sans le comprendre. Avant la révolution de juillet, M. de Bassano avait fait toutes sortes d'avances à la restauration; il voulait alors être pair de France. Qui ne l'a vu aux réceptions des Tuileries avec ses aîles de pigeon, sorte de manière de faire sa cour au vieux régime, habit de velours bleu ciel, épée d'acier à la française suspendue transversalement; véritable voltigeur de Louis XIV dont le parti impérial s'était autrefois tant moqué? Il arrivait là avec des idées qui ne devaient point déplaire : ce système absolu que la légitimité rêvait sous l'encensoir, comme Napoléon l'avait établi sous sa large épée. Bien des bruits ont couru à l'occasion de certain mémoire que le duc de Bassano présenta à Charles X sur la situation politique, où les traditions de l'empire étaient si souvent invoquées pour consolider le trône et la dynastie de saint Louis. Je ne crois pas M. le duc de Bassano à la hauteur du rôle qu'il veut se donner, et du poste qu'il ambitionne : le ministère des affaires étrangères et la présidence du conseil. Les temps sont changés; le pouvoir ne consiste plus, comme au temps de l'empire, à exécuter les ordres d'un maître, mais à agir sous une grande responsabilité. S'imagine-t-on, par exemple, qu'on avait eu un moment la pensée de composer un ministère dont les élémens devaient être ceux-ci : M. de Bassano aux affaires étrangères, M. Dupin à la justice, M. Etienne à l'instruction publique? On disait à cela qu'on satisfesait le parti impérial. Mais qu'est-ce que le parti impérial aujourd'hui? Vieilli dans sa pensée, vieilli dans ses hommes, ce n'est plus que de l'histoire.

Mécontentement Molé. — M. Molé a été le ministre des affaires étrangères de la révolution de juillet. Chacun sait ses services au moment où

une si grande complication d'intérêts agitait l'Europe. Il empêcha par un mot l'invasion de la Belgique. Vous savez aussi ce qui lui fit quitter les affaires. Lord Granville lui révéla l'existence de la correspondance particulière qui existait entre M. de Talleyrand et le roi, par l'intermédiaire de la princesse de Vaudemont. M. Molé s'en plaignit; ministre responsable, il soutint que constitutionnellement toute action, toute correspondance devait passer par lui ou émaner de lui; qu'il ne pouvait y avoir deux ministres des affaires étrangères, un à Londres, un à Paris. Il offrit sa démission, elle fut acceptée au moment d'ailleurs où s'élevaient quelques dissidences sur les principes de la loi électorale. Depuis lors, M. Molé s'est placé dans une position parlementaire qui n'est point de l'opposition, mais qui ne s'en éloigne pas cependant. Destiné à présider un conseil, M. Molé ne peut aveuglément suivre l'impulsion d'un ministère qu'il n'estime pas, et d'un système qui n'est pas le sien; il n'attaque pas bruyamment et violemment, mais il n'appuie pas de son crédit, et c'est quelque chose quand on est haut placé. J'ajouterai à ceci quelques circonstances qui tiennent aux derniers événemens. Quand il s'agit de remplacer M. de Broglie, on songea une fois encore à M. Molé. M. Thiers fut chargé de nouer la négociation. Le petit ministre était alors l'ennemi acharné de M. Guizot; il voulait le débusquer : mais l'action de M. Bertin de Vaux, l'alliance intime des *Débats* et de M. Guizot déjoua ce mouvement ministériel. M. Thiers se tourna alors du côté de la victoire; il trahit ses engagemens, comme il l'a fait avec tous ceux qui ont eu le malheur de traiter avec lui, et le ministère se forma en dehors de M. Molé, repoussé d'ailleurs par l'opposition personnelle du roi.

Mécontentement Decazes. — L'opposition et le ministère ont également mal jugé M. Decazes. De longues habitudes du pouvoir ne l'ont point trempé assez fortement pour adopter une ligne de conduite fermement arrêtée dans les voies d'un système d'opposition, et ses goûts personnels, sa position élevée, lui défendent également de s'associer à tous les actes d'un pouvoir, quand ils ne sont pas dictés par la justice. C'est une ame, qui, à travers les vicissitudes et les changemens, a contracté une manière douce et molle de se placer entre deux partis, sans s'aliéner corps et ame à l'un ou à l'autre. Des manières et des formes séduisantes, un intérieur d'esprit et de causerie attrayante, font de M. Decazes un cercle autour duquel viennent naturellement aboutir toutes les consciences qui ne sont pas assez robustement constituées pour adopter un parti tranché. Sur le confin de toutes les opinions, il les caresse toutes, et voudrait leur ôter ce qu'elles ont d'âpre pour les assouplir à un prin-

cipe de vie commune et de compatibilité d'humeur. Le bruit du monde lui plaît, il a besoin de cet éclat que reflète le pouvoir, et des services qu'il peut rendre aux amis qui l'entourent. M. Decazes ne peut être chef de parti, il subit les disgraces et les manques de foi avec une résignation qui évite ces ruptures brusques et malheureuses avec le pouvoir et les affaires. Certes, le ministère l'avait profondément blessé dans la question d'Alger; la position était promise, les engagemens réciproques pris; puis voilà tout à coup une rupture qui arrive, brusque et saccadée. Eh bien! M. Decazes tout mécontent qu'il était, voyait avec effroi que les procédés du ministère allaient le jeter dans l'opposition, non pas qu'il se fût donné corps et ame au ministérialisme, mais parce qu'il prévoyait que les attaques d'une opposition modérée devaient renverser non-seulement le ministère, mais le pouvoir (1).

Mécontentement de Broglie. — M. de Broglie a quitté les affaires en honnête homme, avec le sentiment de sa position et de sa dignité. On l'avait engagé, compromis; il est sorti à temps. Profondément ulcéré contre les collègues qui l'avaient trompé, contre l'intrigue qui l'a renversé, il n'exprime point à la tribune les douleurs de sa disgrace, il cherche à les secouer dans les voyages, et ne les dit que dans l'intimité; il ne formera pas plus que M. Molé un parti, mais il seconderait un mouvement parlementaire ou une action politique qui modifierait le conseil dans un sens honorable et plus fortement tranché dans ses doctrines. Son amitié pour M. Guizot n'a point cessé; tant que celui-ci sera au pouvoir, M. de Broglie secondera la fraction qui entoure le ministre de l'instruction publique. Si M. Guizot était forcé de se retirer, voici quel est le plan des doctrinaires : à la chambre des pairs, M. de Broglie serait l'expression vivante de leur système; à la chambre des députés, M. Guizot appuierait de son influence tour à tour le pouvoir et les partis selon les circonstances.

En prenant donc tous ces mécontentemens isolés, nous répétons qu'ils ne forment point une opposition légale, parlementaire, dans le sens de ces

(1) Ces pages étaient écrites avant l'ordonnance qui nomme M. Decazes grand-référendaire.

La position nouvelle qu'on a faite à M. Decazes, l'a sans doute rapproché des ministres, mais comme il est loin d'approuver leurs actes, on peut compter qu'il se trouvera naturellement appelé à les combattre dans une occasion plus ou moins rapprochée.

mots; il n'en existe point dans la chambre des pairs, où elle est réduite à un nombre de boules si minime, qu'elle disparaît dans un scrutin : science d'affaires, fatigue politique, dégoût du présent, crainte de l'avenir, regrets du passé, nécessité de consolider le pouvoir, voilà quels sont les caractères de la chambre des pairs qui semblent s'être personnifiés dans son président et son grand-référendaire (1). Certes, personne ne contestera la capacité de M. Pasquier, cette manière prompte et vive de saisir les questions, de diriger les débats, cette puissance qui s'empare d'une assemblée, lui arrache une décision alors même qu'elle n'est point encore arrêtée, et pousse ainsi un corps politique qui ne veut pas marcher. Quant à M. de Sémonville, la plus spirituelle des personnifications de cette chambre, débris de tous les régimes et de tous les systèmes; ambassadeur de la république, sénateur, grand-référendaire dans le procès du maréchal Ney, sous le système libéral de M. Decazes, sous M. de Villèle, sous la congrégation, sous Charles X, sous la révolution, il a échappé à tout avec un bonheur qui tient moins à la fortune qu'à l'ingénieuse souplesse de son esprit. Qui n'a assisté aux petits déjeuners de M. de Sémonville, au milieu de ses employés du Luxembourg? Il aime à conter ses aventures de toutes les époques, ses vicissitudes et ses fortunes de tous les régimes; vieux républicain au fond du cœur, il est encore le citoyen Sémonville, ambassadeur de la république, et on le croirait au cynisme de ses expressions, si une phrase suave et de bon goût n'accompagnait ses boutades les plus irrégulières. C'est l'homme qui sait le mieux sa chambre, ses combinaisons de majorité et de minorité. Le ministre avec lequel il a eu le plus de rapports, c'est M. de Villèle; chaque fois que le cabinet d'alors présentait un projet de loi, M. de Sémonville allait le trouver, lui donnait une statistique des boules *pour* et des boules *contre*, et jamais il ne s'est trompé de deux voix. En 1826, lorsque M. de Villèle voulut sacrifier M. de Corbière, indolent et paresseux, s'abîmant sous les Elzevir ou dans les causeries de Charles Nodier, il eut un moment l'intention de nommer son collégue grand-référendaire de la chambre des pairs. C'était un choix absurde, car s'il y avait quelqu'un d'antipathique à l'esprit, aux formes et aux manières de la chambre des pairs, c'était bien M. de Corbière. M. de Sémonville eut vent de cette résolution. Il accourt sur-le-champ chez le président du conseil d'alors, qui l'accueille avec empressement et lui serre la main avec effusion : « Vous pensez trop à moi, M. de Villèle, lui dit M. de Sémonville en riant, et je sais que vous voulez me remplacer par M. de Corbière. — Vous, mon

(1) Il n'est ici question que de l'ancien grand-référendaire.

cher ami! dit avec une exclamation nasillarde M. de Villèle, vous remplacer! vous nous êtes trop nécessaire. — Oui, répliqua M. de Sémonville, vous voulez me remplacer; ne jouons pas au fin entre nous; je sais vos intentions pour Corbière, la place est bonne, et l'on ne saurait faire moins pour un ami. Mais écoutez-moi : voulez-vous savoir l'influence qu'aura Corbière sur notre chambre? Eh bien! supposez que dans une de nos plus graves délibérations, par exemple sur un nouveau projet de réduction de la rente, il tombe du plafond du Luxembourg un chat miaulant au milieu de nous, voyez le bel effet que cela produirait? Eh bien! Corbière fera la même impression; m'entendez-vous? — Je vous comprends, répondit M. de Villèle en riant avec effort. » Et M. de Sémonville ne fut pas remplacé.

UN PAIR DE FRANCE.

L'ARÉTIN,

SA VIE ET SES OEUVRES.

Genius illius temporis litterarius, velut incantatione quâdam, a mortuis revocetur.

BACON : DE AUGM. SCIENT. L. II, C. 4.

Éveillez, comme par une incantation magique, le génie littéraire de ce temps (1).

Première Partie.

Arétin! — L'infamie de ce nom m'arrêtait. — J'hésitais à tracer des lettres obscènes, symboles d'impureté : mais cet impur, fils d'un siècle impur, soulève un coin de l'histoire des hommes.

C'est la civilisation dépravée de l'Italie, et le premier excès de la presse vénale. C'est la plume devenue marchandise, et l'éloge et le blâme achetés lâchement par les rois, vendus lâchement par un misérable, à travers l'Europe, sa tributaire. C'est Venise

(1) Cette phrase, d'un sens profond, seul mot d'ordre qui convienne à tous les travaux actuels sur l'histoire littéraire, ne se trouve que dans le texte latin original. Elle a été supprimée dans la traduction anglaise par Hobbes, et dans toutes les autres traductions française, allemande ou italienne.

savante, impudique, artiste, indépendante, asile des proscrits, des savans, des exilés, des penchans pervers et des arts brillans; Venise riche et puissante, offrant toutes les libertés du vice à qui veut bien se passer des autres libertés. Vous ne voyez en lui qu'un type ignoble? Il a dominé le XVIe siècle littéraire. François Ier l'honorait. Arioste l'appelait divin. Charles-Quint causait familièrement avec lui. De niveau avec toutes les puissances, ami de Titien, correspondant de Michel-Ange, bravant les foudres papales, plus riche qu'un prince, plus insolent qu'un condottiere, plus admiré que le Tasse, plus célèbre que Galilée, qu'était donc cet homme?

D'où lui venait sa puissance?

De quelle force disposait-il?

Quelle terreur et quelle tyrannie se concentraient dans ces taches d'encre calomniatrices et immondes qui dégouttaient de sa plume?

Que résumait-il? — Que représentait-il? —

Il représentait la Presse. Il fut terrible comme elle. Né au moment précis où cette Force inattendue sortait des langes, se développait, grandissait, devenait redoutable, étendait son influence: il comprit le premier quel levier ce serait que l'injure de la Presse.

La calomnie, multipliée, impérissable!

La crainte lancée par cette calomnie!

Instrument, pouvoir, levier immense, qu'il devina; instrument que son abus n'avait pas affaibli, que son excès n'avait pas usé. Arétin s'en saisit; — il mit son siècle à ses pieds, — un grand siècle!

Ce qu'il y avait en lui de talent natif, fut étouffé par la bassesse de son but et cette perversité du *sens moral* qui a fait de son nom un objet de dégoût et d'opprobre éternel. N'est-ce pas là une leçon assez haute, assez digne d'être cherchée et apprise, même dans les pages moisies de ses ouvrages? Je l'ai tenté.

Que ceux qui ne voient pas dans l'*histoire littéraire* une vide et froide série de dates, ou un conflit de systèmes différens, mais des révélations lumineuses sur les époques et l'histoire; — que ceux qui m'ont encouragé dans des essais du même genre — sur l'Allemand *Jean-Paul*, le Vénitien *Gozzi*, l'Ecossais *Robert Burns*, l'Anglais *Crabbe*; — ceux qui m'ont encouragé et suivi, lorsque j'ai demandé

au siècle de *Shakspeare*, et à l'ame de Shakspeare, compte des études sublimes dont ce grand homme a doté le monde; — ou quand, malgré l'obscurité d'un nom perdu, j'ai voulu fouiller ta vie pauvre, décréditée, ignorée, calomniée, auteur sublime de *Robinson*, Homère des enfans; — que ceux-là ne méprisent pas d'avance des recherches que le mot *Arétin* pourrait flétrir à leurs yeux! C'est encore ici un phénomène fécond, un problème indiqué par tous les biographes, et que personne n'a résolu; une renommée qui ne s'explique pas; un homme ignoré qu'il faut comprendre, un groupe historique, couvert de ténèbres. Eclairons-le.

Au lieu de l'auteur orgiaque, furieux de sensualité, que diriez-vous, si vous ne rencontriez qu'un bon Nonchalant, ami de ses aises et les achetant de son ignominie; au lieu d'un monstre, un voluptueux sans idée fixe; au lieu du représentant de la férocité sensuelle, un homme qui a faim et soif, un aventurier décidé à bien vivre; au lieu d'un Zoïle acharné, un pauvre garçon qui aimerait mieux louer que médire, et qui, tout en vous couvrant d'outrages, ne veut qu'obtenir le droit de vous couvrir d'éloges, c'est-à-dire quelques écus de votre bourse?

Une époque et une civilisation sans principes ont créé cet écrivain sans principes, modèle de tous ceux qui n'en ont pas.

La maison de l'Arétin.

Avant de juger l'Arétin, montez chez lui. Il demeure à Venise, sur le *Canal-Grande*, en 1530 (1). Vous reconnaîtrez sa maison, ou plutôt son palais, à la belle tenture de soie rouge rayée de bleu qui se joue au soleil, que le vent soulève, et que le marquis du Guast

(1) Tous les traits qui composent le tableau suivant se trouvent dans les *lettres privées* de l'Arétin (6 vol. in-12, Paris), dans les lettres qui lui furent adressées (2 vol. in-12, Venise), dans les lettres d'*Alde Manuce* le vieux, son contemporain; dans le *voyage de Landi* en Italie (*cose memorabili d'Italia*, etc.) Il suffit d'indiquer ces sources et d'affirmer que tous les détails sont exacts; on fera grace au lecteur des notes innombrables dont il aurait fallu cribler le texte, pour

lui a donnée. Deux statuines couronnent l'édifice, dont les piliers, les colonnettes, les corniches bronzées par l'humidité, dorées par le soleil, bravent toute la richesse des paroles et toute l'afféterie du langage. Rappelez-vous Canaletti, le seul artiste qui ait fait fuir et glisser jusqu'à l'horizon les quais ondoyans de Venise et reproduit leurs mille détails.

Quand Arétin vint habiter la ville libre de l'Italie, déjà l'Orient et le moyen-âge lui avaient imprimé son caractère propre. Il y avait long-temps que le trèfle et l'ogive, la colonnette et la dentelure, laissaient passage au soleil et à l'azur du ciel, long-temps que Venise était Venise. Sansovino et Palladio n'ont fait que compléter l'œuvre; les croisades l'avaient commencée.

La porte est ouverte à deux battans; le grand homme reçoit tant de monde, qu'il épargne à ses domestiques la peine de l'ouvrir. Les degrés de marbre d'un grand escalier peint à fresque vous conduisent à une vaste salle qui sert d'antichambre. Partout des statues, des esquisses dans des cadres, des fragmens de cartons, premières ébauches du Giorgion et du Titien. Six femmes, les cheveux tressés à la vénitienne, travaillent dans cette salle, pendant qu'une de leurs compagnes joue de l'*Arpicordo*, guitare un peu plus grande que la guitare moderne. Remarquez-les; toutes jeunes et jolies, toutes sémillantes, fringantes et folles; la maison leur appartient-elle? Y a-t-il un maître dans cette maison ouverte à tous? Voici la *Marietta*, qui a de si longs cheveux noirs; la *Chiara*, Vénitienne blonde; et la *Margherita* dont les traits merveilleusement fins et délicats ont été reproduits par Titien, mais que son maître appelle la *Pocofila* pour se moquer de l'intelligence bornée (1) que Dieu, par plaisanterie, a jetée dans ce beau corps.

Ces jolies femmes, ce sont les *Arétines*; on les connaît sous ce nom dans Venise : l'Arétin les a baptisées. Le soleil qui tombe

citer tous les passages à l'appui. Les *Arétines*, l'intérieur de la maison, le mobilier de l'Arétin, les bravades et les forfanteries du maître, ses bustes, ses médailles, ses sculptures, ses trophées littéraires, son cabinet, ses goûts gastronomiques, se retrouvent à toutes les pages de ses *lettres*, véritables confessions, pleines d'impudente verve, d'anecdotes familières et de curiosités historiques.

(1) Bocace emploie le sobriquet *Pocofila*, dans le même sens ironique.

de trois grandes fenêtres, voisines du plafond, éclaire ce groupe dont la beauté peut vous séduire. En face, s'ouvre le grand balcon, couvert de cette soie rouge et bleue dont j'ai parlé, orné de deux orangers en fleurs et d'un feston de plantes grimpantes, qui s'élancent et retombent en élégante arcade. De là vous apercevez le Rialto; là, souvent l'Arétin vient deviser le soir avec Titien son ami : et tous deux contemplent les gondoles effilées, les dômes des palais, les gondoliers aux bras nerveux, et les lignes fuyantes de la perspective aérienne. Avancez cependant, et ne vous arrêtez ni à causer avec les folâtres *Arétines*, ni à jouir de la vue du *Canal-Grande*; il y a foule sur l'escalier. Vous n'arriverez jamais jusqu'à l'Arétin. Voici des Orientaux en grandes robes, des Arméniens révérencieux, un envoyé de François Ier, des peintres célèbres, de jeunes sculpteurs avides de gloire, des femmes éprises de son grand nom, des prêtres, des valets-de-chambre, des moines, des pages, des musiciens, des soudards, qui tous attendent, dans la salle où vous êtes, le moment d'être introduits. La plupart sont chargés de cadeaux; ils apportent tous leur tribut; qui un vase d'or; qui un tableau de prix; qui une bourse pleine de ducats; d'autres une robe, un manteau, une toque, une pierrerie, une *baüta*, une agrafe, un collet de velours, un pourpoint : ouvrages rares, matières précieuses; présens dignes d'être offerts à un prince, dignes de cette époque où le gentilhomme portait *sur son dos*, comme dit D'Aubigné, *la meilleure partie de son revenu*. Mais voici descendre un grand jeune homme débraillé, vêtu de noir, à l'air impertinent et indolent, qui prie ces messieurs d'attendre. C'est le secrétaire et l'élève de ce grand maître de la littérature et des arts : *Lorenzo Veniero*. — L'Arétin a eu plusieurs secrétaires — et beaucoup d'élèves.

Je vous laisse admirer les tapis précieux, pavés de marbre, en mosaïque, cassolettes antiques, épées au fourreau d'argent, pistolets à la crosse historiée, qui se trouvent épars dans la salle, avec une prodigalité désordonnée. Rien n'est à sa place; tout est jeté au hasard; rien ne s'accorde, rien ne concourt à former un ensemble harmonieux; richesses venues de tous les coins du globe, à diverses époques, selon le caprice, le goût ou la fortune du donataire; l'Arétin n'a rien acheté; on lui a tout

donné. Dans une grande urne de porphyre, étoffes de prix, brocards d'or et d'argent sont mêlés à des diplômes d'académies et à des médailles antiques. Un beau buste de marbre blanc dans une niche, et couronné de laurier, semble appeler votre adoration : vous approchez, c'est l'Arétin. A droite et à gauche, la même tête, pleine de caractère, d'un caractère ardent, effréné, odieux, ignoble, se reproduit autour de vous, dans plusieurs tableaux de toutes dimensions, dans des médailles de bronze, d'or et d'argent, suspendues à la draperie de velours rouge broché, qui tapisse la salle. Etudiez cette figure; l'idole, le dieu, le maître du logis. Hélas! cet homme, qui a tant d'adorateurs au XVI[e] siècle, ne comptera, cent ans plus tard, que des contempteurs, qui croiront lui faire grâce en l'oubliant! Nous voici en face de cette physionomie-type : il ne peut rester aucun doute sur sa réalité, c'est bien l'Arétin; tous les grands artistes du siècle l'ont burinée, gravée, sculptée, frappée en or ou en bronze : Titien, le roi des portraitistes, l'a reproduite vingt fois.

Cette figure de loup qui va mordre, c'est lui. Le front recule, le sourcil surplombe, l'œil est creux et ardent, la narine s'entr'ouvre, la lèvre inférieure s'abaisse et laisse apparaître les dents; des rides nombreuses plissent le coin des yeux, la racine du nez est enfoncée, le crâne s'enfuit vers le sinciput (1); l'angle facial est très aigu, la partie postérieure du crâne, siége des appétits sensuels, est d'une prodigieuse grosseur; et la tête, privée de cheveux sur le devant, semble se renverser en arrière par un mouvement naturel. Malgré la splendide chaîne d'or qui se joue sur la soie de son vêtement, malgré le talent si noble de Titien, malgré l'inscription emphatique gravée sur le cadre, vous ne croirez jamais que c'est là un grand homme. Les passions brutales sont vivantes et haletantes sur cette figure : aucun repos; nul calme; nulle méditation; il flaire un repas, il s'élance à une jouissance; il calcule un profit déshonnête; il vient de boire sec et

(1) Voyez le beau portrait de l'Arétin, par Titien, gravé par Joseph Patrini. Par un spirituel caprice du graveur, une peau de loup, aux griffes pendantes, encadre le portrait; la tête de l'animal, placée au-dessus de la tête de l'homme, en reproduit toute la structure et la physionomie.

il attend la première occasion de mieux boire : la barbe majestueuse dont son menton est chargé ne l'ennoblit pas ; c'est un satyre ; ce n'est pas un philosophe.

Si vous examinez le revers de ces médailles, suspendues au lambris, et qui toutes sont fidèles au portrait que nous venons de décrire, vous trouverez sur l'une cet exergue insolent : *Veritas odium parit*; « la vérité engendre la haine. » L'artiste a représenté « la « *Vérité* nue, couronnée par la *Gloire*, et mettant au monde un « satyre qui représente la *Haine* et que *Jupiter* va foudroyer. » Sur le revers d'une autre médaille, on voit « l'Arétin couronné, « vêtu de la longue robe impériale, assis sur un trône élevé, recevant les hommages et les présens des peuples. » L'exergue est admirable : *I principi, tributati dai popoli, il servo loro tributano.* « Les princes, qui ont leurs peuples pour tributaires, deviennent « les tributaires de leur esclave. » L'Arétin lui-même a donné le dessin et l'exergue de ces deux médailles, mélange caractéristique de bassesse et d'insolence.

Ne désirez-vous pas que l'original du buste et des médailles, le grand homme, paraisse enfin? Le voici. Il porte la chaîne d'or de Charles-Quint; à peine vous regarde-t-il. S'il s'excuse de vous avoir fait si long-temps attendre, il se servira sans doute des mêmes termes impudens qu'il emploie dans ses lettres, lorsqu'il conjure ses amis d'excuser l'homme d'Italie *le plus occupé*, dit-il, *le plus visité*, *le plus caressé*, *le plus ennuyé*.

Mais il s'avance au milieu de ses propres images et du culte de sa personne, qu'il a établi dans sa maison, le divin Arétin, le héros littéraire de l'Italie. Il s'avance de cet air insolent et disinvolte, commun à tous les charlatans de la plume, de l'épée, du pinceau et du théâtre.

« Veuillez m'excuser, vous dit-il, si je n'ai pu me débarrasser plus tôt de ces visites importunes. Il afflue chez moi tant de seigneurs (1), on me rompt si continuellement la tête de visites in-

(1) Ce sont les propres paroles de l'Arétin : « Tanti signori mi rompon continuamente la testa colle visite, che le mie scale son consumate dal frequentar « dei lor piedi, come il pavimento del Campidoglio dalle ruote dei carri trionfali.

soutenables, que les degrés de mes escaliers s'usent sous les pieds de mes visiteurs, comme le pavé du Capitole s'est usé sous la roue des chars triomphaux. Je ne sais si Rome ancienne ou moderne a vu un mélange pareil de toutes les nations et de tous les langages; chez moi accourent Turcs, Indiens, Français, Juifs, Espagnols; quant aux Italiens, ils sont innombrables, et pour le commun peuple je n'en parle pas; c'est une foule qui ne peut se compter! Il serait plus facile de trouver une mer sans rivages, que l'Arétin sans satellites, sans prêtres, sans étudians, sans moines, sans adorateurs autour de lui. Voilà ce que c'est que d'être devenu l'oracle de la vérité, le secrétaire du monde. Tel vient me raconter ses griefs contre un prélat, et tel autre ses accusations contre un seigneur; c'est à n'en pas finir. Quand cette affluence m'ennuie trop, je m'enfuis aussitôt après avoir déjeuné; je me réfugie chez Titien, chez quelque autre de mes amis; ou je vais passer mon temps, cher seigneur, dans la chambre de quelques-unes de mes pauvres petites amies qui sont charmées de me recevoir. »

Vous vous étiez fait une idée de sa richesse et de son luxe. Jugez de son impudence, par les paroles que je lui emprunte, et qu'il n'a pas seulement prononcées, mais écrites à loisir. Il va vous entretenir des princes ses tributaires, de l'espoir qu'il a de devenir cardinal, de la rapidité avec laquelle il compose, de sa guerre contre

« Nè mi credo, che Roma per via di parlare vedesse mai si gran mescolanza di » nazioni, com'è quella che mi capita in casa. A me vengono Turchi, Giudei, « Indiani, Francesi, Tedeschi, e Spagnuoli. Or, pensate ciò, che fanno i nostri « Italiani. Del popol minuto dico nulla; perciocchè è più facile di tor voi dalla « divozione imperiale (parla col celebre Francesco alunno), che vedermi senza « frati, e senza preti intorno; per la qual cosa mi par esser diventato l'oracolo « della verità, da chè ognuno mi viene a contare il torto fattogli dal tal principe, « e dal cotal prelato: ond' io sono il segretario del mondo. » (*Lettere dell' Aretino, t.* 1, *f.* 206.)

Une autre fois il écrit à Marcolino:

« Talmente è infinita la moltitudine che di continuo mi visita, che per il fastidio che ormai ne sento, tosto che io ho desinato, me ne fuggo a casa vostra, « o da M. Titiano, o a spassarmi la mattina nelle celle d'*alcune poverine*, che « toccano il cielo col dito nella limosina di que' parecchj soldi, o di que' pochi « che tuttavia porgo loro. » (*Lettere, t.* 3, *f.* 72.)

le pape, de son crédit, de sa fortune, de son ami Titien et de ses excellens dîners. Suivez-le à travers cette maison splendide qu'il a meublée de ses pillages littéraires; sa garde-robe, remplie d'habits précieux, lui a été fournie par l'Asie et l'Europe (1); son cabinet de curiosités et sa galerie de tableaux lui viennent de la même source. Ce que vous trouvez le moins chez lui, ce sont des livres; il se moque des livres; il rit des pédans; il nargue la science; en revanche il a de très beaux tapis et une magnifique salle de banquet. Cette salle, toute jonchée de feuillages et recevant le jour par un dôme vitré, est encore couverte des reliefs du festin matinal; l'Arétin attache une immense importance à cette portion matérielle de la vie; ses cuisiniers, surveillés par l'une des six *Arétines*, la belle *Marietta*, sont excellens et choisis; on lui envoie plus d'une becfigue grasse, plus d'un quartier de chevreuil, plus d'un panier de vin de Chypre, tributs offerts à son génie; et lui-même il se plaît à sortir de grand matin pour choisir sur les gondoles et les radeaux qui couvrent le canal, les melons, les raisins et les figues qui doivent orner sa table. Il ne va jamais dîner en ville, c'est sa règle; les Vénitiens, selon lui, ne savent pas manger et boire. D'ailleurs il a table ouverte; il reçoit avec grand plaisir les seigneurs, les femmes et les artistes, surtout les courtisanes. Oh! celles-là sont sûres de trouver dans la maison du Canal-Grande bon feu, bonne table et bon lit. En vain Titien, le peintre, et Sansovino, l'architecte, lui représentent-ils qu'il a tort, et que ces habitudes ne l'honorent pas. Il leur répond en riant « qu'il se charge de convertir ces pauvres filles égarées, qu'il leur apprendra la morale (2), et qu'elles prendront, en le fréquentant, de bonnes habitudes. »

Vous cherchez la bibliothèque, elle n'existe point. Mais voici le

(1) *Lettere*, *t.* 2, 69.

(2) « Io piglio in buona parte (dit-il à Sansovino), il vostro riprendermi nella facilità, che trovano le meretrici nel venirsene in casa mia; ma la menda, che in « ciò mi date, procede piuttosto d'amore, che da prudentia; conciosiache, come « ho detto più volte, tale sorte di femine tanto son modeste, et costumate, quanto « stanno in commercio con gli uomini costumati, e modesti. (*Lettere dell Aretino*, *t.* 4, *f.* 133, *verso.*)

garde-manger qui atteste une prodigieuse consommation de viandes et de pâtisseries. Cette grande chambre, si bien éclairée, c'est la chambre du Titien qui vient souvent travailler chez son ami. Cet immense casier de bois d'ébène est rempli des lettres que toutes les célébrités contemporaines adressent à l'Arétin. Il y a un compartiment pour les princes, un pour les cardinaux, d'autres pour les bourgeois, les soldats, les capitaines, les grandes dames, les fils de famille, les musiciens, les peintres, les gentilshommes et les marchands. Le cabinet de travail de l'Arétin est la pièce la plus simple et la plus mal meublée de toute la maison. Vous n'y trouvez qu'un pupitre, des plumes, du papier. Notre homme est très fier de n'avoir pas besoin d'autres outils pour mener cette vie splendide et heureuse. « Par la *grace de Dieu*, s'écrie-t-il, je suis homme libre (1). Je ne me fais pas même l'esclave des pédans. On ne me voit marcher sur la trace ni de Pétrarque, ni de Boccace. Mon génie indépendant me suffit. A d'autres la folie de vouloir atteindre la pureté du style et la profondeur de la pensée; à d'autres la manie de se torturer, de se transformer et de cesser d'être eux-mêmes. Sans maître, sans art, sans modèle, sans guide, sans flambeau, je marche, et *la sueur de mon écritoire* (*il sudore dei miei inchiostri*) me donne le bien-vivre, le bien-être et la renommée. Que demanderai-je de plus? Avec un bout d'aile et quelques rames de papier blanc, je me moque de l'univers. On dit que je suis fils de courtisane (2), je le veux bien; mais j'ai l'ame d'un roi. Je vis libre, je jouis, je peux m'appeler heureux.

« Vous croyez connaître toute ma gloire; et vous n'en savez pas la moitié. Mes médailles sont en or, en argent, en plomb, en cuivre, en bronze et en stuc. On place mon effigie sur les frontispices des palais. On grave ma tête sur les peignes, dans les assiettes, dans les ornemens des miroirs, comme celle d'Alexandre, de César ou de Scipion. Certains vases de cristal qu'on fabrique à Murano (3) se nomment les *Arétins*. Une race de chevaux a pris le

(1) *Uomo libero per la grazia divina*; — V. le frontispice de ses ouvrages. Toutes les paroles que nous prêtons à l'Arétin sont traduites de ses lettres.

(2) L'Arétin est plus expressif.

(3) V. *Dialoghi*.

nom d'Arétine, parce que le pape Clément VII m'en a donné un de ce genre. Je l'ai donné à mon tour au duc Frédéric. Le ruisseau qui baigne un côté de cette maison habitée par moi, est devenue le *Rio Aretino*. Mes femmes veulent être appelées les Arétines. Enfin on dit *stilo Aretino*, « le style de l'Arétin. » — Que les pédans crèvent de rage, et qu'ils essaient d'arriver là, en répétant et ânonnant : *Janua sum rudibus!* (1) »

« Bref, depuis que j'ai cherché asile sous l'égide de la grandeur et de la liberté vénitiennes, je n'ai rien à envier à personne; et le souffle de l'envie, ni le nuage de la malice n'ont pu atteindre ma renommée, ou diminuer le train de ma maison! »

Très bien, Arétin; montez dans cette gondole qui vous attend, et où se trouve déjà votre page nègre, vêtu de soie blanche. Tout-à-l'heure, nous saurons qui vous êtes.

On ne peut expliquer la situation et la fortune de cet homme que par la situation et la fortune de l'Italie pendant qu'il vécut. Il était né en 1492, dans l'hôpital de la petite ville d'Arezzo. Tita, sa mère, exerçait cet honnête et facile métier qu'il estima et révéra toujours, sans doute par souvenir de famille et par piété filiale; c'est du moins ce que lui reprochent Nicolo Franco, son élève, le Dolce, son ennemi, et le Doni, qui ne le détestait pas moins. Je ne sais pourquoi le savant Mazzuchelli et Ginguené ont repoussé cette tradition qui semble probable; l'Arétin lui-même, dans plusieurs lettres (2) et dans quelques sonnets, ne se fâche pas d'une telle accusation. Il se moque beaucoup de ceux qui redoutent l'infamie maternelle (*l'infamia materna*) (3); « comme si, dit-il, il ne nous était pas libre d'ennoblir notre berceau. » Il avoue qu'il a vu le jour dans un hôpital (*nello spedale*). Il ajoute que son *ame est celle d'un roi.* Son peu d'empressement à légitimer ses filles et sa constante vénération pour les courtisanes semblent prouver qu'il tenait de race.

(1) Lett., t. 1, p. 80.

(2) Lettres de l'Arétin, *passim.*

(3) T. 1, 67, t. 3, 109, t. 6, 261.

Tita, sa mère, était belle; elle servait de modèle aux sculpteurs et aux peintres. On voyait, au-dessus du portail de Saint-Pierre d'Arezzo, une tête de vierge copiée sur son modèle; l'Arétin, devenu puissant et riche, pria George Vasari (1) de dessiner cette vierge, portrait de sa mère, et de lui en faire parvenir le dessin.

Ainsi, l'enfant Pietro, fils du gentilhomme Bacci (1) et d'une courtisane, naît à l'hôpital. Nous le verrons mourir dans un palais.

Au berceau de Pierre Arétin, une terrible figure règne sur l'Italie, Alexandre Borgia. Non loin de son lit de mort vous apercevez Machiavel.

Il suffit de ces deux noms pour expliquer son immoralité complète, pour éclairer l'ame de cet homme hardi qui exploita tous les vices de son temps. Une civilisation admirable pour les arts et le génie avait été stérile pour la vertu. Vingt républiques opulentes, énergiques, ardentes, hostiles, s'étaient dévorées comme les soldats de Cadmus. On avait vu tous les citoyens approcher tour à tour du pouvoir et n'y mettre la main que pour se corrompre, s'ensanglanter, se flétrir, pour essayer le crime, seul moyen de pouvoir. Un beau climat, une religion pompeuse, des rites merveilleux, une vie facile, le dédain des vertus guerrières, l'absence de nationalité ou le conflit mesquin de mille nationalités étroites, la scission de l'Italie en intérêts divergens, avaient effacé les grandes idées de vertu sévère, de patriotisme et de dévouement. Infamies privées, lâchetés publiques, vénalité générale, mollesse des mœurs, influence de la ruse, puissance adorée du poison et du poignard; voilà ce que Machiavel nous montre dans ce code si profondément pensé, témoin d'une époque si complètement perdue : *le Prince*, livre de désespoir. Il n'y a plus rien à attendre de l'Italie : c'est une arène peuplée d'assassins, d'empoisonneurs et de lâches. Les étrangers, bardés de fer, s'y précipitent par tor-

(1) T. I, 105.
(2) T. V, 5, 66.

rens; ils incendient Rome; ils prennent l'Italie à la course; on les chasse à force d'astuce et de politique. « Où est-il, s'écrie Machiavel, celui qui guérira les blessures de notre contrée, qui mettra une fin aux dévastations et aux saccagemens de la Lombardie, aux pillages et aux extorsions du royaume de Naples et de la Toscane (1)? » Qu'on lise les préfaces curieuses du Bandello, on verra comment ces malheurs publics se reflétaient dans les mœurs domestiques; quelle était la vie intime des moines et des cardinaux, des bourgeois et des seigneurs. La débauche des prélats avait passé en proverbe; les œuvres plus cyniques de cette époque sont ou les fruits de leurs loisirs, ou les délassemens de leurs voluptés. Les comédies les plus obscènes sont représentées sous le toit du Vatican.

Dans cette dissolution, dans cette corruption universelle, la magnificence, la splendeur, l'élégance des mœurs, ne font que s'accroître. Ce fumier de vices engraisse et développe miraculeusement tous les arts. Pendant que la France barbare excite la risée de Machiavel, qui la décrit comme *un pays de soldats grossiers*; du Tasse, qui se moque de nos *gentilshommes toujours à cheval et sous le harnais*; de Castiglione, qui prémunit ses compatriotes contre la *rudesse et l'impolitesse des mœurs gauloises* (2); un raffinement dont nous sommes bien éloignés encore, nous Français qui vantons notre industrie, s'établit en Italie, germe, brille, se joue à la surface d'une société pourrie jusqu'à la moelle. L'Italie s'est fractionnée en petites suzerainetés rivales, qui toutes ont leur cour princière; toutes elles sont pauvres, mais toutes prodigues, luxueuses, amoureuses d'éclat, avides de plaisir, centres d'intrigues, ateliers de conspirations, foyers de voluptés; elles ont toutes leurs académies, leurs théâtres, leurs savans de prédilection, leurs poètes de choix. Elles se battent de temps à autre, sous la condition de ne se faire aucun mal. En revanche, elles tuent par derrière; elles empoisonnent leur ennemi, elles jouent bien du stylet et de la dague. Point de mœurs, point de foi; mais on estime la poésie, on fait des sonnets, on adore les arts. Le prince manque d'argent et de troupes; il vit sous des voûtes de marbre : sa suite étin-

(1) *Il Principe.*

(2) V. *Il Cortigiano*, l. 1.

celle de brocard et de broderie. La pauvreté se cache sous les diamans; l'ardente jeunesse accourt vers ces écoles de galanterie, de luxe, de savoir-vivre, de bien dire, et de mal faire. Tout le monde devient courtisan. C'est à qui inventera les plus melli-fluentes périodes, à qui habillera le mieux un rien sonore, à qui platonisera le plus agréablement l'amour. La phrase acquiert une valeur immense; et, grace à l'imprimerie, cette valeur se multiplie énormément. La phrase seule crée *Bembo* cardinal. Heureux qui sait mêler à la phrase vide, creuse, bien sonnante, bien dorée, la conduite, l'intrigue et l'audace! Il arrive à tout. La cour des princes, et celle de Rome ne sont pour lui que des degrés de marbre qui le mènent à une retraite voluptueuse, baignée de délices, comblée de faveurs, caressée par la renommée, enviée de tous!

Quant aux hommes de génie, leur sort est moins brillant. L'éclat de ces cours les attire; on les reçoit avec honneur, mais ils sont modestes, un peu fantasques et toujours mal compris. Ce que l'on fait de plus pour eux, c'est de les vêtir et de les loger; Arioste et le Tasse languissent ainsi : traités comme des oiseaux de brillant ramage, mal nourris, admirés et délaissés. Plus leur talent est énergique, tendre ou profond, moins ils se plient à cette misérable existence, à ce traité qui leur permet de rester esclaves au milieu des cours, et de recevoir quelques écus, salaire incertain d'un génie incertain. Les intrigans et les impudens s'enrichissent, brillent, prélèvent la dîme sur cette société étourdie et vaine. Ceux-là sympathisent avec elle, la captent, saisissent ses penchans, ses vices et ses faiblesses, profitent de ses momens d'abandon et obtiennent tout de son ignorance. La grande estime que l'on professe pour les arts leur sert d'instrument; leur audace et leur souplesse l'exploitent. Les parasites affluent chez les princes et sont bien payés; les charlatans vivent largement et grassement aux dépens des altesses; l'absurde *Delminio* se promène en Italie, extorquant de l'argent aux seigneurs, en leur promettant la création d'un nouveau *Théâtre*, « où se trouverait l'*infini*. »

Paul Jove, chargé par le pape d'écrire les biographies contemporaines, vend l'éloge ou le blâme de sa plume : « *je serais frais* (1),

(1) *Io starei fresco.*

(dit-il dans une impudente lettre), si je ne pouvais couvrir de brocard d'or ceux qui me font du bien et de bure grossière ceux qui me négligent! » Bembo, qui obtient la barrette pour avoir commenté l'amour, s'entoure de ses maîtresses; Anacréon est cardinal; d'obscurs pédans ont des *ville* splendides. — Et Lelio Socin fuit à travers les mers. — Et Jordan Bruno, qui a deviné le système du monde, est brûlé vif. — Et Galilée est en prison; — et Tasse n'a pas de chandelles pour écrire quand le jour baisse; — et l'Arioste s'écrie dans une de ses satires: « *Mes chemises s'usent, ô Roger! ô Angélique! ô Sacripant! donnez-moi des chemises!* » — Enfin Machiavel, dans sa hutte de San-Casciano, joue au petit palet avec les bouviers, les chaufourniers et les bucherons de l'endroit; vêtu d'un sarreau comme eux, banni de Rome, banni de Florence, encore tout meurtri de la torture, se faisant oublier, et mangeant les choux de son petit domaine.

Tels étaient les résultats de ce mouvement intellectuel si puissant. Les aventuriers de la plume obstruaient les avenues, barraient le passage à ces grandes capacités, à ces immortelles pensées, que l'avenir prend soin de venger; et quand l'Italie ne suffisait pas à l'exploitation que les charlatans se disputaient, ils s'extravasaient sur l'Europe. *Paolo-Emili* écrivait l'histoire de France; *Guaguino*, celle de Pologne; *Centorio*, celle de Transylvanie; *Spontone*, celle de Hongrie; *Possevino*, celle de Russie. Un savant italien trouvait place à toutes les cours. On tirait à vue sur un roi en brochant son éloge. D'autres, se faisant les amuseurs populaires, recueillaient des histoires, des contes, des anecdotes, en traduisaient, en inventaient; les conteurs italiens forment à eux seuls une grande bibliothèque. Ce sont eux qui ont défrayé les théâtres et les romans de l'Europe depuis deux cents ans, qui nous ont fourni nos intrigues, nos actions, même nos personnages. La moitié de Shakspeare et de Calderon (non leur génie, mais les matériaux de leur génie) se trouvent chez *Bandello*, *Giraldi Cintio* et le *Lasca*. Naguères encore, les Parisiens modernes ne savaient pas, en assistant à la représentation d'un drame en prose (1) que c'était une nouvelle du *Lasca*, dramatisée au XVIe siècle par un Anglais, retravaillée au XIXe,

(1) *Clotilde.*

par *Milman*, sous le titre de *Fazio*, et revêtue des costumes français de notre temps. Pour le développement et l'analyse des caractères, ces conteurs italiens sont médiocres ou nuls; leur richesse d'invention est immense et leur verve intarissable. Avec un recueil de contes, on se classait assez bien dans le monde littéraire.

Telle fut la civilisation au milieu de laquelle l'Arétin se trouva jeté. Aventurier, sans parens, sans famille, sans protecteur et sans instruction, il ne fit pas mal son chemin. Le sort ne lui avait donné qu'un esprit vif, des sens ardens, beaucoup d'audace, nulle éducation, un orgueil immense, et pas un écu de patrimoine; il était paresseux, voluptueux et poltron. La culture des arts exige le dévouement et commande des sacrifices; l'Église, même corrompue, veut quelque réserve extérieure. Pietro ne sera ni prêtre, ni artiste; Mme Tita, sa mère, ne s'est pas mise en frais pour lui : « Moi, dit-il, je n'ai été à l'école que tout juste ce qu'il faut pour apprendre la croix de par Dieu (1)! Ainsi qu'on me pardonne si j'écris comme un brigand; je ne sais rien que.... » Nous ne copierons pas ce que cet impudent savait faire. Qu'on le cherche dans la note (2).

Pietro, dans sa ville natale d'Arezzo, est donc un pauvre petit polisson, mal vêtu, fils de gueux, courant par la ville; certain jour il lui prend envie de voir le monde; il sort d'Arezzo et va jusqu'à Pérouse; quelque monnaie volée à sa mère a dû lui faciliter la route; là, il faut vivre. Le vagabond s'engage comme apprenti chez un relieur; il avait treize ans; jusqu'à dix-neuf, il demeura chez le relieur. Il paraît avoir très bien employé pour le plaisir ces années de sa jeunesse; dans ses lettres, il regrette amèrement « les « bons morceaux et les belles filles de Pérouse, jardin où la fleur « de son âge s'est épanouie (3). »

(1) Lettres, t. 1, 49.

(2) « Veramente io, che tanto andai a la scuola, quanto intesi la santa croce, fatemi bene imparare, componendo ladramente merito scusa; e non quegli che lambiccano l'arte dei Greci, e dei Latini, tassando ogni punto, et imputando a ogni che, facendosi riputatione con l'avvertenza de l'acuto d'una vocale. Io non so nè ballar, nè cantare, ma ch.....r, come un' asenazzo. »

(3) *Lettere*, t. 2. f. 80.

C'était en 1511 : le désordre le plus complet régnait en Italie ; le pape Jules II régnait le casque en tête. Tout le monde cherchait fortune. Les artistes couraient de ville en ville, la dague au côté, se gaussant des discordes civiles et gagnant leur vie par des chefs-d'œuvre. L'imagination du garçon relieur fut éveillée; il délogea sans bruit de Pérouse, comme il avait délogé d'Arezzo; sans argent, sans bagage, se fiant au hasard comme tout le monde faisait autour de lui, voyageant à pied, dormant sur les routes, n'emportant que la chemise qu'il avait sur le dos et se dirigeant vers Rome. Un négociant riche et rival des princes, Agostino Chisi, reçut au nombre de ses domestiques l'aventurier besoigneux. L'Arétin vola une tasse d'argent et disparut. Peu de temps après, il était en service chez le cardinal San-Giovanni, qui essaya de le faire entrer dans la domesticité de Jules II; ce dernier ne voulut pas de l'Arétin. Toujours vagabond, il courut la Lombardie, mena une vie assez scandaleuse, se fit capucin à Ravenne, jeta le froc aux orties, et revint à Rome, attiré par le pontificat de ce Léon X, qui promettait une si belle moisson aux intrigans, aux aventuriers et aux artistes.

Là s'ouvre la nouvelle vie, la vraie vie d'Arétin.

L'Arétin à la cour de Léon X.

La cour de Léon X! belle carrière, école féconde! Il dut pressentir sa fortune, l'aventurier de quinze ans, qui sortait de la boutique obscure de son relieur.

Il devient valet du pape-artiste et passe inaperçu sous sa livrée, au milieu des sculpteurs, peintres, savans, poètes, parasites, fabricans de sonnets, fabricans de satyres, intrigans, controversistes, musiciens, architectes, femmes galantes, courtisanes et abbés qui ressemblent aux courtisanes. Il n'a rien, que son impudence. Pauvre serviteur ignoré, attendant tout de la faveur et du caprice, le garçon relieur, domestique du pape, apprend l'art de demander l'aumône, l'art de flatter et de médire; toute la science des valets; il apprend à coudre des rimes caressantes et sonores, aux treize vers d'un sonnet complimenteur et des rimes injurieuses

aux obscénités de Pasquin. Le métier de parasite n'a pas besoin d'une longue étude. Pietro fait ses premières armes et réussit. Bientôt il revêt un beau costume, attend Léon X au passage, le flatte de ses vers, le flatte de son regard, et reçoit quelque monnaie (1) (*danari*). Il voit que ce commerce est bon et il continue. Le cousin de Léon, Jules de Médicis, qui sera pape, sous le nom de *Clément VII*, jouit déjà d'un grand crédit. Il le flatte encore; Jules lui donne de l'argent et un cheval. Le voilà lancé. Sans mérite réel, sans avoir rien fait, si ce n'est de ramper devant ses maîtres, et de se confondre dans l'armée oisive qui suit la cour, il relève la tête, boit comme un seigneur, devient bon compagnon et gai convive, a des maîtresses, mène joyeuse vie, et commence à comprendre à quoi se réduit la science du succès ici-bas. Sa fortune cependant ne court point d'un pas aussi rapide qu'il le voudrait bien. Les deux Médicis, gens de goût, paient volontiers de quelques cadeaux l'encens grossier de leurs gens : ils réservent leur faveur la plus haute aux talens qu'ils aiment et qu'ils protègent.

Cela ne peut durer : Pietro s'ennuie et, cherchant des maîtres plus faciles, il tente un voyage à Milan, à Bologne, à Pise; armé de sonnets pour toutes les puissances, bien vêtu, le nez au vent, muni de lettres de recommandation, se disant le protégé du pape, et se présentant avec cette audace qui va si bien aux quêteurs de cadeaux. Il faut l'entendre raconter cette première tournée, la première picorée de son génie.

« A Bologne, dit-il, on a commencé *à me donner*. L'archevêque de Pise m'a fait faire une casaque de velours noir relevée d'or, magnifique au possible. Me voilà ensuite qui fais mon entrée à Mantoue, comme un vrai prince, accompagné d'Ammazzino. On nous jette par la tête du *Messer* et du *Signore*, tant que nous en voulons. — (Notre garçon relieur est tout étonné de s'entendre appeler *Monsieur!*) — Le marquis, pour qui j'ai fait des vers, m'a pris en telle affection qu'il ne peut plus se passer de me voir. Il quitte sa table et son lit pour venir causer avec moi. Il n'a pas, dit-il, de plaisir aussi complet que celui-là! Ma chambre est celle même qu'est venu occuper François Marie duc d'Urbin, lorsqu'il fut

(1) V. *Lettere*, t. 3. f. 101.

chassé de ses états. J'ai ma table, et il ne se passe pas de jour où quelque gentilhomme ne vienne s'y asseoir : jamais seigneur de haut parage ne fut plus honorablement traité. Toute la cour m'adore; c'est à qui possédera de mes vers. Le marquis *me donne* sans cesse; je vous ferai voir à Arezzo les belles choses dont il m'a fait présent. Bientôt je vais l'accompagner à Lorette, où un vœu l'oblige d'aller faire ses Pâques; il doit me présenter au duc de Ferrare et au duc d'Urbin qui désirent vivement me connaître ! (1) »

Qu'il est surpris de trouver des dupes si faciles! A travers ces fanfaronnades de vanité satisfaite, combien laisse entrevoir de mépris pour ces marquis et ces ducs d'excellente composition, qui attachent tant d'importance aux paroles de Pierre d'Arezzo et qui les paient grassement! Ne serait-ce pas pitié de négliger une si bonne occasion?

Pierre, chargé d'honneurs et gros d'orgueil, reprit le chemin de Rome; des rêves de fortune le berçaient.

Mais Rome avait changé. Rome pleurait son Léon X. Un pape

(1) Nous avons transposé les phrases confuses, sans altérer le sens de cette lettre curieuse qui ne se trouve pas dans le recueil des lettres de l'Arétin :

« Io mi ritrovo in Mantova appresso il sig. Marchese, e in sua tanta grazzia, che il dormir, e il mangiar lascia per ragionar meco; e dice non aver altro intero piacere; ed ha scritto al cardinale cose di me, che veramente onorevolmente mi giovarenno; e son io regalato di 300 scudi. Egli mi ha date se proprie stanze, che teneva Francesco Maria duca d'Urbino, quando fu cacciato di stato; et sopra il mangiar mio ha fatto uno scalco, e sempre alla tavola mia è gran gentiluomini, ed in somma a qualsivoglia signor non si farebbe piu. Di poi tutta la corte m'adora; e par beato chi può aver un de' miei versi; e quanti mai feci, il signore gli ha fatti copiare; ed ho fatto qualcuno in sua lode. E cosi sto qui, e tutto il giorno mi dona, e gran cose che le vedrete a Arezzo. Benchè a Bologna, mi fu *cominciato a essere donato* : il vescovo di Pisa mi fè fare una casacca di raso nero ricamata d'oro, che non fu mai la più superba; e cosi da principe io venni a Mantova, ed ho meco sino Amazzino, che può dire per una volta esser stato du re; e del messere, e del signore a lui e a me ognuno da. Credo che questa pasqua saremo a Loreto (a dio piacendo) dove il Marchese va per voto, ed in questo viaggio il Duca di Ferrara, e quel d'Urbino satisfarò, che ambidoi hanno voglia di conoscermi, ed il Marchese mi mena a lor signorie illustrissime. » —

flamand (1) venait occuper cette joyeuse chaire de saint Pierre, autour de laquelle s'étaient pressés tant de bouffons, de mystificateurs, de cardinaux galans, de convives aimables et de brillans artistes. Celui-ci n'aimait et n'estimait que la subtilité théologique et la sainteté austère. Il méprisait ces antiques idoles que les sculpteurs choisissaient pour modèles du beau et cette élégance du langage que les payens damnés avaient portée si loin. Adieu aux belles fêtes licencieuses, aux mille plaisanteries rabelaisiennes, aux splendides festins, aux parties de chasse bruyantes, aux combats poétiques, que Léon X animait de sa présence, payait des trésors du Vatican et où lui-même devenait acteur : allez-vous-en, bouffons nombreux, maîtres en l'art de la cuisine, oiseleurs, piqueurs, veneurs, pages, comédiens, parasites, beaux joueurs! Emmenez vos grandes meutes de chiens, vos décorations de théâtre, vos genêts d'Espagne et votre armée de marmitons, et votre armée de petits poètes, que Léon X lui-même, pour se débarrasser un peu de cet essaim incommode et dégarnir les rangs, faisait fouetter de temps à autre (2)!

En effet tout cela s'envole à l'approche d'Adrien VII; une nuée d'étourneaux devant le faucon. *Sadolet*, favori de Léon X, se retire à la campagne. Courtisans de prendre la fuite : l'Arétin fait encore un nouveau voyage de plaisance et de profit. Heureusement ce terrible pape meurt quinze jours après son intronisation; Jules de Médicis lui succède : ce nom éclatant, le nom d'un Médicis rappelle à Rome toute la troupe des amours, des intrigues, des jouissances, des arts; l'Arétin est encore là.

Cette fois, il a pris de la consistance, ses rapports avec les seigneurs l'ont tiré de la domesticité servile. Il marche d'un pas plus ferme, « habillé comme un duc, dit le Berni (*vesti ducali*) » et se mêlant à toutes les orgies des grands seigneurs. Il paie d'audace et de bons-mots ; il raconte agréablement; il recueille des histoires

(*Gamurrini. Istoria genealogica delle famiglie nobili Toscane ed Umbre*, t. 3. 332.)

(1) Adrien VII.

(2) *Giraldi de poetis suorum temporum.* Il y en eut deux de fouettés en huit jours.

par la ville. Les d'*Este* et les *Gonzague* s'appuient sur son épaule et causent avec lui. Humble pour eux, insolent pour tous, il vit de ce qu'on lui donne. Il se fait craindre par ses satires. Il aime à s'entendre traiter de médisant, de cynique et d'implacable.

Cependant il a trente-un ans. Il est temps de faire fortune. Pour attirer l'attention de Clément VII, il imprime une détestable pièce de vers (1), à la tête de laquelle il s'intitule lui-même *poète divin*, titre qui lui est resté : c'est l'œuvre la plus plate du monde, et l'exorde peut donner une idée de tout le poème :

« Or queste si che saran lodi : queste
« Lodi chiare saranno, e sole, e vere
« Appunto come il vero e come il sole, etc.

Mais il ne fallait à l'Arétin qu'une pension : il l'obtint. D'autres vers tout aussi plats, adressés à Charles-Quint, à François Ier et au chef de la daterie romaine font tomber encore quelques écus dans son escarcelle ; mais il n'a pas trouvé la veine de son talent ; il languit parmi la foule des parasites. Ne vous étonnez pas de ces minces débuts : il faut qu'il apprenne son art, et que sa vocation se révèle à lui.

En 1524, l'énergique Jules Romain, ce vigoureux élève de Raphaël, venait de dessiner seize figures plus que voluptueuses. Marc-Antoine Raimondi les grave. Elles courent la ville ; on les fait voir au grand dataire Giberti, conseiller intime de Médicis, plus sévère que son maître et qui s'effraie du scandale causé par ces images incendiaires. On cherche Jules Romain : il a pris la fuite ; le graveur seul est jeté en prison. L'Arétin emploie son crédit pour obtenir le rappel de l'un et la liberté de l'autre. Un autre Médicis, le cardinal Hippolyte, négocie l'affaire. Jules et Marc-Antoine ont leur grace. Mais l'impudent Arétin ne s'arrête pas là : ces sujets obscènes, qui conviennent à sa vie, caressent sa pensée et éveillent sa verve ; il compose et imprime seize sonnets, explicatifs des seize figures ; pour la première fois il a du talent. Cette impudence d'un

(1) *Laude di Clemente VII*. Roma, 1524.

homme qui aggrave la faute pour laquelle il vient de demander grace excite toute la colère de Giberti et du pape. L'Arétin voit l'orage approcher : il craint la prison et prend la fuite.

Cet évènement avait fait du bruit ; la verve mordante, les saillies libidineuses de Pietro, sa conversation brillante à table avaient commencé sa réputation ; Jules Romain l'avait vanté parmi les artistes, rois de l'époque. Chassé de Rome, à peine a-t-il passé quelques jours dans Arezzo, qu'une invitation de prince l'arrache à l'ennui de sa petite ville natale.

Ce prince était un guerrier célèbre, encore un Médicis; un de ces hommes singuliers qui portaient dans le métier de la guerre le même esprit d'aventure, de caprice romanesque et de hasardeuse violence qui caractérisait alors les artistes, les papes, jusqu'aux parasites : Jean de Médicis, *le Grand-Diable*. Le pape, son parent, venait de s'allier, par un traité secret, à *François Ier*, autre paladin aventureux ; Jean, chef des bandes noires, allait joindre ses troupes à l'armée du monarque français. En attendant, il n'était pas fâché d'avoir près de lui un poète, parasite suivant l'armée. C'était l'Arétin qu'il avait choisi.

Le camp du Grand-Diable.

Quand l'Arétin, monté cette fois sur un beau cheval, arriva vers le milieu de la nuit, près des tentes de Jean de Médicis qui l'appelait, un spectacle curieux animait les environs de Fano. Vous n'auriez jamais dit un camp de vrais soldats, une armée rompue à la discipline. On courait, on se poussait, on entendait au loin de grandes clameurs. « *Evviva il gran Diavolo !* » criaient mille voix de gendarmes. La joie était au camp et la nuit se passait en fêtes. Le Grand-Diable (Jean de Médicis) avait accordé à ses soudards une nuit de licence : on avait allumé des fanaux dans le camp, et les beautés faciles des villes environnantes étaient accourues par essaims. Les uns descendaient de cheval et revenaient de la picorée, apportant des flacons de bon vin et des jambons pendus à l'arçon de leurs selles, des paniers de fruits et des moutons bêlans, le tout sans que leur bourse en eût souffert : à dix lieues à la ronde on avait tout rançonné. Quelques femmes en pleurs s'arrachaient les cheveux;

quelques paysans récalcitrans, redemandant leur femme ou leur chevreau, se faisaient repousser à coups de dague et de pertuisanes; de grands feux étincelaient sous les chênes épais; et les ombres des buveurs, des joueurs et des ribauds se dessinaient fortement sur la lumière rouge des tisons embrâsés. Scène digne d'un peintre. Pietro qui, malgré tout, avait le sentiment artiste, l'a conservée et décrite en prose, en vers, en sonnets et en stances. Cet aspect de ripaille et d'indépendance, ces jurons lancés et rendus, cette odeur de cuisine et de vin fumeux, cette liberté de la nuit et de la débauche, cette énergie soldatesque; danses, chansons, baisers, fureurs, mots obscènes, mots de violence, querelles d'ivrognes, harmonie des luths et des flûtes, de l'escopèterie et des voix enrouées, du vent nocturne et des verres qui se brisaient; tout l'émut, comme s'il eût trouvé enfin sa vraie patrie. Il fut tenté de crier avec les autres :

Et vive le Grand-Diable!

On le conduisit à ce dernier, qui était sous sa tente, au milieu du camp, à table, avec ses favoris, ses maîtresses et ses capitaines; buvant et riant comme le dernier de ses hommes d'armes. *Lucantonio*, son intime, *son œil droit*, comme dit Arétin (1), occupait la place d'honneur. L'Arétin, nouvel arrivant, était destiné à devenir « *l'œil gauche* (2). » Il eut bientôt fait connaissance: *Lucantonio* prévit que ce serait un rival.

Je suis sûr que ces deux hommes-là, Jean de Médicis et le poète, s'entendirent du premier mot. Jean, que M. Ginguené appelle un guerrier aimable, était un peu féroce, et passait très gaiement un millier de citoyens au fil de l'épée; mais il aimait à rire, et l'Arétin fut le bien venu. Il lui récita ses sonnets luxurieux, qui furent une recommandation excellente. Bientôt le *Grand-Diable* l'adora (3). Il lui offrit non-seulement sa table, des pourpoints de velours, de

(1) *Lettere*, tome I, page 114.

(2) *Ibid.*

(3) Io solevo ricrearmi de Medici, il quale non poteva, non voleva, e non sapeva vivere senza me, come già sotto Milan vedeste. *Ibid.*

belles armes très inutiles, des chevaux de prix, sa part du pillage, mais une place dans son lit (1), ce qui était, dans les mœurs du temps, le dernier degré de l'intimité. Aux revues et aux parades, aux festins et dans les marches guerrières, partout excepté au combat, l'Arétin se tenait près du *Grand-Diable*, qui le réconcilia même avec le pape, son parent. Il ne songeait plus guère à la poésie : il n'avait plus à flatter l'oreille difficile de ces cardinaux délicats, qui savaient par cœur Virgile, Pétrarque et Boccace.

A Milan, l'armée de François Ier rejoint celle de Jean, et notre Arétin n'a pas moins de succès auprès du roi de France qu'auprès du capitaine des bandes noires. Il a le don précieux d'amuser les grands.

Pourquoi prêterions-nous à ce pauvre garçon des couleurs plus noires que celles que Dieu lui avait données? C'était un joyeux et amusant personnage. La gaudriole de ce temps-là, brutale et de haut goût, dans le genre de Rabelais et de Brantôme, lui échappait naïve, facile, riante, salée. Soudards et gentilshommes, tout ce qui n'avait pas cette exquise élégance des cardinaux de Léon X, devait le trouver charmant et adorable. Il y avait, en lui, du *Figaro* et du *Panurge;* qui diable lui aurait su mauvais gré de sa mendiante audace, de son peu de principes et de son impudeur? Ces mœurs molles, intrigantes, bouffonnes, vénales, allantes et venantes, sensuelles et plaisantes, ces mœurs de *bon enfant* qui ont partout du succès, étaient alors en plein triomphe. L'Arétin, d'ailleurs, était complet en ceci, qu'il avait les qualités de ses vices. Chose rare qu'un homme complet. Menteur, pipeur, hâbleur, lâche, gourmand ; qu'importe? Pietro ne se vantait pas de moralité, et faisait rire le prince qui lui *donnait*. Il ne disait point de mal de l'église qui l'avait nourri. Il était bon catholique, à la mode du temps. Ardent et dépensier, buveur et débauché, poltron et avide ; il aimait de grand cœur l'amphitryon qui le faisait dîner ; il n'était pas incapable d'une sorte de dévouement, d'une activité de démarches, qu'il plaçait ensuite à gros intérêt et qu'il faisait très bien valoir.

Son esprit, sa fougue naturelle, qui ne le préservait d'aucun vice, le rendait obligeant et zélé pour ses maîtresses, ses patrons

(1) *Lettere*, tome III, page 172... *Seco in un letto... ogni ora*, etc.

et même (sentiment plus délicat encore) pour le peintre qui lui avait donné des jouissances. Nous le verrons s'attacher sincèrement à Titien; et des affections réelles germer dans cette ame plus grossière que méchante, plus capricieuse que noire.

Bien vu de François Ier, l'Arétin fait une absence de quelques jours. « Reviens vite, lui écrit Médicis. Le roi s'est plaint hier que je ne t aie pas amené avec moi. Je lui ai donné pour excuse que la cour t'agréait mieux que l'armée : il m'a fait promettre que je t'aurais bientôt, et j'ai juré que ton absence durerait peu. Viens donc, et pour ton propre avantage et pour me voir, moi qui ne puis vivre sans l'Arétin (1). »

J'aurais été curieux d'entendre la conversation morale de l'Arétin et de François Ier.

Il fût devenu seigneur, prince, grand feudataire, il eût reçu je ne sais quel manteau de titres et d'honneurs qui eût à jamais couvert tout le reste, si le *Grand-Diable* eût vécu. « Combien de fois (dit le poète dans un *capitolo*), Jean de Médicis m'a-t-il répété près de Milan : *Pierre! si Dieu et la fortune me font échapper à cette guerre, je te rendrai maître et seigneur* (2). » Cependant on commençait à se battre, et notre Panurge, favori du capitaine des bandes noires, trouva plus agréable et plus sûr de s'amuser à Rome que de suivre l'armée. *Giberti*, ce même dataire qui n'aimait pas l'Arétin, avait une cuisinière fort jolie : Pietro lui fit la cour; il avait pour rival heureux, à ce que l'on prétend, un gentilhomme de Bologne, nommé

(1) *Lettere scritte all' Aretino*, tome I, page 6.

« Il re ieri a buon proposito si dolse che non ti haveva menato meco al solito, onde io diedi la colpa al piacerti più lo stare in corte, che in campo : è nel replicarmi la maestà sua che ti scrivessi, facendoti qui venire, gli feci giuramento, che non saria poco. So che non manco verrai per tuo benefitio, che per veder me, che non so vivere senza l'Aretino. »

(2) *Opere burlesche dell' Aretino ;* tome I, capitolo al Duca di Firenze.

Sotto Milan dieci volte non ch'una
Mi disse : Pietro, se di questa guerra
Mi scampa Dio, e la buona fortuna,
Ti voglio impadronir della tua terra...

Achille della Volta. Cette rivalité le fâcha. Il se servit de ses armes ordinaires, et lança un sonnet outrageant contre Achille et la cuisinière. Un soir, comme il se promenait sur les bords du Tibre, cinq coups de poignard lui percent la poitrine et lui estropient les deux mains. Il se sauve, voit une barque sur le rivage, y met le pied, la détache; et le favori de François I[er] et de Jean de Médicis, victime de ses amours avec la cuisinière, échappe tout sanglant à la mort dont le menace encore Achille della Volta.

C'est un peu ignoble; mais ce n'est pas tout. Il demande justice. *Giberti*, le maître de cette Hélène de cuisine, la lui refuse. Fort de l'amitié d'un Médicis, il s'emporte, accuse Clément VII et ses ministres, écrit sonnets sur sonnets, injures sur injures, sert de risée à Pasquin et à Marforio, et lit sa propre épitaphe, assez insultante, affichée sur les murs de Rome, où son nom était déjà célèbre. Sa verve s'allume; il redouble d'invectives. *Berni*, secrétaire de Giberti, *Berni*, qui a eu du génie et de l'esprit de temps en temps, lui répond par une kyrielle d'invectives rimées, dont la traduction ne pourrait être bien faite qu'en argot des halles : il l'appelle *immonde, porc, chien, monstre*, lui reproche la mauvaise vie de ses deux sœurs d'Arezzo, et lui prédit qu'il mourra sous le poignard ou le bâton. Il ne se doute pas qu'il fonde la fortune de celui qu'il méprise. Le sonnet se répand en Italie et fait à l'Arétin une sorte de gloire cynique dont il est fort avide et qu'il exploite. On peut se donner le plaisir de lire dans la note ce petit modèle de gracieuse éloquence, auquel l'énergie des synonymes et des augmentatifs italiens prête un accent d'inimitable colère (1).

(1) Rime del Berni.

« Tu ne dirai, e farai tante, e tante,
Lingua fracida, marcida, et senza sale,
Che alfin si troverà pur un pugnale
Miglior di quel d'Achille, e più calzante.
Il papa è papa, e tu sei un furfante,
Nudrito del pan d'altrui, e del dir male :
Un piè hai in bordello, e l'altro nello spedale :
Storpiataccio, ignorante, ed arrogante,

L'auteur de ces invectives était attaché à l'église et son patron était chef de la daterie romaine. Les anathèmes grossiers de Berni prouvent d'ailleurs que l'Arétin se faisait remarquer par la magnificence de ses habits, qu'il avait une espèce de cour composée de mauvais sujets et de pages de taverne, et que sa renommée de parasite insolent était bien établie

Il retourna donc, tout furieux, au camp de son protecteur, qui sans doute trouva la chose plaisante, et doubla la dose de faveur qu'il avait accordée à son poète suivant l'armée. C'était en 1526. Jean poursuivait le capitaine Fronsperg, celui-là même qui peu de temps après devait mettre Rome à sac. Les impériaux se fortifient dans Governolo, près de Borgoforte. Jean va visiter la place; un coup de fauconneau lui fracasse la jambe. Laissons parler l'Arétin; la scène suivante est curieuse : elle donne une idée de l'espèce d'é-

Giovammatteo (*) e gli altri ch'egli ha presso,
Che per grazia de Dio son vivi, e sani,
T'affogheranno ancora un de' nun cesso.
Boja scorgi i costumi tuoi ruffiani :
E se pur vuoi cianciar, dì di te stesso.
Guardati il petto e la testa e le mani :
Ma tu fai come i cani,
Che dà pur lor mazzate, se tu sai,
Scosse che l'hanno, son più bei che mai.
Vergognati oggimai,
Prosuntuoso, porco, mostro infame,
Idol del vituperio, e della fame.
Ch'un monte di letame
T'aspetta, manigoldo sprimacciato,
Perchè tu muoja a tue sorelle a lato;
Quelle due, sciagurato,
C'hai nel bordel d'Arezzo a grand' onore.
A sgambettar che fa lo mio amore.
Di queste, traditore,
Dovevi far le frottole, e novelle,
E non del Sanga, che non ha sorelle.

(*) Jean Mathieu Giberti, dataire, maître de Berni.

loquence et de la vivacité d'esprit qui lui conciliaient tant d'amis; elle offre un bon tableau des mœurs du temps. Quant aux éloges prodigués à Jean, souvenez-vous que le poète, méprisé partout ailleurs, était l'idole du capitaine, et qu'en perdant ce Médicis, il perdait tout :

« A peine avait-il reçu le coup fatal (dit l'Arétin), toute l'armée fut frappée de mélancolie et de terreur. Adieu à l'audace et à la joie! Chacun, s'oubliant soi-même, se plaignait du sort qui menaçait ce noble duc, au commencement de ses nouveaux exploits, et dans le plus grand besoin de l'Italie. On parlait de son âge à peine mûr, de ses vastes desseins, de ce qu'il aurait pu accomplir, et de son intrépidité sans égale, et de sa prévoyance, et de sa fureur guerrière, et de son astuce admirable. Enfin, la neige qui tombait à *grands flocons fondait sous l'ardeur de ces plaintes universelles!* »

C'est dommage qu'un trait de si mauvais goût vienne détruire

Queste saranno quelle,
Che mal vivendo ti faranno le spese,
E'l lor non quel di Mantoa, Marchese.
Ch'or mai ogni paese
Hai ammorbato, ogni uom, ogni animale,
Il ciel e Dio, e 'l diavol ti vuol male.
Quelle veste ducale
O ducali accattate, e furfantate,
Che ti piagono addosso sventurate,
A suon di bastonate
Ti saran traste, prima che tu muoja,
Dal reverendo padre messer Boja,
Che l'anima di noja,
Mediante un capestro, caveratti,
E per maggior favore squarteratti :
E quei tuoi leccapiatti
Bardassonacci, paggi da taverna,
Ti canteranno il requiem eterna.
Or vivi, e ti governa :
Benchè un pugnale, un cesso, ovvero un nodo,
Ti faranno star cheto in ogni modo. »

Ce sonnet fut le premier échelon de la fortune de l'Arétin.

l'effet de cette lettre : au reste, j'en suis fâché pour la lettre qui ne manque pas de coloris ni de vérité.

On veut transporter le blessé à Mantoue ; Frédéric de Gonzague, marquis et gouverneur de cette ville, tient pour l'empereur et refuse d'ouvrir ses portes. L'Arétin se présente hardiment, suivi de Jean de Médicis qu'on porte dans une litière. Il représente au marquis que la charité chrétienne et la générosité lui ordonnent de ne pas refuser un asile à ce célèbre capitaine au lit de la mort. En effet, les portes s'ouvrent ; Frédéric de Gonzague rend visite à Médicis. Nous laissons encore parler l'Arétin.

« A peine arrivés, Jean demanda où était son cher Luc Antonio. Nous l'appellerons si vous voulez, lui dis-je. — Non, non, il se bat ; voulez-vous qu'un homme comme lui quitte la mêlée pour venir voir les malades ? — Au moins, reprit-il, si le comte de San Secondo était ici, je lui laisserais ma place. — Puis il se grattait la tête, s'agitait dans son lit, et répétait : — Qu'est-ce que cela deviendra ?... Au moins je n'ai jamais fait de bassesses.... jamais de bassesses !

« Je m'approchai de lui en lui disant : — Je ferais injure à votre grande ame si je vous parlais de la peur de la mort, et si je voulais vous persuader ce que vous savez déjà. Le plus grand bien de la vie, c'est d'agir librement ; que ce soit donc de votre gré et par une résolution toute personnelle que vous vous laissiez opérer. En huit jours, vous pourrez faire l'Italie reine, d'esclave qu'elle est. Vous porterez la béquille sans doute, mais ce sera pour vous une marque d'honneur. Vous savez que les blessures et la perte des membres sont les couronnes et les médailles des favoris de Mars. — Eh bien ! qu'on en finisse ! s'écria-t-il. — Les vomissemens le prirent presque aussitôt ; il me dit : Voici les grands symptômes, ce n'est plus à la vie qu'il faut penser. Puis, joignant les mains : Je fais vœu d'aller à Compostelle. — Alors entrèrent d'habiles médecins avec leurs instrumens, et ils ordonnèrent que l'on cherchât huit ou dix hommes pour tenir le patient. Il se mit à sourire : — Vingt hommes ne m'effraieraient pas, dit-il. — Se levant d'un air assuré, il prit lui-même la bougie, et la tint pendant qu'on lui coupait la jambe. Je m'enfuis en me bouchant les oreilles ; cependant, j'entendis qu'il m'appelait : je revins. — Je suis guéri ! s'é-

cria-t-il. Il se fit apporter sa jambe coupée et se mit à jouer avec elle et à se moquer de nous ; mais deux heures après, les douleurs reparurent. Comme je l'entendais se démener dans sa chambre, je me r'habillai, car j'étais couché, et j'accourus. Il se moqua encore de moi :

« — Ce qui me fait le plus souffrir, me dit-il, c'est de voir un poltron. »

« Au lever du jour, le mal avait empiré. Il fit son testament, distribua beaucoup de cadeaux à ses amis, et voyant le confesseur arriver : Mon père, dit-il, mon métier est celui des armes ; j'ai vécu comme un soldat. J'aurais vécu comme un moine si j'avais porté votre habit. Il ne m'est pas permis de me confesser en face de tout le monde ; mais si cela était possible, je n'hésiterais pas... »

« Bientôt après, la mort qui l'appelait sous la terre annonça son approche. Parens et domestiques viennent sans ordre et en foule assiéger son lit. Une froide tristesse régnait sur les visages, et tous pleuraient le pain, l'espérance et la vie heureuse qu'ils allaient perdre en perdant leur patron. Il essaya cependant de parler de la guerre, des mouvemens des troupes et des résultats de la campagne : chose étonnante pour un homme à moitié mort. Comme il souffrait beaucoup, il me pria de lui faire une lecture pour l'endormir. Il ferma les yeux, et se débattit beaucoup dans ses songes. — Ah ! s'écria-t-il, après avoir dormi un quart d'heure, le sommeil m'a fait du bien ! Si je me rétablis, ces maudits Allemands apprendront comment on se bat et comment je me venge !... Mais soulevez-moi, je ne veux pas mourir au milieu de ces emplâtres. »

« On l'habilla, on lui dressa un lit-de-camp, il se rendormit un et mourut.

« Tels furent les derniers momens de Jean de Médicis ; homme d'une vigueur d'ame incroyable, dont la libéralité dépassa la richesse, et dont toutes les paroles étaient des actions. Mal vêtu, il vivait comme un soldat ; et ce qui lui attirait surtout le cœur des siens, c'est qu'il disait toujours : Je marche devant vous ; et jamais : Marchez devant moi. Il avait pour but la renommée, non le gain : le premier à monter à cheval, le dernier à en descendre ; vendant ses propriétés pour payer ses troupes ; admirablement propre à gouverner des soldats par l'amour et la terreur, par la récompense

et le supplice. Rome et Florence verront bientôt ce que valait sa vie; je crois déjà entendre les cris de douleur du pape, qui cependant estime avoir beaucoup gagné en le perdant (1). »

L'Arétin avait raison, et l'armée du *Grand-Diable* pensait comme l'Arétin. Ce fut une douleur profonde. Les vices de Médicis n'avaient jamais nui à ses troupes, et ses qualités guerrières les avaient menées à la victoire et à la fortune. La mort de Socrate et celle de Franklin n'éveillèrent pas autant de douleurs que la sienne.

J'ai le malheur de ne voir aucune preuve de vertu ni de génie dans l'estime, dans les larmes, dans l'amour, dans les regrets des hommes. Néron fut pleuré autant que Marc Aurèle. Les brigands de Cartouche le regrettèrent profondément. Les brigands du Grand-Diable pleurèrent le Grand-Diable. Ce camp naguère si jovial devint plus triste qu'une chapelle funéraire; les piques furent plantées en terre, les tambours et les clairons voilés de crêpes; les cuirasses se noircirent au feu, les cornettes flottèrent noires. Il tomba de vraies larmes, non des larmes de complaisance, des yeux de ces pillards inexorables qui avaient incendié tant de villes et entassé tant de cadavres. Ne faut-il pas que l'homme aime quelque chose? et ils aimaient leur chef, ces vieux soldats! L'Arétin ne le leur céda pas. La mémoire du soudard intrépide fut pour lui l'objet d'un culte. Il vanta son ami en vers et en prose, il rappela toujours sa mémoire avec douleur; il cita son nom honorablement dans son pathos sérieux et dans ses vers obscènes; il le proposa pour modèle au monde; il attribua ses vices aux habitudes de sa jeunesse et ses vertus à son naturel; il en fit une espèce de Christ et de martyr. L'histoire n'est pas du même avis; mais c'est une bonne et consolante chose que ce sentiment vrai chez de tels hommes, que cette gratitude, cette affection, ce souvenir, dans un camp de bandits et dans l'ame de l'Arétin.

Cependant l'Italie est en feu; les *Colonne* attaquent Naples; Rome est saccagée. Où fuira ce pauvre Arétin! A Venise. C'est la ville libre par excellence : un terrain neutre, une oasis dans cet

(1) Tome I, page 36.

océan de sang et de flamme. Il n'a qu'à respecter la Seigneurie, il y vivra indépendant de *la sueur de son écritoire* (1).

L'Arétin connaît le monde; il a été moine, valet, courtisan, à demi-soldat, bouffon, poète; il a vu de près cette société de prêtres, de savans, d'hommes de guerre, de gentilshommes, de filles de joie et d'artistes : toutes ses études sont faites. Il sait par expérience que s'appuyer sur la faveur d'un puissant, c'est s'appuyer sur un roseau qui peut se briser et percer la main qu'il supporte. Dorénavant il vivra sans maître. Tant d'adversaires, d'athlètes, de princes couronnés, de vanités avides, de seigneurs glorieux, ne dédaigneront ni ses éloges ni ses injures. A couvert sous l'égide vénitienne, il établira sa banque générale de panégyrique et de satire : la presse est là, toute puissante et docile, qui jettera au loin ses invectives et son encens. A l'œuvre, Arétin! Nous te suivons à Venise, où finit ta vie d'aventures, où commence ta vie de spéculateur littéraire. Pose-toi là devant nous, grand artiste de mensonge et de prospectus, d'affiches et de proclamations, de flatterie et d'outrage. Que nous sachions un peu comment s'est bâtie et formée ta souveraine puissance.

Ph. Chasles.

(1) Voir plus haut.

(*La deuxième partie à la prochaine livraison*).

ITURIEL.

POÈME.

I.

Sous l'auréole d'or, chaperon écarlate,
Sa molle chevelure en reflets purs éclate
Et glisse comme une onde alentour de son col;
Même lorsqu'il chemine, on sent ses ailes battre,
De sorte que jamais, de ses beaux pieds d'albâtre,
Ituriel n'a touché le sol.

Qu'il est beau, quand, au gré de son aile tendue,
Il se roule à plaisir par l'immense étendue,
Inspiré, ses cheveux tantôt se répandant
Comme un royal manteau sur sa tunique bleue,
Et tantôt dans les airs traînant comme la queue
De quelque météore ardent.

Il va, l'archange saint, et le vent de ses voiles
Sur leurs tiges d'or fin balance les étoiles;

Et la moisson divine ondule à son essor,
Et les célestes fleurs, doucement secouées,
Versent comme un parfum sur les blanches nuées
Les pleurs de leur calice d'or.

Il va, semant partout cette fleur noble et sainte
Qui, — comme le lilas ou la molle hyacinthe,
Comme la violette aux timides senteurs,
Comme l'étoile d'or qui dans les herbes brille
Et tombe avec les foins sous la même faucille,
Ou le lis aux pâles couleurs;

Comme le frais bluet qui dans les champs s'oublie,
Comme les Doigts de mort que rassemble Ophélie,
Comme la marguerite, étoile du chemin,
Douce et naïve fleur qui murmure et console,
Et dont la feuille vaut autant que la parole;
Comme la rose et le jasmin,

Comme toutes les fleurs enfin de la nature; —
Qui ne s'élève pas sous l'humaine culture,
Et trompe les efforts de l'homme; car il faut,
Pour que cette fleur croisse aux terrestres collines,
Qu'un archange du ciel, aux belles mains divines,
En jette le germe d'en haut.

Il vole, et va semant partout sur notre globe
Et de ses ailes d'or, et des plis de sa robe,
De ses mains, de ses pieds, de tous ses vêtemens:
Ainsi qu'une liqueur d'un vase saint enfuie,
S'échappe goutte à goutte une mystique pluie
D'étoiles et de diamans.

Et les perles du ciel, les divines rosées,
Dans la vaste étendue errantes, dispersées,
Vont tomber au hasard où les chasse le vent,
Sur terre cultivée ou bien sur terre inculte,
Sur l'enfant né d'hier, sur le front de l'adulte
Qui déjà s'incline en rêvant!

Elle va, la semence, où le vent la dirige,
Et, quand sur son chemin elle trouve une tige
Qu'elle peut féconder, alors voilà soudain
Qu'au-dessus de ses sœurs celle-ci croît et pousse,
Emplit l'air d'une odeur plus suave et plus douce,
Et devient l'honneur du jardin.

II.

Ituriel! Ituriel! c'est la forme sacrée
Qui voltige toujours près de l'homme qui crée;
C'est cet être charmant, cet esprit familier,
Cette dame avec qui l'artiste cause en rêve,
Et qu'il retrouve encor, quand le matin se lève,
Assise dans son atelier.

Il était là quand Gœthe, homme dur et sévère,
Mais poète divin qu'entre tous je révère,
Pensait à Marguerite; et lorsque Raphaël,
Pâle en son atelier, méditait une teinte,
Ituriel lui venait montrer son aile peinte
Des bleus reflets de l'arc-en-ciel.

Ituriel! c'est Marie avec son diadème,
C'est la sainte qu'on prie et la femme qu'on aime;
C'est le son, la parole, et la voix, et l'éclair;
C'est la source éternelle où l'artiste s'inspire,
C'est tout ce qu'il entend, qu'il voit et qu'il respire,
C'est la fleur, la rosée ou l'air.

Deux jours après la mort de sa dame chérie,
Lorsque Pétrarque allait par la plaine fleurie,
Voyant partout sa Laure occupée à prier,
Tandis que les lilas, les jasmins et les saules
Epandaient leurs cheveux sur ses blanches épaules,
Comme pour la glorifier;

C'était lui qui prenait le visage de Laure,
Lui, le beau Séraphin, qui venait dès l'aurore

Attendre le poète aux sublimes chansons,
Et, mains jointes, assis sous les fleurs et les branches,
Cacher naïvement ses longues ailes blanches
Sous les ramures des buissons.

Et Pétrarque, ravi de ce divin spectacle,
Rendait graces au Christ d'un si gentil miracle,
Et demeurait long-temps en un calme profond,
Heureux de voir ainsi la belle trépassée
Revivre dans le ciel, comme dans sa pensée,
Avec une auréole au front.

Et puis il ramassait aux pieds de sa patrone
Les beaux lis glorieux dont il fit sa couronne,
Fleurs qui ne croissent plus, hélas! sur nos chemins,
Et que lui distinguait de la terrestre fange,
Aux célestes clartés des yeux du bel archange
Qui le conduisait par les mains.

Et lorsque Beethoven, cet homme de génie,
Ce dieu de la sonate et de la symphonie,
Faisait gémir le Christ sur le Mont-Olivier,
Ituriel, Ituriel, encor dans l'attitude
De l'inspiration, de la béatitude,
Debout derrière le clavier,

Lui versait sur le front la foi, source nouvelle,
Baptême où le Seigneur à l'homme se révèle;
La foi, rayon divin sans lequel ici-bas
Un artiste n'a point de délire ou d'extase;
Car comment voulez-vous qu'il s'exhale du vase
Des parfums qu'il ne contient pas?

Et Beethoven jetait, à larges flots de lave,
La céleste musique en sa poitrine esclave,
Et ses yeux répandaient une morne lueur,
Ses cheveux se tordaient comme fait la couleuvre :
C'était l'artiste tel qu'il faut le voir à l'œuvre,
Pâle et ruisselant de sueur.

Beethoven composant, Beethoven en délire!
Ah! quel homme jamais vous le pourrait décrire?
Ce n'était plus alors le geste ni la voix
Du poète qui pense et dont le front s'incline :
C'était, parmi les siens, gravissant la colline,
Le fils de Dieu portant sa croix.

III.

Oh! s'il pouvait un jour te prendre fantaisie
De me venir trouver, ange de poésie!
Car peut-être, qui sait? la pensée en mon sein
Sommeille sans rien faire, ainsi qu'une onde fraîche
Qui, pour aller mouiller la fleur aride et sèche,
Ne peut sortir de son bassin.

Ituriel! Ituriel! bel ange, dans ta course,
Viens éveiller cette eau qui repose en sa source;
Viens, et peut-être alors que ses flots assoupis
Couleront librement parmi les touffes d'herbes,
Ou monteront au ciel s'épanouir en gerbes,
Pour retomber sur les épis.

Viens, car si, comme un vin dans sa cuve profonde,
L'implacable pensée en nous fermente et gronde,
Il faut à la fournaise une entaille par où
Chaque jour, chaque nuit, se dissipe et s'écoule
Tout ce que le cerveau crée et fond dans son moule;
Sans cela l'homme serait fou.

Viens, car, durant ses nuits de peines et d'études,
Quand le poète, hélas! du fond des solitudes,
Ange, t'a bien long-temps appelé, mais en vain;
Il se lève à l'aurore et rentre dans la vie,
Prend le bras du premier qui passe et le convie,
Qu'il soit infernal ou divin.

Tel fut le docteur Faust, dont Gœthe a fait l'histoire,
Qui, jour et nuit, veillait dans son laboratoire,

Suivant toujours de l'œil son doigt qui s'en allait,
Comme sur le chemin fait un serpent qui rampe,
Creusant de longs sillons, aux lueurs de la lampe,
Dans la poussière du feuillet.

Faust! il passait le jour et puis la nuit entière,
Cherchant à séparer l'ame de la matière.
Il demandait toujours, sans être rebuté,
Quel est ce feu divin, quelle est cette semence
Qui, dans ses moindre jets, nourrit cet arbre immense
Qu'on appelle l'humanité?

Pâle, il le demandait à Dieu même; mais comme
Dieu ne dévoile pas ses mystères à l'homme,
Alors il recourait à des livres anciens,
S'y plongeait, aspirant de toute sa poitrine
La poudre du volume et la folle doctrine
De quelques vieux magiciens.

Ah! pauvre docteur Faust, de plus en plus avide!
Et son cerveau pourtant demeurait toujours vide!
Ce qu'il y mettait hier s'en allait aujourd'hui.
« Quel est donc, disait-il, ce feu qui vivifie? »
Et la religion, l'art, la philosophie,
Tout cela se raillait de lui.

Enfin, voyant un jour que les sciences vaines,
Au mal terrible et lent qui coulait dans ses veines,
A l'implacable feu dont il se sentait plein,
Ne pouvait apporter ni baume, ni remède :
Le ciel s'y refusant, il choisit un autre aide.
Cet aide fut l'esprit malin.....

HANS WERNER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 octobre 1834.

C'est le télégraphe qui a fait le plus gros des frais du scandale politique de cette quinzaine. Encore une fois véhémentement soupçonné d'avoir employé ses rapides et mystérieuses correspondances avec Madrid pour soulever toute l'onde fangeuse de la Bourse, afin d'y mieux pêcher en eau trouble, le ministère s'est vu pris au collet par l'indignation publique, traduit, bon gré mal gré, à la barre, et réduit à s'y défendre humblement, s'efforçant de se prouver innocent des tripotages déshonnêtes que la clameur unanime lui avait imputés. Cette fois vraiment il s'est montré souple et modeste. Il n'a pas enflé sa voix démesurément. Il s'est assis sur la sellette d'assez bonne grâce. Il s'y est fait tout petit. Ses avocats avaient aussi reçu le mot d'ordre. Au *Journal des Débats* avait été laissé le soin de couvrir de phrases fleuries la pâleur morale des ministres. Le *Journal de Paris* devait plaider leur cause tout simplement et avec toute la mesure et toute l'urbanité dont il est capable. C'est qu'il ne s'agissait plus d'être dédaigneux et superbe. Le haro était général. L'austère probité du *Constitutionnel* lui-même s'était émue et avait fait tonner son canon d'alarme.

Vous avez entendu les parties en leurs réquisitoires et leurs plaidoiries. La justification des accusés n'a-t-elle pas été bien complète? Que

vouliez-vous de plus? Monsieur l'administrateur en chef des lignes télégraphiques ne vous a-t-il pas conté fidèlement, minute pour minute, l'histoire de la transmission et de l'expédition de ses dépêches curieuses? Le télégraphe s'est conduit fort loyalement; la chose est évidente. Il a fait ses signaux avec une honnêteté exemplaire; c'est incontestable. Après cela, est-ce sa faute si, par l'extrême chaleur d'un trentième jour du mois de septembre, il s'est un peu lassé vers dix heures et a croisé ses grands bras jusqu'à midi? Est-ce sa faute si d'invisibles courriers à cheval, des courriers espagnols, sans doute plus aguerris que lui aux ardeurs du soleil d'automne, l'ont vaincu de vitesse et ont apporté avant lui à la Bourse l'annulation de l'emprunt Guebhard? Non, en vérité.

Aussi, que pouvait-on répondre à une pareille argumentation? On n'a rien répondu, on n'a rien dit, on n'en a pas moins pensé. M. Thiers et consorts estiment peut-être qu'ils sont encore sortis blancs comme neige de cette affaire. C'est tant mieux ou tant pis pour eux. Il y a nombre d'honnêtes gens qui estiment le contraire et qui auraient sincèrement souhaité que l'honneur de l'administration obtînt de l'opinion un autre verdict d'acquittement.

C'est que c'est chose triste en effet pour le pays que ces graves soupçons qui reviennent sans cesse et à toute occasion planer sur la tête des hommes du pouvoir. Qu'on y prenne garde! Ce ne sont point ici des déclamations vagues et passionnées dont nous nous rendons l'écho. Il ne s'agit point de quereller le ministère sur ses systèmes politiques, et de considérer où il en est de l'exécution de son plan d'amortissement de la liberté de juillet. Ceci est plus sérieux assurément et plus à méditer. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'en France, ainsi qu'au dehors, on s'en prend aux dépositaires de l'autorité constitutionnelle, et qu'on les bat violemment en brèche; mais nulle part et en aucun temps vous n'avez vu, comme nous le voyons chez nous aujourd'hui, leur probité matérielle mise en doute et leurs actes privés et personnels devenus contre eux une raison de guerre constante et principale. Walpole lui-même, ce grand corrupteur, séduisait bien et achetait les hommes au profit de ses déceptions représentatives; mais jamais il ne fut dit qu'il se servait du pouvoir pour spéculer à son profit et s'engraisser d'or. Sous la restauration, M. de Villèle, qui corrompait aussi de son mieux, quoique plus médiocrement, n'a jamais été aussi durement traité par l'opinion, et n'a jamais été forcé de s'expliquer si humblement avec les courtiers de Bourse. Ce sera aux chambres qui vont s'assembler en janvier, de juger péremptoirement si nos ministres se sont lavés suffisamment de ce dernier grief si souvent élevé déjà contre eux, et ravivé, durant cette quinzaine, avec tant de probabilités de justice

au moins spécieuses et apparentes. Certes, parmi eux, il en est un, l'honorable maréchal Gérard, avons-nous besoin de le dire ? que ces déplorables soupçons ne sauraient facilement atteindre ; mais pourquoi donc s'est-il fourvoyé en cette compagnie qu'une si fâcheuse auréole environne, et que n'a point, à beaucoup près, laissée irréprochable la retraite du maréchal Soult ? Comment ne serait-il pas mal à l'aise dans l'atmosphère insalubre de ce conseil, et n'en sort-il pas maintenant quand le cri public l'avertit que la retraite lui est urgente à moins qu'il ne consente à se faire solidaire du poids qui pèse sur la conscience de ses collègues ?

Nous avions dit déjà comment la première idée de l'amnistie, dont il est fait si grand bruit depuis deux mois, avait été suggérée d'abord par M. Decazes et M. Pasquier. Cette idée, nous l'avions dit aussi, n'avait pas été complètement goûtée en haut lieu. Le roi, économe de tout, même de clémence ; le roi, qui est persuadé qu'il ne faut dépenser de cette vertu que le moins possible, et à bon escient, chaque fois qu'on lui en avait conseillé récemment l'exercice, n'avait jamais manqué de fins de non-recevoir à opposer. C'étaient toujours des raisons dilatoires comme celle-ci : — « Ménageons-nous cette ressource et n'en abusons pas. Des circonstances plus opportunes viendront qui nous la rendront mieux applicable. Nous aurons quelque jour des princes à marier ou des princesses, ce serait beau alors de n'avoir point, en l'honneur de leurs noces, des cachots à ouvrir et un nombre raisonnable de prisonniers à relâcher ! » — Or les habiles du conseil s'étaient extasiés devant la justesse de ces prévisions, et estimaient, comme le maître, la clémence pour le moment hors de saison.

Cependant le tiers-parti, qui a parfois de ces estimables velléités, s'est mis en tête de remettre cette idée d'amnistie, si mal en cour et si peu chanceuse. M. le président Dupin, après l'avoir approuvée un jour, et en avoir fait fi le lendemain, y est revenu décidément, et l'a jugée digne de son apostille. M. Dupin a donc pris la plume, et adressé au maréchal Gérard une fort belle consultation d'avocat, qui établissait, en fait et en droit, la nécessité d'amnistier, sans plus tarder, tous les prévenus et condamnés politiques encore vivans à l'heure qu'il est, en exceptant toutefois les prisonniers de Ham. C'était là tout-à-fait abonder dans le sens droit et loyal du maréchal Gérard, qui s'en fut à Fontainebleau, muni de cette idée d'amnistie, revue, corrigée et diminuée par M. Dupin.

Je vous laisse à penser quelle mine dut faire là cette pauvre idée, tombant tout tristement miséricordieuse au milieu des joies et des plaisirs de la cour. On ne lui fit cependant pas trop mauvais visage ; mais comme on jouait alors beaucoup la comédie à Fontainebleau, il s'y prépara tout naturellement aussi une petite comédie à propos de l'amnistie. La répé-

tition en eut lieu pendant l'entr'acte d'une représentation royale, entre le *Philtre* et la *Lectrice*. La comédie elle-même s'est représentée à Paris solennellement en plein conseil des ministres, vendredi dernier.

Le maréchal Gérard n'était nullement, vous vous en doutez bien, dans le secret de cette comédie; vendredi dernier, il remit donc ingénument sur le tapis son amnistie, telle qu'il l'avait portée à Fontainebleau, et telle qu'il l'en avait rapportée.

Au premier énoncé de la proposition, ce ne fut d'abord, parmi les membres du conseil, qu'une voix de fervent assentiment; tous étaient d'accord là-dessus. — Une amnistie! mais assurément rien n'était plus humain qu'une amnistie! rien de plus désirable! — M. Thiers, que tourmentait, depuis la clôture de la session, une véritable rétention de parole, était trop heureux de prendre cette amnistie au bond, et s'évertua à prouver combien elle serait louable et méritoire. M. Persil lui-même, si hostile le mois précédent à toutes les amnisties en général, et à celle de MM. Decazes et Pasquier en particulier, se rangeait aussi du côté de la mansuétude et de la pitié, et offrait de leur livrer la clé de ses cachots. Le roi souriait et était de l'avis de son conseil.

Mais M. Thiers, dont la pensée capricieuse a des retours sur elle-même, brusques et inattendus, se sentit frappé d'un soudain éclair. Une amnistie, avisa-t-il, n'était point une amnistie, si elle n'était pleine et entière pour tout et pour tous. Excepter les prisonniers de Ham, c'était mutiler l'amnistie et lui ôter cent pour cent de sa valeur. Ce n'était cependant pas l'instant de gracier les ministres de Charles X, lorsque le noyau du carlisme européen grossissait à vue d'œil en Navarre, et allait s'adjoindre, dans la personne de don Miguel, un second prétendant. L'amnistie était donc la plus belle chose du monde, mais elle était encore intempestive; mieux valait l'ajourner jusqu'à l'heure où elle pourrait être impunément complète et sans restriction.

N'était-ce point là, je vous le demande, un jeu bien joué? Le maréchal avait trop de bon sens et de bonne foi pour ne point être convaincu par ce raisonnement. Les autres collègues de M. Thiers savaient trop bien leur rôle pour ne point être pénétrés de la même conviction. Tout le conseil fut ainsi du dernier avis de M. Thiers, et le roi sourit encore et fut encore de l'avis de son conseil. Il ne s'est pas donné à Fontainebleau, je vous l'affirme, de meilleure pièce que celle-ci.

M. de Rigny seul manquait à cette représentation extraordinaire de messieurs les comédiens ordinaires du roi. M. de Rigny s'en était allé faire aussi en Belgique son petit dénouement de comédie, tandis que M. le général Sébastiani faisait à Milan le sien. Le ministre et l'ambassa-

deur épousaient chacun une veuve; mais le ministre avait choisi le meilleur dénouement. Si sa femme avait un lustre de moins que Mme Dawidof, qui en a dix bien comptés, elle avait de plus 380,000 livres de rente.

REVUE MUSICALE.

Voici les Italiens de retour. A l'heure dite, les portes se sont ouvertes, et la joyeuse salle a retenti des sons accoutumés. L'ouvrage qu'ils ont choisi pour leur début, la *Gazza*, est certainement l'un des plus beaux opéras de Rossini. Toute cette musique est inspirée, ardente, pleine de verve et d'entraînement. La mélodie abonde, les idées se succèdent; alors comme aujourd'hui le grand maître les semait avec profusion sans trop s'inquiéter du terrain qui devait les recevoir. En effet, toutes les fois qu'on entend un opéra sérieux de Rossini, on s'étonne de l'indifférence avec laquelle un homme de tant de force et de génie aborde les situations élevées. On dirait qu'il n'a jamais à s'occuper de l'expression musicale. Il donne à son œuvre l'idée qui chante en lui au moment qu'il se met au clavier. Si l'expression que vous lui demandez est triste quand sa mélodie est folle, tant pis, car il ne changera rien à sa pensée, et vous aurez une cabalette extravagante à la place d'une belle émotion.

La méditation profonde sur une œuvre, Rossini ne la connaît pas. On dirait que sa musique est toute dans sa tête, vase harmonieux d'où s'épanche la mélodie immédiatement et sans filtrer jamais à travers l'ame, comme chez Weber, Beethoven et Mozart. C'est d'ailleurs au mauvais goût du public, empressé toujours à louer chez un homme de génie ce qui sans contredit a le moins de valeur, qu'il faut attribuer ces négligences si fréquentes. Comment refuser le sentiment de l'expression dramatique à l'auteur du magnifique andante du duo de *Sémiramis* et du trio de la *Gazza*, dont la transition imprévue est d'un si grand effet? Malgré toutes ces imperfections, la *Gazza* n'en est pas moins un des plus beaux ouvrages de l'école italienne. Sous quelque forme qu'elle se révèle, il faut adorer la mélodie; et je le répète, jamais l'imagination si féconde du grand maître ne l'a répandue avec plus d'abondance. L'introduction est dessinée avec la finesse exquise d'un tableau flamand. Les caractères du fermier et de sa femme y sont tracés avec une admirable originalité. La scène du jugement, dont toute la première partie est grande, d'un beau style, n'a que le tort de se terminer par une malencontreuse cabalette qui met toute la salle en émotion de plaisir, tandis que sur la scène ce pauvre Tamburini s'arrache les cheveux de désespoir. Une chose remarquable chez Rossini, c'est cette verve qui, dans tous ses ouvrages, ne se dément jamais un seul

instant. Malheureusement cette qualité, l'une des plus belles du génie, entraîne avec elle une vertu fatale, et qu'il faut déplorer; car elle est cause que des ouvrages comme *Tancredi* ou la *Gazza*, pour avoir été trop rapidement écrits, demeurent imparfaits. Lablache, que nous n'avions pas entendu depuis deux ans, rentrait par le rôle du Podesta, l'un de ceux qui semblent le moins en harmonie avec la nature de son talent. En effet, cette voix mâle et puissante, qui vibre et sonne comme les cloches d'une cathédrale, ne s'aventure pas volontiers dans les notes rapides dont cette partie abonde. N'importe, il s'est tiré d'affaire en chanteur habile, et surtout en admirable comédien. Les traits d'agilité qu'il aurait peine à rendre, il les simplifie, mais adroitement, et de telle façon que l'oreille est toujours satisfaite. Les roulades qu'il évite, il les remplace par un de ces éclats dont lui seul a le secret. Chez cet homme, l'émission seule de l'organe émeut. Le son brut de Lablache vaut la roulade agile de Tamburini. Tous deux ont un mérite égal, seulement l'un donne son or en lingot massif, tandis que l'autre le monnaye.

Après les débuts si brillans de Giulia Grisi, on était en droit d'espérer plus qu'elle n'a tenu. C'est bien là toujours une beauté calme et régulière, un visage serein et pur comme le marbre antique; mais cette voix sonore qu'est-elle devenue? Où sont les ornemens si délicats et fins dont elle revêtait à plaisir toute mélodie? Aujourd'hui sa voix s'effeuille et perd son timbre métallique, et souvent frappe au-dessous du ton ou le dépasse.

La fortune de l'Opéra semble grandir. Le navire doré fend la mer à pleines voiles, et pour aller plus vite, jette à l'eau ses partitions, dont il ne garde que tout juste ce qu'il lui faut pour occuper les loisirs du public, en attendant le pas de Fanny Elssler. Du chef-d'œuvre musical de notre siècle, du *Guillaume Tell* de Rossini, il ne reste déjà plus au répertoire qu'une cavatine, un trio et un finale. La danse a tué la musique. M. Duponchel a mis le pied sur le front de Mozart. A qui donc s'en prendre? sinon au goût du temps dont un directeur de théâtre, quel qu'il soit, ne fait, après tout, que subir l'influence. Quel peuple sommes-nous donc pour que la musique, le plus sensuel de tous les arts qui tiennent à l'intelligence, nous ennuie et nous lasse, et que nous en soyons venus à ne savoir jouir que par les yeux?

Heureusement que la musique est encore en honneur au Théâtre Italien. L'enthousiasme excité chaque soir par Tamburini et Lablache est une preuve qu'il existe encore en France un public qui veut dans un opéra autre chose que des décors et de la mise en scène; et c'est précisément ce plaisir grave et sérieux qui place le Théâtre Italien au-dessus de l'Opéra français. Le premier rustre venu s'amuse grossièrement d'un spectacle

tout matériel, tandis que, pour sentir tout ce qu'il y a de jouissance exquise au fond d'une cavatine chantée par Rubini, il faut une étude profonde, je dirai même une sorte d'initiation.

Il serait difficile de dire à quelle école appartient la musique de la *Straniera*. C'est surtout dans cet ouvrage que Bellini semble avoir essayé de rompre avec le rhythme et toutes les formules rossiniennes dont on a tant abusé de nos jours. C'est là, certes, un effort louable. Mais l'homme de talent devait tôt ou tard se prendre au piège que le génie a seul le secret d'éviter. Pour ne pas ressembler à Rossini, le jeune maître est tombé dans l'imitation des Allemands. Ainsi que Meyerbeer, Bellini me paraît avoir tenté la fusion des deux écoles. Ce qui frappe surtout dans *Robert-le-Diable*, c'est la science de l'instrumentation, tandis que dans la *Straniera*, si quelque chose prédomine, c'est le pur chant italien. Bellini n'a donc pas dépouillé complètement sa nature. Comme il ne s'est pas senti la force de créer, il a voulu déguiser au moins ses imitations, de telle sorte qu'il a fini par dérober au Nord tout ce qu'il lui fallait pour envelopper ce qu'il avait pris au Midi; agissant ainsi comme les éclectiques qui s'en vont emprunter aux étrangers un manteau pour revêtir l'idée de leur voisin. Il n'est rien au théâtre de plus ennuyeux que le premier acte de la *Straniera*. A tout prendre, je préfère encore la phrase arrondie et quelque peu banale de Rossini, à cette mélodie écourtée et prétentieuse, à ces motifs qui tous avortent en naissant. Le duo entre Mlle Amigo et Tamburini, et que Tamburini chante seul, outre qu'il est écrit avec soin, a le très grand mérite de se terminer par une de ces phrases que l'admirable chanteur affectionne, parce qu'il les compose lui-même et leur donne avec sa voix toute leur expression. Le chœur qui précède la cavatine de Rubini serait assez heureusement inventé, si le finale d'*Otello* n'existait pas. Cependant il faut louer dans cet opéra médiocre une phrase dont le début est admirable, et que chante Alaïde sur le corps de son amant. L'expression en est belle et douloureuse, le mouvement naturel et vrai. Malheureusement Bellini, comme Gluck ou Beethoven, n'a pas en lui ce foyer divin qui prolonge l'inspiration et l'alimente; le souffle lui a bientôt manqué, il n'a pas eu la force d'être original au-delà de six mesures, et cette phrase, commencée avec grandeur, se termine par une conclusion banale et familière aux imitateurs de l'école italienne. Le second acte de la *Straniera* appartient tout entier à Rubini. Dès que le rideau est tombé sur les dernières mesures du finale, il n'est plus question du maestro ni de sa musique. Rubini remplit tout le second acte de la *Straniera* avec la cavatine de Niobé, de Pacini. Avec quelle impatience on attend cette cavatine, avec quels transports d'enthousiasme on l'applaudit! C'est qu'en effet la voix

de cet homme est unique, et son art merveilleux. Comme lorsqu'elle veut exprimer un sentiment de tristesse ou de mélancolie, cette voix vous émeut jusqu'aux larmes! comme elle fait vibrer toutes les fibres du cœur! Comme il sait conduire avec calme les premières mesures d'un air, et lorsque vient la fin, quel entraînement, quelle inspiration, quel incroyable élan! Comme la roulade est pure, nette et limpide; comme il cisèle chaque note au point d'en faire un diamant! Rubini est un divin chanteur, et qui me semble avoir sur tous les autres une incontestable supériorité. Cependant des juges graves et savans, et dont il est peut-être imprudent de combattre l'opinion, prétendent que Tamburini est un artiste plus consciencieux, incapable de sacrifier une partie à l'autre, comme fait souvent le tenor son rival: à cela je répondrai que cette négligence est peut-être un art, et qu'il faut se garder de blâmer les nuances de son chant, puisqu'il arrive par elles à des effets merveilleux et sans exemple sur la scène.

Une émotion musicale d'un tout autre genre est celle qu'on a pu ressentir en entendant la messe de Cherubini, exécutée à l'Hôtel des Invalides à l'occasion des funérailles de Boieldieu. C'est là une œuvre d'une dimension colossale, haute de vingt coudées, et faite pour sonner sous une voute immense avec toutes les voix du chœur et de l'orchestre. Rien n'est plus beau, plus religieux, plus sacré que l'*Agnus Dei* de cette messe. Le chant de plainte et de mélancolie qui s'élève et grandit d'abord, puis tombe et vient expirer sur les dernières mesures du verset, exprime avec bonheur le sentiment de la prose latine. Toute l'église s'émeut à l'admirable ritournelle du basson, et les larmes ruissellent quand cette mélodie angélique s'élève du milieu des combinaisons instrumentales, et monte vers le ciel comme afin d'aller prier avec les saintes pour le mort qu'on ensevelit! Ce qu'il faut surtout admirer dans cette œuvre, c'est l'invention instrumentale et l'épique grandeur du style. L'exécution en a été solennellement belle. Tous les artistes de Paris s'étaient rassemblés pour rendre un dernier hommage au plus charmant compositeur de l'école française. Mlle Falcon et Nourrit conduisaient les solos. Ainsi, dans la même semaine, ces deux artistes ont aidé à la gloire naissante d'un jeune musicien, dont l'étoile se lève, et salué l'astre éteint de Boieldieu. Il est impossible de faire un plus noble emploi de son talent, et d'accomplir avec plus de dignité la religion de l'art.

W.

Madame de Sommerville.

Ce que j'aime surtout dans ce livre, c'est la simplicité. Depuis quelques années, nous avons eu tant de récits emphatiques, tant de romans gonflés de mélodrame,

qu'on aime à se reposer dans une lecture paisible et sereine. Le drame inventé par M. Jules Sandeau se noue et se dénoue entre quatre acteurs. Maxime, celui qui joue le rôle de narrateur, juge avec une sévérité, peut-être prématurée, les choses et les hommes qu'il a sous les yeux; mais l'austérité de ses réflexions n'a rien à faire avec la déclamation guindée qui défraie si complaisamment la scène des boulevards. S'il n'a pas vécu, s'il n'a pas dans ses souvenirs de quoi justifier son inflexible morale, au moins faut-il reconnaître qu'il témoigne une réelle bienveillance pour le disciple qu'il conseille, et qu'il ne parle pas seulement pour faire bruit de sa sagesse.— Nancy, la sœur de Maxime, est une jeune fille naïve, élevée au village, qui ne sait rien du monde, qui n'envie aucune des joies qu'elle ignore, qui doit vivre et mourir pour un seul amour, qui enferme toutes ses espérances dans le cercle étroit des devoirs domestiques. Elle aime, elle est dédaignée, elle ne tente pas une nouvelle épreuve, elle n'a plus rien à faire ici bas, elle prie Dieu de la rappeler, son vœu est exaucé, elle remonte au ciel, *et le monde ne l'a pas connue*. — Albert, le héros du livre, est un type très neuf, abordé hardiment, et tracé d'une main habile et délicate. Ce n'est rien moins que la médiocrité ambitieuse, la rêverie impuissante, qui accuse de son abaissement et de sa nullité l'injustice des hommes, et qui plus tard se confesse et s'humilie, qui s'indigne d'abord de la pompe du spectacle où pas un rôle ne lui appartient, et qui, après avoir écouté la pièce, reconnaît franchement la mesure de ses forces, et quitte la salle sans regretter la scène. Ce caractère offrait de graves difficultés, il fallait poétiser la trivialité. Rien parmi nous n'est plus trivial que la médiocrité colère, insultant de son mépris les institutions qu'elle ne comprend pas; l'auteur a étudié avec une attention scrupuleuse les replis de l'âme humaine aux prises avec l'impuissance; il a été vrai sans être prosaïque. La lutte a été laborieuse, mais le succès n'a pas trompé ses espérances. — Madame de Sommerville est arrivée à cet âge qui n'est plus le tumulte des passions, et qui n'est pas encore la paix de l'âme. Elle a dépassé trente ans, elle se souvient et se défie; mais il ne faudra qu'une étincelle imprudente pour rallumer les cendres mal éteintes. Seulement, au souvenir des épreuves qu'elle a traversées, elle puisera la force de résister. Le spectacle de la souffrance qu'elle aura faite lui commandera le dévouement, elle sacrifiera son bonheur à son devoir.

Dire le combat qui s'engage entre Nancy, Albert et madame de Sommerville, est chose inutile. Il y a dans ce volume une lecture de trois heures, rapide, émouvante, mêlée de réflexions presque médicales par leur exactitude, d'aspirations poétiques et passionnées, et tout cela encadré heureusement dans un récit naturel et limpide. J'ai surtout distingué, dans les dernières pages, un tableau fidèle et poignant de l'oisiveté imposée par l'amour. La ruine successive de toutes les facultés qui vont s'abîmer dans l'adoration et l'extase n'avait jamais été dessinée aussi fidèlement. C'est une grande leçon et une grande tristesse que ces dernières pages.

Elles ne guériront pas de l'amour enthousiaste, mais elles pourront enseigner l'hypocrisie dans le dévouement, l'égoïsme apparent dans l'abnégation. Elles pourront mettre en lumière une vérité trop méconnue : que l'affection la plus sincère a besoin, pour durer, de s'enorgueillir de l'objet aimé, et que la bonté la plus expansive ne suffit pas à nourrir l'amour.

Le style de M. Jules Sandeau est coloré, harmonieux, et, ce qui est plus rare, logique dans sa contexture. Les images s'enchaînent et ne se heurtent jamais. Parfois l'auteur se laisse entraîner à la description, mais cette faute n'est pas fréquente. Le parfum de poésie pastorale, qui imprègne la meilleure partie du récit, n'a rien d'importun ni d'artificiel. On est aux bords de la Creuse, on respire l'air embaumé des *traines*, et le dialogue figuré des acteurs ne jure pas avec la scène. — Je conseillerai seulement de supprimer quelques pages sur le néant des professions. La chose, une fois dite, n'a pas besoin d'être *variée* comme un *thème*. C'est une pensée vraie dans bouche d'Albert : mais la sobriété de l'expression ajouterait à la vérité. C'est le seul point sur lequel je puisse accuser l'auteur de diffusion. — Le reproche est facile à réfuter, une paire de ciseaux en ferait justice.

G. P.

Le problème social qui a de tout temps, et surtout dans ces dernières années, occupé tant d'esprits élevés, celui de l'amélioration du sort des classes pauvres; ce problème qui a déjà fait naître tant de discussions et soulevé de si effroyables réclamations, vient de donner lieu à une importante publication sous ce titre : *Economie politique chrétienne, ou recherche sur la nature et les causes du paupérisme en France et en Europe, et sur les moyens de le soulager et de le prévenir;* par M. le vicomte de Villeneuve, ancien conseiller d'État, ancien député et préfet du département du Nord. Des recherches immenses, des faits et des notions statistiques du plus haut intérêt, voilà ce qui frappe, au premier aspect, dans les trois volumes de M. de Villeneuve. Des cartes indiquant par une variété de teintes plus ou moins foncées le nombre et les rapports des classes pauvres entre les divers départemens de la France, entre la France et les autres pays de l'Europe; des plans de constructions agricoles destinées à réunir les pauvres en colonies, car c'est là un des moyens que l'auteur propose pour le soulagement et le bien-être des malheureux, tout cela abonde dans ce livre, dont le titre indique assez que ses doctrines diffèrent de celles de l'économie politique telle qu'on la professe depuis Adam Smith.

Une belle édition de la Bible, traduite par M. de Genoude, se publie actuellement chez MM. Pourrat, frères, sous la direction de M. l'abbé Juste, officier de l'université. Le prix de chaque livraison, ornée de gravures sur bois, dues au burin de nos meilleurs artistes, est de dix centimes. Cette publication ne saurait être trop répandue; la modicité du prix la met à la portée de toutes les bourses.

F. BULOZ.